ZEITSCHRIFT

FÜR

ÄGYPTISCHE SPRACHE

UND

ALTERTHUMSKUNDE

HERAUSGEGEBEN

VON

C. R. LEPSIUS

ZU BERLIN

UNTER MITWIRKUNG VON H. BRUGSCH

ZWÖLFTER JAHRGANG

1874



LEIPZIG

J. C. HINRICHS'SCHE BUCHHANDLUNG.

Inhalt.



Zeitschrift
für
Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von **Prof. Dr. R. Lepsius zu Berlin** (Bendler-Strafse 18)

unter Mitwirkung von **Prof. Dr. H. Brugsch.**

Januar u. Februar Preis jährlich 5 Thlr. **1874.**

Inhalt.

Lettre à Monsieur le Directeur de la Zeitschrift für ägyptische Sprache etc.,

sur la question des noms égyptiens des métaux.

Mon cher Collègue et savant ami,

Vous avez étudié comme moi la question du nom des métaux chex les anciens Egyptiens, mais vous avez consacré à cette question, que je n'ai touchée qu'accessoirement, un travail étendu et solide comme vous savez si bien les faire.

Le même sujet a été également abordé par nos confrères Devéria, Dümichen et aussi un peu par presque tous les égyptologues.

De ces recherches, à peu près contemporaines, il n'est pas résulté, nous devons en convenir, une unanimité de vues de nature à montrer que la question ait fait un grand pas. Nous ne nous accordons que sur le nom de l'argent, du plomb, sur l'un des noms de l'or, sur certaines désignations du bronze et peut-être encore sur quelques menus détails.

Le nom du fer reste toujours en discussion. De l'un des groupes qu'on tenait comme désignant l'or, vous faites un métal à part, un mélange d'or et d'argent, l'électrum. Je crois que la solution des nombreuses difficultés inhérentes à l'élucidation d'un pareil sujet n'est pas encore prochaine. Cela tient à ce que les anciens Egyptiens n'étaient ni minéralogistes, ni métallurgistes dans l'acception absolue de ces expressions; l'analyse chimique leur était étrangère; ils ne possédaient sur ce chapitre et sur les propriétés physiques des corps que des notions empiriques. Partout, leurs classements, leurs nomenclatures ne reposent pas sur des bases bien solides. Ils ont dû, sur certaines apparences, confondre entre eux des métaux de nature différente et prendre souvent, pour ne citer qu'un exemple, le fer pyriteux pour du cuivre.

Dans les énumérations des métaux, des minéraux et des objets fabriqués dont les pharaons gratifiaient les temples, les scribes obéissaint moins aux règles d'une nomenclature méthodique qu'à leur goût pour l'exagération et pour la flatterie hyperbolique. Ils ont souvent enflé les nombres et donné le clinquant pour de l'or. Aussi ne voyant

partout qu'émeraudes, lapis, topazes, rubis, turquoises etc., lorsqu'il n'est peut-être question que de vulgaires produits fabriqués. Car ce n'est pas seulement le nom du fer qui nous laisse dans l'incertitude; nous ignorons de plus les noms de toutes les terres cuites, porcelaines, verre, cristal, etc., et cependant ce sont ces substances que l'Egypte nous a laissé à un nombre immense.

Nous discuterons longtemps sur ce sujet sans arriver à rien de précis, aussi longtemps que nous en serons réduits à la méthode d'induction. Ce qu'il nous faudrait, ce sont des indications écrites sur les noms des matières dont certains objets sont fabriqués de telle sorte que les objets étant identifiés nous puissions aussi identifier leur substance. Il existe dans les papyrus des indications de ce genre pour les noms des étoffes servants à l'ensevelissement, des drogues de la momification et des couleurs de la peinture. Ne perdons pas l'espoir de rencontrer quelque jour des données analogues pour les métaux et pour les minéraux.

En attendant, il serait bien utile de dresser le tableau des métaux simples et combinés, des minéraux, pâtes, terres, etc. etc., que les Egyptiens ont employés dans leur industrie. Il faudrait aussi indiquer l'emploi le plus habituel de chacune de ces substances par exemple la circonstance que certaines classes de statuettes, vases, insignes, amulettes etc., sont exclusivement ou le plus ordinairement de telle ou telle matière. Un tableau ainsi dressé faciliterait l'identification de certaines substances que les textes indiquent comme réglementaires pour des usages déterminés.

Un travail de cette nature exige le concours d'un chimiste et d'un égyptologue et la libre disposition d'un nombre considérable d'antiques provenant de l'Egypte. Vous me paraissez particulièrement bien placé pour l'entreprendre, et ma présente communication n'a pas de but plus intéressant que celui d'appeler votre attention sur ce point.

Mon intention n'est pas en effet, d'aborder l'étude et la discussion des vues opposées aux miennes qui se sont produites. J'aime mieux convenir de suite que, si je ne suis pas convaincu de la justesse des solutions proposés, je ne possède cependant pas d'arguments décisifs, tels que ceux que je recherche patiemment.

Je veux seulement vous signaler un point de quelque intérêt pour ce que concerne le [hiéroglyphes] dont vous faites l'électrum antique. Nulle part on ne rencontre ce nom dans des phrases qui le différencient forcément de l'or, [hiéroglyphe]. S'il arrive qu'il soit cité parfois après [hiéroglyphe], il me paraît que c'est seulement par synonymie et non pour la différentiation des métaux.

S'il en était autrement, il faudrait aussi chercher une combinaison quelconque pour le [hiéroglyphes], var^te [hiéroglyphes], que le papyrus III de Boulaq, récemment publié par Mr. Mariette-Bey, cite après [hiéroglyphe] dans une phrase où, du défunt, il est dit qu'il:

[hiéroglyphes]
respire avec noub . . . sort avec katem

Dans la description du corps momifié donnée par le même papyrus, les trois termes sont réunis:

[hiéroglyphes]
tes os sont de noub, tes membres de katem, tes chairs de soum.

Je crois que cela signifie simplement *tes os sont d'or*, *tes membres d'or*, *tes chairs d'or*, et je rappellerai ici que la partie grecque du décret de Rosette traduit [hiéroglyphes] par χρύσος et que le Décret de Canope donne la même traduction pour [hiéroglyphe].



EGYPTOLOGY
ARCHIVE

Croyez-vous qu'il s'agisse de trois métaux différents dans la phrase que je viens de citer?

Je ne puis mieux terminer que par une question cette communication dans laquelle je m'abstiens de toute solution définitive.

Chalon s/S, 20. November 1873. **F. Chabas.**

Nochmals der Calender auf der Rückseite des Leipziger Papyros Ebers.

Mit dem höchsten Interesse habe ich Mr. Goodwins Aufsatz über die calendarische Notiz auf der Rückseite des nunmehr der Leipziger Universitätsbibliothek angehörenden grofsen medicinischen Papyros gelesen, den es mir im vorigen Winter in Theben zu erwerben gelungen ist und der, was ich hier ausdrücklich wiederhole, *Mr. Smith niemals gehört hat.* Mr. Goodwins wunderbare Genialität und Schärfe zeigen sich in dem erwähnten Artikel wiederum in der ganzen Kraft. Das von ihm gewonnene Hauptresultat scheint so einfach und einleuchtend, dafs es mich, der ich mich oft und lange in den kleinen Text[1]) verrannt hatte, wie ein plötzliches „es werde Licht" begrüfste. Einige der von Goodwin vorgetragenen Einzelheiten waren mir schon in diesem Sommer während der Publication des Papyros[2]) zur Gewifsheit geworden. Erstens hatte mich der medicinische Text auf den ersten Blick gelehrt, dafs das von Mr. Smith und Goodwin für eine neun gehaltene Zeichen in der That nichts anderes als diese Zahl darstellen könne. Der unwiderlegliche Beweis hierfür ward eben von dem Papyros selbst geliefert, auf dessen Rückseite sich der „Calender" befindet. Die 110 Seiten, welche die grofse Rolle enthält, sind nämlich paginirt und es folgen also über ihnen alle Ziffern von 1—110. Nur zwei Zahlen, die 28 und 29 fehlen, weil der sonst sorgfältige Schreiber gleich von der 27 auf die 30 überspringt, sei es aus Flüchtigkeit, sei es aus Vorurtheil gegen die Zahlen 28 und 29, denen man vielleicht weniger günstige Wirkungen zuschrieb. Dergleichen braucht von vorn herein bei einem an magischen Sprüchen reichen Documente nicht zu überraschen; und dafs man bestimmten Zahlen vor anderen den Vorzug gab, beweist der Umstand, dafs, obgleich es in dem Texte nicht an Ziffern fehlt und ziemlich hohe unter ihnen vorkommen, nur ganz wenige, die immer und immer wiederkehren, sich in Roth hinter die schwarz geschriebenen Medicamente stellen, um die Quantität der zu gebrauchenden Mittel zu bestimmen. Bei der Paginirung fällt noch etwas anderes auf, das ist der bestimmt nachweisbare Umstand, dafs bis zu den Sechzigern ein und dieselbe und von ihnen ab eine andere Hand in anderer Manier die Bezifferung des Papyros besorgt hat, dessen Text doch von der gleichen Feder bis zum Ende hergestellt worden ist. Der zweite Zahlenschreiber ist vielleicht der Arzt, der sein [hieroglyph] neben manches Recept schrieb, oder der Purist, welcher weislich sein [hieroglyph] mit blasserer Dinte einfügte, wo es fortgeblieben war. So beginnt ein Recept S. 31, Z. 15:

---

[1]) Er ist kleiner geschrieben und weniger gut erhalten wie irgend eine andere Stelle des Papyros.

[2]) Im März des Jahres 1874 wird die erste, hoffentlich im Juni die zweite und lezte Lieferung der umfangreichen Publication ausgegeben werden.

kèt *šet* *rekau-u* *em* *peḥuī*

Ein anderes zum Beseitigen die Entzündungen (Hitze) im Hintern.

Hier fügt der Corrector zwischen und sein ein [1]). Es mufs bemerkt werden, dafs der „Calender" gewifs von der gleichen Hand geschrieben ist wie die Seitenzahlen bis 60. Nun stellen sich die 9, die 19, 39 und 49 also dar (,). Ich habe sie genau facsimilirt, um zu zeigen, dafs das Zeichen, um welches es sich handelt, eine 9 und nur eine 9 sein kann. Die nun folgenden facsimilirten Ziffern , sind die Neunen aus der ersten und zweiten Zeile des Calenders, welche in der durch Prof. Eisenlohr nach Mr. Smith's Copie veranlafsten Reproduction des kleinen aber wichtigen Documents in der Zeitschr. Dec. 1870, S. 116 nicht ganz genau mit ihren Originalen übereinstimmen.

2) Ich habe meine frühere Lesung des Königsschildes in der ersten Zeile des Calenders aufgegeben. Auch hier entscheidet die Schreibung des Papyros. Das erste Zeichen ist ⊙ und kein anderes [2]). Dafs das zweite nicht *ser*, sondern (259 bei Brugsch und 77 bei Pleyte) sein möchte, beweist, trotz des starken Striches an der Stelle der Hand, namentlich wegen des Oberarmes z. B. die im medicinischen Texte nicht selten vorkommende Gruppe *kāḥu-u* die Arme. Nur die Form des Oberarms hindert mich übrigens es für (98 bei Brugsch, 79 bei Pleyte) zu halten. Das würde auch zu dem Biχeres passen. Das letzte Zeichen kann, und das hatte ich schon früher gesehen, nicht gelesen werden, obgleich z. B. bei der Choiakgottheit die keine Hände an den Armen haben. Ich war geneigt es für (wie bei Brugsch No. 326 und 327 bei Pleyte) zu halten, sehe aber nun, dafs Goodwins Lesung die einzig richtige ist und man es trotz seiner Schmalheit für den Vogel halten mufs.

3. Mag das Zusammentreffen der von Mr. Goodwin für das von dem Calender erwähnte Ereignifs gefundenen mit der von Lepsius für Biχeres angesetzten Zahl wirklich sein wie ein „happy accident", ist es auch wahrscheinlich, dafs der Schreiber des Pap. Ebers später als Biχeres lebte und die uns beschäftigende calendarische Notiz nur als ein Curiosum oder um an der Copie eines älteren Textes nichts fehlen zu lassen, auf den Rücken der ersten Seite eines grofsen von jedem anderen fremden Zusatze gänzlich freien Werkes gesetzt ward, so bestimmen uns doch wichtige innere Gründe unseren Papyros für einen der ältesten von allen vorhandenen zu erklären und die Vermuthung auszusprechen, dafs er im alten Reiche geschrieben worden sei. Aufser dem des Biχeres bin ich bis jetzt noch zwei anderen Königsnamen in dem reichen Texte begegnet, erstens dem des Usaphaides, in dessen Zeit wie bekannt, die Uχetu-Recepte gefunden sein sollen und zweitens dem des Tetá. Letzterer wird, wie ja so oft der Weg vom Lächerlichen zum Ehrwürdigen nur kurz ist, bei Gelegenheit eines Haarwuchsmittels, das aus seiner Zeit stammen soll, genannt. Diese Namen sind alt genug, aber sie beweisen nichts in einem medicinischen Werke, das von Recepten spricht, welche ein Gott dem anderen gegeben haben soll. Die grofse Schlichtheit der Pharaonischen Namen und Titulaturen kommt freilich in späterer Zeit selten vor

[1]) Uebrigens danken wir derselben Hand auch wichtigere Emendationen.

[2]) Im Texte wird ⊙ nicht nur als Punkt, z. B. in sondern auch wie gewöhnlich als oben etwas offener Kreis mit einem D uck an der Basis geschrieben.



und S. 15 Z. 2 des Berliner med. Papyros wird selbst dem (...) sein ... beigegeben. Dieser Umstand dürfte aber nicht als Beweis acceptirt werden, weil man ja auch hier an eine treue Copie denken könnte; dagegen darf nach der Form der schriftbildenden Zeichen unser Papyros wahrscheinlich in das alte, spätestens aber in den Anfang des neuen Reiches verlegt werden. Für's Erste sei nur gesagt, dafs wenn die einzelnen Lettern, welche weit gröfser und kräftiger sind, wie die des Calenders auch nicht ganz so markig erscheinen wie die im Pap. Prisse, ihre Gestalt doch gerade bei den am meisten chracteristischen nur wenig von der Form der Hieroglyphen abweicht, die uns in dem von dem scharfsinnigen Chabas „das älteste Buch der Welt" genannten Schriftstücke begegnen. So behält der Löwe seine Gestalt bei und ebenso der Geyer. ... im Pap. Pr. I, 12 sieht dem im Pap. Eb. zum Verwechseln gleich. Die Cartouche im Pap. Pr. S. 2, Z. 7 gleicht der im Pap. Ebers S. 66, Z. 16 aufs Haar. ... *χeper* hier ist wie ... dort und eine Menge von anderen Lettern könnte ebensowohl in dem einen wie in dem anderen Papyros stehen. Das ... wird im Pap. Ebers wie im Pap. Prisse durch einen dicken Bogen auf einer hakenförmigen Linie gebildet, das ... hat einen starken Strich in der Mitte und an der Seite, das ... einen festen Schwanz. In Pap. E. wechselt wie im Pap. Prisse, wo im Hieroglyphischen ... zu erwarten ist, der schlagende Mann mit dem blofsen Arme. Die Rundung herrscht im Pap. E. überall vor wie im Pap. Pr., virtuosenhafte Ligaturen wie im Pap. Abbott werden noch nicht angewandt und was von den Buchstaben gilt, das gilt auch von den Zahlen. 1, 2, 3, 4 werden mit starken Strichen dargestellt, die 5, 8 und 10 tragen die Gestalt der von E. de Rougé in der Chrestomatie égyptienne für besonders alterthümlich anerkannten Ziffern, die 7 und 9 haben ihre eigene Form, die Zahlen bis zu den sechzigern erinnern bald mehr an die bei Rougé unter a, bald mehr an die bei demselben unter b angeführten Zeichen, die der Zeit Seti I entnommen sind. Alle haben ein entschieden archaistisches Gepräge und sind verwandt mit den Ziffern in der Liste mit der Königin ... zu Bulaq. Am lebhaftesten für das hohe Alter des Pap. E. sprechen die grammatischen Formen, von denen ich einstweilen nur das häufig vorkommende archaistische Demonstrativpronom ... *åpeten* z. B. in der folgenden Formel Pap. E. S. 1 Z. 5 erwähne: ... *båbå em āt-u å*, zaubernd über meinen Gliedern. Aufserdem fehlt dem edlen Schriftwerke jede Spur von Schnörkelei und eine ganze Anzahl von Worten sind mir nur in Texten vorgekommen, die älteren Zeiten entstammen. In irgend einer Beziehung mufs dieser alte Text doch wohl zu dem Calender gestanden haben und wenn unser Papyros auch nicht in der vierten Dynastie geschrieben worden ist, was ich selbst entschieden bezweifle, so kann er doch nur als frühe Copie eines so zeitig entstandenen Werkes betrachtet werden. Ich mache darauf aufmerksam, dafs die Culturstufe der Pyramidenzeit gemeinhin unterschätzt wird. Schrift und Wissenschaft müssen in einer Epoche geblüht haben, welche in ihren Mastaba die Einsammlung von Papyrospflanzen, Schreiber und Schreibstuben darstellte und das Bild eines Schreibzeuges als Silben- und Determinativzeichen auf's häufigste benutzte, in einer Epoche, welche von den Aegyptern selbst für die Entstehungszeit der medicinischen Werke angesehen ward, auf die viele andere literarische Productionen zurückgeführt wurden, in welcher Kunstwerke von einer Vollendung geschaffen worden sind, welche in Aegypten niemals wieder erreicht werden sollte und in der thatsächlich eine Aenderung der Zeitrechnung und des Calenders eingeführt worden zu sein scheint.

4) Auch zu den überraschenden Mittheilungen Le Page Renouf's bin ich in der Lage eine Ergänzung zu geben, deren Wichtigkeit sich noch nicht absehen läfst. Das ägyptische Recept bei Hippokrates ist aufserordentlich bedeutsam, sobald die Kritik mit Sicherheit erwiesen hat, dafs die Schrift *περὶ ἀφόρων* dem Hippokrates selbst angehört und nicht jenen Stücken beigesellt werden mufs, welche in Alexandrien fälschlich mit dem Namen des grofsen Asklepiaden belegt worden sind. Sie scheint indessen thatsächlich zu den echten zu gehören und sich also auch auf diesem Gebiete der Einflufs Aegyptens auf Griechenland in voralexandrinischer Zeit zu bestätigen. In dem den Papyros Ebers einführenden Aufsatze (Zeitschr. 1873 S. 45) habe ich die Vermuthung ausgesprochen, dafs uns in ihm ein grofser Theil der hermetischen Bücher über die Medicin erhalten sein möchte, welche den späteren Griechen erwiesenermafsen nicht unbekannt geblieben sind. Das Christenthum und der Islam verhielten sich feindselig und zerstörend gegen die *theologisch* und schon seit dem am Nil mächtig erwachsenden Einflusse des Griechenthums immer gleichgültiger gegen alle particulär ägyptischen Werke. Die berühmten medicinischen Vorschriften der heiligen Bücher des Tot boten dagegen ein allgemein menschliches Interesse und wurden von den Kopten, die als *Christen* den gleichen Krankheiten unterworfen waren wie als *Heiden*, keineswegs preisgegeben. In wenigen Stücken sind die Völker conservativer wie in der Anwendung ihrer Hausmittel; darum blieb auch der Inhalt der hermetischen Bücher erstaunlich lange unvergessen und wurde sogar von den Kopten den Arabern vermittelt, wie der sogleich mitzutheilende wichtige Fund meines Freundes L. Stern, der mir seine Mitarbeiterschaft bei der Bearbeitung des grofsen medicinischen Papyros zugesagt hat, beweist. Hr. Stern ist Bibliothekar der viceköniglichen Manuscriptensammlung und fand dort das medicinische Werk eines Abu Sahl ibn Jahza el Mesîhi, wie es scheint eines bekehrten Kopten, aus dem Jahre 989 d. Higraḥ, über die Heilkunde. Die ersten Bücher, die übrigens schon mit dem siebzigsten Capitel anfangen, handeln weitläufiger über verschiedene Krankheiten, dann über Pflanzen, dann über Minerale und den Beschlufs bildet ein Büchlein von etwa 80 Seiten klein Quart, „ein Abrifs über die Recepte", in dem der Autor ganze Stellen unseres Papyrus *nicht nur behandelt, sondern vielmehr auch übersetzt* hat. Unsere ehrwürdige medicinische Rolle scheint sogar, wie sich zeigen wird, geradezu erwähnt zu werden. Honig und Essig spielen, wie in dem hierat. medicinischen Papyros eine Hauptrolle. Der letztere entspricht unserem wohlbekannten [hieroglyphs]. Wie wichtig diese merkwürdige Handschrift zu werden verspricht, brauche ich den Fachgenossen nicht zu erklären.

Georg Ebers.

Sur un emploi particulier du genre.

Dans le grand chapitre qui termine le papyrus funéraire de Nebseni, et que j'ai publié dans ce journal (cf. Zeitschr. 1873 p. 25) j'ai relevé la phrase suivante: [hieroglyphs] *il a été élevé Nebseni dans toutes les cérémonies qu'on a faites en son honneur.* La répétition qui s'y trouve aurait pu paraître au premier abord une inadvertance; mais elle est le résultat d'une règle sur

laquelle j'attire aujord'hui l'attention des égyptologues, car les exemples se trouveront probablement en abondance.

Lorsque l'égyptien veut exprimer le collectif, la totalité, lorsqu'il veut rendre ce que nous traduirions en français par: *de toute sorte*, *de toute espèce*, *de tout genre*, il peut le faire en répétant deux fois le mot dont il s'agit, une fois au masculin et une fois avec la terminaison féminine, comme c'est le cas dans cette phrase du papyrus de Nebseni: ... *les cérémonies de toute sorte*, *de tout genre*.

Des exemples fort curieux de cette règle se trouvent dans la première page du papyrus Ebers qui forme l'introduction du livre et où l'auteur expose le but de son ouvrage et la manière dont il a appris l'art de la médecine. Non seulement nous y voyons des exemples de la forme que je viens d'indiquer, le même mot répété avec deux genres différents, mais la règle y est démontrée d'une manière frappante à propos d'un mot composé, inconnu jusqu'à présent, et signifiant *maladie*, *peste*, *épidémie*.

Ce mot, c'est: (l. 3) ou (l. 15) qui doit se prononcer *setneter* ou *setaneter*. Or, lorsque l'auteur veut employer l'expression de totalité, ne pouvant simplement ajouter la terminaison comme à l'ordinaire, il met au féminin: comme dans les phrases suivantes:

(l. 3.) ....

J'ai formulé ce qu'a fait Neberter pour chasser les épidemies de toute espèce, *les maladies de toute espèce*, *et cetera* [1]) *qui sont dans ma tête*, *etc.* ... (Mr. Ebers, Zeitschr. 42. „Sprüche wurden mir vom Herrn des Alls zu beseitigen das Unheil des Gottes und der Göttin, des Kranken und der Kranken." So viel Capitel da sind von diesem meinem Haupte) Plus loin l'écrivain invoque Isis en ces mots:

(l. 14.) etc. ... *Sépare-moi*, *délivre-moi de toutes les choses fâcheuses*, *mauvaises*, *rouges (impures)*, *des épidémies de toute espèce*, *des maladies de toute sorte*, *de tout genre de corruption; que cela soit détruit en moi*, *comme etc.*

Dans cette phrase il y a une faute évidente du scribe qui après a répété qui aurait dû précéder le déterminatif et former le mot ou bien ne pas y être du tout comme dans l'exemple suivant:

(l. 19.) [2])

Voici! délivre-moi de toutes les choses fâcheuses, *mauvaises*, *rouges (impures)*, *des épidémies de toute sorte*, *des maladies de toute sorte*, *etc.* .... *parfaitement*.

---

[1]) cf. Goodw. Zeitschr. 1868. p. 89.

[2]) *infiniment* adverbe superlatif fréquemment ajouté à Mr. Ebers „einmal". J'ignore sur quoi ce savant fonde cette traduction.

Je ferai remarquer aussi l'empoi de l'adjectif [hieroglyphs] signifiant proprement rouge, et pris ici dans le sens d'impur comme étant la couleur de Typhon.

J'espère que ces passages paraîtront assez concluants sur cet emploi quelque peu étrange du genre, qui semblerait ainsi avoir été bien plus variable que dans nos langues indo-germaniques. Je ne doute pas qu'une étude attentive des textes n'en fournisse beaucoup d'autres exemples.

Genève le 18 Décembre 1873. **Edouard Naville.**

Ueber [hieroglyphs] und [hieroglyphs]

In meinem „Namen-Wörterbuch“ Nr. 121 und 162 habe ich die Geschlechtstafeln der oben genannten Personen gegeben, wo ich Numhotep als Sohn des Nehera und Tothhotep als Sohn des Ki aufgeführt habe. Indessen sehe ich jetzt, daſs Hr. Chabas in einem seiner letzten Werke[1]) eine andere Auffassung geltend gemacht hat, indem er glaubt, daſs Nehera ein Sohn des Numhotep und Ki ein Sohn des Tothhotep war. Er sagt nämlich: Nehera, fils de Numhotep . . . Kaï était de race royale, car son père Thothhotep avait eu pour mère une fille du pharaon Osortasen I. Da die Meinung eines so hervorragenden Gelehrten wie Herr Chabas nicht unberücksichtigt bleiben darf, muſs ich meine Auffassung, die ich noch als richtig ansehe, vertheidigen und näher begründen.

Zwar sollte [hieroglyphs], der gewöhnlichen Regel nach, Nehera, Sohn des Numhotep übersetzt werden; aber hier und, wie es scheint, in den übrigen Inschriften aus dieser Zeit, ist der Genitiv in diesen Verbindungen ausnahmsweise zuerst gesetzt, so daſs wir Nehera's Sohn Numhotep übersetzen müssen. Daſs diese Uebersetzung die einzig richtige ist, geht klar aus den Inschriften hervor, die das Geschlechtsverhältniſs deutlich angeben.

In der groſsen Inschrift des Grabes 2 in Benihassan heiſst es:[2])

[hieroglyphs]

Meine Mutter ging zu[3]) (wurde) *Ertpaha als Tochter des Fürsten des Nomos Sah in Hat-ša-Ra-shotep-het (der Leben, Beständigkeit und Macht giebt wie die Sonne ewiglich), (ging) zur (wurde) Frau des Erpaha, des Fürsten der Städte, des Mannes der des Herzens Anmuth*[4]) *des Königs Oberägyptens, und der jugendliche Liebreiz des Königs Unterägyptens ist, des Herrn in seinem Sah-Nomos, des Poliarchen Nehera.*

---

[1]) *Mélanges égyptologiques*, III. Série, 2, S. 106 fl.

[2]) Lepsius Denkmäler Abth. II, Bl. 124, Z. 64—71.

[3]) [hieroglyphs], *aller à;* Chab. *Voy.* S. 319; Brugsch, *Wörterb.* S. 315.

[4]) [hieroglyphs] kann nicht die *Dompalme* im Gegensatze zu [hieroglyphs], *Dattelpalme*, sein; denn *mama Dompalme*, ist masculinisch (Brugsch, Wörterb. S. 584); an [hieroglyphs], *rothen Granit* erlaubt die Verbindung hier wohl nicht zu denken; wir können somit entweder an [hieroglyphs], *perfection, élégance, grâce* (Horrack in *Rev. Archéol.* N. S. 9, S. 50, und Chabas, *Mél. égypt.* II, S. 123, cf. *Voy.* S. 273) oder an [hieroglyphs] *véritable, vérité* (Horrack, l. l. S. 45) denken. Die Bedeutung *élégance, grâce, Anmuth* scheint hier als Parallel zu [hieroglyphs], *Palme, Liebreiz* (Brugsch, *Wörterb.* S. 67) am besten passen.

Diese Inschrift enthält nun folgenden einfachen Satz: Meine Mutter wurde Ertpahat und Frau des Erpaha etc. etc. Nehera. Es ist doch wohl klar, daſs der Redende hier nicht Nehera Sohn des Numhotep, sondern Nehera's Sohn Numhotep ist. Denn nur Nehera's Sohn kann sagen: „Meine Mutter wurde Nehera's Gemahlin;" Nehera selbst kann es unmöglich sagen.

Das Grab gehörte offenbar nicht dem Vater Nehera, sondern seinem Sohn Numhotep an. Denn Abth. II, Bl. 126 sehen wir einen Mann, von vier Dienern getragen und von einem bewaffneten Schildträger begleitet, den Schiffbau inspiciren; diese Person war Numhotep; die begleitende Legende besagt: Inspection ( ) von dem Erpaha Numhotep, Wenn der Name in dem folgenden Register

lautet, so giebt er offenbar dieselbe Person *Nehera's Sohn Numhotep* an, nicht etwa Nehera, Sohn des Numhotep.

In Abth. II, Bl. 130 ist der Verstorbene obenan genannt:

was wir nur *Nehera's Sohn Numhotep geboren von Bakt* übersetzen können; denn in der Opferformel in den folgenden vier horizontalen Zeilen lesen wir nur ein Mal *Nehera's Sohn Numhotep*, aber fünf Mal *Numhotep*, und in den verticalen Columnen auf beiden Seiten der Thür lesen wir auf der einen Seite *Numhotep* und auf der andern *Numhotep geboren von Bakt.* Es ist klar, daſs wir hier überall nur eine und dieselbe Person, nämlich Numhotep, haben, nur daſs der Name des Vaters Nehera zugefügt worden ist, wo der Raum es erlaubt hat.

Die Mutter des verstorbenen Numhotep war Bakt, so wie die oben citirte Legende es angiebt. Wäre Nehera der Verstorbene, die Hauptperson, so müſste man nach der gewöhnlichen Regel die Legende

Nehera, *Sohn des Numhotep und geboren von Bakt* übersetzen; denn die Angabe der Mutter bezieht sich immer auf das jüngste Geschlechtsglied, das durch die Hauptperson repräsentirt ist[1]), wir wissen aber mit Bestimmtheit, daſs Bakt die Mutter des Numhotep war, da wir, wie gesagt, Abth. II, Bl. 130 in den verticalen Columnen die Legende

Numhotep, *geboren von Bakt* deutlich lesen können. Numhotep war also in diesem Grabe die Hauptperson und sein Vater war Nehera und seine Mutter Bakt.

Die erste Frau des Numhotep war , *die Hausfrau Χroti.* In dem Grabe sind mehrere seiner Kinder bildlich dargestellt und genannt: die Söhne Neχt, Numhotep und Nehera und die Töchter Bakt, Tent und Mers, die alle als von seiner Frau Χroti geboren ausdrücklich angegeben sind. Hiermit stimmt es gut, wenn es in der groſsen Inschrift (Abth. II, Bl. 125, Z. 158—160) heiſst:

Nehera's Sohn Numhotep's Sohn Numhotep, *geboren von der Hausfrau Χroti;* denn wir wissen

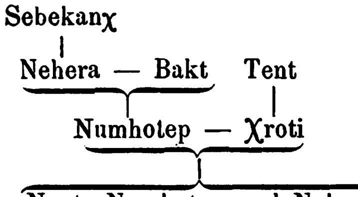
[1]) Cf. Lieblein, *Aegyptische Denkmäler in St. Petersburg etc.* S. 18, Anmerk. 1.

ja, dafs Numhotep und χroti einen Sohn hatten, der Numhotep, wie der Vater, hiefs. Sollten wir diese Legende nach der gewöhnlichen Regel übersetzen: *Nehera, Sohn des Numhotep und Enkel des Numhotep; geboren von χroti*, würde dies im Widerstreit mit der oben citirten Legende sein, wenn diese nach derselben Regel übersetzt würde: *Nehera Sohn des Numhotep und geboren von Bakt*; denn nach der einen Legende wäre Bakt Nehera's Mutter, nach der andern aber χroti. Vielleicht könnte Jemand meinen, dafs wir die gegebene Legende übersetzen sollten: *Nehera Sohn des Numhotep und Enkel des Numhotep, welcher (letztgenannte Numhotep) von der Mutter χroti geboren war*, so dafs also χroti die Mutter des Repräsentanten der ältesten der drei genannten Generationen wäre. Diese Auffassung steht aber im Streite mit jedem Sprachgebrauch und ich bin überzeugt, dafs man kein zweites Beispiel für einen solchen Gebrauch wird aufzeigen können.

Nehera's Vater hiefs Sebekanχ, wie es aus der grofsen Inschrift hervorgeht, wo wir folgende Legende lesen

Sebekanχ's, Sohn Nehera[1]).

Wir bekommen somit folgende genealogische Tafel:



Söhne: Neχt, Numhotep und Nehera
Töchter: Tent, Bakt und Mers.

An dieser schon von Brugsch[2]) aufgestellten Geschlechtstafel läfst sich kaum etwas ändern, da sie mit allen genealogischen Angaben des Grabes in Uebereinstimmung ist, und ich bezweifle sehr, dafs sie sich auf eine andere Weise ordnen läfst, wenn man Rücksicht auf alle in den Inschriften des Grabes angedeuteten Verwandtschaftsverhältnisse nehmen soll. Zum Schlusse mache ich auf die Namen der Kinder des verstorbenen Numhotep aufmerksam; der eine Sohn Nehera ist nach dem Grofsvater Nehera genannt und die Töchter Tent und Bakt nach den Grofsmüttern auf väterlicher und mütterlicher Seite Bakt und Tent, was ja, wie bekannt, mit der ägyptischen Sitte übereinstimmt. Dafs der eine Sohn Numhotep nach dem Vater Numhotep genannt ist, kommt nicht so häufig vor, aber ist doch nicht ungewöhnlich; ich citire nur die Nummern 167, 172 und 233 meines Namenwörterbuches, wo dasselbe ebenfalls vorkommt.

Ich gehe jetzt zu dem Grabe des Tothhotep[3]) über. Hier wie im Grabe des Numhotep ist die Filiation auf dieselbe Weise ausgedrückt, nämlich so, dafs der Name des Vaters im Genitiv vorangestellt ist.

In Bl. 134c sind zwei Personen dargestellt; die eine ist die Hauptperson, der Eigenthümer des Grabes

Ki's Sohn Tothhotep,

[1]) Leps. *Denkm.* Abth. II, Bl. 125, Z. 189—190.

[2]) *Geogr. Inschr.* B. I, S. 115.

[3]) Leps. *Denkm.* Abth. II, Bl. 134 und 135.

die andere ist der Vater des Verstorbenen

Nehera's Sohn Ki

Dafs Tothhotep die Hauptperson dieses Grabes war, scheint mir deutlich aus den Darstellungen des Bl. 185 hervorzugehen. In *a* sehen wir eine sitzende Person gegen eine Inschrift auf fünf Zeilen gewendet; die fünf Zeilen geben alternirend die Namen

Ki's Sohn Tothhotep,

und

Tothhotep geboren von der Frau St-χeper-ka.

So wie hier nur eine Person bildlich dargestellt ist, so geben auch die Namen nur eine und dieselbe Person an, nämlich Tothhotep, doch so, dafs alternirend sein Vater Ki oder seine Mutter Sitχeperka genannt sind.

In *b* und *c* sind zwei Inschriften, jede aus drei verticalen Columnen bestehend; alle diese Columnen schliefsen mit dem Namen Tothhotep, und unten ist Tothhotep selbst bildlich dargestellt. Hier ist keine Zweideutigkeit und somit auch kein Zweifel möglich, da wir nur den *einen* Namen Tothhotep lesen.

In *d* ist der Verstorbene stehend dargestellt; die beigefügte Legende ist in eine horizontale und eine verticale Zeile geordnet, und wir lesen in der einen Zeile *Ki's Sohn Tothhotep* und in der andern nur *Tothhotep*. Es ist klar, dafs nur eine Person gemeint ist, so wie auch nur eine Person bildlich dargestellt ist.

Aus den Inschriften dieser Gräber lernen wir also, dafs zu einer bestimmten Zeit oder in bestimmten Localitäten die Filiation *ausnahmsweise* dadurch ausgedrückt wurde, dafs der Name des Vaters im Genitiv zuerst und nachher der Name des Sohnes gesetzt wurde. Ich sage *ausnahmsweise;* denn die Regel war, dafs der Name des Sohnes zuerst und nachher der des Vaters im Genitiv geschrieben wurde. Diese doppelte Schreibweise könnte, nicht wohl in der gesprochenen Rede, denn der Genitiv hatte ohne Zweifel eine distinct hörbare Form, sondern in der Schrift zu Zweideutigkeiten führen. Indessen ist zu bemerken, dafs auch die Schrift Mittel hatte, den Zweideutigkeiten vorzubeugen. Denn wenn es z. B. heifst [1]) so ist die Genitivform des letzteren Namen deutlich genug, und wir können ganz getrost *Nesχonsu, Sohn des Petiamon-apet* übersetzen; so auch , *Arrerhu, Tochter des Hornofer* [2]) Ebenso brauchen wir kein Bedenken zu tragen, die Formen [3]); [4]), und [5]) *Nitaker, Tochter des Petihorpeχrot; Ror, Sohn des Lel, und Χalun, Sohn des Hai* zu übertragen, denn die ersten Namen sind von dem folgenden Genitive durch die zwischenkommenden Determinative und deutlich getrennt, wodurch sie als selbstständige Namen bezeichnet wurden. Dies ist aber nicht der Fall in den oben besprochenen Le-

[1]) Lieblein, *Aegypt. Denkm. in St. Petersburg etc.* Taf. 1, Z. 11.

[2]) Ibid. Taf. I, Z. 13. [3]) Ibid. Taf. II, Z. 4. [4]) Ibid. Taf. II, Z. 6.

[5]) Ibid. Tal. III, Z. 12 fl.

genden; denn es steht überall [hieroglyphs] *Nehera's Sohn Numhotep*, [hieroglyphs], *Ki's Sohn Tothhotep* ohne zwischenkommende Determinative, wodurch also die ganze Gruppe als nur *eine* Person, nicht zwei, angebend gekennzeichnet ist.

Christiania, 8. December 1873. **J. Lieblein.**

Chaldæan and Egyptian synchronisms I.

From my starting-point (Zeitschr. 1872, p. 128), I deduce the following series of Chaldæan dates.

B. C. I. Succession of 86 postdiluvian kings.
„ 2287. II. Median conquest of Babylon, and dynasty of 8 kings established the Medes.
„ 2063. III. Another dynasty of 11 kings.
„ 2015. IV. A succession of 49 Chaldæans.
„ 1537. V. Another of 9 Arabs.
„ 1312. VI. Other 45 kings, until B. C. 788, after whom Phulus, a king of the Chaldæans.

Sinaχiirib tells us, that a signet, belonging to Tukultiadar, had been carried away to Babylon, 600 years before his own conquest of Babylon, (therefore about B. C. 1290). In the legend of that signet Tukultiadar styled himself simply "King of people", but gave to his father, Salmonuris, the full titles, "King of Assur, Durgalzi, Gandunisi"; so that it may be presumed that his father was then living, and exercising sovereignty over the whole of Chaldæa, until the date of that reverse; and as Barkunirar, the father of Salmonuris, actually conquered Chaldæa, (as a letter from Mr. Smith has just informed us), the probability that an Assyrian dynasty was established in Babylon, about the time indicated by Berossus, strikes us at once.

Adartukulassur, Assurennisisu, Buzurassur, Assurubullot, Belnirar, and Budiil, were immediate predecessors, and the three last direct ancestors, of Barkunirar; so that the first might well be reigning about B. C. 1430. Cotemporary with the fiirst five of these, in Chaldæa were a series of kings with names of a peculiar type; — Χarbatsipak, Karaindas, Burnaburyas, Karaχardas, Nazibugas (an usurper), and Durrigalzu. Milisipak, son of the last, has a name of the same type; but that of his son, Maruduk baliddin, is purely Assyrian.

All these, undoubtedly, fall within the period assigned to the dynasty of Arabs. A fragment of a tablet, which seems to have contained dynastic successions of kings, after a heading, „These the kings who —", gives us nine royal names, most of which are of the same type as those before us: Χammurabi, Ammidikaga, Durgalzu, Sinbarsipak, Ulamburyas, Naziundas, Milisipak, Burnaburyas, and Kadarbel. Here Χammurabi appears at the head of a dynasty, and his monuments show that he was really the founder of a power. I conclude that he was the first of the Arab dynasty, and that his date was B. C. 1537. But as we have already seventeen royal names; and Sagasaltias, (named on the barrel of Nabunaid), must have intervened between Kadarbel and Χarbatsipak; and an additional reign would well fill the space between Marudukbaliddin and B. C. 1312, I would sug-

gest that the whole number was 19 (averaging nearly 13 years), rather than 9 (averaging more than 27).

The name of χammurabi is certainly Semitic, — "χammu is great"; but a comparison of the other names, (Durgalzu excepted), with those of Elamites mentioned in the annals of Assurbanipal, proves beyond a doubt that these kings spoke a language akin to that of Elam, and that they worshipped some of the gods of Elam. It is not unlikely that these kings, and the Arabs who are said to have overrun Chaldæa in the time of Ninus, came from the "land of Aribi of the rising sun", mentioned as included in Media, in the annals of Sarukin.

These kings take the titles "King of Babili, King of Sumiri and Akkadi"; χammurabi and Durgalzu I have besides "King of the four regions", and are the earliest who take both titles together.

We must now ascend to the commencement of the series.

I. Dynasty. To this must have belonged the kings who are mentioned on the barrel of Nabuna'id. „(The foundation-stone) of E-Ulbar of Agane, from the time of — king "of Babili, and Naramsin his son (kings) very ancient, were not seen, till the time of "Nabuna'id king of Babili. Durrigalzi king of Babili, a king very ancient, sought, and "found not, the foundation stone of E-Ulbar". Whether the king last named was Durrigalzu I, (about B. C, 1500), or Durrigalzu II (about B. C. 1400), it is obvious that Naramsin of this record could not have been the king who reigned about B. C. 1600. I therefore prefer identifying him with the king whose name and titles are inscribed on a vessel now lost in the Tigris, in characters so very archaic that they vindicate for him an antiquity far higher than any other monumental king. This legend deserves careful examination. I mark the lines of division.

Na-ra-am-(an)-Bel-la | lulim | ki-ib-ra-tim | arbaim | ga | nam-ra-ak | Ma-kan-ki | .

The first element in this name being Semitic, there can be no doubt as to his name, Naram-Sin. The only other trace of Semitism in this legend is the name, (doubtless indiginous), of the "four regions" of Aram, *Kibratim arbaim*. The rest is Akkadian. *Ga*, placed in a line by itself, must be a distinct word, and a title. The only sense which appears suitable as a royal title is *Sizbu*, (שיזב) "deliverer". *Namrak*, for *Namra Ki* or *Simra Ki*, might be the name of a country, in apposition with *Makan Ki*, but as no such land-name is known, it must be otherwise read. *Nam* is sometimes a person, as in *nam-la-ab*, "ruler of a city", (a synonyme for king), and the title *en-nam* "governor"; sometimes a region, or the subject of a noun. Much depends on the sense of *ra-ak*, and comparison of the name of the city *Ra-ak-na-na* (II. 50), with *Rak-na-na* and its equivalent *Ki-aka-(an)-Gingir* (II. 48), shows that *rak=ki-aka*, "exalting". I think, then, that *namrak* is in apposition with *ga*, and so translate this legend

"Naramsin, king of the four regions, deliverer, upraiser of Makan", i. e. Egypt.

Some interference in Egyptian affairs, perhaps connected with some change of dynasty, is certainly implied here, but at present there are no grounds for even a conjecture as to its date.

II. Dynasty, B. C. 2287 to 2063. The earliest monumental kings arrange themselves, according to their titles, into three groups, — Kings of Urru, Kings of Larśa, and Kings of Nisin (or Karrak); and these groups seem to correspond to this and two following dynastics. We have also kings who seem to mark periods of transition from one dy-

nasty to another. In addition to their local title, derived from their metropolis, most have an imperial title "King of Sumiri and Akkadi", or "King of the four regions". The earliest Kings have the simplest titles, the latest the most complex. Berossus, saying that the Medes took Babylon, and there established kings of their own, implies that Babylon had been the metropolis of the earlier dynasty. That it was an early capital, and that it was abandoned, is clear from Genesis XI. 8. 9, taken in connexion with the remarkable passage in Nabukudurusur's Birs Nimrud cylinders: — „The tower of Barsip, „which a former king had built, 42 cubits he had completed, but he did not finish its "top." This abandonment could not have been after the time of Χammurabi, nor do we know of any time to which it could be so well referred, as to that of Kudurnanχundi's conquest. The inroad of the Median hordes might well have occassioned the dispersion of Babel, and interrupted the building of the tower.

1. Urdirra [1]), the earliest king of whom we have monuments, must certainly belong to the Median or Elamite dynasty. It appears from the above-cited barrel of Nabuna'id that 700 years elapsed between the building of a temple by this king, and its restoration by Χammurabi. If Χammurabi reigned B. C. 1557, Urdirra's epoch would be about B. C. 2257; and as he must have had a long and prosperous reign, he was probably the first of the dynasty. Comparison of his name with those of Elamites mentioned in Assurbanipal's annals, — Urtag and Amidirra, — confirms this chronological indication. His title, on the bricks of his earliest buildings at Mugheir, is "King of Urru". Then he places before it the title "mighty man", (literally "male power-having"). Later still, he adds an imperial title, "King of Sumiri and Akkadi", and with these three titles his bricks are found at Senkerch and Niffer, as well as at Mugheir.

2. Dunśa, (or An Dunśa), his son, has the same titles, except on a brick recently published by M. Fr. Lenormant, on which "King of the four regions", replaces "King of Sumiri and Akkadi". His name, and that of Gilsa his queen may be compared with Karsa and Napsa, names of Gods, and Kisa, name of a man, mentioned in the history of Assurbanipal's wars in Elam.

3. Zabum, a very early king, mentioned in a record of Sagasaltias, as having built temples at Sippara, can scarcely be placed otherwise than here.

The two following seem to have Akkadian, rather than Elamitic names, in which the second element is *Bel-la*, (perhaps *Pal-la*) [2]) a name of the moongod, which was *Sin* in Assyrian. Both were connected with Nipur.

4. (An) Su (an) Bel-la, "mighty man, (or „mighty King"), "King of Urru, King of the four regions."

5. (An) Amar (an) Bel-la, has the same titles.

The period of this dynasty embraces that most ancient fragment of Chaldæan history which is contained in Genesis XIV, and its characteristic, subordination to Elam, is as there

[1]) The divine element in this name, interchanges with another character whose sound was *dur*; and the name of this goddess had certainly the phonetic complement *ra*.

[2]) For I find the sign *Bel* or *En* replacing *Pal* in the well-known divine name *Pal-E-kur* in Mr. Smith's Calendar of days of the month. The value *la* for the sign which is also *zu*, I derive from an unpublished syllabary kindly communicated by Mr. Smith. The twofold meaning of the first element in *Pal-E-sar* and *Pal-E-kur*, — "son" and "protector" —, is exactly analogous to the Sanscrit *bala* and *pala*.

represented. The analogy of the names *Amar-Bel-la* and *Amar-Pal* shows that *Pal* must be the name of a Chaldæan god.[1]) There are reasons for believing that *Pal*, "protector", was a name of the moongod, (whose other Akkadian name *Urki* means "watcher" "guardian", "protector"), none for connecting it with any other. Then as *Amar* is also a title of this god, I have no hesitation in identifying this king with Amarpal.

6. Ibil (an) Bel-la, (Abil-Sin in Semitic), "king of Urru" is mentioned on an astrological tablet, but as we have no monuments we do not know his full titles. Under the Semitic equivalent of his name he is mentioned on a tablet, of which unfortunately more than half of each line, and probably three fourths of the number of lines are wanting, but which must have contained, when complete, a notice of Kudurnanχundi's conquest.

Obv. 1. . . . . . (to Bel)- sum-iddina he went down, his life he cut off.
2. . . . . . before Kudurnanχundi his first-born
3. . . . . . above his fathers he made him. A great change, his enormous sin
4. . . . . . (lands) neighbouring he oppressed, to the land of Akkad he did mischief
5. . . . . . and Bel-sum-izzir the king my predecessor
6. . . . . . the lands he had settled, distributions he had ordained,
7. . . . . . and the men of Akkad, the seed of their land, like corn he swept
8. . . . . . supreme. Their nobility he made dwell (in another land)
9. . . . . . (who had come) to help he smote in (their) dwelling
10. . . . . . Sumiri and Akkadi 11. . . . . . Bel-sum izzir
12. . . . . . (men of Ur)-uk whom alive (he took)
13. . . . . . made. The gates of Χupa-(panu)[2])
14. . . . . . his . . . . . 15. . . . . . to lordship (over them he appointed)"

Rev. 1. . . . . . all he had strengthened, he seizes the land
2. . . . . . after, the enemy ravaged
3. . . . . . he had oppressed, had suspended the law of Bel
4. . . . . . greatly, fundamentally I ordained, and
5. . . . . . mine, when in Elam the ordinance had been overthrown, and
6. . . . . . his battle and fight I did not return. After me
7. . . . . . the rest of the men at the head of Ukne they slew, and
8. . . . . . he had estranged against the heart of the gods. Nergat champion of the gods
9. . . . . . (with) my servants I scattered
10. . . . . . his forces he strengthened. My princes
11. . . . . . my warhorses. After the lord
12. . . . . . me, renewing battle. I did not shun, I turned after him
13. . . . . . and to the city Kar-Dur[3]) Abilsin I brought him. *Χarsak*[4])

---

[1]) In Illustration of this I would refer to an inscription of Urdirra in which there is an evident play upon the double meaning of the word *pal*. Herein the moongod is called *amar palda anna pal sak (an) En-ge*, "light, protector of heaven, eldest son of Bel". With this may be compared *Sin naṣaru same*, "Sin protector of heaven", on a tablet of Assurbanipal.

[2]) In Elam.

[3]) *Kar* meaning "city", this would be *Dur* a city of Elam.

[4]) This may mean "the East", or it may be part of *Χarsakunma* name of a place in Chaldaea.

14. . . . . . and Elam before him I raised
15. . . . . . of Elamites injurious tongues were stilled
16. . . . . . and before him I had cut off
17. . . . . . Ninbat did not deliver[1]). The gates
18. . . . . . his enemy may he increase
19. . . . . . extender of hostility
20. . . . . . in submission under me
21. . . . . . may it content the heart of Bel
22. . . . . . his greatness may he make to pass away

Here a King of Elam is speaking; yet Belsumizzir whom he calls his predecessor, and (Bel)-sumidina, who seems to have been slain by the father of Kudurnanχundi, have Semitic names, of the same type as those of the second Assyrian dynasty, and of the dynasty which was established in Babylon under Assyrian auspices, B. C. 1312. These, then, had also been sovereigns of Elam, and Kudurnanχundi, who overthrew the power of the Semites in Chaldæa, as his father (apparently) had in Elam, was not a native Elamite, but of another race.

Thus it appears that the original Elam was indeed Semitic, and akin to Assur. The statement in Genesis X. 22, — "the sons of Sem, Elam and Assur, and Arpaksad, and "Lud, and Aram", — representing Elam as the firstborn of the Semitic races; and the others, — in XI. 2 "and it was, as they journeyed from the East, that they found a plain in the land of Sinar, and they dwelt there", and in X. 11 "out of that land went forth Assur"; are remarkably illustrated by a passage on the genealogical slab of Barkunirar, — *mat kurra sa abu matati*, "the land of the East which is the father of lands", and by the synonyme for Elam, *mat timmen na* "the land of the foundation stone" on a tablet of synonymes for different countries. Thus the first Semitic colonist of Chaldæa came from the East, (from Elam), and thence colonized Assyria. The later people of Elam, from the father of Kudurnanχundi, at the beginning of the 23rd century B. C., to the middle of the 7th, were truly, as Berossus calls them, Medes. Mr. Fr. Lenormant has conclusively proved that the second Achæmenion language, in the inscription at Besitun and elsewhere, is the language of the Medes, and the late Dr. Hincks and the Rvd. A. H. Sayce agree that the language of the Susianian inscription is a dialect of the same.

This king of Elam worships the gods of Chaldæa, Bel and Nergal, not those of later Elam. Besides restoring the old order of Kings in Elam, he wars in Lower Chaldæa, on the river Ukne, and he carries off to Elam, Abilsin, king of Urru. The whole tenor of the latter part of this record shows that the "great change" inaugurated by Kudurnanχundi is reversed, the "enormous sin" expiated, and we may expect to find some trace of his work in the monumental history of Berossu's second dynasty.

Of this dynasty we have now 5 or 6 of the 8 Kings. The series will be nearly completed by.

7. Singasit. He was not the son of a king, for he calls himself in one inscription „son of the goddess Nin-Sun"[2]), and one of his inscriptions is dedicated to her husband

[1]) *Nin-bat* "lady of death" is a goddess, elsewhere entitled *Nin-din-dur-ga* "lady of life and death".

[2]) Mr. Smith has overlooked the fact that the god Sar-pal-da, and the goddess Nin-sun "his wife", are named together in W. A. I, vol. II. 59.

the god Sar-pal-da, and to her as "his mother". The gradual rise of his power is indicated in his inscriptions. He is, first, simply, „king of Uruk", then "mighty man, king of| Uruk, king of Amnanum", and lastly "shepherd-lord of Χira, protector of E-Anna high-priest of Dur, King of Uruk, King of Amnanum". The second element in his name being Semitic, (עשת "to shine"), I read the first *Sin*. He takes his his first title from Χira, probably the same as Χara', or Bit-Χairi, a city of Elam; he has also the title *sakkanaku*, which later kings of Babylon, (Nabukudurusur and others), assumed in connexion with Babili, and this he takes in connexion with Dur, another city of Elam, (probably the same as that to which Abilsin was carried captive). Then, instead of the imperial title "King of Sumiri and Akkadi", he takes "King of Amnanum". This also I believe was a name of Elam, (or at least of some part thereof), the name of some early Semitic King, (אמנני), be stowed upon it, (like Sargina[1]) and Durrigalzi[2])), for the analogy of the names of two cities of Elam, Dur-Amnani-ma, and Dur-Sargina and Dur-Durrigalzi in Chaldæa shows that this must have been the name of a king. Thus Singasit has all the characteristics of the author of the record cited above, and I believe that Nin-bat, therein mentioned, is his goddess-mother; at any rate the equivalent, Nin-dur-ga occurs in the same compartment of II, 59 as Nin-Sun.

The overthrow of Kudurlagamar and Amarpal would doubtless be a severe blow to the power of Elam, and to the dynasty which reigned at Urru, and offerd to the conquered Semitic race, an opportunity not to be neglected. Under this king, during the last half century of the period assigned to this dynasty, I suppose they recovered their supremacy for a short time.

III. Dynasty. B. C. 2063 to 2015. The leader of this dynasty was

1. Kudurmabuk, who was certainly sovereign of Chaldæa; for whilst he occupied Urru, and built there, his son was king of Larsa. His power began in the West, and was eventually extended to the East, for in his own inscription he calls himself "father of the Westland", but in that of his son he is entitled "father of Emutbala" or Elam. His father Simtisil, had simply the title *χak*, with which we may compare the Hebrew עקה Egyptian [hieroglyphs]. This name is not Semitic, nor does it bear any resemblance to any known Akkadian or Elamite names. Some of the following had certainly Semitic names.

2. Nit-(an) Bel-la, (probably in Semitic Abed-Sin), was "king of Larsa" during his father's life; afterwards he had the titles "mighty man, noble shepherd, protector of Urru, king of Larsa, king of Sumiri and Akkadi".

3. Sin-indinnam, "mighty man, protector of Urru, king of Larsa, King of Sumiri and Akkadi".

4. Nur-Im, "mighty man, shepherd of Urru, king of Larsa". Taking his royal title from Larsa, and occupying Urru, from which he takes his inferior title, he is yet not "king of Sumiri and Akkadi". This may indicate the decline of the power of this dynasty. Its short duration suggests the probability that it was disturbed by bloody war, and that with the race who eventually established the following. During the supremacy

[1]) W. A. I. vol. II. 51. "Land of Sargina — land of records." This is from the tablet of geographical synonymes, and as Sargina's capital, Agane, was near Sippara, is an interesting illustration of Berossus story of Sisithros burying antediluvian records ἐν Ἡλιουπόλει τῇ ἰν Σιππάροισιν.

[2]) W. A. I. vol. II. 48. Durgalzi is a synonyme of *Til* or Akkad.

of the latter, the succession of the kings of Larsa was probably continued, and ended with Rim-Sin.

IV. Dynasty, B. C. 2015 to 1557. Mention of Elam and of Nisin (or Karrak), on a fragmentary tablet, seem to connect

1. Rim-Agurum with the foregoing and with the following.

2. Bilit-Anunit "first shepherd of Nipur, ruler of Urru, *nudumu* of Eriṭu, good lord of Uruk, king of Karrak, king of Sumiri and Akkadi".

3. Iṣmi-Dagan "protector of Nipur, head man of lands of Urru, *uddadu* of Eriṭu, lord of Uruk, mighty king, king of lands of Karrak, king of Sumiri and Akkadi". His son,

4. Gungunum is only "mighty man king of Urru", but this was perhaps during his life-time.

5. (Ga)-mil-Ninip "exalted ruler of Nipur, *na* . . . of Urru, *misuken* of Eriṭu, beneficent lord of Uruk, king of the lands of Karrak, king of Sumiri and Akkadi".

6. Isbi-Barra, "king of Karrak" is mentioned only on a fragment

7. Ris-Im "king of Apirak" mentioned in a record of Naramsin. It is not clear, however, whether Apirak and Karrak are synonymes.

8. Rim-Sin "Shepherd of the people of Nipur, *miskin* of ancient Eriṭu, protector of Urru, king of the lands of Larsa, king of Sumiri and Akkadi, high-worshipper of Bel and Salman the great gods who have given into my hands the ancient city Uruk". This last phrase implies the conquest of a city of which his predecessors were lords. His tablets are evidence that he conquered Karrak, and computed the years of his reign, for 28 years, from that event. They further show, that, for the last 2 years of a reign of abaut 30, he was engaged in a war with the king of Upper Chaldæa; and a tablet of χammurabi proves that he was the king in question, that he conquered Rimsin. Under χammurabi, Babylon, utterly lost during the preceding dynasties, reappears, and becomes and remains for more than a millennium, the metropolis of Chaldæa.

It is to be observed that all these kings, except Singasit, take a title from Urru, and in the ruins of Urru (Mugheir) monuments of nearly all have been found. This precludes the supposition of cotemporaneous lines. Urru, Larsa, and Karrak were certainly metropoles successively, — I believe of the second, third, and fourth dynasties respectively.

According to Eusebius, Berossus named Semiramis, queen of the Assyrians, in connexion with the Arab dynasty; but we know from Agathias that he placed her at the head, not of the Assyrian dynasty which commenced in the 13th century B. C. but of that which preceded it. Most probably, therefore, Berossus named the Kings of the Arab dynasty in succession, and then said something about her at the beginning of their detailed history; and the fact, that Babylon first appears as the metropolis of this dynasty, throws some light on Ctesias' story, — that Ninus conquered Chaldæa with the aid of Ariæus, King of the Arabs, and that Semiramis founded Babylon.

Above the name of χammurabi, on the dynastic tablet, stands that of a queen. Her Akkadian name is *Ku-(an) Ba-u*; her Semitic name is lost. The name of mother of χammurabi, in the Louvre inscription, has *Ri* for *Ba-u*, but both were names of the goddes Nana, and *Ellat-Nana*, "Nana is noble", would be an Assyrian equivalent of each form. Previous to the publication of the "History of Assurbanipal", I had thought that

Samir-amat[1]) "guardian of truth", might prove to be her Assyrian name, if other fragments of the dynastic tablet could be recovered; the names in the second column not being always translations of those in the first; but in this volume I find a clear solution of the problem. It appears that Nana had herself a title *Sammar-amat-śa*[2]), and as these divine titles were no more stereotyped than the names of men, I recognize a variant of this, and an illustration of *Ellat* as combined with Nana, in W. A. I. vol. II. 62, where *iz ma* (= *elappu* "boat" or "ark") *pap-e-sal us śa* (= *nasirat emid sa* "guardian of her firmness"), and *iz ma lid ku-ga* (= *tabsu ellu* "noble light") are translated *elap (an) Ba-u*, ark of Nana". Thus *Ellat-Sammaramassa* might well be a name of this queen, and even the abbreviation *Sammaramassa* would be parallel to *Salman* for Salmaneser. The tradition that this queen was deified, may even be explained by the fact that Nana had such names as these.

Her son, χammûrabi[3]), had a second name, also Semitic, *Samsu-ilu-na*, "Samśu our god', which may have been the original of Zames, another name for Ninyas. Her predecessor, Sargina, who should correspond to Ninus, was also called *Naram-Sin*. The life of Semiramis, as queen, embraces three periods, — that of her union with Ninus, that of her sole reign, and that of her coregency with her son Ninyas; and the duration of the two last is said to have been 42 years. If she was cotemporary with Rimsin for 30 years, she would be co-regent with χammurabi for 12 more. The reign of χammurabi was over 20 years, for there are about 10 years of dated tablets in that name, and about 10 more under that of Samsuiluna; and possibly Semiramis resigning her kingdom to her son, and commanding the governors of the provinces to obey him, may have been his being "raised to the supremacy of the lands", (as a tablet expresses it), the occasion of his taking his second name.

Thus far my object has been to determine the chronological position of χammurabi and Semiramis. Let us now turn to Egypt.

By the aid of the æra of Menophris, *Men-peh-ra Ramessu*, B. C. 1323, and one of the fragments of Manetho preserved by Josephus, I obtain the following dates for the first three kings of the 18th dynasty

B. C. 1570. Aahmes and Nofretari
1545. Amunhotep I. in Upper Egypt, Totmes I. in Lower Egypt.
1532. Totmes I.

The position which Aahmes Nofretari, ("daughter, sister, wife, and mother of kings, divine wife of the house of Amun, and lady of both lands"), occupies at the head of this dynasty, and the honour with which her memory was regarded even in the times of the

[1]) The name of a later queen is spelled *Sa-am-mu-ra-mat*; but the Assyrians did not always attend to the etymology of proper names. Thus they sometimes wrote *Ba-bi-lu* for *Bab-ilu*.

[2]) This name may also be read phonetically *Uṣur* — but as it is a divine name it must be explained objectively, and *uṣur* is the imperative of *naṣar*, (which, however, has the same sense as *samar*). The apposition of the two names (*an*) *Nana* (*an*) *Sammar-amat-śa* is exactly parallel to that of two names of the moon-god, (*an*) *Sin* (*an*) *Ur-ki*, on a tablet of Assurbanipal.

[3]) I quite agree with Mr. Smith in identifying χamurabi with Ṇimrod; but as Nimrod is a most improbable name for any Chaldaean king, I would suggest that it was originally an epithet, (meaning "valiant"), which eventually supplanted his name in tradition. The Assyrian *Namuratu* is well represented by the Egyptian [hieroglyphs], and has exactly the sense which Fürst supposes for נמרד.

following, have suggested the idea that she was in some way the foundress of this; and her black complexion has ocasioned the surmise that she was a Cushite queen, at whose court Aahmes found an asylum, when he was preparing for his war with the Shepherds whom he expelled from Egypt by her aid. Yet she could not have been an African Cushite, for the expulsion of the Shepherds was followed immediately by an invasion of Ethiopia. The alternative is that she was an Asiatic Cushite. Manetho said that Salatis fortified his eastern frontier, foreseeing that the Assyrians would invade Egypt; and again that the Shepherds fortified Jerusalem, when they were driven out of Egypt, for fear of the Assyrians. The ethnic term "Assyrians" is used with some latitude by Josephus, and as Assyria proper was not a great power at the time of the Shepherd invasion, it may be understood here, as in the story of Kudurlagamar's expedition to Syria, to mean generally the peoples of Chaldæa. Assuredly Manetho would not have made these statements unless he had known, that an invasion from Assyria or from Chaldæa actually occurred; and his naming Assyrians, rather than Egyptians, as the enemies against whom the Shepherds made a stand by fortifying Jerusalem, is very remarkable, when compared with the historic fact, that Aahmes pursued the Shepherds into Palestine, and took Saruhan.

It is, therefore, extremely probable, that there was an Assyrian or Chaldæan invasion of Egypt, in the interest of the kings of Thebes, directed against the Shepherds; and that Nofretari was a queen of the invaders. This probability is confirmed by some peculiar features on the monuments of the 18th dynasty.

The late Sir Gardner Wilkinson remarked that these monuments are distinguished by certain ornaments, certainly derived from Assyria, and unknown in earlier times. No better illustration of this can be adduced, than the ceremonial axe and dagger of Aahmes found in the tomb of queen Aahhotep. On the blade of the axe is a sphinx with the wings and head of a crested eagle, evidently an Assyrian design, utterly unlike any Egyptian sphinx. On the dagger are four locusts, a device observable on some Assyrian signet-cylinders, and a lion chasing a bull, another Assyrian device. The names and titles of Aahmes, in hieroglyphics, appear on both, but are evidently the work of a foreign hand. Here, then, is positive evidence of Aahmes intercourse with Assyria.

The late Dr. Hincks observed, that the Kings of the 18th Dynasty first take a title, which is continued in the following dynasties, "powerful male" or "bull"; that the most ancient kings of Chaldæa have "mighty male" for their first title is so singular that it cannot be supposed to have originated in two countries independently: and that therefore it must have been assumed by the kings of Egypt in imitation of the Chaldæans. We have seen that it was used by the kings of Urru and of Larsa, and by the son of one of the kings of Karrak, Gunganum king of Urru.

It is a curious fact, that the name of the moon-god first appears in the composition of personal names in the family of Aahmes, but no other King of Egypt uses it for nearly a thousand years. So in Chaldæa, the name of this god is an element in the names of most of the kings of Urru and Larsa, and of Naramsin and Rimsin, contemporaries of Aahmes, but in no other royal name for eight centuries.

Now, as I have shown that the earlier half of the 16th century B. C. was really the epoch of Semiramis, these circumstances seem to invest with a character of truth the story of Ctesias, — that Semiramis conquered Egypt and Libya, consulted the oracle

of Ammon, extended her conquests into Ethiopia, and then left in Egypt a part of her forces, who built cities there. Her conquest of Egypt, the Assyrian invasion which Manetho represented Salatis as foreseeing, is the expulsion of the Shepherds by Aahmes, with the aid of Nofretari, and so it would be indeed against the Assyrians that the Shepherds made a stand at Jerusalem; Nofretari is the first who takes the title "divine wife of Amun"; an invasion of Ethiopia immediately followed the war with the Shepherds; and the building of cities in Egypt corresponds to the work of restoration, in which Aahmes was engaged, under the auspices of Nofretari, as the steles at Maasara show. Even the name of [hieroglyphs] or [hieroglyphs] is a translation of the name of the mother of Χammurabi. For [hieroglyphs] corresponds to *ellat*, and [hieroglyphs] (nearly as frequent as [hieroglyphs]) is the name of Nana. It is not improbable that the Akkadian word *ri* is the original of the Assyrian *ri'u* the Hebrew רעי "shepherd", nearly equivalent in sense to the Egyptian [hieroglyphs] and the Semitic שמר. This identity of *Ku-(an) Ba-u and Nofret-Ri* is very striking. At these conclusions, with regard to the fact of an Assyrian invasion of Egypt, and the identity of Ellatnana and Nofretari, I had arrived, previously to the appearance of W. A. I. vol. III. The progress of Assyrian discovery has lately confirmed my views very remarkably.

The first confirmation was the appearance in this volume of a fragment of an autobiographical record of Sargina (or Naramsin), Ellabnanas predecessor, (since extended by Mr. Smith).[1])

"Sargina, mighty king, king of Agane, am I. My father knew not my mother. My "family ruled the land. In the city Azupirani, which is situated on the banks of the "river Purrat, my mother conceived me, she brought me forth in the enclosure[2]). She "placed me in an ark of bulrushes. She closed my door with bitumen. She consigned "me to the river which did not swallow me. The river floated me; it brought me to "Akki the waterdrawer. Akki etc. in goodness — raised me. Akki etc. as his child "brought me up. Akki etc. to husbandry set me. (From) husbandry Istar exalted me. — "five years, a kingdom I made. The black-faced people I ruled, I established. Over "difficult countries in chariots of bronze I rode. I governed the upper countries, (Jauled) "the kings? of the lower countries. — *titisallat* I besieged thrice. Niduk submitted. "Great Duran bowed —"

This, doubtless, is a faithful copy of a record of the first five years of his reign, made to be deposited in the foundation of one of his buildings. I shall recur to it in the sequel; but my present purpose is to call attention to the fact that his subjects were *black-faced* people; and so the fact of a black queen coming from Assyria is accounted for.

The next confirmation of my theory was the publication by Mr. Smith of a fragment of a duplicate of the dynastic tablet, from which it appears that Naramsin was a Semitic *alias* of Sargina, and of a tablet of the omens under which he undertook his campaigns. These campaigns were spread over a period of 15 or 16 years.

1. Elam 2. Syria 3. Chaldæa 4. 5. Syria	If Duran was in Elam, since Niduk was Lower Chaldæa, these five years campaigns correspond to what is recorded on the tablet above cited.

[1]) I adopt some of Dr. Fox Talbot's variations from Mr. Smith's translation.

[2]) Is this, the בצר of Mylitta, to which Dr. F. T. refers, בצרה on the Euphrates?

6. (defaced)

7. 8. 9. An expedition of three years duration to some country, beyond the sea of the setting sun, (the name of which is lost, perhaps Egypt).

10. This year was occuppied in building.

11. War with Kastubila of Karalla.

12. Repulse of a foreign invasion.

13. Expedition to Subartu. Then, after he had assumed the name Naramsin,[1])

14. Conquest of Risim, king of Apirak

15. Conquest of Makanna, and capture of a king of Makanna whose name is lost.

16. Without war.

Thus, after a career not unlike that of Ninus, and which may well have been of 17 years duration, Sargina or Naramsin appears as the conqueror of Egypt towards the end of his reign (whether he reached it in his 7th year or not). If we take the 17 years assigned to him as correct, as we have supposed the 42 years of Semiramis to be, the result will be, that Sarginas reign began B. C. 1604, and therefore that the conquest of Egypt B. C. 1590. This date curiously coincides with that which, (Zeitschr. 1871 p. 73) I have shown was probably the year of the accession of Asseth, the predecessor of Aahmes; and so the king whom Sargina carried into captivity may have been he whom Syncellus calls Kertos, B. C. 1619 to 1590. With the fact of this conquest before us, we can explain the discovery, at Bagdad, of a lion of grey granite, inscribed [hieroglyphs] It certainliy belongs to one of the Shepherd kings, but as the name is distinct from [hieroglyphs] which I believe is of Sethos, B. C. 1669 to 1619, and from that which I have supposed to be of Asseth, it may well be of Kertos. At any rate it is a trophy of Naramsin's conquest, one of the gods of Egypt, carried captive to Chaldæa. But the contest between the Shepherds and the Thebans was "a great and long continued was", so that there is room for the supposition that what Sargina commenced, perhaps in B. C. 1598, was completed by Semiramis in B. C. 1570.

Passing over the curious resemblance between the story of Sargina's early years, and the legend of Semiramis, let us compare its later statements with the inscription of Semiramis, seen by Alexander the Great, and reported by Polyænus.

"I governed the kingdom of Ninus, which extends to the river Hinaman on the East "to the land of frankincense and myrrh on the South, to the Sacæ and Sogdiani on the "North. No Assyrian before me ever saw the sea, I have seen four so distant that no "one had reached them — I made roads with iron over difficult rocks — My chariots "have rolled over roads where wild beasts found no path".

We must be convinced that that inscription was really read, and has been reported, with tolerable exactness. Semiramis is no myth after all. There is some truth in her story. She is a connecting link between the histories of Assyria and Egypt in the 16th century B. C. It may seem strange that a dynasty which owed its rise to Assyrian aid, should be the first to invade Assyria from Egypt; but if the story be true that Semiramis had reason to apprehend treachery on the part of her son, for the fable which follows we may substitute the conjecture, that he eventually carried his design into effect

[1]) It is very probable that he assumed this name in imitation of the earlier conqueror of Egypt, as the father of Synaχiirib, assumed his name of Sargina.

and that the motive of Totmes expedition was to avenge her death. If so, that invasion would not be without its effect on the royal succession, for it was so far successful as to admit of his setting up in Nehrin the memorial of his triumph, which remained undisturbed, until the reign of Totmes III.

Χammurabi reigned more than 20 years, therefore until after B. C. 1537. The expedition of Totmes I. would be in, or after, B. C. 1532. The approximation of this date to that of the accession of Ammidikaga, the first who has an Arib name, is very remarkable. Equally so is the coincidence between it and the accession of Bel-sumili-kapi, (certainly the Belus of Thallus), who is said to have been the founder of the Assyrian power B. C. 1531; as if Totmes had really conquered Χammurabi, and set up Belsumilikapi in the North, and Ammidikaga in the South. The intimate relation which the synchronistic tablet shows existing between the dynasties thus founded in Assyria and Babylonia, about B. C. 1400, is beautifully illustrated by a picture of that time in a tomb at Qurnet-Murrai. We there see the chiefs of two races, one pale the other red, with their followers and servants, coming together to bring their tributes to Amuntutanχ. The former are certainly Semitic, the latter probably Arib. Their costume is the same.

Daniel Hy. Haigh.

Aus dem grofsen Papyrus Harris.

Von Prof. **Eisenlohr.**

(Fortsetzung.)

IV.

Die Gaben an die Götter und Göttinnen des Nord- und Südlandes.

Taf. 57—66.

Die Verherrlichung, (Gebet, Lobpreisung, gewaltiges Rühmen) der zahlreichen Grofsthaten, welche gemacht hat der König Rausermameramon L. H. G. der grofse Gott seinen Vätern, den Göttern und Göttinnen allen den südlichen und nördlichen. Gesprochen vom Könige Rausermameramon L. H. G. dem grofsen Gotte im Preisen und Erheben alle Götter, die südlichen und die nördlichen. Seid gegrüfst alle Götter und Göttinnen des Himmels, der Erde und des Gewässers, grofse, laufend in der Barke der Unendlichkeit mit ihrem Vater Ra. Es beruhigt sich sein Herz, wenn er sieht ihre Güte um zu bewahren das Land Mera, das Herbeiführen der Nil-Ueberschwemmung abgewogen im richtigen Verhältnifs, bieted sich dar für den Mund aller Geniefsenden in Ewigkeit durch ihre Vermittelung. Winde des Lebens, deren Zeit zugemessen wurde welche ihr Vater gemacht hat, im hervorbrechen aus ihrem Munde. Er geniefst seine Jugend bei ihrem Anblik, grofs am Himmel mächtig auf Erden, gebend Athem in die verschlossene Nase. Ich bin euer Sohn, erzeugt von euren Armen. Ihr habt mich erhoben zum Fürst L. H. G. über jedes Land. Ihr habt mir erwiesen Güte auf der Erde. Ich ergriff ([hieroglyphs]) meine Würde in Frieden, nicht hartherzig ([hieroglyphs] in copt. ⲟⲩⲁ ϩⲓ-ϩⲏⲧ) Spenden reichlicher Geschenke in eure Tempel. Ich habe sie ausgestattet mit grofsen Verzeichnissen, aufgestellt in jeder Halle der Bücher mit ihren Leuten, ihren Feldern, ihrem Vieh, mit ihren Barken, ihren Kähnen auf dem Flusse. Ich liefs

herstellen eure Tempel, welche längst zerfallen waren. Ich vermehrte euch die Weihgeschenke mehr als vor euch waren. Ich habe euch gedient in den Tempeln und dem Goldhaus mit Gold, Silber, Chesbet, Mafek. Ich machte Ausrüstungen für eure Schatzhäuser. Ich vervollständigte sie mit zahlreichen Schätzen. Ich füllte eure Fruchthäuser mit Weizen und Gerste in Haufen. Ich baute für euch Häuser und Tempel, eingegraben auf euren Namen in Ewigkeit. Ich habe ausgerüstet eure Bedienung. Ich habe sie angefüllt mit zahlreichen Leuten. Nicht brachte ich Leute als Zehnten von den Tempeln aller Götter seit der Zeit der Könige es thuend um sie einzureihen zu Bogenschützen und zu Reitern. Ich machte Beschlüsse zu ihrem Nutzen auf der Erde für die Könige, welche werden nach mir. Ich brachte euch das Opfer vor euch, versehen mit allen guten Dingen. Ich machte euch Behältnisse der Eröffnung an den Festen. Ich füllte sie an mit zahlreichen Gaben. Ich machte euch Gefäſse der Libation von Gold, Silber, Bronze, zehntausendweis. Ich zimmerte eure Barke auf dem Flusse mit einem Groshaus geschmückt mit Gold. Ich machte ein Stift von Quadersteinen in dem Hause des Vaters Anhar Sehu, Sohn des Ra, des Hat Ramses hek an L. H. G. Prüfung des Wortes in Pa Anhar. Ich füllte es an mit Leuten, Sclaven der Auswahl, seine Schatzkammer mit zahlreichen Schätzen, die Fruchthäuser mit Getreide. Ich vermehrte ihm die Weihgeschenke fortwährend um sie darzubringen deiner Hoheit o Sehu! Sohn des Ra. Ich umgab Pa Anhar mit einer Mauer ringsum von 20 Ruthen an der Basis auf der Erde, die Höhe von 30 Ellen mit Thüren, Hallen, Thürmen an allen seinen Wegen. Seine Schieſsscharten ( ) von Quadersteinen mit Fenstern von Cedernholz, überzogen mit Erz, abzuhalten ( ) die Völker der Tehennu, welche überschritten hatten die Grenzen seit ehemals.

Taf. 58. Ich machte zahlreiche Geschenke im Innern von Hesira des Vaters Toth in Sesennu. Ich baute ihm ein Haus von Neuem auf seinem freien Platze. Es besteht aus einer Geheimkapelle des Herrn über Alles. Ich machte ihm ein anderes Haus als Wohnstätte ( ). Es ist wie der Horizont des Himmels vor seinem Angesicht wenn er auszieht. Sein Herz ist befriedigt zu ruhen in ihrem Innern. Er genieſst Freude über ihren Anblick. Ich versah sie mit Geschenken in reicher Menge aus den Schätzen jedes Landes, zahlreichen Sclaven, welche ich brachte als Eigenthum für sie. Ich vermehrte die Weihgeschenke zur Darbringung vor ihm im Hause der Eröffnung an den Festen mit Nahrungsmitteln. Ich machte ihm Festopfer, Spenden an den Festen, den Jahresanfängen um zu befriedigen seine Herrlichkeit zu jeder Zeit.

(Fortsetzung folgt.)

Erschienene Schriften.

Britisch Museum. (**S. Birch**), A Guide to the first and second Egyptian rooms in the department of oriental antiquities, printed by order of the Trustees 1864. 8. 125 p.

Mélanges d'Archéologie Egyptienne et Assyrienne Tome I. 3me fasc. Oct. 1873. Paris. A. Franck. 8. 118 p. I. E. de Rougé, Etude sur quelques monuments du règne de Tahraka (suite et fin). — II. A. Mariette, Note sur les Baschmourites et les Biamites. — III. F. de Saulcy, Lettres à M. Chabas sur quelques points de la Géographie antique de la Syrie, selon la science Egyptienne. — IV. J. de Rougé, Etude des monuments du massif de Karnak (suite). — V. G. Maspero; Notes sur différents points de grammaire et d'histoire. — VI. P. Pierret, Hermès Trismégiste. — VII. P. Pierret, Varia. — VIII. Bibliographie. —

Fr. Lenormant, Les premières civilisations études d'histoire et d'archéologie. Tome I., Archéologie préhistorique, Egypte. Tome II., Chaldée et Assyrie, Phénicie. Paris. 1874. 8. 401 u. 437 p.

Leipzig, J. C. Hinrichssche Buchhandlung. — Verantwortl. Redacteur Dr. R. Lepsius, Druck von Gebr. Unger (Th. Grimm) in Berlin.

Zeitschrift

für

Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von **Prof. Dr. R. Lepsius zu Berlin** (Bendler-Strafse 18)

unter Mitwirkung von **Prof. Dr. H. Brugsch.**

März u. April Preis jährlich 5 Thlr. **1874.**

Inhalt.

Aus dem grofsen Papyrus Harris.

Von Prof. **Eisenlohr.**

(Schlufs.)

Ich umgab Pa Thoth mit einer Mauer ringsum von 20 Ruthen an der Basis der Erde, die Höhe von 30 Ellen mit Thüren, Hallen, Thürmen an allen seinen Wegen, seine Schiefsscharten von Quaderstein mit Fenstern von Cedernholz, überzogen mit Erz, um abzuhalten die Völker der Tehennu, welche ihre Grenzen überschritten seit ehedem. Ich liefs aufrichten Abud (Abydos), die Stätte des Osiris mit der Auswahl der Geschenke im Innern von Nifu-uart. Ich erbaute mein Haus von Stein im Innern seines Tempels wie der Palast des Tum in der Höhe. Ich besetzte es mit Leuten und zahlreichem Vieh, ergänzt wurde das Fehlende in allen Dingen. Ich machte ihm Weihgeschenke zu pflegen seinen Altar. Der Vater Osiris, der Herr des Landes Sar, ich machte ihm ein Bild des Herrn L. H. G. mit Spendung von Andenken, Gefäfsen des Ausgusses in gleicher Weise von Gold und Silber. Ich umgab Pa Asar, Hor, Ast mit einer grofsen Mauer fest wie ein Berg von Sandstein mit Thüren, Hallen, Thürmen und Pfosten von Stein, die Fenster von Cedernholz. Ich zimmerte die grofse Barke des Osiris wie das Schiff, welches die Sonnenscheibe trägt. Ich liefs aufrichten eine Umfassungsmauer im Hause des Vaters Apheru res, Herrn von Saiut (Siut). Ich erbaute mein Haus darin von Kalkstein, beschrieben, eingegraben mit Schrift auf seinen herrlichen Namen. Taf. 59. Ich vervollständigte es mit guten Dingen jedes Landes. Ich bestimmte ihm Diener in ungeheurer Zahl. Ich machte ihm einen Saal ([hieroglyphs]) von Neuem mit Weihgeschenken um sie darzubringen seiner Hoheit an jedem Tage. Ich zimmerte ihm eine grofse Barke für die Oberfläche des Flusses wie die Barke des Ra, welche in der Höhe ist. Ich umgab sein Haus mit einer Mauer trefflich in der Arbeit ([hieroglyphs]) von 20 Ellen am Grundrifs der Erde, in einer Höhe von 30 Ellen mit Thüren, Hallen und Thürmen in ganzem Umfang, die grofsen Stützen von Stein, die Thüren von Cedernholz überzogen (mit Erz) mit Riegeln, von sechs Flächen eingeschnitten

auf den grofsen Namen deiner Majestät in Ewigkeit. Ich liefs aufbauen Pa Sutech, Herr von Nubti. Ich baute seine Mauern, welche verfallen waren. Ich nahm in Besitz das Haus in seinem Innern auf seinen heiligen Namen. Ich baute in trefflicher Arbeit bis in Ewigkeit, das Pa Ramses hek an L. H. G. in Pa Sutech Nubti ist sein grofser Name. Ich gab ihm Viehheerden im nördlichen Bezirk ([hieroglyphs]), um sie darzubringen seiner Hoheit beständig. Ich machte ihm Weihgeschenke von Neuem in beständiger Vermehrung seiend vor ihm. Ich gab ihm Felder, Anhöhen, Wiesen, Inseln ([hieroglyphs]) im südlichen und nördlichen Bezirk mit Weizen und Gerste, seine Schatzkammer versehen mit Schätzen, welche mein Arm herbeibrachte um zu vermehren die Feste vor seinem Angesicht jeden Tag. Ich gab zahlreiche Geschenke an die grofse schwarze Kuh vor dem Vater Hor chenti chruti. Ich machte von Neuem die Mauer seines Heiligthums, der Bau gemacht von Neuem, behauen und gefugt (?), vermehrt ihm die Weihgeschenke beständig für sein geliebtes Antliz an jedem Morgen. Ich führte ihm zu Tribute an Sclaven und Sclavinnen, Silber und Gold, Byssus und Leinen, Oel, Weihrauch, Honig, Ochsen und Kälber. Ich machte ihm Viehheerden von Neuem mit zahlreichem Vieh zur Darbringung für seine Hoheit, den alten Fürsten. Ich versah sein prächtiges Haus zu Wasser und zu Land, gethan in grofse Urkunden auf seinen Namen bis in Ewigkeit. Ich gab Propheten, Beamte in sein Haus auf ihre eigene Hand um zu beaufsichtigen seine Diener bei der Darreichung in sein Haus. Ich entfernte den Steuereinnehmer in seinem Innern, ich befreite seine Leute, welche in ihm waren. Ich gab ihm als einem grofsen Tempel in diesem Lande Ehrfurcht und Schutz in Zeit und Ewigkeit. Ich brachte herbei alle seine Leute (Taf. 60) welche ausserhalb waren, alle Leute, alle Beamten. Ich gab sie um ihre Arbeit zu verrichten in sein prächtiges Haus. Ich machte einen grofsen Tempel gewaltig in der Arbeit in Pa Sutech des Ramses meriamon L. H. G. gemauert, gestreckt, behauen, beschrieben von Handwerkern, mit Pfosten von Stein, Thüren von Cedernholz, das Pa Ramses hek an L. H. G. in Pa Sutech, getragen wird sein Name in Ewigkeit. Ich verschrieb ihm Diener als Angehörige. Ich schuf ihm Sclaven und Sclavinnen, welche ich brachte von der Beute meines Schwertes. Ich machte ihm Weihgeschenke vollständig und rein um sie darzubringen seiner Hoheit an jedem Tage. Ich füllte an sein Schatzhaus mit unzähligen Schätzen und seine Speicher mit Getreide zu Zehntausenden, die Weiden mit Vieh wie Sandhügel um es darzubringen deiner Hoheit, o Grofsmächtiger! Ich machte eifrig sehr zahlreiche Geschenke an die Götter und Göttinnen die südlichen und nördlichen. Ich diente ihren Bildern in den Tempeln und dem Goldhause. Ich baute auf das, was verfallen war im Innern ihrer Heiligthümer. Ich machte Paläste und Tempel auf ihrem Hofraum. Ich pflanzte ihnen Bäume. Ich grub ihnen Weiher. Ich schenkte ihnen heilige Gaben an Korn, Gerste, Wein, Weihrauch, Früchten, Vieh, Geflügel. Ich baute die Werkstätten ihrer Besitzungen beständig mit Weihgeschenken für jeden Tag. Ich machte grofse Stelen zum Vortheil ihrer Heiligthümer, sie sind bleibend in der Halle der Bücher bis in Ewigkeit.

Schau das Verzeichnifs vor euch, ihr Götter und Göttinnen, sehet auf die Grofsthaten welche ich eurer Hoheit gethan habe.

(Taf. 61). Verzeichnifs der Schätze, des Viehes, der Gärten, Felder, Barken, Magazine, allen Schätzen, welche gab der König Rauser ma meramon, der grofse Gott, seinen Vätern den Göttern und Göttinnen allen im Süden und Norden.

1. Das Hat Hat Ramses hek an L. H. G. Prüfung der Worte in Pa Anhar. Köpfe 457

2. Leute, welche er gab nach Pa Anhar, hoch die beiden Federn im Innern von Teni ([hieroglyphs]) . . . 160
3. Das Hat Ramses hek an L. H. G. in Pa Asra, Herrn von Abud 682
4. Leute, welche er gab in das Haus seines erhabenen Vaters Asra, des Hrn. von Abud 162
5. Pa Ramses hek an in Pa Sutech Nubti . . . 106
6. Leute, welche er gab nach Pa Min, Hor, Ast, allen Göttern von Kebti (Koptos) 39
7. Leute, welche er gab nach Pa Hathor, Herrin von Hat Sichem ([hieroglyphs]) 12
8. L. w. e. g. nach Pa Achem, Herrn von Neschi ([hieroglyphs]) . . . 22
9. L. w. e. g. nach Pa Min, Hor, Ast, den Göttern von Mer pu ([hieroglyphs]) 38
10. Das Hat Ramses hek an L. H. G. in Pa Min, Herrn von Mer Pa ([hieroglyphs]) unter der Leitung des Anuschefennu, gehörend dem Befehlshaber der Soldaten 203
11. Leute, welche er gab nach Pe [hieroglyphs] Herrn von Mau ([hieroglyphs]) . . 38
12. L. w. e. g. nach Pa Chnemu, Herrn von Schesahotep ([hieroglyphs]) 17
13. L. w. e. g. nach Pa Apheru res L. H. G. beider Länder . . . 4
14. Das Hat Ramses hek an L. H. G. aufsteigend an den Set-Festen in Pa Apheru unter der Leitung des Thothemheb, gehörend dem Anführer der Soldaten-Köpfe 157
15. Das Hat Ramses hek an L. H. G. in dieser Stadt unter der Leitung des Anta-schefennu, gehörend dem Befehlshaber der Soldaten . . . 132
16. Das Hat Ramses hek an in Pa Thoth, Herrn von Sesennu . . . 89
17. Das Hat Ramses hek an in dieser Stadt . . . 66
18. Leute, welche er gab nach dieser Stadt. Stück . . . 484
19. L. w. e. g. nach Pa Chnemu, Herrn von Hatuart ([hieroglyphs]) . . . 34
20. L. w. e. g. nach Pa Amonra, Herrn von Mertert ([hieroglyphs]) . . . 44
21. L. w. e. g. nach Pa Thoth, von Pa Utui ([hieroglyphs]) . . . 65
22. L. w. e. g. nach Pa Amon Maut Chent ([hieroglyphs]) . . . 44
23. L. w. e. g. nach Pa Achem, Herrn von Mernemscha ([hieroglyphs]) 78
24. L. w. e. g. nach Pa Anpu, Herrn von Septu ([hieroglyphs]) . . . 78
25. L. w. e. g. nach Pa Anpu, Herrn von Septmeru ([hieroglyphs]) . . . 99
26. L. w. e. g. nach Pa Harschefiu, König beider Länder . . . 103
27. L. w. e. g. nach Pa Achem Schetet ([hieroglyphs]) Hor im Innern des Landes Scha ([hieroglyphs]) . . . 146
28. L. w. e. g. nach Pa Sutech, Herrn von Sesura ([hieroglyphs]) . . . 35
29. L. w. e. g. nach Pa Amonra, Herrn der Krone beider Länder in Pehu . . 62
30. L. w. e. g. nach Pa Hathor, Herrin von Tept ([hieroglyphs]) . . . 124

(Taf. 62.)

31. Die Weide Ramses hek an L. H. G. ein Geschenk machend seiner Mutter Bast. Köpfe . . . 1,533
32. Leute, welche er gab nach Pa Bast, Herrin von Birasa ([hieroglyphs]) den Aufenthaltsort des Phra . . . 169
33. Pa Ramses hek an L. H. G. in Pa Sutech in Pa Ramessu meramon L. H. G. 106
34. Die Weide Ramses hek an L. H. G. Geschenk an seinen Vater Horus, chent chetbi Kam ([hieroglyphs]) . . . 114
35. Leute, welche er gab nach Pa Mut, chent abui neteru ([hieroglyphs]) 24

Zusammen Köpfe 5811

(Die Addirung der Zahlen ergiebt nur 5686).

Verschiedenes Vieh 13,433
Aecker, Orgyien 36,012
Gärten 11
Magazine 2
Getreide Mehl Scheffel 73,250
Grünfutter, in Bündel ([hieroglyphs]) 3,300
Flachs, ausgeschlagen ([hieroglyphs]) 3,300

Der Schlufs des vierten Abschnittes findet sich auf Taf. 66. unseres Papyrus und lautet folgendermafsen: Höret, grofser Götterkreis, ihr Götter und Göttinnen. Mögen sein die Geschenke, welche ich gemacht habe, in eurem Herzen (so lange) ich König bin auf der Erde, Fürst der Lebendigen. Möge meine Heiligung sein wie einer von euch, dem Götterkreise, ich ein- und ausgehen mit ihnen im Innern des Landes Sar. Ich wandele, ich bin mit euch vor Ra. Ich erblicke die Strahlen seiner Scheibe an jedem Morgen. Möge ich einziehen den Athem gleichwie ihr. Möge ich empfangen den Geruch von den Speisen vor Osiris. Möge sich freuen mein Herz. Höret, was ich sage. Befestiget sei mein Sohn als König auf dem Sitze des Horus. Er sei Fürst L. H. G. auf der Erde, Herr der beiden Länder. Er befestige das Diadem auf seinem Haupte wie der Herr über Alles. Er ziehe an das Schlangendiadem wie Tum. Möge er begehen Setfeste wie Tatenen, die Zeit der Regierung wie Schöngesicht (Ptah). Möge siegreich sein sein Schwert über allen Ländern, welche kommen aus Furcht vor ihm mit ihren Gaben. Möge seine Liebe sein in den Herzen der Erleuchteten. Es freue sich über ihn das ganze Land bei seinem Anblick. Möge ihm sein Aegypten zur Herzensweite. Es erfafst Jubel allesammt unter seinen Fufssohlen bis in Ewigkeit, der König von Ober- und Unterägypten, der Herr beider Länder, Rausermat sotep en amon L. H. G. Sohn des Ra, Herr der Diademe wie Amon, Ramses hek mat meramon L. H. G.

Im fünften Abschnitt des Papyrus (Taf. 67—74) werden die in den vorhergehenden Abschnitten aufgezählten Geschenke zusammengerechnet. Ich will von diesem Gesammtverzeichnifs so viel hier anführen, als nicht zum Gebrauch bei gottesdienstlichen Handlungen gespendet war.

(Taf. 67.) Verzeichnifs dieses von den Göttern (Götterbilder) und Menschen, Gold, Silber, ächtem Chesbet, ächtem Mafek, allen ächten Edelsteinen, Vieh, Gärten, Felder, Barken, Magazine, Ortschaften, Opferspenden, Nilschriften ([hieroglyphs], die Schenkungen an das Haus des Hapi bei Heliopolis Taf. 37, 14—41 und bei Memphis Taf. 54—56a), Schätze, welche gab der König Rausermat meramon L. H. G. der grofse Gott seinem erhabenen Vater Amonra, König der Götter, Tum, Herrn beider Länder von An, Ra Hermachis, Ptah dem grofsen seiner Südmauer, dem Herrn des Lebens beider Länder, den Göttern und Göttinnen des Südens und Nordens, (als) er war König auf Erden.

Bilder, Standarten, Statuen, Herzen des Amonra, König der Götter. Götter . . 2,756
Köpfe (Personen) 113,433

(Die Addition der Summen von Abth. I. II. III. IV. ergiebt nur 108,339).

Rinder, verschiedenartiges Vieh 490,386

(Die Summe stimmt genau mit der aus der Addition sich ergebenden.)

Aecker, Orgyien 1,071,780

(Die Addition ergiebt nur 474,419)

Gärten und Baumstücke 514

(statt 513 der Addition.)

Schiffe und Barken 88

(stimmt.)

Verschiedene Edelsteine apt . . . . 18,168 ket 1

Cedern verschiedenes Holz 328

Perseafeigen, verschiedenes Holz 8415

In dem letzten und *sechsten* Abschnitt des grofsen Harrispapyrus (Taf. 75—79) erzählt der König die Ereignisse, welche seiner Regierung vorhergingen, seine Thronbesteigung, die Siege, welche er erfochten, die Unternehmungen zu Wasser und zu Land, welche er anordnete. Zuletzt schildert er den friedlichen und blühenden Zustand des Landes unter seiner Regierung. Auch dieser Abschnitt schliefst mit der Empfehlung seines Thronerben. Da ich diesen Abschnitt in meinem Schriftchen „Der grofse Papyrus Harris" bereits übersetzt habe und Hr. Chabas in seinen Recherches pour servir à l'histoire de la XIX dynastie eine in mehreren Punkten berichtigte Uebertragung davon geliefert hat, so kann ich hier füglich von einer nochmaligen Uebersetzung abstehen. —

Addition à ma note sur un emploi du genre.

Dans l'impression de ma note intitulée: Sur un emploi particulier du genre (cf. Zeitschr. 1874. p. 6) il s'est glissé une erreur typographique qui, portant justement sur l'objet de la règle, demande à être rectifiée. J'ai dit que lorsque l'Egyptien voulait rendre l'idée de *totalité*, ce que nous exprimons en français par: *de tout genre*, *de toute espèce*, il pouvait le faire en répétant deux fois le mot dont il s'agit, une fois au masculin et une fois au féminin. Dans la plupart des cas le féminin se forme par la simple addition d'un 𓏏, mais lorsqu'il s'agit de mots composés, comme [hiéroglyphes] l'un des éléments constitutifs du mot peut se mettre au féminin.

Le premier exemple tiré de la l. 3 du papyrus Ebers doit se lire comme suit: [hiéroglyphes] *pour chasser les épidémies de toute espèce, les maladies de toute espèce, etc.* . . . . . le mot *maladie* est une fois au masculin [hiéroglyphes] une fois au féminin [hiéroglyphes]. Un exemple tout aussi frappant se trouve dans la version thébaine du chapitre 23 du Todtenbuch, le texte correspondant à la fin de la ligne 3 du papyrus de Turin se lit ainsi dans le papyrus de Nebseni: [hiéroglyphes] *Je suis Sahit qui habite parmi les esprits d'On; on me dit les formules magiques de toute espèce.*

Genève le 6. Avril 1874. **Edouard Naville.**

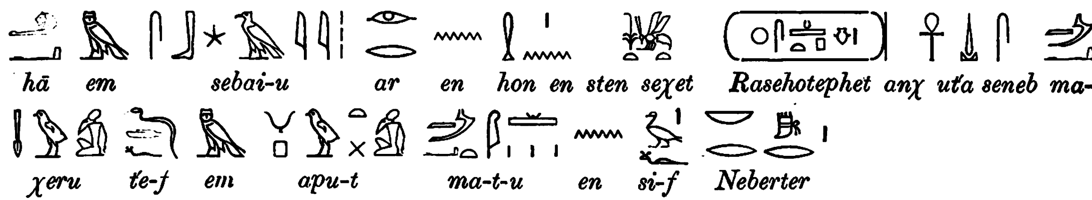
Bericht über eine Haremverschwörung unter Amenemha I.

von dem Könige selbst aufgezeichnet für seinen Sohn und Nachfolger Usertesen I.

In dem von Herrn Birch 1868 veröffentlichten: „Inscriptions in the hieratic and demotic character, from the collections of the British Museum" wird auf Pl. IX. ein Inschriftfragment von 10 Zeilen zur Mittheilung gebracht, in Bezug auf welches der verdienstvolle Herausgeber des Werkes p. 6 zur Erläuterung bemerkt: „Pl. IX. No. 5638. Fragment of calcareous stone, with inscription in a coarse hieratic hand written on both sides. It is a portion of a letter or adress from a person not named to another, similar to those of Sallier Papyrus I and Anastasi III & IV. It enjoins the person adressed to attend to certain workmen and refers to an ark or boat and other matters". Diese von Herrn Birch gegebene Erläuterung erweist sich jedoch bei einer näheren Prüfung des etwas schwer zu lesenden hieratischen Textes als eine nicht zutreffende. Ein flüchtiger Blick auf l. 3, in hieroglyphischer Umschreibung der hieratischen Zeichen also lautend:

an-na ab her usefa ent bakui-u

und die Gruppe *em χennu* in l. 5 scheinen Herrn Birch in seiner Deutung der betreffenden Steininschrift irre geleitet zu haben. Betrachtet man den Text im Zusammenhang, so ergiebt sich, daſs wir in demselben ein Fragment jenes klassischen Litteraturstückes der 12. Dynastie vor uns haben, von dem wir in dem sogenannten Papyr. Sallier II. auf Taf. X.—XII. eine vollständige, aus der Zeit des Königs Menephtes I. herrührende Copie besitzen. Die beiden Seiten des Steines haben das Stück von l. 3—7 der Taf. XI. des Sallier-Papyrus, welche Stelle, wie mir aus dem Zusammenhange hervorzugehen scheint, der Schluſs eines Berichtes ist, der uns von einer unter Amenemha I. stattgehabten Palastverschwörung Kunde giebt. Nach der Form der Schriftzeichen zu schlieſsen, scheint das Steinfragment bei weitem älter zu sein, als die Menephtah Copie; doch in der letzteren liegt uns das werthvolle Litteraturstück ganz, und auch in einer guten Schrift vor, die von einer des Schreibens geübten Hand ausgeführt worden. Noch Niemand hat bisher, meines Wissens, Erwähnung gethan, daſs uns durch diesen Papyrus die historisch wichtige Notiz von einer unter König Amenemha I. stattgehabten Haremverschwörung überliefert wird, von welcher Begebenheit mir der Text aufs deutlichste zu reden scheint. Die Herren Goodwin, Birch, Chabas und Maspero haben einen groſsen Theil der vom British Museum veröffentlichten Papyrussammlung übersetzt und besprochen, doch gerade die 3 ersten Seiten des Papyrus Sallier II. übergehen sie in ihren Arbeiten. Mr. Goodwin nur, der unübertroffen dastehende Meister in der Interpretation hieratischer Texte, giebt "Cambridge Essays 1858 p. 269" mit einigen Worten einen summarischen Inhalt dieses Schriftstückes, aber auch er geht über die historisch wichtige Stelle, welche den auf Amenemha I. gemachten Mordversuch behandelt, und der als vom Harem veranlaſst bezeichnet wird, flüchtig hinweg. — Der im Pap. Sallier II. uns aufbewahrte Bericht über diese Begebenheit ist, wie bereits Hr. Goodwin hierauf aufmerksam gemacht hat, von dem König Amenemha selbst aufgezeichnet worden, was deutlich aus den Eingangsworten der l. 1. Pl. X. hervorgeht, also lautend:



hā em sebai-u ar en hon en sten seχet Rasehotephet anχ uťa seneb ma-

χeru ťe-f em apu-t ma-t-u en si-f Neberter

„Anfang der Unterweisungen, verfaſst von der Majestät des verstorbenen Königs Amenemha I, welcher spricht in einer Auswahl von Wahrheiten zu seinem Sohn Neberter“. Für den Zusatz: „der Verstorbene“, bei dem Namen des Königs, finden wir die Erklärung in dem Schlusse, aus dem wir erfahren, daſs die im Pap. Sallier II. vorliegende Copie der Amenemha-Lehre von einem Schreiber herrührt, der, wie aus anderen Papyrustexten hervorgeht, unter dem Könige Menephtah I. der XIX. Dynastie lebte. Es heiſst nämlich am Schlusse des Abschnittes (cf. Pl. XII. vorletzte Zeile):

an ka hes-t-u aker nefer em bāa-t ān per-hať . Kagabu

ān per-hat Hora ān Annana em ronpe 1 Meχir XX.

„Gewidmet dem durch seine entzückend schönen Gesänge ausgezeichneten Schreiber des Schatzhauses Kaχabu und dem Schreiber des Schatzhauses Hora von dem Schreiber Annana im Jahre 1, am 20. Meχir“.

Der Schreiber Annana, ein Zeitgenosse von Menephtah und Seti II., kann nicht der Autor sein, sondern er ist, wie schon Hr. Maspero p. 73 seiner vorzüglichen Arbeit: „Du genre épistolaire chez les Égyptiens de l'époque pharaonique“ dies hervorgehoben hat, „simplement le recenseur et l'éditeur plus ou moins autorisé de cet ouvrage classique dans la littérature égyptienne“. Der in den Eingangsworten Neberter genannte Sohn des Königs ist kein anderer, als des Amenemha Mitregent und Nachfolger *Usertesen I.* Dies erfahren wir aus l. 3 Pl. XII. Nachdem der König im Vorhergehenden, von l. 7 Pl. XI. an, seine Fürsorge für das Land Aegypten hervorgehoben, erzählend: „wie er Botschaft ausgeschickt nach Elephantine und Anordnungen getroffen für das Delta, wie er ebenso sich selbst auf die Reise begeben, um Rundschau zu halten, wie das Land zu seiner Zeit in guter Bewässerung gewesen und in Folge dessen reichlich Frucht getragen, so daſs Niemand Hunger oder Durst gelitten unter ihm, wie er nicht etwas gethan, daſs man Veranlassung gehabt hätte, Schlechtes zu reden von ihm“, nachdem er weiter dann von seinen Jagden auf Löwen und Krokodile geredet, wie von seinen Kriegsunternehmungen gegen die *Wawaiu*, *Maťaiu* und *Sati*, welche davongelaufen wie Windhunde[1]),

[1]) *hi šem em tesem u* „im Davonlaufen wie Windhunde“. Schon die Wörterbücher von Birch und Brugsch geben dem Worte „*tesem*“ die richtige Deutung “*Hund*“, doch Hr. *Chabas* hat zuerst den Tesem-Hund genauer als das *Windspiel* bestimmt cf. „Etudes sur l'antiquité historique (deuxième édition) pag. 100. Dieser Tesemhund nun war nicht in Aegypten heimisch, sondern wurde aus der Fremde eingeführt, was hervorgeht aus den Darstellungen und Inschriften „*Flotte einer ägyptischen Königin*“ Taf. II. und *Histor. Inschr.* 2. Folge Taf. XII, woselbst unter den von der Flotte mitgebrachten Thieren auch die *Tesemhunde* erwähnt werden. In dem den Schiffen beigegebenen Frachtverzeichniſs werden dort der Reihe nach aufgeführt: *ānāu-u kafu-u tesem u* „Anau-Affen (hamadryas) Kafu-Paviane (Kynocephalus babuin) und Windspiele“. Die Flotte kehrt, wie die Inschriften

und nachdem er dann noch der Erbauung eines prachtvollen Pallastes Erwähnung gethan, der mit Gold verziert und an der Decke mit Lapis lazuli, der Fufsboden ausgelegt mit Metallplatten und die Thürriegel von Eisen", nachdem er also hervorgehoben, wie er bemüht gewesen, seinem Volke ein fürsorgender Fürst zu sein, wie er als Jäger und Krieger sich bewährt und wie er auch seinen Kunstsinn durch grofsartige Bauunternehmungen bekundet, thut er dann l. 7 Pl. XI noch folgenden, höchst beachtenswerthen Ausspruch:

au-a reχ-kua hi χeru-t-u hi uχaχ hi nefer-u-f hi-enti nen

reχ-nef su šu em her-k en sa Usertesen anχ uťa seneb

„Ich war auch vertraut mit der Rede, im Suchen nach ihren Schönheiten, so dafs nicht kannte sie aufser Dir (also) ein Mensch, o König Usertesen". Der König hebt also hier hervor, dafs er auch der Schönheit der Rede sich befleifsigt, worin kein anderer so Meister gewesen, wie sein Sohn Usertesen. — Die für diesen seinen Sohn von ihm aufgezeichneten Unterweisungen beginnen l. 2 Pl. X. mit den Worten:

ťe-f χā em nuter sotem en ťe-ti-a nek sutenni-k haki-k

uu-u ar-ku em hau hi nefr-u saku tu

er semt-u ref tum χeperu tumm-u rāu-ab

em sa her-u- set em teken am-sen em uā- nek em

meh ab-k em sen em reχ χenemem em seχeperu nek āk

nen kem en ari seter- ku hi sau

nek ab-k tesk.

„Er (der König Amenemha) spricht: Du wirst erscheinen wie Gott, wenn Du hörst auf mein Gesprochenes zu Dir. Du bist König und gebietest über die Länder. Thust Du nun da zu viel des Guten, mifsachtet wird von den Leuten es ganz und gar. Es werden aber auch die Menschen leidenschaftlich, sobald sie in Schrecken sind. Deshalb weile

besagen, aus Arabien zurück, doch von den mitgebrachten Thieren, und das verdient noch hervorgehoben zu werden, kommen die Babuine wie Tesemhunde *nur in Afrika* vor. Die Flotte kann also nicht blos eine Ueberfahrt nach Arabien gemacht haben, sondern mufs in dem Arabischen Meerbusen südwärts bis zur Abessinischen Küste vorgedrungen sein, woselbst sie die Babuine und Windspiele, wie die gleichfalls in dem Berichte erwähnten: *anemu-u en abi-u res* „Leopardenfelle des Südens" aufgenommen.

unter ihnen [1]), nicht isolire Dich. Wenn voll ist Dein Herz, wie das eines Bruders, der nicht kennt (der vergifst, der bei Seite setzt) den Gebieter und wenn Du Dich nahbar machst, dann wirst Du nicht bedürfen eines Wächters, Du ruhst dann, als Wächter bei Dir Dein eigenes Herz.“

Die Gruppe *ab-k tesek* „dein eigenes Herz“ kann hier den Sinn haben: „Dein gutes Bewufstsein, dein gutes Gewissen“, kann aber auch besagen sollen: „Dein Beherztsein, dein persönlicher Muth“, und diese letztere Bedeutung scheint sie hier zu haben, denn als Beleg dafür, wie wenig man sich auf Wächter verlassen könne und wie Beherztheit, wie persönlicher Muth der beste Wächter für den Schlafenden sei, erzählt Amenemha im weiteren Verlaufe des Textes nun, wie man einst ihn, um ihn zu ermorden, im Schlafe überfallen habe. Der interessante Bericht des Königs über dieses Ereignifs beginnt Pl. X. l. 9 und lautet folgendermafsen:

er ter mesi-u pu χaui χeperu šep-na em unnu-t

enti nefer ab seter - na hi huni- a baχa- na

šaa- na hati-a hi šesu aketenu- na astu sereru

χāu-u er net́ er hi-a ar-kua ma sebi ta-en-mer

nehas-a er χera au-f en hā-t-u-a kem-na hini

er her pu nen māunef neχt-u ar šep-na asta χāu-u

em tet-f au ti-na neχt nehemu mā baba-tu nen

su kenen-u em kerh-t nen χera-tu nen χeperu sep mā rut

uah χomet- kua māki māki stau em

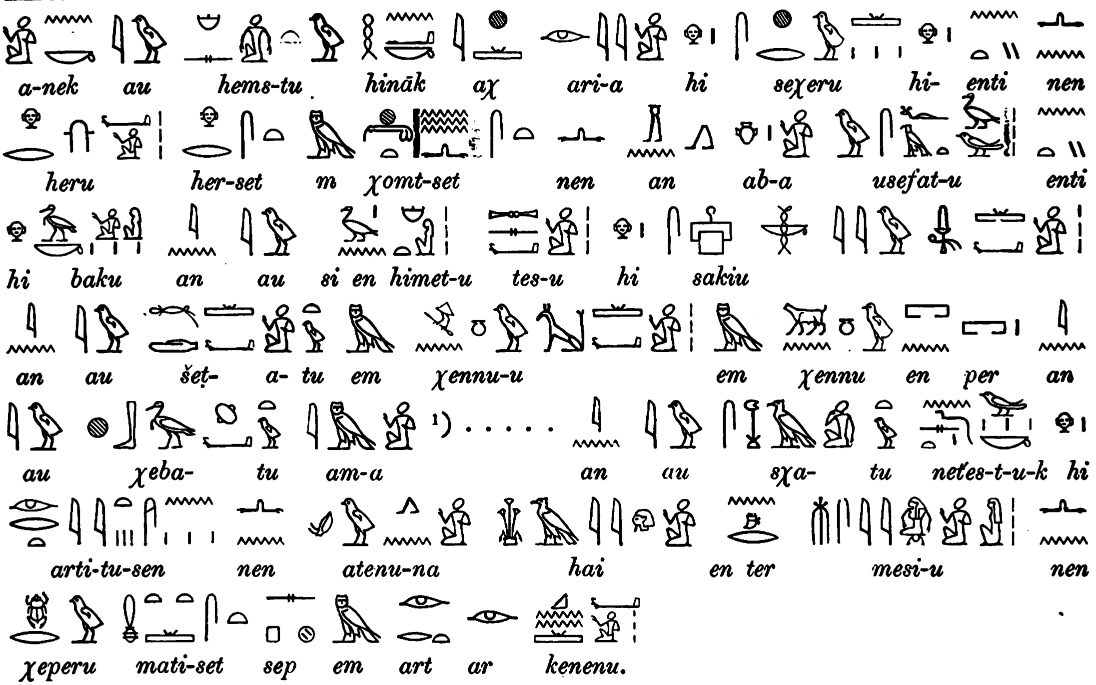
χeperu aua χomet- kua nen sotem-na šenti-u hi s-uat́

---

[1]) Der verschiedene Gebrauch des *m*, bald für die Partikel „*menu*“, bald für „*gleichwie*“ und bald wieder für die *Negation* eintretend und ebenso das an das Verbum angefügte , welches bald als 1. bald als 2. Person gebraucht ist, erschweren sehr das Verständnifs des Textes.

[2]) Ich wähle für dieses häufig vorkommende Zeichen der Bequemlichkeit des Druckes wegen , wiewohl in genauer Uebertragung dem hieratischen Zeichen das hieroglyphische entspricht.

[3]) Ich irre wohl nicht, wenn ich in dem hier gebrauchten hieratischen Zeichen dasjenige erkenne, welchem das hieroglyphische oder entspricht.



Es bietet diese Stelle des nur in ganz kurzen, abgerissenen Sätzen gefafsten Berichtes der Entzifferung mancherlei Schwierigkeit, doch glaube ich folgende Uebersetzung wagen zu dürfen:

„Zur Nachtzeit war es, Dunkelheit herrschte. Ich hatte Besitz ergriffen von einer Stunde, welche gut für das Herz, hatte mich zur Ruhe gelegt in meinem Schlafzimmer, ich war müde, und kaum hatte ich da begonnen, meinen Gedanken zu folgen, so war ich auch schon entschlummert. Siehe, da umringten mich Waffen in einer Verschwörung wider mich, als hätte ich gehandelt wie ein Elender an Aegypten. Ich erwachte von dem Kampfe (soll vielleicht besagen: von dem Waffengeräusch) *stattfindend in meiner unmittelbaren Nähe, da erhielt ich einen Schlag, ein von oben geführter war es, doch nicht von der Sorte der starken*[2]) *(?) Ich bemächtigte mich des Nichtswürdigen und der Waffen in seiner Hand und schaffte mir durch siegreiches Zurückwerfen Befreiung von dem Bösewicht*[3]). *Nicht waren sie da, die Tapferen in der Nacht, nicht kämpfte man, nichts geschah . . . . . (?), ein Vergessener war ich, wahrlich. O, über den Elenden, was sollte ich thun, ein Vergessener war ich; nicht*

---

¹) Der Papyrus ist an dieser Stelle etwas lädirt, wodurch die letzte Gruppe des Satzes unleserlich geworden, doch kann dem Zusammenhange nach nur ein die Empörer bezeichnendes Wort oder diesen gegebenes Epitheton dagestanden haben.

²) In Bezug auf die Gruppe: , , *em nif, ma nif, ma nif* und anderen Varianten in der Schreibung, hat Hr. *Goodwin* (cf. Zeitschr. 1872 p. 32) nachgewiesen, dafs dieselbe häufig in den Texten nichts anders bedeutet, als das sonst gebräuchliche *ma ketennu, ma seχeru "in like manner"*; unsere Stelle: *„nen mau nif neχt-u"* darf also vielleicht übersetzt werden: *„der nicht von der Art der starken war"* d. h. nicht von Bedeutung nicht gefährlich.

³) Sehr passend hat Hr. *Pleyte* (cf. Zeitschr. 1865 p. 55) das hierogl. *baba* dem kopt. ⲃⲁⲃⲉ, fatuus vanus insipidus, evanescere gegenübergestellt und aus dem Beinamen des Typhon Βάβυς abgeleitet.

hörten mich die Leibgarden, ich hatte sie ja Dir überwiesen. Man safs bei Dir, doch ich war von Entschlufs, denn nicht war ich in Schrecken deshalb, ob ich auch verlassen von ihnen; führte doch niemals mein Herz Lässigkeit, wenn es galt zu handeln. Es war der Harem[1]*), welcher angestiftet hatte den Kampf, ich sollte beseitigt werden von den Empörern inmitten des Palastes, umbringen sollten mich die Schändlichen. In Erwägung war gezogen worden deine noch zarte Jugend bei ihren Anschlägen und weil ich niemals kommandirte als ein Hintenstehender seit dem Geborensein, und nicht sich ereignet hatte irgend einmal, was gleich gewesen wäre dem, dass ich nicht gehandelt hätte energisch.*"

Dafs gerade in jener Epoche der ägyptischen Herrschaft in der That derartige Haremverschwörungen stattgefunden haben müssen, wie uns von einer solchen in dem soeben besprochenen Texte berichtet wird, dafür spricht deutlich die von den Auszüglern des Manetho uns aufbewahrte Notiz, nach welcher König *Amenemha II.* durch die Hand seiner Eunuchen den Tod gefunden haben soll: „*ὃς ὑπό τῶν ἰδίων εὐνούχων ἀνῃρέθη*" wie die betreffende Stelle aus Manetho lautet.

Strafsburg, im Februar 1874. **Johannes Dümichen.**

Ueber die Aussprache des Wortes .

Die von den meisten Aegyptologen angenommene Aussprache des Wortes ist *ament* oder *amenti.* Varianten wie: (L. D. III, 226, 28) = (Todtb. Cap. 125 l. 26), (Reinisch. Mir. Mus. T. XXXIX. A.) = (passim), sowie die Worte des Plutarchus: *τὸν ὑποχθόνιον τόπον, εἰς ὃν οἴονται τὰς ψυχὰς ἀπέρχεσθαι μετὰ τὴν τελευτὴν, Ἀμένθην καλοῦσι* (*τ. ε. οἱ Αἰγύπτιοι*) de Is. et Os. 29, 9 — beweisen die Richtigkeit dieser Aussprache, die sogar im koptischen ⲉⲙⲛ̄ⲧ, ⲉⲙⲉⲛⲧ, ⲁⲙⲉⲛⲧⲉ, noch ganz gut erhalten ist.

Jedoch hat das Wort , wie wir es gleich sehen werden, noch eine andere, viel ältere Aussprache gehabt, wie es auch durch das Wort , = , bestätigt wird, wo das in den zweiten Varianten uns auf eine ältere Aussprache des Zeichens schliefsen läfst, die auf ein *m* ausgelautet haben mufste. Diese ältere Aussprache scheint nun „*setem*" gewesen zu sein, wie man es aus folgenden zwei Beispielen leicht sehen kann:

No. 1.

No. 2.

Die Wörter und in den beiden angeführten Beispielen[2]) sind nun Nichts anders, als Varianten des Namens (Sarc. Horemhebi,

---

[1]) „*si en himet-u*" wörtlich „*Sohn der Weiber*".

[1]) Das erste hier angeführte Beispiel befindet sich auf der Aufsenseite des Sarkophages der Dieser Sarkophag, der sich gegenwärtig im anatomischen Museum

Wien) oder [hieroglyphs] (Champ. Gramm. p. 454), welchen die Göttin Hathor als Herrin der Unterwelt bei den Aegyptern trug. Durch Vergleichung dieser neuen Varianten mit dem schon früher bekannten Namen der Göttin, finden wir die ältere Aussprache *„setem“* für das Zeichen [hieroglyph][2]). — Dank dieser neuen Aussprache können wir jetzt auch das Wort [hieroglyphs] = [hieroglyphs] = [hieroglyphs] *setem* oder *setmi* lesen, ohne einer hieroglyphisch noch nicht bewiesenen Aussprache ⲟⲩⲛⲁⲙ zu bedürfen.

Doch sind die Aussprachen *ament* und *setem* des Wortes [hieroglyph] noch nicht die einzigen. Varianten wie: [hieroglyphs] (Bonomi. Sark. Seti pl. 7 B.), [hieroglyphs] (Br. Dict. p. 73) und [hieroglyphs] [hieroglyphs] (Todt. c. 148, 28) = [hieroglyphs] (Br. Dict p. 1331) = [hieroglyphs] (Todtb. C. 148, 24.) — beweisen dafs das Wort [hieroglyph] auch noch *„setet“* ausgesprochen wurde. Andere Aussprachen des Wortes [hieroglyph], wie setmâti (Lauth) und semi (Birch), können bis jetzt nicht genügend bewiesen werden.

Ueber das Wort [hieroglyphs].

Herr Goodwin übersetzt in seinen „Notes on unpublished papyri (Zeitschr. 1873 p. 39) das Wort [hieroglyphs] anχ-n-nut einfach durch „the woman“, indem er wahrscheinlich als Grund seiner Uebersetzung den Umstand annimmt, dafs dieses Wort gewöhnlich nur vor weiblichen Eigennamen angetroffen wird. Doch habe ich zwei Beispiele des Wortes anχ-n-nut gefunden, wo dieses Wort vor Eigennamen männlicher Personen gesetzt ist. Diese Beispiele befinden sich auf der Stele eines gewissen Iseneb, des Sohnes des Neχt-anχ[1]):

[hieroglyphs]

Der Bruder dieses Iseneb ist nun folgendermafsen auf dieser Stele benannt:

[hieroglyphs]

Weiter heifst der Bruder seiner Gemahlin ([hieroglyphs]) hier:

[hieroglyphs]

Aus diesen Beispielen sehen wir also, dafs dem Worte [hieroglyphs] oder [hieroglyphs] in keinem Falle die Bedeutung „eine Frau, a woman“ zukommen kann.

St. Petersburg, 22. Februar / 6. März 1874. **W. Golenischeff.**

---

der Akademie der Wissenschaften zu St. Petersburg befindet, gehört in das Alte Reich und enthält an seinen Innenwänden älteste Texte des Todtenbuches. Das andere Beispiel fand ich auf der Stele C, 46 im Louvre. Obgleich die Inschriften auf dieser Stele zum Theil nur schwarz angedeutet sind, so ist doch eben dieser Passus vollständig und sehr sorgfältig eingeschnitten.

[1]) Wäre nicht vielleicht die Aussprache *„setem“* aus [hieroglyphs] oder [hieroglyphs] (Brit. Mus. Treppe. Sark. des Amenhotep) „setma“ entstanden? Eine Analogie könnten wir im Worte [hieroglyphs] finden, von dem Herr Brugsch Folgendes in seinem Wörterbuche p. 196 bemerkt: „[hieroglyphs] anem, vielleicht entstanden aus [hieroglyphs] an-ma „ächter Stein, Edelstein“, kopt. ⲁⲛⲁⲙⲏⲓ.

[2]) Diese Stele befindet sich jetzt in meinem Besitze und scheint in die Zeit der XI. Dynastie zu gehören.

Miscellaneous Notes.

By **C. W. Goodwin.**

1. *nenau (or nau)* the Ostrich. — The word , also written , and (Br. Lex. p. 781, and p. 738) is usually accompanied by the determinative , and from the tomb pictures it has been found to mean a kind of Ibex. But in 4 Recueil Pl. XIV. col. 84a, it is determined by a vulture, indicating that some kind of bird, and not a quadruped is intended, and the context shows that the bird meant is an ostrich. The passage relates to the ceremony of bringing out the four shrines ( ) of the Har-mesu, or four Genii of the dead, containig certain garments (*menχ*) of four different fabrics, namely *sšet*, *atma* (in the text is an evident mistake) *uat*, and *hat*. Then follow the words [1] *ter nenau (aftu) ha tep en ua neb-t am (temtu) (met-sas)* "four ostrich plumes upon each one of them, total sixteen." The word *ter*, properly meaning the bud or sprout of a palm-tree, — to which the Coptic, ⲧⲁⲣ, ramus, surculus, vertex, cuspis, corresponds, — is here followed by a determinative of singular form, apparently the leaf laid horizontally. — The meaning however is plain if we refer to 4 Rec. pl. XLIII. where the four shrines in question are represented, each having four ostrich plumes upon it. *ter* must then mean the plume, and the *nenaú* bird must be the ostrich. The bird *nennu* mentioned in L. B. D. 145,16 and 149,30, is perhaps the same. The Greeks called the ostrich by the name quadruped viz. στρουθοκάμηλος the birdcamel.

2. The character . The value of this character, *kat*, has long been established beyond all possibility of doubt, but I am not aware that a direct variant has ever been pointed out. The Edfu Temple Inscriptions published by M. Dümichen supply the variant so long desiderated by the late M. de Rougé. In Düm. Temp. Inschr. pl. X. is a list of the seven blessed spirits ( ) referred to in the 17th chapter of the Ritual, col. 39. The second of these spirits is named but in D. T. I. the name is written *katkat*. In pl. XVI of the same work is a repetition of this list, but here the name is written , *kat*.

3. The dual number of nouns expressed by the affixes or or , and sometimes by the duplication of the word itself, or of its determinative is principally used to express members of the body which go in pairs, such as the ears, eyes etc. and also some natural objects which according to Egyptian ideas had a dual existence, such for instance as the two lands, Uper and Lower Egypt, the two sides of the Nile, hence used generally for the two sides, right and left of any person or thing. See Brugsch Lex. p. 143. — The divine pair and the son and daughter of Ra, is expressed by the two lions. But in many cases the idea of duality appears not to exist, and the dual form expresses only superiority or importance. It is what may be called a *dualis excellentiae*. Thus in L. B. D. 55,1. (Mentuhotep Ritual) I am the great jackal. The reading in the Turin copy is where the plural form has the same meaning, — the great jackal, not the

[1] The text has three instead of from an evident mistake.

jackals. In the Leiden Ritual we have again [hieroglyphs]. The name of Thoth is frequently followed by the epithet [hieroglyphs] lit. twice great, but meaning greatest or very great, and consequently translated by the Greeks τρὶς μέγιστος not δὶς μέγας. The name Thoth itself, which we now know to have been written phonetically [hieroglyphs] is a dual form, and means undoubtedly the Great Ibis, from [hieroglyphs] copt. ϩⲓϫⲓ *grus.* I have once found the name of Thoth written not in the ordinary dual form [hieroglyphs] but [hieroglyphs] II. Düm. Hist. Inschriften 35e, 6.

Similarly the name [hieroglyphs] Hapi, one of the genii of the dead is really a dual word. I find it written [hieroglyphs] in Leiden Ritual pl. IX l. 9 when the termination [hieroglyphs] probably expresses the dual. But in Aelteste Text. 5, 17 and 12, 16 it is written [hieroglyphs], undoubtedly a dual form. The goose [hieroglyphs] is the determinative of [hieroglyphs] *hapi*, which must mean originally some species of goose or bird. In the name of the bull Apis, we find this determinative ordinarily added to Hapi thus [hieroglyphs], where it is wholly destitute of meaning. See Brugsch Lex. p. 951. The name of the genius of the dead, which would seem to have been originally and properly Hapi-ui the dual of *hapi*, would mean the great Goose. —

The dual form [hieroglyphs] lit. great crocodile, is used in the 1st Berlin papyrus l. 267 in addressing a king, and plainly is equivalent to "O! king". So in Prisse papyrus 4 l. 2. the writer begins [hieroglyphs] O! king, my lord. This same word is found as a title of Osiris L. B. D. 142, 17.

The title of Osiris in the pricipal City of the 16th Lower Egyptian nome was [hieroglyphs] or [hieroglyphs], *χati*, which should be translated Great body or two bodies.

The ordinary name of the West, [hieroglyphs] or [hieroglyphs] Amenti (?) is a dual form, for I find it in Leiden Ritual pl. VIII l. 11 written [hieroglyphs]. Whether we should continue to translate [hieroglyphs] the great double house, I much doubt, although here it may be urged that the double kingdom of the two Egypts is referred to.

In the following instances a single thing only is meant, though the forms are dual. Berl. I. l. 189 [hieroglyphs] great gate-king's palace. Aelt. Text. 1, 10. [hieroglyphs] 2 Sall [hieroglyphs] and [hieroglyphs], [hieroglyphs] greatroof—written [hieroglyphs] 1 Recueil $\frac{39}{5}$.

4. [hieroglyphs] *set-em-ra.* This word, meaning literally, tail-in-mouth occurs in l. 5 of the Pianchi stele. Speaking of the city of Heracleopolis it says that Tafnecht [hieroglyphs] he made of it a *set-em-ra* suffering none to go either out or in. The general meaning doubtless is that he encompassed the city on all sides, but what is the precise meaning of a 'tail-in-mouth'? Mr. Brugsch Lex. p. 1350 refers to the phrase and quotes a passage from the Metternich stele where a serpent [hieroglyphs] is described as having its tail in its jaws, an emblem according to Horapollo of the world, and of the endless chain of destruction and renovation which is the law of the material universe. The expression in the Pianchi stele might be explained to mean that Tafnecht's army lay round the city, like a serpent with its tail in its mouth, thus making a perfect circle. I have however found the word in a different collocation, which leads me to think that another metaphor is contained in this phrase. In Dümichen, Kalender-Inschriften CXIX is a description of the dedication of a temple,

and a minute account of the ceremonial. In l. 9 it is said

"There is brought a burnt-offering of fat oxen, whose fumes ascend to heaven, a *set-em-ra* of goats, where roast flesh is in the temple." My conjecture is that *set-em-ra* means a pen or pen-fold, a small enclosure where the animals are closely packed and stand the tail of one touching the mouth of another. This idea suits well with the passage in Pianchi's stele. Nothing could be more descriptive of the close investment of a town, than the phrase "making it into a cattle-pen".

Ueber den Titel.

Herr de Horrack spricht in seiner Erklärung zweier Stelen im Louvre von dem Titel, den er *inspecteur de la conservation* übersetzt[1]). ist aber hier kaum das nomen abstractum: *protection*, *salut*, *conservation*, sondern wohl identisch mit dem Worte, das wir in der von Hrn. Chabas behandelten Inschrift von Berscheh Z. 3 wiederfinden, und von ihm *φυλή*, *tribu*, *section*, *famille*, *classe*, *corporations* übersetzt worden ist.[2]) Diese specielle Bedeutung von *φυλή* kommt dem Zeichen oder wenigstens seit den Zeiten der Psametike[3]) zu, aber ich zweifle sehr, daſs sie in den älteren Zeiten üblich war. Die Stellen, die ich gesammelt habe und in dem Folgenden vorzulegen gedenke, scheinen mir nämlich zu bezeugen, daſs unsere zwei Zeichen, auſser den bekannten Bedeutungen, auch, wenigstens in den früheren Zeiten, die *einer militärischen Korporation* und zwar, indem ich die ursprüngliche Bedeutung von *Rückhalt*, *Stütze*, *Schutz*, *Schutzmittel* zum Grunde lege, die von *Wache*, *Leibwache*, *Garde*, *φυλακή* hatten.

Auf einer Stele im Bulaqer Museum ist eine Person Namens Kraa dargestellt, der den folgenden Titel trägt:

Officier[4]) *der Garde im Hause des Aten-Ra*[5])

Hier kann nicht *φυλή*, *tribus* bedeuten, sondern bezeichnet offenbar eine am Hause des Aten-Ra angestellte Korporation, und es liegt hier nahe an eine militärische Korporation zu denken, weil hauptsächlich einen militärischen Grad bezeichnet.

Auf einem Monumente im British-Museum begegnen wir einem hohen Beamten Teta[6]), der war *Chef an der Schafra-Pyramide*, *Chef am Sitze des Pharao*, *Suten rex*, *Chef der Geheimnisse* (Sekretär) *des Pharao Schafra* und

Chef der Garde des Königs Schafra[6])

---

[1]) Chabas, *Mélanges égypt.* III. série, 2, S. 208.
[2]) Chabas, Ibid. S. 117.
[3]) Lieblein, *Aegypt. Denkm. in St. Petersburg etc.* S. 11 fg. und S. 36.
[4]) Brugsch, *Wörterb.* S. 1642, und Chabas, *Mél. égypt.* III, 2, S. 214 und 281.
[5]) *Hieroglyphisches Namenwörterbuch* No. 543.
[6]) *Hierogl. Namenwörterb.* No. 10.

Wir können hier nicht übersetzen: *Chef der Phyle oder der Korporation des Königs Schafra oder der Pyramide des Schafra*; es mufs nämlich eine bestimmte Korporation und zwar, wie es mir scheint, die der Garde sein. Die von Herrn v. Horrack vorgeschlagene Bedeutung von *conservation* pafst hier auch nicht gut; denn Teta war, seinem Titel nach, ein Zeitgenosse des Königs Schafra; in seinen Zeiten wurde also die Pyramide dieses Königs gebaut, und somit konnte damals keine Rede von der Restauration derselben Pyramide sein.[1])

Die von Hrn. de Rougé publicirte historische Inschrift im Grabe des Una giebt Col. 9 folgende Legende:

[hieroglyphs]

die von de Rougé übersetzt ist: *Il fut fait l'élu du dos (ou de la suite) quand le roi faisait route*[2]). De Rougé sieht in diesem Titel die bevorzugte Stellung eines Begleiters des Königs auf der Reise. Dies ist wohl auch so ziemlich richtig. Indessen glaube ich, dafs die nähere Analyse der Wörter uns zu einer specielleren Bestimmung verhelfen kann. [hieroglyph], *setep*, bedeutet *auswählen*, *das ausgewählte (élu)*, *das beste*, *erste*; geben wir dem Zeichen [hieroglyph] die von mir vorgeschlagene Erklärung von *Garde*, *Leibwache*, so können wir die aus dem Grabe des Una angeführte Inschrift übersetzen: *Una ist zum Vorsteher Führer der Garde*, *oder* vielleicht richtiger *als Elite-Gardist gewählt worden*, *während der König reist*. Una hatte demnach die Ehre gehabt als Führer, Officier der Garde oder nur als Elite-Gardist dem König auf den Reisen zu begleiten. Hr. Birch übersetzt [hieroglyphs] mit *side*, *thigh*, und [hieroglyphs] mit *palace*, *court*, *king*[3]); aber in der hier citirten Verbindung wenigstens pafst keine von diesen Bedeutungen, so wie es mir auch nicht möglich ist, die anderen Bedeutungen *conservation* oder *φυλή*, *corporations* in unser Beispiel hineinzupassen.

Es kommen in den älteren Texten häufig Stellen vor, wo [hieroglyphs] die von Hrn. Birch gegebene Uebersetzung *palace*, *court*, *king* zu haben scheint. Ich glaube aber in Uebereinstimmung mit meiner Auffassung die Gruppe *das Haus der Elite-Garde* übersetzen zu müssen. In der historischen Inschrift des Ameni in Benihassan lesen wir [hieroglyphs], *im Hause der Elite-Garde*[4]). Im Grabe des Numhotep findet sich der Titel [hieroglyphs], *Chef des Hauses der Elite-Garde*[5]). In einer Inschrift der XVIII. Dynastie heifst es

[hieroglyphs] etc.

Es ging der Erpaha etc. im Frieden ins Haus der Elite-Garde des Pharao.[6])

---

[1]) Der Name der Pyramide [hieroglyphs], *Oer*, ist wahrscheinlich überflüssig zu dem Namen des Pharao zugefügt worden; ebenso in dem vorhergehenden Titel [hieroglyphs] der wohl *Chef der Geheimnisse des Pharao Schafra*, nicht: *Chef der Geheimnisse (Sekretär) der Pyramide des Pharao Schafra* bedeuten kann. Wenn die Königin Ramerianχnes [hieroglyphs] genannt ist, so ist es ja klar, dafs die Legende übersetzt werden mufs: *Königliche Frau Rameri*. De Rougé übersetzt: *Épouse du roi de Meri-ra (dont le tombeau se nomme) Men-nefr*. (*Monum. des six prem. dyn. égypt.* S. 343).

[2]) *Monuments des six prem. dyn. égypt.* in *Mém. de l'Institut*, *Acad. des inscript. et belles-letters*, T. XXV. S. 335.

[3]) *Dictionary of hieroglyphics*, S. 510.

[4]) Leps. *Denkm.* II, 122, Z. 3.

[5]) Leps. Ibid. II, 123, b.

[6]) Leps. ibid. III, 39, b.

Es waren natürlich nur die angesehensten, höchst gestellten Männer, die ohne Hindernisse hier eintreten konnten und von der Garde freundlich empfangen wurden, da die Garde, die die Sicherheit des Pharao überwachen sollte, zu der nächsten Umgebung des Königs gehörte. In vielen Fällen brauchen wir das Zeichen für Haus in dieser Gruppe nicht zu übersetzen, da wir manchmal unterschiedslos sagen können: *das Haus der Elite-Garde* und *die Elite-Garde*. So liest man z. B. in den Annalen des Tothmes III.

Rede von Sr. Majestät an die königliche Elite-Garde.[1])

In einer anderen Inschrift aus derselben Zeit heifst es: *Ich näherte mich einem guten Greisenalter, ich lebte in der Gunst (?) des Pharao, ich wurde von* [hieroglyphs] *gepriesen, ich wurde in der Leibwache, der nächsten Umgebung des Königs* ([hieroglyphs]) *geliebt.*[2]) — Auf einer Apisstele im Louvre kommt eine Person vor, die den Titel [hieroglyphs], *Gelehrter der Elite-Garde* trägt[3]). [hieroglyph] *sab, der Gelehrte*[4]), der an der Elite-Garde angestellt war, hatte wahrscheinlich die Rollen und Bücher zu führen und überhaupt immer, wo theoretische Kenntnisse nöthig waren, thätig zu sein. Dieser alte Titel, der in der späteren Zeit aufs neue auftritt, wurde wahrscheinlich unter der romantisirenden Periode der Psametike wieder aufgenommen, da alte Sitten und Gebräuche damals ins Leben zurück gerufen wurden.

Hr. Chabas ist der erste, der unserm *sa* die Bedeutung *conservation*, *défense* zugeschrieben hat. Nachher hat Hr. Brugsch die Bedeutung *Rückhalt*, *Schutz*, *Schirm* durch so viele Beispiele bewiesen[5]), dafs sie ohne Bedenken als wahr angesehen werden kann. Nun stehen die Begriffe Schutz, Schirm und Wache, Leibwache einander so nahe, dafs man sie bisweilen unterschiedslos vertauschen kann. Wenn es in dem Grabe des Ptahhotep[6]) heifst

Geehrt von dem grossen Herrn, gewählt von ihm zum Schutz (Wache) für ihn,

so können wir *sa* ebenso gut Wache, Leibwache als Schutz, Schirm übersetzen. Ich kann nicht umhin eine Parallelstelle anzuführen, die den Gebrauch unseres *sa* illustrirt: [hieroglyphs], *er ist gewählt zum Schutz, Schirm für Aegypten*[7]).

Auf einer Stele im Bulaqer Museum[8]) lesen wir diesen Titel:

den man wohl am natürlichsten *Träger des Wedels zum Schutze des Pharao* übersetzen mag, der aber möglicherweise auch *Wedelträger der königlichen Garde* bedeuten könnte. — In einer Inschrift, im 3. Jahre des Königs Amenemha III. verfafst[9]), trägt ein gewisser Mentuhotep den zweimal wiederholten Titel [hieroglyphs], den wir in Uebereinstimmung mit dem Vorhergehenden *Garde-Chef*[10]) übersetzen können.

Ich habe bisher von der Garde, Leibwache *(sa)* des Königs gesprochen; aber es

[1]) Leps. Ibid. III, 31, b.
[2]) Leps. Ibid. III, 43, a.
[3]) *Diction. de noms* No. 1224.
[4]) Liebl. *Aegypt. Denkm. in St. Petersb. etc.*, S. 71, Anm. 3.
[5]) *Zeitschr. f. ägypt. Spr.* von 1864, S. 13 fg.
[6]) Lepsius, *Denkm.* II, 72.
[7]) Leps. Ibid. III, 24, S.
[8]) *Dict. de noms* No. 621.
[9]) Leps. *Denkm.* II, 138, b.

gab auch andere Arten von , *Garde.* So nennt eine Stele im Leydener Museum einen

Chef der Garde der Arbeiter Nuterχerti[1]).

In der von Hrn. Chabas erklärten Inschrift von Berscheh haben wir ferner

von Hrn. Chabas übersetzt: *des corporations d'ouvriers sacrés et d'ouvriers tailleurs de pierres.*[2]) Diese Uebersetzung kann möglicherweise richtig sein. Das Wort *sa* scheint aber erst in den späteren Zeiten die Bedeutung von Phyle erhalten zu haben, und da wir im Vorhergehenden viele Beispiele aus den früheren Zeiten von dem Gebrauch dieses Wortes in der Bedeutung *Schutz, Schirm, Wache, Garde* gesehen haben, wenn anders meine Auffassung richtig ist, so kommt es mir vor, dafs wir mit dem Sprachgebrauche der Zeit mehr in Uebereinstimmung sind, wenn wir das Citat aus der Inschrift von Berscheh folgendermafsen übersetzen: *Die Wache* (die Gendarmen, die Kawasse) *der Nuterχerti und Aku-Arbeiter.* Es ist dabei auch anzumerken, dafs der Führer dieser in der Inschrift aus Berscheh (wie in dem oben angeführten Beispiele[3])) und in der Leydener Stele heifst, während der Chef der Phyle oder vielleicht auch [4]) hiefs. Die Inschrift von Berscheh ist von bildlichen Darstellungen begleitet. Die Hauptdarstellung zeigt, wie der Kolofs von Menschenhänden gezogen wird. Oben sehen wir sieben Reihen, jede aus elf bewaffneten Männern bestehend, hinten sind vier Reihen, jede aus drei hervorschreitenden Personen bestehend; hier sind somit zwei Gruppen von Leuten dargestellt, die eine bewaffnet, die andere civil. Diesem entsprechend sind in der Inschrift , *hunnu nofru,* und *sau,* genannt. Nach der Meinung des Hrn. Chabas nun sind *Hunnu nofru* die oben dargestellten bewaffneten Männer[5]). Es wäre jedoch möglich, dafs wir in *Sau* die bewaffneten, und in *Hunnu* die dahinter dargestellten civilen Leute haben. Diese Auffassung scheint auch besser mit der Bedeutung des Wortes *Hunnu* zu stimmen. Denn nach der Stele des Bakenχonsu bezeichnet *Hunnu* das Alter zwischen dem 4. und 16. Lebensjahre. Es heifst nämlich daselbst: *Ich habe 4 Jahre in vollkommener Kindheit* () *zugebracht und 12 Jahre in Hunnu* (). In Pap. Anast. III. wo die Beschwerden eines Kavallerie-Officiers beschrieben sind, heifst es, dafs er zuerst 15 Jahre in dem Hause bei Vater und Mutter zubringt und nachher in die Kavallerie eintritt[6]). Es scheint somit, dafs die 15 Jahre, die der Junge in dem elterlichen Hause zubringt, dem Hunnu- oder Knaben-Alter entspricht,das nach der Bakenχonsu-Stele vom 4. bis zum 16. Lebensjahre dauert.

Indem ich somit geneigt bin, als eine Wache (Gendarmen) der Nuterχerti-Arbeiter zu betrachten, gehe ich zu andern Beispielen von der Bedeutung des Wortes *sa* über.

---

[1]) In Pap. Anastasi IV, Pl. 7, Z. 9 haben wir dieselbe Wortstellung: *der Abu-Chef;* cf. Chabas, *Mél. égypt.* III. série 2, S. 96.

[2]) *Dictionaire de noms* No. 456.

[3]) Chabas, *Mél. égypt.* III, 2, S. 112 und 117.

[4]) *Dict. de noms* No. 10.

[5]) Liebl. *Aegyp. Denkm. in St. Petersburg,* S. 11. Anm. 4.

[6]) Chabas, *Mél. égypt.* III, 2, S. 116.

Auf einer Stele in Leyden findet sich der Titel [hieroglyphs], *Chef der Wache der Grossen, der Richter und anderer hoher Beamten*[1]). *Chef der Korporation der Grossen* scheint nicht zu passen; denn Chef der höchsten Beamten war wohl nur der König. — Eine Stele im British-Museum giebt diesen Titel:

[hieroglyphs]

den wir übersetzen können: *Haushüter des Hauses der Garde oder der Wache in dem Hause des* [hieroglyphs][2]). — Im Grabe des Numhotep ist ein [hieroglyphs] genannt[3]). Dieser Nuternexŧ war wahrscheinlich Chef der Garde oder der Wache im Hause des Numhotep.

Zuletzt will ich von dem Titel [hieroglyphs] sprechen. Er kommt mehrmals vor[4]). Die erste Gruppe, die unter der Form [hieroglyphs] und [hieroglyphs] erscheint, ist mir zweifelhaft der vielen Bedeutungen wegen, die ihr zugelegt werden können. Ich schwanke daher zwischen den verschiedenen Weisen, auf welche sich unser Titel übersetzen läſst: *der, der in der Mitte der Sa ist, der Gerechte der Sa*, oder vielleicht *der Befehlshaber der Sa*[5]). Da [hieroglyphs] indessen auch die Zahl 10 bedeutet[6]), so könnten wir vielleicht unseren Titel *Hauptmann über 10 Sa* übersetzen. Indem ich dies nur als Vermuthung zur näheren Prüfung hinstelle, mache ich darauf aufmerksam, daſs in der besprochenen Darstellung aus Berscheh jede der sieben Reihen von Soldaten, in denen ich die Sa vermuthe, aus 11 Männern besteht, und daſs der eine von den elf, wenigstens in drei Reihen, mit einem Dreizack bewaffnet ist. Nun ist es vielleicht der Führer der Reihe, der mit dieser sonderbaren Waffe ausgezeichnet ist; in diesem Falle haben wir in allen diesen sieben Reihen zehn [hieroglyphs] Soldaten, Gensdarmen, mit ihrem Hauptmann über zehn Sa ([hieroglyphs]) vor Augen.

Ich benutze hier die Gelegenheit zu bemerken, daſs in der von Hrn. de Horrack publicirten Stele, C. No. 12 im Louvre[7]), ein undeutliches Zeichen in der Zeile 15 vorkommt, das ich nach meiner Kopie [hieroglyph], *sah*, zu lesen geneigt bin. Eine durchaus ähnliche Form dieses Zeichens findet sich Leps. Denkm. II, 65 in einer zweimal zugeschriebenen Gruppe. Ich möchte daher die betreffende Stelle in der Louvre Stele so schreiben und übersetzen:

[hieroglyphs]

Zehn Libationsopfer mit[8]) *zehn Kalbsschenkeln*[9]).

Eine nähere Inspection des Originals wird hierüber entscheiden.

Königin Makara.

Eine der interessantesten Figuren der XVII. Dynastie ist ohne Zweifel diese Königin, sowohl der Verfolgung wegen, welche ihre Inschriften und Denkmäler erleiden muſsten,

[1]) Pap. Anast. III, Pl. 6, Z. 4.

[2]) *Dict. de noms* No. 482.

[3]) *Dict. de noms* No. 718.

[4]) Leps. *Denkm.* II, 126.

[5]) Leps. *Denkm.* II, 121, II, 142, c, Z. 3 u. 4; *Dict. de noms* No. 258, cf. Chabas. *Mél. égypt.* III, 2, S. 208.

[6]) *Zeitschr. f. ägypt. Spr.* für 1863, S. 26.

[7]) *Zeitschr. f. ägypt. Spr.* für 1867, S. 10.

[8]) Chabas, *Mél. égypt.* III, Pl. XIV.

[9]) Brugsch, *Wörterb.* S. 182, Z. 3.

[9]) Brugsch, Ibid. S. 1276.

von ihren Nachfolgern, als wegen ihrer Werke auf dem Gebiete der Kunst und Industrie. Die Publication unsers geachteten Freundes J. Dümichen hat uns die herrlichsten Darstellungen aus ihrem schönen Tempel im Assassif Thale mitgetheilt, und besser als früher können wir jetzt über die Fürstin urtheilen, welche, wenn sie auch nicht an der Spitze von Armeen, wie ihr Nachfolger, bis in das Herz von Asien und Aethiopien gedrungen ist, doch die Friedenszeit zu benutzen wufste um sich mit den Producten des „heiligen Landes“, des noch sehr uncivilisirten Arabien, damals *Pun* oder *Punt* genannt, zu bereichern.

Ahmes oder Amosis, der Bekämpfer der Hycsôs, hatte sich vermählt mit der schwarzen Aethiopierin Ahmes-nefert-ari, (d. i. schöne Genossin des Ahmes). Sie erhielt einen Sohn Amunhotep, der mit seiner Mutter über Aegypten regierte. Amunhotep vermählte sich mit Ahhotep und hatte von ihr einen Sohn Sapar, Denkm. III, 2. Es scheint aber dafs dieser Amunhotep ohne Nachfolger gestorben ist; denn wir sehen seine Schwester Ahmes, neben einem Thutimes, Ra-aa-χpr-ka nach ihm auftreten, der als letzter der Brüder des Ahmes genannt wird III, 2. III, 8, b. Die Kinder dieser zwei heifsen Seχ-et-nefru und Ramaka III. 8b. III, 19. III, 23. Ramaka nennt Ra-aa Χpr-ka ihren Vater, und Ahmes ihre Mutter. Söhne werden nicht genannt. Eine Person nennt sich in seinem Grabe „erster Sohn von Ra-aa-χpr-ka Amunhotep“ III, 9, aber aus seiner Genealogie lernen wir, dafs sein wirklicher Vater Thuti-Senti war, und seine Mutter Tahrut; vielleicht war er ein angenommenes Kind von Ra-aa-χpr-ka; Ra-maka kommt aber nicht als unmittelbare Nachfolgerin des Ra-aa-χpr-ka vor, sondern ein anderer Thutimes, Ra-aa-χpr-n. Dieser Fürst trägt fast immer einen weiblichen Beinamen nämlich Amunset, und die Schilder von Amunset führen den weiblichen Artikel oder das weibliche Pronomen hinter sich. Amunset war auch eine Schwester des oben genannten Amunhotep, und eine Tante von Ramaka. Es scheint mir, dafs dieses die Amensis des Africanus war und sich mit einem Ra-aa-χpr-n vermählte. Ihre Namensschilder sind ausgekratzt, eben so wie die Schilder der Ramaka, und wo der Name des Ra-aa-χpr-n nicht vorkommt, ist dieser nachher über den von Amunset geschrieben. Die officiellen Listen geben noch Ra-aa-χpr-n Amunset: Ra-mn-χpr, aber die Monumente fügen dazwischen Ramaka ein, und die Liste von Manethôs bei Africanus *Μισάφρις*.

Ramaka war schon zur Zeit des Ra-aa-χpr-ka eine sehr geliebte Tochter dieses Königs; er lobt sie in einem Liede an Amun III, 18, und verschiedene Ziegel stellen die Namen der Ramaka mit dem Namen ihres Vaters zusammen. III, 26, 4. III, 20, 4. Nach dem Tode von Amunset vermählte sich Ramaka mit Ra-aa-χpr-n III, 19; und diese hatten eine Tochter Ranefru. Schon zur Zeit dieses Fürsten und der Ramaka trat neben beiden Ra-mn-χpr hervor. Er war damals noch jung und wie mir scheint, Sohn des Ra-aa-χpr-n und der Amunset.

Grabkegel von einem merpa, Denkm. III. 39e.		Africanus
Panb-ph	Ahmes	*᾿Αμώς*
Raserka	Amunhotep. Ahhotep.	*Χεβρώς*
Ra-aa-χpr-ka	Ra-aa-χpr-ka. Ahmes.	*᾿Αμενωφθίς*
Ra-aa-χpr-n	Ra-aa-χpr-n. Amunset.	*᾿Αμενσίς*
Ramaka	Ra-aa-χpr-n. Ramaka.	*Μισάφρις*
Ra-mn-χpr	Ramaka. Ra-mn-χpr.	*Μισφραγμούθωσις*

Dafs Ra-mn-χpr die Monumente der Ramaka usurpierte, leidet keinen Zweifel III, 28; er setzte den Namen Ra-aa-χpr-n an die Stelle, aber dafs er den Namen auskratzte, scheint mir nicht anders zu erklären möglich, als dafs es ihm nicht gefiel dafs sein Vater oder Vorgänger in der Regierung einen weiblichen Beinamen hatte. —

Ramaka mit Ramnχpr zusammen kommt dann vor in der Liste von Africanus unter dem verstümmelten Vornamen von *Μισφραγμούθωσις*, gleich *Μισάφρις καὶ Τούθμωσις*.

Das schönste Werk ihrer Regierung war der Tempelbau im Assassif Thale. Schon Pococke besuchte diesen Tempel und beschrieb seine runde gewölbte Decke, nach ihm die französische Expedition, der wir eine gute Beschreibung dieses Gebäudes und einen topographischen Plan (A. vol. II. pl. 38) der Ruinen verdanken. Seitdem kam die preufsische Expedition in das Assassif Thal und Prof. Lepsius beschrieb die daselbst noch befindlichen Denkmäler, Lettres from Egypt, englische Ausgabe pag. 255. und gab den Plan des Tempels Denkm. I. pl. 87. Später bereicherte Dümichen nach einem Besuch der Ruinen die Wissenschaft mit den Resultaten seiner Untersuchungen, siehe Dümichen, Res. pag. IV, pl. LVI, LVII und „die Flotte einer ägyptischen Königin". Dieser Tempel ward in den ersten christlichen Zeiten zu einem Kloster eingerichtet. Prof. Lepsius sagt: One street, above 1600 feet long, adorned on either side with colossal rams and sphinxes, led from the valley in a straight line to an other court, there, by means of a flight of steps to another, whose front wall was adorned with sculpture, and had a colonnade before it, and finally, beyond, by a second flight of steps to a granite gate in good preservation, and to the last temple court, which was surrounded on both sides with beautifully decorated halls and chambers, and terminated behind with a broad façade, placed along the precipitous rock. Another granite gate, in the centre of this façade, leads at length to the innermost temple-chamber, which was hewn into the rock, and had a lofty, stone-voulted roof, out of which again opened several smaller niches and chambers, at the sides and the back. All these chambers were covered with the most beautiful sculptures, with variegated colours on a grey ground, executed in the finished style of that period. Weiter sagt Prof. Lepsius: she (die Königin) never appears on her monuments as a woman, but in male attire; we only find out her sex by the inscriptions. After her death, her shields were everywhere converted into Tuthmosis shields, the feminine forms of speech in the inscription were changed, and her names were never adopted in the later lists along with the legitimate kings.

Sowie die Sache damals stand, ist sie bis heute geblieben. Die einzige weibliche Abbildung, die mir bekannt ist, ward später von Prof. Lepsius gegeben, Denkm. III, 19. 20. Die Königin sitzt auf einem Thron ganz gekleidet wie die Frauen gekleidet sind und empfängt ein Opfer.

Seine königliche Hoheit Prinz Heinrich der Niederlande erwarb auf seiner Reise durch Aegypten bei Eröffnung des Suez-Canals zwei Statuen-Fragmente, von welchen das eine unzweifelhaft die weibliche Ramaka vorstellt. Dieser Torso ist bekleidet und hat auf dem Kopfe das königliche Klaft getragen, die Inschrift auf dem Rücken ist unverletzt:

„Die Herrin, die wohlthätige Göttin Makara", fast dieselbe Inschrift wie auf der einzigen sonst bekannten Steine in Berlin, Leps. Denkm. III, 25. Eine andere Statue, leider auch ohne Kopf, hat einen Theil der Inschrift verloren, und grade den oberen Theil, wel-

cher den Namen des Königs enthielt. Nur das Zeichen des Plurals ist erhalten und ein Theil einer horizontalen Linie, beide ausgeschliffen, wir lesen: Wären die Brüste dieses Bildes weniger stark hervortretend, so dürfte man, nach dem Stil und der Kleidung zu urtheilen, auch sehr wohl an einen Thutmosis denken; aber die Kleidung verglichen mit dem Bilde in Berlin, und die Brust, so entschieden weiblich, und der ausgekratzte Name auf einen Plural endend, machen unser Fragment zu einer Ramaka Amun-χnumt-ha-t-špsu. Man wird dem entgegen halten, dafs keine weiblichen Flexionen in der Inschrift folgen, doch habe ich dasselbe auch noch einige Male in andren weiblichen Inschriften angetroffen, nämlich in denen der Amunset und der Ramaka selbst; zum Beispiel: III, 7, a horizontale Linie, fragmentarische Inschrift der Amunset; *set ra Thutimes Amunset ta anχ anχ tt usm ma ratta* statt *ta-t*, siehe III, 17. b etc. verticale Linien. Fragmentirte Inschrift der Ramaka *ntr t nfr nb-t tati Ramaka* (*Ra-aa-χpr-n*) *amnrasütnntru mri*, statt *mrit: st-ra* etc. *arnf m mnnu-f n-tf-s amun* etc. statt *arn-s m-mnnu-s n-tf-s* siehe III, 20. b. —

Ebenso von Ramaka III, 7, c *mri* statt *mrit* idem III, 7, a.

III, 21. fragmentirte Inschrift der Ramaka am Schlufs: *Amun ra nb ns-u tati mri ta anχ* statt *mrit*: siehe die Statuette, fragmentirte Inschrift der *Amunset* und *Ramaka* III, 27, 1. 2. *mri* statt *mrit* III, 20, 3.

Dieses dürfte meine Ansicht unterstützen, dafs beide Statuen-Fragmente die Makara vorstellen, die zweite mit dem Beinamen Χnumt-amun-ha-t-šps-u. Aufser den aufgeführten Ueberresten aus ihrer Regierung, finden wir noch die Instrumente, welche zu der Pflasterung des Tempels gedient haben. Sie sind denen des Leydener Museums von *Ramnχpr* ähnlich und abgebildet bei Champollion Mon. IV, 433. 434.

Pleyte.

Das Buch Baruch, koptisch.

(Fortsetzung aus Zeitschr. 1873. S. 21.)

Ⲕⲉⲫ: ⲉ̅:

Ⲃⲁϣϯ Ⲓⲗ̅ⲏ̅ⲙ̅ ⲛ̀ϯⲥⲧⲟⲗⲏ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲉϩⲉⲃⲓ ⲛⲉⲙ ⲡⲉ ⲧϩⲉⲙⲕⲟ ⲟⲩⲟϩ ⲙⲟⲓ ϩⲓⲱϯ ⲛ̀ϯⲙⲉⲧⲥⲁⲓⲉ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲱⲟⲩ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲓⲧⲉⲛ ⲫϯ ϣⲁⲉ̀ⲛⲉϩ.

Ϫⲟⲗϯ ⲛ̀ϯⲇⲓⲡⲗⲟⲓ̈ⲥ ⲛ̀ⲧⲉ ϯⲙⲉⲑⲙⲏⲓ ϯ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲓⲧⲉⲛ ⲫϯ ⲙⲟⲓ ⲉ̀ϫⲉⲛ ϯⲁⲫⲉ ⲛ̀ϯⲙⲓⲧⲣⲁ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲱⲟⲩ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲓϣⲁⲉ̀ⲛⲉϩ.

Ⲫϯ ⲅⲁⲣ ⲉϥⲉ̀ ⲟⲩⲉⲛϩ ⲡⲉϥⲓⲣⲓ ⲉ̀ⲃⲟⲗ ⲥⲁⲡⲉⲥⲏⲧ ⲛ̀ⲧⲫⲉ ⲧⲏⲣⲥ.

Ⲉⲩⲉⲙⲟⲩϯ ⲅⲁⲣ ⲉ̀ ⲡⲉⲣⲁⲛ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲓⲧⲉⲛ ⲫϯ ϣⲁⲉ̀ⲛⲉϩ ϫⲉ ϯϩⲓⲣⲏⲛⲏ ⲛ̀ⲧⲉ ϯⲙⲉⲑⲙⲏⲓ ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲱⲟⲩ ⲛ̀ⲧⲉ ϯⲙⲉⲧⲑⲉⲟⲥⲉⲃⲏⲥ.

Ⲧⲱⲟⲩⲛⲓ Ⲓⲗ̅ⲏ̅ⲙ̅ ⲟϩⲓ ⲉ̀ⲣⲁϯ ϩⲓϫⲉⲛ ⲡⲓⲙⲁ ⲉⲧϭⲟⲥⲓ ⲟⲩⲟϩ ϫⲟⲩϣⲧ ⲉ̀ ⲛⲓⲙⲁⲛϣⲁⲓ ⲁⲛⲁⲩ ⲉ̀ ⲛⲉϣⲏⲣⲓ ⲉⲩⲑⲟⲩⲏⲧ ⲓⲥϫⲉⲛ ⲛⲓⲙⲁⲛϣⲁⲓ ⲛ̀ⲧⲉ ⲫⲣⲏ ϣⲁ ⲛⲓⲙⲁⲛ̀ϩⲱⲧⲡ ϧⲉⲛ ⲡⲓⲥⲁϫⲓ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲓϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲉⲩⲣⲁϣⲓ ϧⲉⲛ ⲡⲓⲙⲉⲩⲓ̀ ⲛ̀ⲧⲉ ⲫϯ.

Ⲁⲩⲓ̀ ⲅⲁⲣ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲓⲧⲟϯ ⲉⲩⲙⲟϣⲓ ⲛ̀ⲛⲟⲩϭⲁⲗⲁⲩϫ ⲉⲩⲱⲗⲓ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲛ̀ϫⲉ ⲛⲟⲩϫⲁϫⲓ ϥⲛⲁⲉⲛⲟⲩ ⲇⲉ ⲉ̀ϧⲟⲩⲛ ϩⲁⲣⲟⲓ ⲛ̀ϫⲉ ⲫϯ ⲉⲩϥⲁⲓ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ϧⲉⲛ ⲟⲩⲱⲟⲩ ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ ⲛ̀ⲟⲩⲑⲣⲟⲛⲟⲥ ⲛ̀ⲧⲉ ⲟⲩⲙⲉⲧⲟⲩⲣⲟ.

Ⲁϥⲟⲩⲁϩⲥⲁϩⲛⲓ ⲅⲁⲣ ⲛ̀ϫⲉ ⲫϯ ⲉⲑⲣⲉϥⲑⲉⲃⲓⲟ̀ ⲛ̀ϫⲉ ⲧⲱⲟⲩ ⲛⲓⲃⲉⲛ ⲉⲧϭⲟⲥⲓ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲕⲁⲗⲁⲙⲫⲟ ⲛ̀ⲉⲛⲉϩ ⲟⲩⲟϩ ⲛⲓϧⲉⲗⲗⲟⲧ ⲉⲑⲣⲟⲩⲙⲟϩ ϣⲁ ⲡϣⲱϣ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲕⲁϩⲓ ϩⲓⲛⲁ ⲛ̀ⲧⲉϥⲙⲟϣⲓ ⲛ̀ϫⲉ ⲡⲓⲥ̅ⲗ̅ ϧⲉⲛ ⲟⲩⲧⲁϫⲣⲟ ϧⲉⲛ ⲟⲩⲱⲟⲩ ⲛ̀ⲧⲉ ⲫϯ.

Ⲁⲩⲉⲣϧⲏⲓⲃⲓ ⲇⲉ ⲛ̀ϫⲉ ⲛⲓⲁϩϣⲏⲛ ⲛⲉⲙ ϣⲏⲛ ⲛⲓⲃⲉⲛ ⲛ̀ⲥⲑⲟⲓⲛⲟⲩϥⲓ ⲉ̀ϫⲉⲛ ⲡⲓⲥ̅ⲗ̅ ϧⲉⲛ ⲡⲓⲟⲩⲁϩⲥⲁϩⲛⲓ ⲛ̀ⲧⲉ ⲫϯ.

Ⲉϥⲉ̀ⲫⲓⲣⲓ ⲅⲁⲣ ⲛ̀ϫⲉ ⲫϯ ϧⲉⲛ ⲡⲓⲥ̅ⲗ̅ ⲛⲉⲙ ⲟⲩⲟⲩⲱⲓⲛⲓ ϧⲉⲛ ⲫⲟⲩⲱⲓⲛⲓ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲉϥⲱⲟⲩ ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲛⲁⲓ ⲛⲉⲙ ϯⲙⲉⲑⲙⲏⲓ ϯⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲓⲧⲟⲧϥ.

Ⲕⲉⲫ: ̅ⲅ̅:

Ⲓⲉⲣⲉⲙⲓⲟⲩ ⲉⲡⲓⲥⲧⲟⲗⲏ.

Ⲡⲁⲛⲧⲓⲅⲣⲁⲫⲟⲛ ⲛ̀ⲧⲉ ϯⲉⲡⲓⲥⲧⲟⲗⲏ ⲑⲏⲉⲧⲁϥⲟⲩⲟⲣⲡⲥ ⲛ̀ϫⲉ Ⲓⲉⲣⲉⲙⲓⲁⲥ ϩⲁ ⲛⲉⲉⲭⲙⲁⲗⲱⲧⲟⲥ ⲉⲧⲟⲩⲛⲁⲉⲛⲟⲩ ⲉ̀ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲉⲃⲟⲗϩⲓⲧⲉⲛ ⲡⲟⲩⲣⲟ ⲙ̀ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲉⲧⲁⲙⲱⲟⲩ ⲕⲁⲧⲁⲫⲣⲏϯ ⲉⲧⲁⲩⲥⲁϩⲛⲏⲧϥ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲓⲧⲉⲛ ⲫϯ.

Ϫⲉ ⲉⲑⲃⲉ ⲛⲉⲧⲉⲛⲛⲟⲃⲓ ⲡⲏⲉⲧⲁⲣⲉⲧⲉⲛⲁⲓⲧⲟⲩ ⲙ̀ⲡⲉⲙⲑⲟ ⲙ̀ⲫϯ ⲉⲩⲉϭⲓⲑⲏⲛⲟⲩ ⲛ̀ⲉⲭⲙⲁⲗⲱⲧⲟⲥ ⲉ̀ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲓⲧⲉⲛ Ⲛⲁⲃⲟⲩⲭⲟⲇⲟⲛⲟⲥⲱⲣ ⲡⲟⲩⲣⲟ ⲙ̀ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ.

Ⲁⲣⲉⲧⲉⲛϣⲁⲛϣⲉ ⲟⲩⲛ ⲉ̀ϧⲟⲩⲛ ⲉ̀ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲉⲣⲉⲧⲉⲛⲉϣⲱⲡⲓ ⲙ̀ⲙⲁⲩ ⲛ̀ⲟⲩⲙⲏϣ ⲛ̀ⲣⲟⲙⲡⲓ ⲛⲉⲙ ⲟⲩⲛⲓϣϯ ⲛ̀ⲭⲣⲟⲛⲟⲥ ϣⲁ ̅ⲍ̅ ⲛ̀ⲅⲉⲛⲉⲁ ⲙⲉⲛⲉⲛⲥⲁ ⲛⲁⲓ ⲇⲉ ⲉⲓⲉ ⲉⲛⲑⲏⲛⲟⲩ ⲉ̀ⲃⲟⲗ ⲙ̀ⲙⲁⲩ ϧⲉⲛ ⲟⲩϩⲓⲣⲏⲛⲏ.

Ϯⲛⲟⲩ ⲇⲉ ⲉⲣⲉⲧⲉⲛⲉⲛⲁⲩ ϧⲉⲛ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲉ̀ ϩⲁⲛⲛⲟⲩϯ ⲛ̀ϩⲁⲧ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲛⲟⲩⲃ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛϣⲉ ⲉⲩϥⲁⲓ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ϧⲉⲛ ⲧⲟⲩⲛⲁϩⲃⲓ ⲉⲩⲧⲁⲙⲟ ⲛ̀ⲟⲩϩⲟϯ ⲉ̀ⲛⲓⲉⲑⲛⲟⲥ.

Ⲁⲛⲁⲩ ⲟⲩⲛ ⲙⲏⲡⲱⲥ ϩⲱⲧⲉⲛ ⲛ̀ⲧⲉⲧⲉⲛⲓⲛⲓ ⲛ̀ⲛⲓⲁⲗⲗⲟⲫⲩⲗⲟⲥ ⲟⲩⲟϩ ⲛ̀ⲧⲉ ⲟⲩϩⲟϯ ⲧⲁϩⲉⲑⲏⲛⲟⲩ ⲉ̀ϩⲣⲏⲓ ⲉ̀ϫⲱⲟⲩ.

Ⲁⲣⲉⲧⲉⲛϣⲁⲛⲛⲁⲩ ⲉ̀ ⲟⲩⲙⲏϣ ϩⲓⲫⲁϩⲟⲩ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲛⲉⲙ ϩⲓⲧϩⲏ ⲉⲧⲟⲩⲱϣⲧ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲁϫⲟⲥ ⲛ̀ⲑⲱⲧⲉⲛ ϧⲉⲛ ⲡⲉⲧⲉⲛϩⲏⲧ ϫⲉ ⲛ̀ⲑⲟⲕ ⲉⲧⲉ ⲥϣⲉ ⲛ̀ⲟⲩⲱϣⲧ ⲛⲁⲕ ⲫⲛⲏⲃ.

Ⲡⲁⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲅⲁⲣ ⲭⲏ ⲛⲉⲙⲱⲧⲉⲛ ⲛ̀ⲑⲟϥ ⲉⲑⲛⲁⲕⲱϯ ⲛ̀ⲥⲁ ⲛⲉⲧⲉⲛⲯⲩⲭⲏ.

Ⲡⲟⲩⲗⲁⲥ ⲅⲁⲣ ϥϧⲏϫ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲓⲧⲉⲛ ⲟⲩϩⲁⲙϣⲉ ⲛ̀ⲑⲱⲟⲩ ⲇⲉ ⲉⲩⲟⲓⲛ̀ⲓⲉⲃⲛ̀ⲛⲟⲩⲃ ⲛⲉⲙ ⲓⲉⲛ ⲛ̀ϩⲁⲧ ϩⲁⲛⲙⲉⲑⲛⲟⲩϫ ⲡⲉ ⲟⲩⲟϩ ⲙ̀ⲙⲟⲛϣϫⲟⲙ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲉ̀ ⲥⲁϫⲓ.

Ⲟⲩⲟϩ ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ ⲛ̀ⲟⲩⲡⲁⲣⲑⲉⲛⲟⲥ ⲙ̀ⲙⲁⲓⲥⲟ̀ⲗⲥⲉⲗ ⲥⲉϭⲓⲛⲟⲩⲃ ⲉ̀ⲃⲟⲗ.

Ⲥⲉⲑⲁⲙⲓⲟ ⲛ̀ϩⲁⲛⲭⲗⲟⲙ ⲉϫⲉⲛ ⲧⲁⲫⲉ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲛⲟⲩϯ ⲉϣⲱⲛ ⲇⲉ ⲟⲛ ⲁⲩϣⲁⲛⲱⲗⲓ ⲛ̀ϫⲉ ⲛⲓⲟⲩⲏⲃ ⲛ̀ⲟⲩⲛⲟⲩⲃ ⲓⲉ ⲟⲩϩⲁⲧ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲁ ⲛⲟⲩⲛⲟⲩϯ ⲥⲉϭⲟ ⲙ̀ⲙⲟϥ ⲉ̀ⲃⲟⲗ ⲉ̀ⲣⲱⲟⲩ ⲉⲧⲉϯ ⲇⲉ ⲉ̀ⲃⲟⲗ ⲙ̀ⲙⲟϥ ⲛ̀ⲛⲓ ⲕⲉⲡⲟⲣⲛⲏ ⲉⲧⲟϩⲓ ⲉ̀ⲣⲁⲧⲟⲩ ⲥⲉⲥⲟⲗⲥⲉⲗ ⲇⲉ ⲙ̀ⲡⲱⲟⲩ ϧⲉⲛ ⲛⲓϩⲉⲃⲥⲱ ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ ⲛ̀ⲛⲓⲣⲱⲙⲓ ϩⲁⲛⲛⲟⲩϯ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲃ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲛⲟⲩϯ ⲛ̀ϩⲁⲧ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛϣⲉ.

Ⲛⲁⲓ ⲇⲉ ⲙ̀ⲡⲁϣⲛⲟϩⲉⲙ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲁ ⲟⲩϣⲛⲓⲃⲓ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛϩⲟⲗⲓ.

Ⲉⲩϫⲏⲗ ⲛ̀ⲟⲩϩⲃⲱⲥ ⲛ̀ϭⲏϫⲓ ⲉⲩϥⲱϯ ⲙ̀ⲡⲟⲩϩⲟ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲁ ⲡⲓϣⲱⲓϣ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲓⲏⲓ ⲫⲏⲉⲑⲟⲩⲉϩ ϩⲓϫⲱⲟⲩ ⲛ̀ϩⲟⲩⲟ.

Ⲟⲩⲟϩ ⲟⲩⲟⲛ ϣⲃⲱⲧ ⲛ̀ⲧⲟⲧϥ ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ ⲛ̀ⲟⲩⲣⲱⲙⲓ ⲛ̀ⲣⲉϥϯϩⲁⲡ ⲛ̀ⲧⲉ ⲟⲩⲭⲱⲣⲁ ⲫⲁⲓ ⲉⲧⲉ ⲁⲣⲉϣⲁⲛ ⲟⲩⲁⲓ ⲉⲣⲛⲟⲃⲓ ⲉ̀ⲣⲟϥ ⲙ̀ⲡⲁϥϧⲟⲑⲃⲉϥ.

Ⲟⲩⲟⲛ ⲟⲩⲥⲏϥⲓ ⲇⲉ ϧⲉⲛ ⲧⲉϥⲟⲩⲓ̀ⲛⲁⲙ ⲛⲉⲙ ⲟⲩⲕⲉⲗⲉⲃⲓⲛ ⲛ̀ⲑⲟϥ ⲇⲉ ⲙ̀ⲡⲁϥϣⲛⲁϩⲙⲉϥ ⲉ̀ⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲟⲩⲡⲟⲗⲉⲙⲟⲥ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲥⲟⲛⲓ ϧⲉⲛ ⲫⲁⲓⲥⲉⲟⲩⲱⲛϩ ϫⲉ ϩⲁⲛⲛⲟⲩϯ ⲁⲛ ⲛⲉ

Ⲡⲡⲉⲣⲉⲣϩⲟϯ ϧⲁⲧⲟⲩϩⲏ ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ ⲅⲁⲣ ⲛ̀ⲟⲩⲥⲕⲉⲩⲟⲥ ⲛ̀ⲧⲉ ⲟⲩⲣⲱⲙⲓ ⲉϣⲁϥϧⲟⲙϧⲉⲙ ϣⲁϥⲉⲣⲁⲧϣⲁⲩ ⲡⲁⲓⲣⲏϯ ⲁⲩⲟⲓ ⲙ̀ⲙⲟϥ ⲛ̀ϫⲉ ⲛⲟⲩⲛⲟⲩϯ

Ⲉⲩⲧⲁϫⲣⲏⲟⲩⲧ ϧⲉⲛⲛⲓⲏⲓ ⲛⲟⲩⲃⲁⲗ ⲥⲉⲙⲉϩ ⲛ̀ϣⲱⲓϣ ⲉⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲛⲉⲛϭⲁⲗⲁⲩϫ ⲛ̀ⲧⲉ ⲛⲏⲉⲑⲛⲁ ⲉ̀ϧⲟⲩⲛ.

Ⲟⲩⲟϩ ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ ⲛ̀ⲟⲩⲁⲓ ⲉⲁϥϭⲓ ⲛ̀ⲟⲩⲟⲩⲣⲟ ⲛ̀ϫⲟⲛⲥ ⲥⲉⲧⲁϫⲣⲏⲟⲩⲧ ⲛ̀ϫⲉ ⲛⲉϥⲁⲩⲗⲏ ⲉ̀ϣⲧⲉⲙⲧⲏⲓϥ ⲉ ⲫⲙⲟⲩ ⲥⲉⲧⲁϫⲣⲟ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲛⲓ ⲛ̀ϫⲉ ⲛⲓⲟⲩⲏⲃ ϧⲉⲛϩⲁⲛⲣⲟ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲕⲉⲗⲓ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲙⲟⲭⲗⲟⲥ ϩⲟⲡⲱⲥ ⲛ̀ⲧⲟⲩϣⲧⲉⲙⲕⲟ̀ⲗⲡⲟⲩ ⲛ̀ϫⲉ ⲛⲓⲥⲟⲛⲓ.

Ⲥⲉϭⲉⲣⲟ ⲛ̀ϩⲁⲛⲙⲏϣ ⲛ̀ϧⲏⲃⲥ ⲉ̀ⲣⲱⲟⲩ ⲛⲁⲓⲉⲧⲉ ⲙ̀ⲙⲟⲛϣϫⲟⲙ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲉ̀ ⲛⲁⲩ ⲉ̀ ϩⲗⲓ ⲉⲩϣⲟⲡ ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ ⲛ̀ⲛⲓⲥⲟⲓ ⲉⲧϧⲉⲛ ⲡⲓⲏⲓ.

Ⲛⲟⲩϩⲏⲧ ⲇⲉ ⲡⲉϫⲱⲟⲩ ⲥⲉⲗⲱϫϩ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲛ̀ϫⲉ ⲛⲓϭⲁⲧϥⲓ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲕⲁϩⲓ ⲉⲧⲟⲩⲱⲙ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲛⲉⲙ ⲛⲟⲩϭⲓϩⲃⲟⲥ ⲛ̀ⲥⲉⲉⲙⲓ ⲁⲛ.

Ⲉⲁϥⲭⲙⲟⲙ ⲛ̀ϫⲉ ⲡⲟⲩϩⲟ ⲉ̀ⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲡⲓⲭⲣⲉⲙⲧⲥ ⲉⲧ ϧⲉⲛ ⲡⲓⲏⲓ.

Ⲉⲁϥϣⲱⲡⲓ ϩⲓϫⲉⲛ ⲛⲟⲩⲥⲱⲙⲁ ⲟⲩⲟϩ ϣⲁⲧⲟⲩⲟϩ ϩⲓϫⲉⲛ ⲧⲟⲩⲁⲫⲉ ⲛ̀ϫⲉ ⲛⲓϫⲉⲗϫⲟⲩ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲃⲏⲛⲓ ⲛⲉⲙ ⲛⲓϩⲁⲗⲁϯ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲕⲉ ⲉⲙⲱⲟⲩⲧ.

Ϧⲉⲛ ⲫⲁⲓ ⲁⲣⲓⲉⲙⲓ ϫⲉ ϩⲁⲛⲛⲟⲩϯ ⲁⲛ ⲡⲉ ⲙ̀ⲡⲉⲣⲉⲣϩⲟϯ ⲟⲩⲛ ϧⲁⲧⲟⲩϩⲏ.

Ⲡⲓⲛⲟⲩⲃ ⲉⲧⲭⲏ ϩⲓϫⲱⲟⲩ ⲉⲩⲙⲉⲧⲥⲁⲓⲉ ⲛⲱⲟⲩ ⲁⲣⲉϣⲧⲉⲙⲟⲩⲁⲓ ϥⲉⲧ ⲛⲟⲩϣⲏⲓⲃⲓ ⲙ̀ⲡⲁⲩϣϯⲙⲟⲩⲉ̀ ⲟⲩⲇⲉ ⲅⲁⲣ ⲛⲁⲩⲉⲙⲓ ⲁⲛ ⲡⲉ ϩⲟⲧⲉ ⲉⲩⲟⲩ̅ⲱⲧϩ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ.

Ⲉⲧⲁⲩϣⲟⲡⲟⲩ ⲉ̀ⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲧⲓⲙⲏ ⲛⲓⲃⲉⲛ ⲛⲁⲓ ⲉⲧⲉ ⲙ̀ⲙⲟⲛ ⲡ̅ⲛ̅ⲁ̅ ⲛ̀ϧⲏⲧⲟⲩ.

Ⲉⲩϥⲁⲓ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ϩⲓ ⲧⲟⲩⲛⲁϩⲃⲓ ⲉⲩⲧⲁⲙⲟ ⲙ̀ⲡⲟⲩϣⲱϣ ⲉ̀ ⲛⲓⲣⲱⲙⲓ ⲥⲉϣⲓⲡⲓ ⲇⲉ ⲛ̀ϫⲉ ⲛⲏⲉⲧϣⲉⲙϣⲓ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ.

Ⲡⲏⲡⲟⲧⲉ ⲛ̀ⲥⲉϩⲉⲓ ⲁⲛ ⲥⲉⲛⲁϣⲧⲱⲟⲩⲛⲟⲩ ⲙ̀ⲙⲁⲩⲁⲧⲟⲩ ⲟⲩⲇⲉ ⲁⲣⲉϣⲁⲛ ⲟⲩⲁⲓ ⲧⲁϩⲟϥ ⲉ̀ⲣⲁⲧϥ ⲛ̀ⲛⲉϥⲕⲓⲙ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲓⲧⲟⲧϥ ⲙ̀ⲙⲁⲩⲁⲧϥ ⲟⲩⲇⲉ ⲁϥϣⲁⲛⲣⲓⲕⲓ ⲛ̀ⲛⲉϥⲟϩⲓ ⲉⲣⲁⲧϥ ⲁⲗⲗⲁ ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ ⲛ̀ⲛⲓⲇⲱⲣⲟⲛ ⲉⲩⲓⲛⲓ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲛ̀ⲛⲓⲣⲉϥⲙⲱⲟⲩⲧ ⲡⲁⲓⲣⲏϯ ⲥⲉⲓⲛⲓ ⲛⲱⲟⲩ.

Ⲛⲓϣⲟⲩϣⲱⲟⲩϣⲓ ⲇⲉ ⲁⲩϣⲁⲛⲉⲛⲟⲩ ⲛⲱⲟⲩ ⲛⲓⲟⲩⲏⲃ ⲉⲧⲉⲣⲭⲣⲁⲥⲑⲉ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲡⲁⲓⲣⲏϯ ⲛⲟⲩⲕⲉϩⲓⲟⲙⲓ ⲥⲉⲙⲟⲩⲗϩ ⲉ̀ⲃⲟⲗⲛ̀ϧⲏⲧⲟⲩ ⲟⲩⲇⲉ ⲟⲩϩⲏⲕⲓ ⲟⲩⲇⲉ ⲟⲩⲁⲧϫⲟⲙ ⲥⲉⲛⲁϯ ⲛⲁϥ ⲁⲛ.

Ⲉⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲛⲟⲩϣⲟⲩϣⲱⲟⲩϣⲓ ⲉⲩϭⲟϩ ⲉ̀ⲛⲏⲉⲧⲟⲓ ⲛ̀ⲕⲉⲙⲁ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲙⲏⲥⲓ ⲉ̀ⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲛⲁⲓ ⲟⲩⲛ ⲉ ⲁⲣⲉⲧⲉⲛⲉⲙⲓ ϫⲉ ϩⲁⲛⲛⲟⲩϯ ⲁⲛ ⲡⲉ ⲙ̀ⲡⲉⲣⲉⲣϩⲟϯ ϧⲁⲧⲟⲩϩⲏ.

Ⲡⲱⲥ ⲅⲁⲣ ⲥⲉⲛⲁⲙⲟⲩϯ ⲉ̀ⲣⲱⲟⲩ ϫⲉ ⲛⲟⲩϯ ϫⲉ ϩⲁⲛϩⲓⲟⲙⲓ ⲉⲧⲭⲱ ϧⲁⲣⲱⲟⲩ ⲛ̀ϩⲁⲛⲛⲟⲩϯ ⲛ̀ϣⲉ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲛⲟⲩⲃ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛϩⲁⲧ.

Ⲟⲩⲟϩ ⲛⲓⲟⲩⲏⲃ ϧⲉⲛ ⲛⲟⲩⲏⲓ ⲥⲉⲙⲟⲩⲛⲕ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲉⲣⲉ ⲛⲟⲩϩⲃⲱⲥ ⲫⲏϧ ⲟⲩⲟϩ ⲛⲟⲩⲁⲫⲉ ⲛⲉⲙ ⲛⲟⲩⲙⲟⲣⲧ ⲉⲩϧⲏⲕ ⲉⲣⲉ ⲛⲟⲩⲁⲫⲉ ϭⲟⲣⲡ ⲉ̀ⲃⲟⲗ.

Ⲛⲁⲩϩⲉⲙϩⲉⲙ ⲇⲉ ⲉⲩⲱϣ ⲉ̀ⲃⲟⲗ ⲙ̀ⲡⲉⲙⲑⲟ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲛⲟⲩϯ ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ ⲛ̀ϩⲁⲛⲟⲩⲟⲛ ⲉⲩ ϧⲉⲛ ⲟⲩⲇⲓⲡⲛⲟⲛ.

Ϣⲁⲩⲱⲗⲓ ⲉ̀ⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲛⲟⲩϩⲃⲱⲥ ⲛ̀ϫⲉ ⲛⲓⲟⲩⲏⲃ ⲛ̀ⲥⲉⲧⲏⲓⲧⲟⲩ ϩⲓ ⲛⲟⲩϩⲓⲟⲙⲓ ⲛⲉⲙ ⲛⲟⲩⲁⲗⲱⲟⲩⲓ.

Ⲟⲩⲇⲉ ⲁⲩϣⲁⲛⲉⲣⲡⲉⲧϩⲱⲟⲩ ⲛⲱⲟⲩ ⲛ̀ϫⲉ ϩⲗⲓ ⲟⲩⲇⲉ ⲁⲩϣⲁⲛⲉⲣⲡⲉⲑⲛⲁⲛⲉϥ ⲙ̀ⲙⲟⲛ ϣϫⲟⲙ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲉ̀ ⲑⲁⲙⲓⲟ ⲟⲩⲣⲟ ⲟⲩⲇⲉ ⲡⲁⲗⲓⲛ ⲉ̀ ⲉⲗϥ.

Ⲟⲩⲇⲉ ⲟⲩⲙⲉⲧⲣⲁⲙⲁⲟ ⲟⲩⲇⲉ ⲟⲩϩⲙⲟⲧ ⲙ̀ⲙⲟⲛϣϫⲟⲙ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲉ̀ ⲧⲏⲓⲧⲟⲩ ⲉ̀ϣⲱⲡ ⲁⲣⲉϣⲁⲛ ⲟⲩⲁⲓ ⲱϣ ⲛⲱⲟⲩ ⲛ̀ⲟⲩⲉⲩⲭⲏ ⲟⲩⲟϩ ⲛ̀ⲧⲉϥϣⲧⲉⲙⲧⲏⲓⲥ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲕⲱϯ ⲛ̀ⲥⲱⲥ.

Ⲛ̇ⲛⲟⲩϣⲛⲟϩⲉⲙ ⲛ̀ⲟⲩⲣⲱⲙⲓ ⲉ̀ⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲫⲙⲟⲩ ⲟⲩⲇⲉ ⲟⲩϫⲱⲃ ⲛ̀ⲛⲟⲩϣⲛⲁϩⲙⲉϥ ⲛ̀ⲧⲉⲛ ⲡⲉⲧϫⲟⲣ ⲉ̀ⲣⲟϥ.

Ⲟⲩⲣⲱⲙⲓ ⲙ̀ⲃⲉⲗⲗⲉ ⲛ̀ⲛⲟⲩϣⲑⲣⲉϥⲛⲁⲩ ⲙ̀ⲃⲟⲗ ⲟⲩⲣⲱⲙⲓ ⲉϥ ϧⲉⲛ ⲟⲩⲁⲛⲁⲅⲕⲏ ⲛ̀ⲛⲟⲩϣⲛⲁϩⲙⲉϥ.

Ⲟⲩⲇⲉ ⲟⲩⲭⲏⲣⲁ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲛⲁⲓ ⲛⲁⲥ ⲟⲩⲟⲣⲫⲁⲛⲟⲥ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲉⲣⲡⲉⲑⲛⲁⲛⲉϥ ⲛⲁϥ.

Ⲉⲩⲟⲛⲓ ⲛ̀ⲛⲓⲱⲛⲓ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲧⲱⲟⲩ ⲛⲓⲛⲟⲩϯ ⲛ̀ϣⲉ ⲛⲉⲙ ⲛⲏⲉⲛ; ⲛ̀ⲛⲟⲩⲃ ⲛⲉⲙ ⲛⲏⲉⲛ ⲛ̀ϩⲁⲧ ⲛⲏ ⲇⲉ ⲉⲧⲙⲟⲛⲕ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲉⲩⲉϭⲓϣⲓⲡⲓ.

Ⲡⲱⲥ ⲟⲩⲛ ⲥϣⲉ ⲉ̀ ⲙⲉⲩ̀ⲓ ⲉ̀ⲣⲱⲟⲩ ⲓⲉ ⲉ̀ ⲙⲟⲩϯ ϫⲉ ⲛⲟⲩϯ.

Ⲉⲧⲓ ⲇⲉ ⲛⲉⲙ ⲛ̀ⲑⲱⲟⲩ ϩⲱⲟⲩ ⲛⲓⲭⲁⲗⲇⲉⲟⲥ ⲉⲩϯϣⲱϣ ⲛⲱⲟⲩ ⲉϣⲱⲡ ⲁⲩϣⲁⲛ ⲛⲁⲩ ⲉ̀ⲣⲱⲟⲩ ⲉⲩⲟⲓ ⲛ̀ϣⲉ ⲙ̀ⲙⲟⲛϣϫⲟⲙ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲉ̀ ⲥⲁϫⲓ ϣⲁ ⲡⲉⲛⲃⲏⲗ ⲛ̀ⲥⲉⲥⲣⲁⲍⲓⲟⲓⲛ ⲙ̀ⲙⲟϥ ⲉⲑⲣⲟⲩⲙⲟⲩϯ.

Ϩⲱⲥ ⲉ̀ ⲟⲩⲟⲛϣϫⲟⲙ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲛ̀ⲑⲱⲟⲩ ⲉⲁⲩⲉⲙⲓ ⲉ̀ⲣⲱⲟⲩ ⲉⲭⲁⲩ ⲛ̀ⲥⲱⲟⲩ ⲙ̀ⲙⲟⲛⲉⲙⲓ ⲅⲁⲣ ⲛ̀ϧⲏⲧⲟⲩ.

Ⲛⲓϩⲓⲟⲙⲓ ⲇⲉ ⲥⲉⲙⲟⲩⲣ ⲛ̀ϩⲁⲛⲛⲟϩ ⲉ̀ⲣⲱⲟⲩ ⲥⲉϩⲉⲙⲥⲓ ϩⲓ ⲛⲓⲙⲱⲓⲧ ⲥⲉⲉⲣϣⲟⲩϣⲱⲟⲩϣⲓ ⲉ̀ⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲛⲓⲉϣⲟ.

Ⲉϣⲱⲡ ⲇⲉ ⲁⲩϣⲁⲛⲥⲉⲕⲟⲩ̀ⲓ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲛ̀ϫⲉ ⲟⲩⲁⲓ ⲉ̀ⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲛⲉⲧⲉⲛⲥⲓⲛⲓ ⲛ̀ⲧⲉϥⲛ̀ⲕⲟⲧ ⲛⲉⲙⲁⲥ ϣⲁⲥϯⲭⲟϩ ⲛ̀ⲧⲉⲥϣⲫⲉⲣⲓ ϫⲉ ⲙ̀ⲡⲟⲩⲧⲁⲓⲟⲥ ⲛ̀ⲑⲟⲥ ⲙ̀ⲡⲉⲥⲣⲏϯ ⲟⲩⲇⲉ ⲡⲉⲥⲛⲟϩ ⲙ̀ⲡⲉϥⲥⲱⲗⲡ.

Ϩⲱⲃ ⲛⲓⲃⲉⲛ ⲉⲧϣⲟⲡ ⲛ̀ϧⲏⲧⲟⲩ ϩⲁⲛⲙⲉⲑⲛⲟⲩϫ ⲡⲉ ⲡⲱⲥ ⲟⲛ ⲛ̀ⲥϣⲉ ⲉ̀ ⲙⲉⲩ̀ⲓ ⲓⲉ ⲉ̀ ⲙⲟⲩϯ ⲉ̀ⲣⲱⲟⲩ ϫⲉ ⲛⲟⲩϯ.

Ⲉⲩⲙⲟⲛⲕ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲓⲧⲉⲛ ϩⲁⲛⲁⲙϣⲏⲟⲩⲓ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛϩⲁⲙⲛⲟⲩⲃ ⲙ̀ⲡⲁⲩϣⲱⲡⲓ ⲛ̀ ϩⲗⲓ ⲉ̀ⲃⲏⲗ ⲉ ⲫⲏ ⲉ̀ϣⲁⲣⲉ ⲛⲓⲧⲉⲭⲛⲓⲧⲏⲥ ⲟⲩⲱϣ ⲉ̀ⲑⲁⲙⲓⲟϥ.

Ⲛⲑⲱⲟⲩ ⲇⲉ ⲛⲏⲉⲧⲙⲟⲛⲕ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲙ̀ⲡⲁⲩϣⲉⲣ ⲟⲩⲙⲏϣ ⲛ̀ⲥⲛⲟⲩ ⲡⲱⲥ ⲟⲩⲟⲛϣϫⲟⲙ ⲛ̀ⲧⲉ ⲛⲏⲉⲧⲁⲩϣⲱⲡⲓ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲓⲧⲟⲧⲟⲩ ⲉⲣⲛⲟⲩϯ.

Ⲁⲩⲥⲱϫⲡ ⲅⲁⲣ ⲛ̀ϫⲉ ϩⲁⲛⲙⲉⲑⲛⲟⲩϫ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛϣⲱϣ ⲛ̀ⲛⲏⲉⲧⲁⲩ ⲥⲟⲩⲱⲛⲟⲩ.

Ⲉϣⲱⲡ ⲅⲁⲣ ⲁϥϣⲁⲛⲓ̀ ⲉ̀ϫⲱⲟⲩ ⲛ̀ϫⲉ ⲟⲩⲡⲟⲗⲉⲙⲟⲥ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲡⲉⲧϩⲱⲟⲩ ϣⲁⲩⲥⲟϭⲛⲓ ⲛⲉⲙ ⲛⲟⲩⲉ̀ⲣⲏⲟⲩ ⲛ̀ϫⲉ ⲛⲓⲟⲩⲏⲃ ϫⲉ ⲁⲩⲛⲁⲭⲱⲡ ⲑⲱⲛ ⲛⲉⲙ ⲛⲟⲩⲛⲟⲩϯ.

Ⲡⲱⲥ ⲟⲩⲛ ⲛ̀ⲧⲉⲧⲉⲛⲉⲙⲓ ⲁⲛ ϫⲉ ϩⲁⲛ ⲛⲟⲩϯ ⲁⲛ ⲡⲉ ⲛⲏⲉⲧⲉ ⲙⲡⲁⲩϣⲛⲁϩⲙⲟⲩ ⲉ̀ⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲡⲓⲡⲟⲗⲉⲙⲟⲥ ⲟⲩⲇⲉ ⲉ̀ⲃⲟⲗϧⲉⲛ ϩⲁⲛ ⲡⲉⲧϩⲱⲟⲩ.

Ⲉⲩⲟⲓ ⲅⲁⲣ ⲛ̀ϣⲉ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲓⲉⲛ ⲛ̀ϩⲁⲧ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲓⲉⲛ ⲛ̀ ⲛⲟⲩⲃ ⲉⲣⲉⲧⲉⲛⲉⲙⲓ ⲙⲉⲛⲉⲛⲥⲁ ⲛⲁⲓ ϫⲉ ϩⲁⲛⲙⲉⲑⲛⲟⲩϫ ⲡⲉ ⲛⲓⲉⲑⲛⲟⲥ ⲅⲁⲣ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲕⲉⲟⲩⲣⲱⲟⲩ.

Ⲥⲉⲟⲩⲟⲛϩ ⲛⲱⲟⲩ ϫⲉ ϩⲁⲛ ⲛⲟⲩϯ ⲁⲛ ⲁⲗⲗⲁ ϩⲁⲛϩⲃⲏⲟⲩⲓ̀ ⲛ̀ϫⲓϫ ⲛ̀ⲣⲱⲙⲓ ⲛⲉ ⲟⲩⲟϩ ⲙ̀ⲙⲟⲛϩⲗⲓ ⲛ̀ϩⲱⲃ ⲛ̀ⲧⲉ ⲫϯ ⲛ̀ϧⲏⲧⲟⲩ.

Ⲛⲓⲙ ⲟⲩⲛ ⲉⲧⲉ ⲛ̀ϥⲥⲱⲟⲩⲛ ⲁⲛ ϫⲉ ϩⲁⲛ ⲛⲟⲩϯ ⲁⲛ ⲛⲉ.

Ⲟⲩⲟⲩⲣⲟ ⲅⲁⲣ ⲛ̀ⲧⲉ ⲟⲩⲭⲱⲣⲁ ⲛ̀ⲛⲟⲩϣⲧⲁϩⲟϥ ⲉ̀ⲣⲁⲧϥ ⲟⲩⲇⲉ ⲟⲩⲙⲟⲩⲛϩⲱⲟⲩ ⲛ̀ⲛⲟⲩϣⲧⲏⲓϥ ⲛ̀ⲛⲓⲣⲱⲙⲓ.

Ⲟⲩϩⲁⲛ ⲇⲉ ⲛ̀ⲛⲟⲩϣⲧⲏⲓϥ ⲟⲩⲇⲉ ⲛ̀ⲛⲟⲩϣⲥⲱϯ ⲛ̀ⲛⲟⲩϭⲓⲛ̀ϫⲟⲛⲥ ⲉⲩⲟⲓ ⲛ̀ⲁⲧϫⲟⲙ ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ ⲛ̀ⲛⲓⲁⲃⲟⲕ ⲉⲧ ⲟⲩⲧⲉ ⲧⲫⲉ ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲕⲁϩⲓ.

Ⲕⲉⲅⲁⲣ ⲉ̀ϣⲱⲛ ⲁϥϣⲁⲛϩⲉⲓ ⲛ̀ϫⲉ ⲟⲩⲭⲣⲱⲙ ϧⲉⲛ ⲛⲏⲓ ⲛ̀ⲛⲓⲛⲟⲩϯ ⲛ̀ϣⲉ ⲓⲉ ⲛⲓⲉⲛ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲃ ⲓⲉ ⲛⲓⲉⲛ ⲛ̀ϩⲁⲧ ⲛⲟⲩⲟⲩⲛⲏⲃ ⲙⲉⲛ ⲉⲩⲉⲫⲱⲧ ⲟⲩⲟϩ ⲉⲩⲉⲛⲟϩⲉⲙ ⲛ̀ⲑⲱⲟⲩ ⲇⲉ ⲉⲩⲉⲣⲱⲕϩ ϧⲉⲛ ⲑⲙⲏϯ ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ ⲛ̀ϩⲁⲛⲥⲟⲓ.

Ⲟⲩⲟⲩⲣⲟ ⲇⲉ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛ ⲡⲟⲗⲉⲙⲟⲥ ⲛ̀ⲛⲟⲩϣⲃⲟϩⲓ ⲉ̀ϧⲟⲩⲛ ⲉ̀ϫⲱⲟⲩ ⲡⲱⲥ ⲟⲩⲛ ⲥϣⲉ ⲉ̀ ⲙⲉⲩⲓ̀ ⲓⲉ ⲉ̀ ⲙⲟⲩϯ ⲉ̀ⲣⲱⲟⲩ ϫⲉ ⲛⲟⲩϯ.

Ⲛ̀ⲛⲟⲩⲛⲟϩⲉⲙ ⲉⲃⲟⲗϩⲁ ⲡⲥⲟⲛⲓ ⲓⲉ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲁ ⲡⲓⲣⲉϥϭⲓⲟⲩⲓ̀ ϩⲁⲛⲛⲟⲩϯ ̀ⲛϣⲉ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲓⲉⲛ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲃ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲓⲉⲃ ⲛ̀ϩⲁⲧ ⲛⲏⲉⲧⲉ ⲟⲩⲟⲛϣϫⲟⲙ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ.

Ϣⲁⲩⲱⲗⲓ ⲙ̀ⲡⲓⲛⲟⲩⲃ ⲉⲧϩⲓⲱⲧⲟⲩ ⲛⲉⲙ ⲡⲓϩⲁⲧ ⲛⲉⲙⲡⲟⲩϭⲓϩⲃⲱⲥ ϣⲁⲩϭⲓⲧϥ ⲟⲩⲟϩ ⲉⲓϣⲉⲛⲱⲟⲩ ⲟⲩⲇⲉ ⲛ̀ⲑⲱⲟⲩ ⲛ̀ⲛⲟⲩϣⲉⲣⲃⲟⲏⲑⲓⲛ ⲉ̀ⲣⲱⲟⲩ.

Ϩⲱⲥⲧⲉ ϥⲥⲟⲧⲡ ⲛ̀ϫⲉ ⲟⲩⲟⲩⲣⲟ ⲉϥⲟⲩⲱⲛϩ ⲛ̀ⲧⲉϥϫⲟⲙ ⲉ̀ⲃⲟⲗ ⲛⲉⲙ ⲟ̀ⲩⲥⲕⲉⲩⲟⲥ ϧⲉⲛⲟⲩⲏⲓ ⲉⲩⲉⲣⲭⲣⲓⲁ ⲙ̀ⲙⲟϥ ⲉ̀ϩⲟⲧⲉ ⲛⲓⲛⲟⲩϯ ⲙ̀ⲙⲉⲑⲛⲟⲩϫ.

Ⲡⲓⲣⲏ ⲅⲁⲣ ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲟϩ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲥⲓⲟⲩ ⲉⲩⲟⲓ ⲛ̀ⲟⲩⲱⲓⲛⲓ ⲟⲩⲟϩ ⲉⲩⲟⲩⲱⲣⲡ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲉ̀ ⲧⲟⲩⲭⲣⲓⲁ ⲥⲉⲟⲓⲛ̀ⲣⲉϥⲥⲱⲧⲉⲙ.

Ⲡⲁⲓⲣⲏϯ ⲟⲩⲛ ⲟⲩⲥⲉⲧⲉⲃⲣⲏϫ ⲁⲥϣⲁⲛⲟⲩⲱⲛϩ ϣⲁⲥ ⲉⲣⲟⲩⲱⲓⲛⲓ ⲛⲁⲓ ⲡ̄ⲡ̄ⲁ ⲣⲱϥ ⲛⲓϥⲓ ϧⲉⲛ ⲭⲱⲣⲁ ⲛⲓⲃⲉⲛ.

Ⲟⲩⲟϩ ⲟⲩϭⲏⲡⲓ ⲁⲩϣⲁⲛⲥⲁϩⲛⲏⲧⲥ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲓⲧⲉⲛ ⲫϯ ⲉ̀ ⲙⲟϣⲓ ϩⲓϫⲉⲛ ϯⲟⲓⲕⲟⲩⲙⲉⲛⲏ ⲧⲏⲣⲥ ϣⲁⲩϫⲱⲕ ⲙ̀ⲫⲏⲉⲧⲁⲩⲥⲁϩⲛⲏⲧϥ ⲛⲱⲟⲩ.

Ⲡⲓⲭⲣⲱⲙ ⲇⲉ ⲁⲩϣⲁⲛⲟⲩⲟⲣⲡϥ ⲉ̀ⲃⲟⲗ ⲙ̀ⲡⲥϣⲱⲓ ⲉ̀ ⲙⲟⲩⲛⲕ ⲛ̀ⲛⲓⲧⲱⲟⲩ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲇⲣⲩⲙⲟⲥ ϣⲁϥϥⲓⲣⲓ ⲙ̀ⲫⲏⲉⲧⲁⲩⲥⲁϩⲛⲏⲧϥ ⲛⲁϥ ⲛⲁⲓ ⲇⲉ ⲟⲩⲇⲉ ϧⲉⲛ ⲟⲩⲥⲙⲟⲧ ⲟⲩⲇⲉ ϧⲉⲛ ⲟⲩϫⲟⲙ ⲥⲉⲟⲛⲓ ⲁⲛ ⲛ̀ⲛⲟⲩϯ.

Ϧⲉⲛ ⲫⲁⲓ ⲟⲩⲛ ⲥϣⲉ ⲁⲛ ⲉ̀ ⲙⲉⲩⲓ̀ ⲉ̀ⲣⲱⲟⲩ ⲟⲩⲇⲉ ⲉ̀ ⲙⲟⲩϯ ⲉ̀ⲣⲱⲟⲩ ϫⲉ ⲛⲟⲩϯ ⲙ̀ⲙⲟⲛ ϣϫⲟⲙ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲟⲩⲇⲉ ⲉ̀ ϯϩⲁⲡ ⲉⲩϩⲁⲡ ⲟⲩⲇⲉ ⲉ̀ ⲉⲣⲡⲉⲑⲛⲁⲛⲉϥ ⲛ̀ⲛⲓⲣⲱⲙⲓ.

Ⲉⲁⲣⲉⲧⲉⲛⲉⲙⲓ ⲟⲩⲛ ϫⲉ ϩⲁⲛⲛⲟⲩϯ ⲁⲛ ⲛⲉ ⲙ̀ⲡⲉⲣⲉⲣϩⲟϯ ϧⲁⲧⲟⲩϩⲏ.

Ⲟⲩⲇⲉ ⲅⲁⲣ ⲟⲩⲟⲩⲣⲟ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲥⲁϩⲟⲩⲓ̀ ̀ⲉⲣⲟϥ ⲟⲩⲇⲉ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲥⲙⲟⲩ ⲉ̀ⲣⲟϥ.

Ϩⲁⲛⲙⲏⲓⲛⲓ ⲛ̀ⲧⲉ ⲧⲫⲉ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲧⲁⲙⲱⲟⲩ ⲉ̀ ⲛⲓⲉⲑⲛⲟⲥ ⲟⲩⲇⲉ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲉⲣⲟⲩⲱⲓⲛⲓ ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ ⲙ̀ⲡⲓⲣⲏ ⲟⲩⲇⲉ ⲛ̀ⲛⲟⲩϯ ⲟⲩⲱⲓⲛⲓ ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ ⲙ̀ⲡⲓⲟϩ.

Ⲛⲁⲓ ⲛⲉ ⲛⲓⲑⲏⲣⲓⲟⲛ ⲉϩⲟⲧⲉⲣⲱⲟⲩ ⲛⲏⲉⲧⲉ ⲟⲩⲟⲛϣϫⲟⲙ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲉ̀ ⲫⲱⲧ ⲉ ⲟⲩⲥⲕⲏⲡⲓ ⲉϩⲛⲟⲩ ⲛⲱⲟⲩ.

Ⲕⲁⲧⲁ ⲣⲏϯ ⲛⲓⲃⲉⲛ ⲟⲩⲟϩ ⲟⲩϩⲱⲃ ⲟⲩⲟⲛϩ ϫⲉ ϩⲁⲛ ⲛⲟⲩϯ ⲁⲛ ⲛⲉ ⲉⲑⲃⲉ ⲫⲁⲓ ⲙ̀ⲡⲉⲣⲉⲣϩⲟϯ ⲟⲩⲛ ϧⲁⲧⲟⲩϩⲏ.

Ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ ⲅⲁⲣ ⲛ̀ⲟⲩⲛⲁϣⲡ ⲓⲣⲓ ϧⲉⲛ ⲟⲩⲃⲟⲛϯ ⲛ̀ϥⲁⲣⲉϩ ⲁⲛ ⲉ̀ ϩⲗⲓ ⲡⲁⲓⲣⲏϯ ⲛⲉ ⲛⲟⲩϯ ϩⲁⲛϣⲉ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲓⲉⲛ ⲛ̀ϩⲁⲧ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲓⲉⲛ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲃ.

Ⲡⲁⲓⲣⲏϯ ⲟⲛⲓⲛ̀ϯⲣⲁⲙⲛⲟⲥ ⲉⲧ ϧⲉⲛ ⲡⲓϭⲱⲙ ϣⲁⲣⲉ ϩⲁⲗⲏⲧ ⲛⲓⲃⲉⲛ ⲟⲩⲟϩ ϩⲓϫⲱⲥ ⲓⲉ ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ ⲟⲓ ⲛ̀ⲟⲩⲣⲉϥⲙⲱⲟⲩⲧ ⲉϥⲣⲟϫⲡ ϧⲉⲛ ⲡⲭⲁⲕⲓ ⲁⲩⲟⲛⲓ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲛ̀ϫⲉ ⲛⲟⲩⲛⲟⲩϯ ϩⲁⲛϣⲉ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲓⲉⲛⲛ̀ϩⲁⲧ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲓⲉⲛ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲃ.

Ⲉⲃⲟⲗϧⲉⲛ ϯⲡⲟⲣⲫⲩⲣⲁ ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲙⲁⲣⲙⲁⲣⲟⲛ ⲛ̀ⲛⲉϥⲛⲟϥⲗⲉϥ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲓⲱⲧⲟⲩ ⲉⲣⲉⲧⲉⲛⲉ̀ⲉⲙⲓ ϫⲉ ϩⲁⲛⲛⲟⲩϯ ⲁⲛ ⲛⲉ ⲛ̀ⲑⲱⲟⲩ ⲇⲉ ⲉⲛϧⲁⲉ̀ ⲉⲩⲉⲟⲩⲟⲙⲟⲩ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲓⲧⲟⲧⲟⲩ ⲙ̀ⲙⲁⲩⲁⲧⲟⲩ ⲟⲩⲟϩ ⲉⲩⲉϣⲱⲡⲓ ⲛ̀ⲟⲩϣⲱϣ ϧⲉⲛ ⲧⲭⲱⲣⲁ.

Ⲟⲩⲁⲅⲁⲑⲟⲛ ⲛ̀ϫⲉ ⲟⲩⲣⲱⲙⲓ ⲛ̀ⲑⲙⲏⲓ ⲙ̀ⲙⲟⲛ ⲓ̀ⲇⲱⲗⲟⲛ ⲛ̀ⲧⲁϥ ⲉϥⲉϣⲱⲡⲓ ⲅⲁⲣ ⲉϥⲟⲩⲏⲟⲩ ⲉ̀ⲃⲟⲗϩⲁ ⲡⲓϣⲱϣ.

Ⲁⲥϫⲱⲕ ⲉ̀ⲃⲟⲗ ⲛ̀ϫⲉ ϯⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲓⲁ

ⲛ̀ⲧⲉ Ⲓⲉⲣⲉⲙⲓⲁⲥ ⲡⲓⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲏⲥ

ϧⲉⲛ ⲟⲩϩⲓⲣⲏⲛⲏ ⲛ̀ⲧⲉ ⲫϯ

— Ⲁⲙⲏⲛ. —

†

Bemerkungen zu Dr. Haigh's Chaldæan and Egyptian Synchronisms I. (S. p. 12. ff.)

von Prof. **Eb. Schrader.**

Zu S. 12. Der Leser findet die Inschrift des Siegels übersetzt in unserer Schrift: Keilinschr. u. A. T. Gieſs. 1872. S. 294. — Ueber die Dynastienfrage vgl. unsere Bemerkung in ZDMG. XXVII, 421.

Zu S. 14 Anm. 2) Die Richtigkeit dieser Lesung des Gottesnamens und somit auch der Königsnamen sub. Nr. 4 und 5 ist zu beanstanden. Das von Dr. Haigh Bel-la gelesene Wort wird im assyrischen Texte mit den Zeichen IN. ZU geschrieben. Von jenen Zeichen ist I'N. das gewöhnliche Ideogramm für bîl „Herr", ZU das andere für das assyrische *lih*, das ist „erhaben" (s. Chorsabadinschr. Z. 55. 56); das Ideogramm ist somit zunächst zu lesen *bil lih* „erhabener Herr". Dieses nun aber war insbesondere Ehrentitel des Mondgottes und steht so unzähligemal geradezu für: Sin d. i. „Mondgott", so z. B. in dem Namen Sanherib auf dem Bellino- und dem Taylor-Cylinder und sonst. Namentlich wird, wie längst erkannt ist, so der Name des Mondgottes auf den Inschriften von Mugheir geschrieben d. i. auf den Inschriften des alten Uru, des „Ur der Chaldäer", wo überhaupt der Mondcult in hohem Ansehen stand. Die Könige sub Nr. 4 und 5 waren aber solche von Ur-Mugheir. Nach dem Ausgeführten muſs also der Name sub Nr. 5 gelesen werden: Amir-Sin d. i. „Gebieter ist Sin" (s. weiter „Keilinschriften und A. T." Gieſs. 1872 S. 46 flg.) Der Name Nr. 4, geschrieben: SU-Sin ist ebenfalls in seinem ersten Theile ideogrammatisch zu nehmen. SU wird in den Syllabaren (s. G. Smith, the phon. val. Nr. 235) durch gimillu erklärt, und ein Contracttäfelchen bietet phonetisch den hiernach zu postulirenden Namen: Ga-mil-Sin (s. Smith in Transactions of the Soc. of Bibl. Archaeol. I P. 39, vgl. auch den unten noch zu besprechenden Namen [Ga-] mil-Adar). So ist demnach der Name auszusprechen. Wie der Verf. in der dargelegten Weise das Richtige hat übersehen können, ist uns unbegreiflich, da er sogleich sub Nr. 6 in den Namen Ibil-Bil-la und Abil-Sin die Namen Billa und Sin einander ganz richtig gleich stellt; ob freilich die Identification dieser beiden Könige selber eine zweifellose, ist eine andere Frage. Mit dem Erörterten fallen aber selbstverständlich des Verfassers an seine Lesung geknüpfte geschichtliche Combinationen dahin.

Zu S. 15. Nr. 6. Für den mit der einschlägigen Literatur nicht Vertrauten bemerken wir, daſs die betr. Inschrift sich in den Inscriptions of West. As. III. pl. 38 Nr. 2 Avers Z. 59—73, Rev. 52—73 lithographirt findet. Wir kommen auf die Inschrift wohl später einmal zurück.

Zu S. 16. Anm. 1. NIN. BAT. lautet assyrisch Bilit mit בעלת מית s. für NIN Ass. Bab. Keilinschr. Lpz. 1872. S. 113 Nr. 92; für mit = hebr. מית ebend. S. 22 Nr. 153; auch 106 Nr. 2 (pagar=Leichnam). — NIN. DIN. DUR. GA lautet assyrisch: Bilit balaṭ mîti „Gebieterin des Lebens (und) des Todes." S. für DIN=balaṭ. ABK. 111 Nr. 62; für DUR. GA=mîtu Smith, phon. vl. p. 16 Nr. 206.

Zu S. 17. Nr. 2. Die Wiedergabe des NIT. IN. ZU. (so lies!) durch Abed-Sin ist zwar dem Sinne, nicht aber den Lauten nach zu rechtfertigen, da das Ideogramm NIT im Assyrischen in der Bed. „Knecht", „Diener" immer nur durch ardu R. ארד, niemals durch abad עבד wiedergegeben wird; s. ABK. 168 Anm.

Zu S. 17 Nr. 3. Sin-i-din-nav (so lies!) bed. „Sin gab, scil. einen Sohn“.

— Nr. 4. Statt Nûr-Im ist zu lesen Nûr-Bin, nach ABK. S. 142 Nr. 40.

S. 18. Nr. 5 Ninip (geschr. NIN, dar) ist die frühere auf Unbekanntschaft mit dem Wesen der assyrischen Schrift beruhende Aussprache für Adar-Adrammelech s. ABK. 149 Nr. 49 vgl. mit 51 und 33a. Der Name ist somit Gamil-Adar zu sprechen. Derselbe bed. gemäss der der Wurzel gamal im Assyrischen eignenden Bedeutung: „es waltet Adar.“ S. auch oben.

Zu S. 18 Nr. 6. Der Name Isbi-Barra ist, wenn der Keilschrifttext bei Smith a. a. O. S. 37 zuverlässig ist, sowohl von diesem als von Dr. Haigh unrichtig gelesen. Das dritte Zeichen ist nicht das Zeichen bar, sondern das ähnliche Nit, welches aber — gemäſs dem dabei stehenden phonetischen Elemente ra — hier nur das bekannte Ideogramm für zikaru männlich sein kann, also das zu lesen: (AN.) Is-bi zika-ra „(der Gott) Isbi ist machtvoll“.

— 7. Statt Ris-Im lies gemäſs dem vorher erörterten Ris-Bin „Haupt ist Bin.“

— 8. Rim-Sin bed.: „Erhaben ist Sin.“ Ein von derselben W. רום gebildetes Adj. ist naram in der Bed. „Verehrer“; davon hat der andere im Texte genannte König: Naram-Sin den Namen = „Verehrer des Sin.“

Dr. Haigh's ebenso scharfsinniger als gelehrter Versuch, die Geschichtlichkeit der Semiramis zu retten, muſs als durchaus verfehlt betrachtet werden. Das *πρῶτον ψεῦδος* seiner ganzen Argumentation ist sein Bestreben, den Namen „Semiramis“ als einen Beinamen der Göttin Na-na-a (d. i. zweifellos die *Ναναία* des II. Buches der Maccabäer 1, 13. 15) zu erweisen. Die Stelle der Inschriften des Asurbanipal, welche der Verf. im Sinne hat, ist die, welche sich Smith, Asurbanipal S. 250 n. findet und wo die Göttin Na-na-a den Beinamen SIS, KA. śa führt, der in einer Variante als phonetisch: Uṣur-amat-śa d. i. „Bewahre (halte hoch) ihr Gebot!“ bedeutend, erläutert wird. Und diese Variante ist in Uebereinstimmung mit unsren sonstigen Ergebnissen. Das Ideogramm SIS wird in einem Syllabar ausdrücklich durch naṣar „beschützen, bewahren“ = hebr. נצר (wovon uṣuś der regelrechte Imperativ) erklärt (s. ABK. 114 Nr. 98); ḲA ist das Ideog. für „pu“ d. i. Mund (s. ABK. 107 Nr. 16) und steht hier für „Gebot des Mundes“; śa aber ist das Suffix der 3. Person, welches hier nach dem Dental correkt mit ś (ס) statt s zu sprechen war (ABK. 202). Damit ist eine Lesung Sammar-amat-sa schon von vornherein ausgeschlossen. Sie ist auch dadurch ausgeschlossen, daſs einem Samar שמר im Hebr. nach regelrechtem Lautübergange bei Fremdwörtern (ABK. 196) ein סמר entsprechen müſste; bekanntlich lautet aber umgekehrt im Hebr. Semiramis gerade שמירמות mit ש und nicht mit ס! Endlich bleibt auch das schlieſsende sa im hebr. Namen noch nachzuweisen; sollte es abgefallen sein, während im Uebrigen der Name ganz und voll erhalten wäre? — Zu diesen formellen Bedenken gesellen sich nicht minder gewichtige sachlicher Art. Daſs das supponirte Samar-amat-śa Name einer Frau und weiter einer assyrisch-babylonischen Königin gewesen sei, wird lediglich hypothetisch gesetzt. Daſs auf der besprochenen Liste oberhalb des Namens Hammurabi dieser Name gestanden, ist eine reine Annahme, die nicht weiter zu stützen ist. Sodann die geschichtlichen Combinationen! Wir läugnen durchaus nicht die Richtigkeit der Beobachtungen Hincks' und Wilkinson's über die Spuren des Einflusses assyrischer Cultur und babylonisch-assyrischen Wesens auf die ägyptischen Herrscher in der Periode zwischen 1700—1500. Es ist vielleicht sogar möglich, daſs dieses in Folge einer chaldäisch-assyrischen Invasion Statt hatte. Aber wie es schon sehr unwahrscheinlich

ist, dafs die „schwarze" Königin Aachmes Nofretari eine Chaldäerin oder Assyrierin war — nirgends erscheinen die Chaldäer oder Assyrer in der Hautfarbe von den übrigen Semiten verschieden; auch haben wir, an einem andern Orte gezeigt (Zeitschr. der DMG. XXVII, 421) dafs unter den Kuschäern Babylon's schwerlich an die Kuschiten Nubien's zu denken sind; vgl. noch unten — so ist für die Idenficirung dieser Aegyptierin mit der Semiramis platterdings nichts anzuführen: weder was wir von ihrem Leben wissen, noch ihr Name, noch auch die Chronologie, die ja für die Semiramis ohnehin völlig in der Luft schwebt. Alles was uns Ktesias und die Griechen von den Thaten der Semiramis, insbesondere auch von ihrem und des Ninus Zuge nach Aegypten erzählen, begreift sich völlig als der Reflex der thatsächlichen Invasionen der assyrischen Könige seit Sargon, insbesondere des Asarhaddon und Assurbanipal-Sardanapal, welche sich Aegypten unterthänig machten, bis nach Aethiopien vordrangen und Städte in den occupirten Gebieten anlegten. So meinen wir denn, dafs es trotz der scharfsinnigen Ausführung des H. Dr. Haigh bei der neuerdings auch von Lenormant weiter ausgeführten Ansicht sein Bewenden werde haben müssen, dafs, wie die Sage von Sandan und Sardanapal nichts ist als der Reflex der Geschichte des historischen Sardanapal d. i. des Asurbanipal, dieselbe in Beziehung gesetzt zu der religiösen Vorstellung von dem Sandan d. i. Adar-Hercules, also auch in der in dem Namen der Hauptheldin an eine historische Königin von Assyrien um 800 sich anlehnenden Mythe von der Semiramis — der Keto und weiter vom Ninus (Heros-Eponymus von Niniveh!) und Ninyas die Anschauungen einer späteren Zeit von den Grofsthaten der Assyrer sich wiederspiegeln, nicht minder aber auch irgendwie die religiösen Vorstellungen eben dieser späteren Zeit reflectirt sind.

Zu S. 21. Dr. Haigh und G. Smith lassen den älteren Sargon über eine schwarze (blackfaced) Race herrschen und der erstere findet darin eine Bestätigung seiner Ansicht, dafs die schwarzangesichtige Königin Aachmes von Aegypten aus Chaldäa abstamme. Die Ansicht steht und fällt mit der von Dr. Haigh adoptirten Uebersetzung der Stelle der Inschrift des babylonischen Königs Sargon von Agani III R. 4 Z. 66. durch G. Smith, und diese müssen wir bezüglich ihrer Richtigkeit beanstanden. Im Texte steht: (nisu) SAK. MI. Ga. lu-u a-bi-il d. i. „die Bewohner SAK. MI. GA brachte völlig ich in Botmäfsigkeit (R. בעל)". Was sind das nun für Bewohner? SAK bedeutet „Haupt" rîs und „Angesicht" panu. MI. GA ist das Ideogr. für 'irib sansi „Untergang der Sonne" (s. G. Smith, phon. val. Nr. 274). Die Bewohner, die hier in Ansicht genommen sind, sind somit solche „mit dem Angesichte nach der untergehenden Sonne zu" d. h. „solche die nach Westen zu wohnen". 'Irib sansi ist ja der stehende Ausdruck für „Westen" in den Inschriften (s. Keilinschr. u. A. T. S. 51, 27. 87, 30). Der König unterwarf sich also die Westchaldäer; weiter besagt die Stelle nichts und alle sonstigen an dieselbe geknüpften Combinationen werden damit hinfällig.

Zu S. 22. Hier steht zuvörderst zu bemerken, dafs Dr. Haigh's Ansicht, Naramsin sei nur ein anderer Name für Sargon, sich nicht rechtfertigen läfst. In der betr. Inschrift wird dieses durch nichts angedeutet. Dieselbe knüpft Ereignifs an Ereignifs und somit auch die Ereignisse der einen Regierung an die der anderen. Es ist im höchsten Mafse unwahrscheinlich, dafs beide Persönlichkeiten ein und dieselbe Person sind: die Inschriften scheiden sie auf das Strengste.

Ob nun Naramsin — nicht Sargon — Aegypten erobert habe, ist wenigstens noch nicht sicher. Es ist richtig, dafs der Name Maganna in den Inschriften Asurbanipals

eine ägyptische Provinz neben *Miluḫḫi* bezeichnet. Wir wissen aber, dafs unzweifelhaft oft dieselben Namen verschiedene Länder bezeichnen: dasselbe Wort Muṣri, mit welchem Aegypten benannt wird, bezeichnet in der Aussprache Musri (oder auch Muṣri?) das östliche Land Musri (s. unsern Aufsatz: „das baktrische Kameel und das Land Musri der Keilinschriften“ in ZDMG. XXIV, 436 ff.; vgl. auch Finzi, antichita Assira p. 388 flg.). So wäre es immerhin denkbar, dafs auch das von Naramsin occupirte Land Magan nicht Aegypten, denn vielmehr ein östlicheres in der Nähe von Babylonien belegenes Land war. Indess halten wir es an sich für gar nicht unmöglich, dafs der Babylonier Naramsin auch eine Invasion in Aegypten gemacht. Was den späteren Königen möglich war, warum sollte es nicht auch den früheren möglich gewesen sein? — Auffallen mufs nur dabei, dafs von der Durchziehung und Eroberung der dazwischen liegenden Länder Syrien, Palästina, Phönicien in der Inschrift kein Wort zu lesen ist. Sonst pflegen die assyrischen Könige — man denke an Asurnaṣirhabal, Salmanassar, Binnirar, Sargon u. s. f. — solches niemals unerwähnt zu lassen. So wird denn jedenfalls diese Frage noch erneuter Untersuchung bedürfen, und unter allen Umständen läfst sich aus jener Inschriftstelle kein Schlufs auf den einstigen Zug der Semiramis nach Aegypten ziehen. Dafs dieses auch von der „von Alexander dem Gr. gesehenen“ Inschrift der Semiramis gilt, wird wohl keiner ausdrücklichen Erklärung bedürfen.

Amarpal.

I have overlooked the confirmation, which the Targum (known by the name) of Ionathan affords, of my identification of this king. He is therein identified with Nimrod; and, even if the Israelite tradition, which makes Nimrod and Abram contemporary, be discorded, as of no more value than other mothers in the Targum, it is easy to show how it might originate in a possible Assyrian reading of the name of this king.

For the first element, *amar* „light“ is certainly represented by the Assyrian *namru*. The second element, the divine name which is phonetically *Bel-la* or *En-zu*, may also be read *U-ru*; for in divine names, in the mythological tablets, the sign *Bel* or *En* is frequently equated to *U*; and in the Syllabary (283), the compound group *En-zu*, in the Assyrian column, is equated to *Uz* in the Akkadian, and must be read *U-zu*. *Namruzu* or *Namruz*, is, therefore, a possible semitic rendering of this name, and נמרוז a possible ancient form of נמרוד.

The Revd. A. H. Sayce has very ingeniously indentified Nimrod with the god Mareduk. To this I would object, that the Epyptian monuments clearly prove that *Namrut* was a man's name; and the names of gods were never given to men, among the semitic peoples, except in composition with other elements.

Makan and Miluχ.

In the Revue Archéologique (Jan. 1872), M. Fr. Lenormant has endeavoured to show, that Milu$\chi\chi$a was not Meroe, as has been supposed, but a country to the west of Egypt.

That his negative proposition is right, there can be no doubt, whilst to his positive proposition the monuments seem to be clearly opposed. Witness the variants of the Egyptian titles of Assuraχiddin.

	Sarru	*(mat) Muṣur*	*(mat) Kuśi,*	*(Nebi Yunus).*
	Sarru sarrani	*(mat) Muṣur-Paturiśśi*	*(mat) Kuśi,*	*(Sherif Khan).*
	Sarru sarrani	*(mat) Muṣur-Paturiśu*	*(mat) Kuśi,*	*(Nimrud).*
	Sarru	*(mat) Muṣur-Kamu*	*(mat) Miluχ or Miluχi),*	*(Nimrud)*

The Nimrud monuments are the latest; on these we have the fullest titles; on these only does he style himself *sarru kibrati arbati*, "king of the four regions"; and on some of these it is that we have *Miluχ* for *Kuśi.* As he certainly would not have dropped the title *Sarru Kuśi*, it is clear that *Miluχ* and *Kuśi* are synonymous. Under the name *Kuśi* the Assyrians included Upper Egypt (in part at least). In fact, neither Assuraχiddin nor Assurbanipal ever penetrated to the true *Kuš* of the Egyptian monuments. The same thing appears in the annals of Assurbanipal. He says "In my first expedition, to Makan and Miluχχa I went", (Prism A. col. I. 51); then, after relating the cause of his going, Tarḳu revolt, he resumes, — "to Muṣur and Kuśi, I directed the march"; (l. 69) and again, "in my second expedition to Muṣur and Kuśi, I directed the march" (col. II. 61). The continuation of this last, on the prism cited by Dr. Oppert, differs only from the corresponding passage on prism A, in the insertion of the word *Miluχχi*; and, when cited with its context, it gives a sense very different from that which Mr. Lenormant's partial quotation bears; "Urdamane the progress of my expedition heard, and that I had crossed the border of (Miluχχi and) Muṣur, Mempi he abondoned, and to save his life he fled into Ni'."

It is worthy of remark neither *Kamu* nor *Paturiśu* in the titles of Assuraχiddin has the determinative of "land", but each is united with *Muṣur*. These, undoubtedly, were names which the Assyrians heard in Egypt, but perhaps their application was not perfectly understood. *Kamu* belongs to all Egypt; *Paturiśu* to Upper Egypt.

Makan or *Makanna*, and *Miluχ* or *Miluχχa*, are old Akkadian names, (Assyrianized *Makkanu* and *Miluχχu*); and, although Mr. Lenormant's comparison of the latter with [hieroglyphs], ⲙⲁⲗϩ, and מלח, is very tempting, I am persuaded that their meaning must be sought in the Akkadian language. Now Mr. Sayce has recently shown, that the Akkadians originally employed papyrus as writing material, but he has overlooked a few important illustrations of his subject. I would wish to call attention to the four following Akkadian signs; No. 59, 288, 305 and 131, in Mr. Smith's Syllabary [1]).

The first of these, No. 59 Mr. Sayce has noticed, as well as its Assyrian meanings, *kanu* (קנה) "a reed", (and certainly the "papyrus" here), and *duppu saḍru* "record written." In W. A. I., vol. II. 39 we have it with the meaning *kan duppi* "papyrus record", and again, in 44, we have it, combined with the Akkadian *dubba*, also equated to *kan duppi.* Of its Akkadian sounds *gi* and *śa*, the former is perhaps connected with גאה "to shoot forth", "to rise up", (applied to plants).

The second, No. 288, is also equated to *kan duppi* in II. 39. Its Akkadian sound *gam* is certainly connected with גמא and ⲕⲁⲙ, "papyrus".

The third, No. 305 is equated to *duppi iśri* "record written", and to *dikari* "writing" or "engraving", its phonetic values are *kam* and *χam.* As the mark of an ordinal number it often replaces

[1]) Phonetic values of the Cuneiform characters, London. Williams & Norgate.

The fourth No. 131, of which the sound is *kan* or *gan*; and for this reason it may fairly be presumed that this last was the original of the Assyrian *kanu*, (in the absence of any information from the Syllabaries as to its meaning).

This last is the second element in *Ma-kan*. The first, No. 91, is certainly *elappu* "a boat"; and thus this most ancient Akkadian name of Egypt, *mat Makanna*, would seem to mean "land of papyrus-boat", (כלי גמא).

In *Mi-luχ*, the second element, No. 164, means *Sukkallu*, "wisdom", "instruction", and this seems to limit our choice, amongst the meanings of the first, No. 315, to *kullu* "voice" or "speech". This will give *mat Miluχχa* "land of voice of wisdom"; an early testimony, (if this be the true etymology), — and that on the part of the scientific Akkadians, — to "the wisdom of the Egyptians".

In the tablet of geographical synonymes, (W. A. I. vol. II. 51), we have *Miluχχa* and *Makanna* in l. 17. The latter is *mat urudu* (Akk.) or *eru* (Ass.), "land of bronze", as if this metal had come to Chaldæa from Egypt. The former is *mat tak gug* "land of stone *gug*". *Gug* is translated in one place *śamtu*, and this must mean "elevated" rather than "inscribed" (שמה, סמה), on account of the sense which this *gug* undoubtedly has in another place. I refer to a fragment of an Akkadian dictionary, II. 40, wherein the first and second columns contain Akkadian phrases with Assyrian translations, and the third Akkadian explanations or synonymes. One line runs thus:

tak ki-aka-e | *abnu rami* | *tak gug śilim*

The meaning of the two first columns, Akkadian and Assyrian, is clear, — "stone of exaltation"; and the same sense is conveyed in the Akkadian word *śilim* = *sulmu* (שלם). So there can be no hesitation in comparing *gug* with גג "summit". Thus *mat Miluχχa* was also "the land of stone of elevation", i. e. doubtless "of the obelisk". The finest examples of the obelisk were at Thebes, of course.

These notes have their bearing on the question of the identification of *Miluχχa*.

Erdington, May 1873. **Daniel Hy. Haigh.**



The boundaries of the tribes of Canaan, in Gen.: X, confine them within the limits of Palestine. In the patriarchal age southern Palestine was the „land of Χet". During the wandering of Israel, and the conquest of Canaan, Hittites (with Amorites, Jebusites, and the rest), still constituted the population of the land; and so far there is no trace of Hittites beyond Libanon and Jordan. After the conquest, a remnant of the old inhabitants held their ground, and became tributaries to Israel; but the great body of the Hittites nation must have migrated to the north-east, and established for themselves Kingdoms to the north of Damascus; for, in the time of Salomon, the traffic between Egypt on the one hand, and the kings of the Hittites and of Aram on the other, was through the land of Israel. The identity of the nation which Israel conquered, with that which was established between Libanon and the Euphrates four centuries later, cannot reasonably be doubted.

More than a century earlier than the time of Salomon, Tukullipilesar I. speaks of his

dominion as extending from the crossing of the Lower Zab to the crossing of the Euphrates, the land of χatte and the upper sea of the setting sun (i. e. the Euxine); and of Gargamis, on the western bank of the Euphrates, as belonging to the land of χatte. Later we have a notice of Kummuχ (Commagene), as also belonging to χatte; and although some of the kings of Kummuχ seem to have Aryan names, there are others which confirm this connexion. Tukultipilesar, in another passage of his annals, speaks of "the Kaskaya and Urumaya, soldiers of χatte, occupying towns of Subarte which belonged to Assur". He reduced the Subari (men of Subartu) first, then exacted tribute from Alzi and Buruluzi, and lastly received the submission of the Kaskaya and Urumaya. It would seem, then, that these peoples were neighbours of Alzi and Buruluzi, (which were situated between the head waters of the Tigris and Euphrates), and of Subartu, (which must have been between them and Assyria. Accordingly, in the list of the conquests of Sarukin, Kaski is named after Vannai (מני) snd Urarṭi (אררט), and before Tabalum (תובל) and Muski (משך), and so was bordering on Armenia; and Urume, proved to have been in the same direction (by the annals of Salmanuris), is probably represented by the modern Urumiyeh. Thus far did the influence of the χatte extend, B. C. 1120.

(To be continued.)

Erschienene Schriften.

F. Chabas, L'Egyptologie, journal mensuel publié à Chalon-sur-Saone par F. Chabas: Ière année. No. 1—3, Janvier-Mars. 1874. 4. 24 pp. No. 1: Avertissement. No. 2. 3: Les Maximes du scribe *Ani.*

Franc. Rossi, Illustrazione di una cassetta funeraria del museo Egyzio di Torino. Stamp. Reale. 8. 22 pp. 2 tavv. (estr. dagli Atti della R. Acad. delle Scienze di Torino vol. IX.)

Max Büdinger, Egyptische Einwirkungen auf Hebräische Kulte (Schlufs). Wien. 1873. S. 53. pp.

Emm. de Rougé, Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien, publié par les soins de M. le Vcte Jacques de Rougé. Paris. Impr. nat. 1874. 8. 110 pp. 2 pl.

Lauth, Die Schalttage des Ptolemaeus Euergetes I. und des Augustus. (Aus den Schriften der Münchener Akad. d. W., Phil. Hist. Kl. 1874, 1.) 1874. 8. 129 pp. u. 1 Tafel.

Records of the Past: being English Translations of the Assyrian and Egyptian Monuments. Published under the sanction of the Society of Biblical Archaeology. London. Sam. Bagster & Son vol. I. Assyrian Texts. 175 pp. Preface by S. Birch. Contents: Inscription of Rimmon-Nivasi by A. H. Sayce; Inscr. of Khammurabi by H. Fox. Talbot; Monolith Inscription of Samas-Rimmon by Sayce; Bellino's Cylinder of Sennacherib by Talbot; Taylors Cylinder of Sennacherib by Talbot; Annals of Assurbanipal by George Smith; Behistun Inscription of Darius by Sir H. Rawlinson; Babylonian exorcisms by Sayce; Private will of Sennacherib by Sayce; Assyrian Private contract tables by Sayce; Legend of the descent of Ishtar by Talbot; Assyrian astronomical tablets by Sayce; Assyrian Calender by Sayce; Tables of Assyrian Weights and Measures by Sayce; Lists of further texts, Assyrian and Egyptian, selected by Geo. Smith and P. le Page Renouf.

Der Orientalisten-Kongress wird in diesem Jahre in London zusammentreten vom 14—19. Sept. Präsident: Dr. S. Birch, Sekretäre Robert K. Douglas, P. le Page Renouf, W. R. Cooper. Die Subscription beträgt 12 fr. oder 3 Thlr. 6 Sgr. Diejenigen Herren unter den Deutschen Orientalisten, welche als Theilnehmer eingeschrieben zu werden wünschen, werden gebeten eine Beitrittskarte gegen die angegebene Summe von dem Unterzeichneten, welcher die Wahl zum Präsidenten der Deutschen Sektion angenommen hat, in Empfang zu nehmen.

Berlin, April 1874. Lepsius.

Leipzig, J. C. Hinrichssche Buchhandlung. — Verantwortl. Redacteur Dr. R. Lepsius, Druck von Gebr. Unger (Th. Grimm) in Berlin.

Zeitschrift
für
Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von **Prof. Dr. R. Lepsius zu Berlin** (Bendler-Strafse 18)

unter Mitwirkung von **Prof. Dr. H. Brugsch.**

Mai u. Juni. Preis jährlich 5 Thlr. **1874.**

Inhalt.

Deux lignes du Livre des morts.

Dans son beau travail sur les plus anciens textes du Livre des morts, Mr. le professeur Lepsius, commentant la 2[de] ligne du ch. 17, nous dit (p. 47) en parlant de la royauté de Ra et des mots [hiéroglyphes] qui suivent: „Es scheint dafs hier von dem Erwachen, der Gestaltung des Chaos, von der Scheidung in Himmel und Erde und der Entstehung des Firmaments wie in der Genesis die Rede ist."

Le passage du Livre des morts, auquel Mr. Lepsius a donné cette interprétation, a une grande importance pour la connaissance de la cosmogonie égyptienne. Il y a en effet à cet endroit une variante qui se trouve dans tous les papyrus des dynasties thébaines que j'ai sous les yeux, qui change notablement le sens de la phrase et qui donne à l'idée une précision beaucoup plus grande. D'après les textes anciens de l'époque thébaine, la royauté de Ra serait antérieure au firmament, il y aurait eu un moment où le firmament n'existait pas, où ciel et terre étaient confondus, et où de la hauteur d'Amsesennu Ra disposait les éléments et leur assignait leurs rôles. Afin de mieux faire comprendre l'importance de ces variantes, je prendrai pour base, non point le papyrus de Turin, mais un texte ancien, celui du papyrus de Nebseni que j'ai déjà fait connaître aux lecteurs de la Zeitschrift (An. 1873, p. 26) et que je désignerai par la lettre A. Je m'appuierai ensuite des autres textes contemporains que j'ai à ma disposition et que je désignerai comme suit:

B. pap. de [hiéroglyphes] musée de Londres.

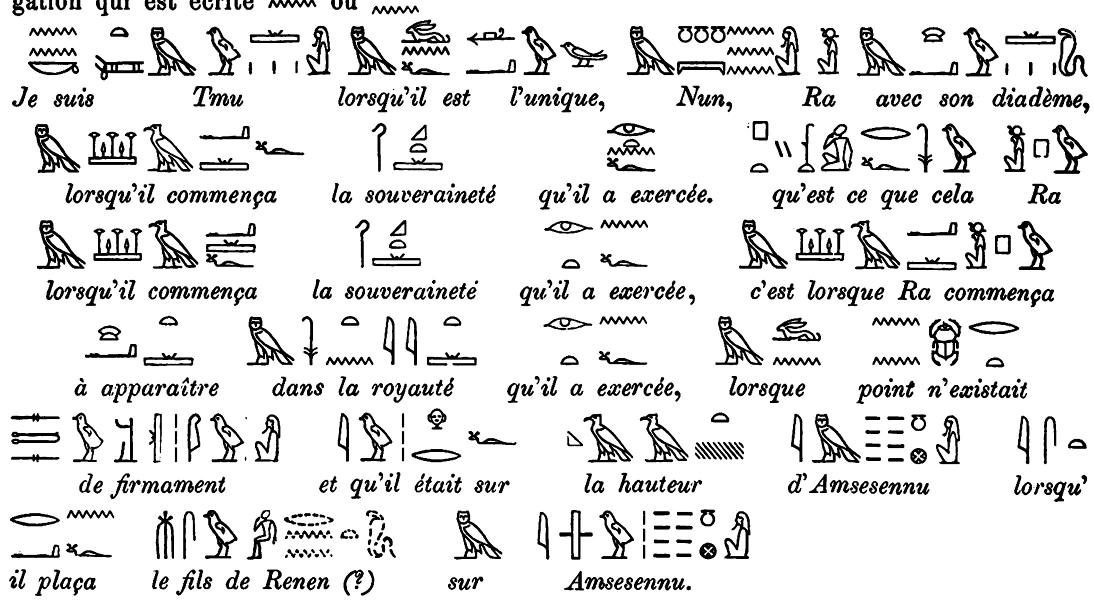
C. pap. de [hiéroglyphes] musée de Londres (cf. Zeitschr. 1873. p. 26).

D. pap. de [hiéroglyphes] musée de Berlin.

E. tombeau de [hiéroglyphes] Leps. Denk. III. 38.

Les quatre papyrus sont des papyrus hiéroglyphiques, d'une écriture très-semblable à celle du tombeau, et tous quatre de l'époque thébaine, ce dont celui de Hunefer nous fournit une preuve irrécusable puisque le défunt était intendant de Séti I[er]. Il n'y a pas lieu à citer les sarcophages de Mentuhotep et de Sebekaa qu'a publiés Mr. Lepsius, car ils omettent la plus grande partie de cette phrase. Voici donc le texte des deux pre-

mières lignes du ch. 17. d'après le papyrus de Nebseni. Je rappelle ce que j'ai dit précédemment au sujet de ce document; c'est qu'il n'y a pas de signe spécial pour la négation qui est écrite ou



En français: Je suis Tmu, lorsqu'il est l'unique; je suis Nun, je suis Ra portant son diadème au commencement de la souveraineté qu'il a exercée. Qu'est-ce que cela, Ra au commencement de la souveraineté qu'il a exercée? C'est Ra apparaissant d'abord dans sa royauté, *lorsqu'il n'y avait point encore de firmament*, et qu'il était sur la hauteur d'Amsesennu, lorsqu'il plaça le fils de Renen (?) sur la hauteur d'Amsesennu.

. A est seul avec les sarcophages à avoir cette forme du pronom, qui même dans le papyrus est spéciale au ch. 17; car ailleurs on trouve surtout la forme Cette orthographe a passé dans des documents postérieurs, car je l'ai retrouvée dans le papyrus hiératique de du musée de Berlin, mais seulement dans le 1er chapitre.

Tous les papyrus et les sarcophages ont au lieu de *lorsqu'il est l'unique*, le pronom ou quelque chose d'analogue; ainsi B. *je suis Tmu, comme étant l'unique moi-même.* C. *lorsque*, ou *parceque je suis l'unique.* Malgré la différence du pronom, l'idée reste la même, Tmu est l'être unique, qui comprend tout en lui, et qui est l'origine de toutes choses. Cette assimilation de Tmu à l'être universel, au Grand tout, sera établie, d'après des textes que je ne puis citer ici, dans mon travail sur la litanie du soleil.

B. D. E. Prenons le mot comme il est dans ces trois textes, sans déterminatif caractéristique, ce mot est susceptible de sens divers. veut dire *briller* comme le soleil, *être lumineux*; les exemples en sont si nombreux qu'il est inutile de les citer; il veut dire *briller* comme brille tout être revêtu d'un habit magnifique, ou portant une couronne étincelante; les textes d'Abydos qu'on peut à juste titre appeler un Rituel l'emploient fréquemment de cette manière; il veut dire *apparaître* comme le fait un dieu qu'on sort de son sanctuaire le jour d'une fête solennelle; il veut dire enfin *apparaître comme roi*, briller comme celui qui porte la couronne royale, arriver au trône. . . . "La première-année de

mon règne, j'ordonnai . . . etc." nous dit Ramsès II. (Abd. I. p. 49). Or comme il pouvait y avoir doute sur l'acception du mot [hiéroglyphes] il est tout naturel que les commentateurs aient ajouté leur explication dans le second membre de phrase: *Ra dans son apparition . . . c'est Ra lorsqu'il apparaît comme roi*, *Ra à son avènement.* La réponse à la question limite la signification du mot au sens de règne, avènement au trône. Dans le papyrus de Nebseni l'explication était moins nécessaire, car nous y lisons [hiéroglyphes]. Ce mot, variante de [hiéroglyphes] (Mar. Abyd. VI. 46), signifie *la couronne revêtue de l'uraeus, la couronne royale, le diadème.*

Qu'est ce que Ra au commencement . . . c'est Ra *dans son apparition comme roi, au commencement de son règne.* Ici, les papyrus thébains sont unanimes, aussi bien ceux que je cite, que ceux dont parle Mr. Lepsius (p. 47). Tous portent: [hiéroglyphes] (C) [hiéroglyphes] (D) avec de petites variantes graphiques. Aucun ne fait mention d'Heracléopolis, qui n'apparaît que dans les textes postérieurs, et surtout hiératiques. Il faut donc croire qu'induit en erreur par le mot [hiéroglyphes] un copiste ignorant ou inhabile aura été entraîné à écrire [hiéroglyphes], et que cette faute se sera transmise depuis lors dans la plupart des textes copiés. Cela prouve qu'à l'époque où le papyrus de Turin et les papyrus hiératiques ont été écrits l'intelligence du texte s'était déjà perdue en grande partie; puisque l'on pouvait laisser passer une faute qui trouble si profondément le sens général de la phrase.

Mais voici la variante la plus importante; je cite tous les textes pour plus de clarté.

A. [hiéroglyphes]

B. [hiéroglyphes] etc.

C. [hiéroglyphes]

D. [hiéroglyphes]

E. [hiéroglyphes]

Les textes sont formels. Sauf C. dont j'expliquerai plus bas la faute, tous écrivent: *lorsqu'il n'y avait point de Setes Šu, lorsqu'il n'y avait point de firmament.* Ici le papyrus de Turin est seul en faute; les textes hiératiques que j'ai collationnés, dont deux à Londres, un à Berlin et celui de Leyde portent tous la négation [hiéroglyphes] que le papyrus de Turin a oubliée.

Lorsqu'il n'y avait pas de firmament; cela suppose que lorsque Ra commença à régner, ciel et terre étaient encore confondus; la masse de Nun existait seule, Ra l'ordonnateur de ce chaos ne parcourait point les régions supérieures du ciel, mais se tenait sur la hauteur d'Amsesennu. Il faut donc que postérieurement à l'apparition de Ra comme roi il y ait eu soulèvement du firmament, séparation du ciel d'avec la terre. Cette simple variante du Livre des morts nous enseigne donc que les Egyptiens avaient comme nous la conception du chaos, c'est à dire d'une masse informe converte d'eau où ciel et terre n'étaient pas séparés. C'est à ce moment de l'histoire du monde qu'ils plaçaient le règne de Ra.

J'en reviens au texte de C [hiéroglyphes] etc. Cette variante qui se lit aussi dans le papyrus hiératique de Berlin que j'ai cité précédemment est une faute facilement explicable. [hiéroglyphes] est en effet l'un des noms de la capitale du nome Hermopolitain, de

la ville de . Le scribe qui voyait quelques mots plus loin qu'il s'agissait de la ville d'Hermopolis a remplacé le verbe être par le nom d' , d'une prononciation analogue, et qui est le nom de la même ville. Le sens général de la phrase n'en est du reste pas changé.[1])

Je passe sur la lecture de A. qui n'est évidemment qu'une transposition du pronom que n' a aucun autre texte.

. Dans tout autre texte que celui de Nebseni ce mot voudrait dire *le dieu d'Amsesennu*, mais, comme je l'ai indiqué ailleurs (Zeitschr. 1873 p. 26), le déterminatif est employé dans ce papyrus avec une profusion telle, qu' il est impossible de conclure de sa présence qu'il s'agit d'un personnage divin. Comme l'a fait remarquer M. Lepsius, la préposition fait partie du nom de la localité.

A propos de la variante suivante, je cite de nouveau tous les textes.

A.

B.

C.

D.

E.

Les deux papyrus thébains que Mr. Lepsius cite en note donnent aussi des variantes analogues. Nulle part nous ne trouvons dans les anciens textes le verbe *détruire:* il s'agit d'un tout autre acte. Je n'insiste pas sur la variante (A). Cet endroit du papyrus de Nebseni est un peu gâté et je ne suis pas parfaitement sûr du mot. La traduction de cette phrase serait donc suivant B, C, et D: *lorsqu' il plaça les mesu beteš sur la hauteur d'Amsesennu*, et suivant E. *lorsqu'il plaça les mesu beteš comme dieux, en qualité de dieux d'Amsesennu.* Ces deux leçons ont beaucoup de rapport entre elles; car placer quelqu' un sur un ; c'est, comme le Livre des morts le mentionne ailleurs, lui donner d'être (85. 10); et bien loin de le détruire, c'est plutôt en faire un dieu. Le sens général serait donc: lorsqu'il fit des Mesu beteš les dieux d'Amsesennu.

Mais qu'est ce que les . Je ne crois pas qu'il faille prendre dans le sens strict de fils; il me semble qu'on peut l'entendre dans un sens figuré comme en hébreu בֵּן dans l'expression בֶּן חַיִל *fils de la guerre* pour *homme belliqueux. Mesu beteš „les fils de l'impuissance“*, seraient *les inertes, les impuissants par excellence.* En effet le sens primitif de est *s'affaisser, devenir impuissant, être impuissant, paralysé* comme l'homme en proie à la terreur (cf. Brugsch dict. p. 446.). Ra fait des impuissants les dieux d'Amsesennu; voilà à quoi nous conduit l'analyse philologique. S'il est permis de s'aventurer un peu dans l'interprétation du symbolisme égyptien, je dirai que les Sesennu, les 8

[1]) Malgré la grande beauté de l'écriture et des vignettes, le papyrus de Hunefer ne doit être employé qu'avec prudence surtout à mesure qu'on approche de la fin. Il s'y trouve des variantes curieuses, comme celle-ci: pour . Le *petrefsu* y est écrit:

dieux étant suivant Mr. Lepsius les 8 éléments, faire des impuissants les dieux d'Amsesennu, c'est faire naître ces 8 divinités, c'est changer une matière inerte et impuissante en 8 dieux, c'est distinguer les 8 éléments qui jus'qu'alors n'avaient ni énergie ni activité, parcequ'ils faisaient partie du chaos dont nous avons trouvé l'existence établie par ce qui précède.

J'espère que ces deux exemples et surtout le premier auront fait ressortir l'intérêt qu'a souvent une simple variante. Si nous voulons jamais arriver à une connaissance un peu exacte de la mythologie égyptienne, il faut remonter aux anciens textes du Livre des morts.

Genève, le 25. Mai 1874. **Edouard Naville.**

Notes on the Mayer Papyri.

By **C. W. Goodwin**.

The Liverpool Museum contains two papyri of the judiciary class, both of great importance. In a former note (Zeitschr. 1873. p. 39.) I have given a few specimens of the valuable hints to be extracted from these papyri. — I now propose to add some further notes.

1. The papyrus Mayer A is written on both sides, and contains twelve pages of text. The handwriting is very indifferent, and one might suppose that this was the original draft of the notes taken in court, and written with great haste. — The writing bears great similarity to that on the back of the Abbott papyrus, and I strongly incline to think that both are the work of the very same scribe. — The Mayer papyrus is dated in the first year of the king (name not given), the endorsement on the Abbott papyrus is dated the 1st year of the king coinciding (it is said) with the 19st year. That is, it was the 19th year of Rameses IX and the 1st year of Rameses X. — The Mayer papyrus contains fifty or sixty proper names, and of these more than thirty are found in the list on the back of the Abbott papyrus. — The crime of which the criminals in the Abbott endorsement were accused, was the robbing of certain houses called [hieroglyphs] *pa-u-sta*, and this is precisely the subject of the Mayer papyrus, only as the former document is dated in the month Thoth, while the latter is in the month Mesore, of the same year, it may be that a different investigation is referred to. —

2. The examining magistrates in the Mayer papyrus are three (or four), of whom one is [hieroglyphs] judge [hieroglyphs] Nebmara-necht. Another is named [hieroglyphs] Sa-pa-meri-amen, and the [hieroglyphs] Pa-tahuti. The name [hieroglyphs] is found in the endorsement of the Abbott papyrus. He was the judge before whom certain of the accused were brought, Abbott, p. VIII. first col. l. 20. He is also mentioned in the body of the papyrus (Pl. IV. l. 15.) as the judge who conducted examinations in a similar matter in the 14th year of Rameses IX.

3. [hieroglyphs] *pa-sta*, house of the corridor, is one of the numerous names for the group of sepulchral chambers, of which the [hieroglyphs] or sacred gallery was a leading feature. See Chabas, Mélanges Egyptologiques 3me Série, Tome II. p. 188. — The pa-sta in question

was that of , — Rameses II. Besides this another tomb had been robbed entitled The fig. appears to be the numeral 40 (in Hierog.). Hence it would seem that the title of the tomb of Seti I., was the Forty-house, a term which I am quite at a loss to explain. Both tombs however are included under the name of , the corridor-houses.

4. These two tombs are described (ll. 2. 3.) as "being adjacent to the treasury of the house of King Userma-ra Neb-ma-ra". Who this king was is open to doubt. Both Amenophis III. and Rameses VI. were named but neither name has been found joined with the title . A place called the house of king Ma-neb-ra is mentioned in the Ostracon No. 5627 (Pl. XIII. of the Brit. Museum publication) and is plainly a temple and not a tomb. The probability is that this is the same house as that mentioned in the Mayer papyrus, and that Amenophis III. is the being meant. — The name on the ostracon is written, it will be seen, Ma-neb-ra, not Neb-ma-ra, and the name of Amenophis III. is actually sometimes found written in this manner though only, I believe, for the purpose of tasteful or reverential arrangement, the figure of the goddess. Ma being placed before neb, on the same principle as ⊙ is placed first in the cartouche *honoris causâ*, through pronounced last. — There can be little doubt that in the names both of Amenophis III. and Rameses VI., the proper arangement is Neb-ma "lord of truth", and not ma-neb which means "all truth". — The grave of Rameses VI. is mentioned in papyrus Mayer B. l. 8. —

5. It appears that a certain officer or employé of the class entitled *aān*, had given information to Nasamen the chief of police to the effect that six men were about to rob the tombs. Nasamen went and caught the men on the spot. He then reported the affair to the magistrates, and the consequence was the examination both of the accused and a great number of other persons who from their position were supposed likely to know something about the matter. The mode of examination does not do much honour to Egyptian law. The following procedure was adopted in nearly all cases, whether of persons accused or mere witnesses. (page 2. l. 1.) . "There was brought up the aān the thief Nasmentu; he was examined with blows of the stick. The bastonnade was given upon his feet and hands. There was administered to him an oath by the king's life, to prevent him from speaking falsely."

The word *baťara* stick is sometimes written *baťana*. The latter reading is found in the Amhurst papyrus lately published by Messrs. Birch and Chabas. (Mélanges Egyptologiques IIIme Série, Tome II.) Both modes of spelling occur in the Mayer papyrus.

For *maku*, bastonade, we find in many cases in the Mayer papyrus the word , sometimes written *mani*. In the Amhurst papyrus (p. 3. l. 6) the word appears to be written *maa* but I suspect that *mani*

is the true reading here. — It appears to me that *maku* and *mani* are merely more specific expressions for the general term *kankan em baťara* beating with the stick, and that no distinct kind of torture is intruded.

χešbu. — This word appears to mean to oblige, to compel by a strong motive, namely the fear of the penalties of perjury. In a great many cases the word "to compel him" are omitted, and the text runs: "There was administered to him an oath by the king's life not to speak falsely". — It is to be noted that we have in this word the very unusual combination of the letters and , remarked upon by Messrs. Birch and Chabas à propos of the word which occurs in the Amhurst papyrus. (Mélanges Egypt. III. Série, Tom. II. p. 9.) χešbu occurs too often in the Mayer papyrus to lean the smallest doubt about the correctness of reading.

We thus find that the regular course of examination whether of an accused person or of a witness was to administer a sound bastonnade first, upon feet and hands, and then a solemn oath to speak the truth. This process was applied to women as well as men, as appears by an instance in our papyrus. — In a few cases the bastonnade appears to have been for some reason omitted. We must therefore give up all idea of the mildness and humanity of Egyptian judicial proceedings. They were much the same as those which prevail in the arbitrary tribunals of Eastern officials to the present day.

6. *hauu.* This word occurs in the following collocations. p. 1, l. 9. 10. "What was the manner in which those wentest together with the men who were with thee, *to break* into the corridor-houses?" In pags 3, l. 3, 4, instead of *år-hauu* we have the word *ušauša*, used in a precisely similar context. The meanig of this word, "confringere, conterere" is well-known: *år-hauu* must mean the same thing.

We find it also used in the meaning of "expend, consume or make away with". Thus p. 1. ll. 23. 24. a person under examination says.

"I went and found the things, I with five others (lit. the sixth person). I took one "māau of them. I have spent it". — In another case the witness says "I sold the things". So in the papyrus Abbott, p. 4. "I took some of the things, I have spent them". — In the passage Abott p. 5. l. 17. I think we must translate "to cause the king's men to visit all the spoliations which ye have done". — See Chabas, Mélanges IIIme Série, Tome I. p. 100, where my learned collegue translates subir procès, or, faire procès, a rendering which can hardly be sustained, on consideration of the passages adduced from the Mayer papyrus.

7. *han*, to confess. The use of this word in the sense of consent, annuere, is well known. In the following passage it must be translated "confess". — Mayer A. p. 1. l. 19. — the chief of police calls upon the judges to examine a certain

person, with the usual accompaniments of the bastonnade and an oath, "for I say, he will confess with his mouth, saying: It was I who did the deed." —

8. Mayer A. p. 2. l. 4. a witness says "The āān Pahannui took me, and made me carry some grain. I brought one *ārku* of *aka*". The word *ārku* is probably the same as *ākru*, B. M Ost. No. 5630. l. 5 (Pl. XIX.). The meaning is a box, bag or measure of some kind. *āka* occurs 4 Anast. $\frac{1}{10}$ in a list of various grains. It may be compared with the Coptic ⲟⲕⲉ sesamum.

9. The phrase *men mesu ment* equivalent to ὁ δεινα υἱος της δεινα was pointed out by me many years ago, in Chabas, Mélanges Égyptologiques 1862. p. 108, and I then remarked the connexion between the Coptic ⲡⲁⲫ-ⲙⲁⲛ quidam and the Egpytian *men*. The Mayer papyrus A. furnishes a form still more close to the somewhat strange ⲡⲁⲫ-ⲙⲁⲛ. In pap. 3. l. 6. we have i. e. "Mesore, the 17th day, was held an examination of *certain* of the the thieves of cemetery". — The phrase *pa-men* evidently means — quidam, certain ones. — It occours again p. 12. l. 1. Here stands for the word *men*. — *Pa-men* also occurs in ll. 11, 12 and 18. of the same page. In page 11. ll. 17 and 18 we find alone without prefixed to a proper name thus a certain Pasuti i. e. a certain man named Pasuti. a certain artificer named Pentaur. In the endorsement on the Abbott papyrus is twice used apparently in a similar way. Col. 1. i. e. "Tattu-em-shen-nebau (other wise called) Amen-aru of Diospolis, a certain son of Per-pa-nifu-amen of Diospolis". Again col. 2. 1 5. i. e. "the scribe Piaa-em-ta-umet, a certain son of Piaa-em-ta-umet (son of?) Pi-ur-aa". — My friend Mr. Chabas reads these names differently, but it will be seen on referring to the text, that there is room for a difference of opinion, owing to the wretched scrawl which the scribe has permitted himself to use. Piaa-em-ta-umet means the great one of the tower. — In these instances the words "a certain son" would imply that there were more sons than one of the father named.

10. The eye with eyebrow, the determination of *putrà* to see, is used repeatedly in the Mayer pap. A. for the word *putrà*. p. 2. l. 6. "When I introduced myself into the hole (or cellar), I saw the servant Taui-sherau, who was within."

11. The words or seem to mean "to descend down". p. 2. l. 5. "When I was descending down, I heard the voices of the men."

p. 12. l. 21. ... "But while I was descending down, I found the *ab* Tauisherau the servant . . . crouching (?) in the granary". — Both words naχai, descend, and peχpeχ, which I translate conjecturally "crouch", are new to me.

It may be observed here that the term *āb*, usually translated priest, is applicable to the very lowest of the sacerdotal fraternity. In many cases these abs were mere menials. Thus in 8 Anast. 22/4 we find one employed by a scribe as a letter-carrier.

12. The proper and original meaning of *āb* is no doubt, pure, washed. — We find it frequently used in the sense of "innocent" in the Mayer papyrus A. Thus p. 3. l. 13. ... "he was found innocent of the thefts; he was set at liberty."

Steles of the XII. dynasty.

By **S. Birch.**

In the British Museum are several steles or sepulchral tablets of the 12th dynasty which have come from the the great Cemetery of Abydos. Many of them have been published by Mr. Sharpe and as on the whole they offer much information on the sepulchral rites and history of the period, I propose giving extracts of the most important portions for the philology of these tablets.

One of the first philological variants to which I shall again call attention is the word generally read *Hut*, especially in the meaning or name of the winged disk . The object is a tongue and the values given to it are *beh*, *hu*, *he*, but it appears at the time of the 12th dynasty to have had the value of *tebut* which I have mentioned elsewhere. This word *tebut* is applied to the stand or table which held the sepulchral offerings placed before the dead. In tablet Brit. Mus. No. 558. it is written *tebat* and on tablet No. 563. *tebat*, the character the mat or edge of table, generally found as the phonetic *hetp* being here used as a determinative, and representing the edge or margin of a sepulchral altar or table with the spout through which the water of libation ran off. In tablet Brit. Mus. No. 559. the same table is called *tebat*, proving that = . This would appear to give to the value of *ba* or *teba*, but in any case it is evident that ought not to be read *Hut* but *Tebat* and that the word has a connection with the meaning of the Solar orb. This value of the form *Teba* has been discussed by M. Brugsch, Wörterb. p. 1632—33. but not its connection with the so called Hut which probably means the *tebu* 'circle' or 'disk' cf. Brugsch Wörterb. p. 1630. 'The circular orb' or 'diks' coming out of the heaven.

Tablet No. 557. is dated in the 13th year of Amenemha III. It is dedicated to Osiris for User(t)sen-snabu a superintendent of the house of *uab rut*, but what particular persons there were, I do not know. Tablet No. 558. is dedicated

to Osiris for Ki son of Merta. Ki was a royal relative or acquaintance *suten-rekh* and a ,lieutenant' or 'second'. He states he did the kings order daily *ai em . . . ha en hesp* 'coming from the city going into the nome' and adds *anuk tet nefer-t nem merrt suten kherp en tus sa en her ta-f en u* I was one whose word was good, seconding the wishes of the king, protecting a person from the oppression of his superior, by my favouring a person". That is taking the word *uthu* in the meaning of favour.

The tablet Brit. Mus. No. 559. is for Anharnekht as uperintendent of the 'account of the grain' *mer hesb bati* and has the usual sepulchral inscriptions and a proscynema to the one dwelling in the West *em pert aat* "on [the festival of] the great manifestation" or appearence and also to Ap-heru or Anubis *em pert apt* "at the [festival of the] first manifestation". It does appear from this tablet when these took place, that of Osiris is mentioned elsewhere but the 'first appearance' or 'manifestation' of Anubis is, I believe, unknown.

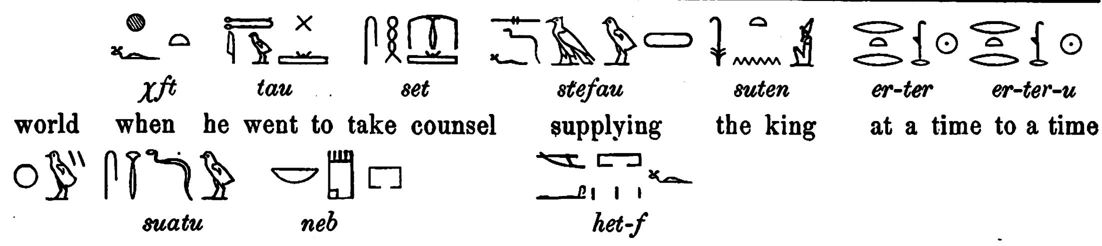
The tablet Brit. Mus. No. 560. is dedicated to Osiris for a superintendent of builders or architect Harkhen or Bakkhen. The only thing remarkable in it is the variant in his name of the arm for *khu* his name being written and Tablet Brit. Mus. No. 563. is of the period of the 11th dynasty. It is dedicated to Osiris for *mer khatem suten rekh menkh skher-f men khen em tat bau Antef Akar ankhu-khu.* The chancellor, regal acquaintance, laying his [the king's] plan, superintendent of the palace of the Establisher of Spirits, Antef, Akar-ankh-khu". This gives the standard title and name of one of the Antefs although not mentioned as a king nor his name Antef encircled in a cartouche. The name *tat bau* like *āa bau* the standard of Amenemha III. shows that Akar-ankh-hu was attached to one of the palaces of this local 11th Theban dynasty. The standard of Antef is unpublished. The tablet No. 566. Brit. Mus. is dedicated to Osiris for Sebaktata a, prince, duke or chief, counsellor *smer* and *mer shent* "superintendent of tunics" or "clothes" contains in its text some unusual descriptions of the functions of that officer.

rpa ha her s-šta en as-t em net amen hat
prince chief in the secrets of the chamber in putting away the dissembler

sa sa er tep ru-f s-ha naf χet am s tata
knowing a person to declare to reveal the breast what is in it making

baš hati am-t n-af pehti-f aa χut kat
to pour out the heart has eaten he penetrates the sole apartment, staid in the seat

em satf hru sem get ua her maa em bah neb-tati
the court daily heard the word alone in sight before the lord of the



improving for the lord of the palace his store houses.

That is: "The prince, chief of the secrets of the chamber, putting aside the dissembler, a person who knew how to bare his breast of what was in it, making the heart pour out to what it had digested, penetrating the sole chamber, dwelling in the seat of the palace, daily hearing what was said, alone seen before the king when he took counsel, supply the king from time to time improving for the lord of the palace his stores."

An Assyrio-Egyptian synchronism.

Ramessu XII tells us, that, when he was in Nehrin, receiving his yearly tributes, the king of Baχtan appeared amongst his tributaries, and presented to him his eldest daughter, who pleased him so much, that he made her his first royal consort, gave her the name of *Nofrura*, and solemnized for her all the rites of a queen, on his return to Thebes.

In his 25th year[1]), Epiphi 22, an embassy came from the king of Baχtan, requesting the help of a skilful physician on behalf of his younger daughter, Bentrešt. Accordingly a royal scribe Totemnibi was sent, but he found that the princess was possessed by an evil spirit, and he could do nothing for her.

In the 26th year, Paχons 1, another embassy came, soliciting the help of a god. A god, accordingly, after he had received permission and requisite faculties from his superior, was sent in his great ark, with five boats for the Nile-voyage, and a car and a numerous escort of cavalry for the land-journey, in which a year and five months altogether were spent. The object was successful, and the king of Baχtan, unwilling to part with his benefactor, detained him for three years and nine months; until, terrified by a dream, in which he had seen him rising from his ark in the form of a golden hawk, and spreading his wings as if to fly to Egypt, he sent him home with all honour. The god reached Thebes in the 33rd year, Meχir 19, thus occupying eight months on the journey, if the king's accession was between Paχons and Meχir, (otherwise, a year more).

"The Assyrians", says Macrobius, "celebrate with great pomp, in the city of Helio-"polis, the worship of the Sun under the name of Jove. The image of the god was "brought from a city of Egypt also called Heliopolis in the reign of Senemares or Sene-"pos. It was first brought by Opias, embassador of the Assyrian king Deleboris, and by

[1]) It is "15th" in the text; but I cannot suppose that the princess was left to suffer so many years between the discovery that she was possessed, and the request for a god to be sent to her. I therefore correct „25th" and so suppose that over nine months were occupied by the physician's journeys, and his fruitless attendances on the patient.

"Egyptian priests, the chief of whom was Partemetis. After having been kept some time "amongst the Assyrians it was conveyed to Heliopolis." [1])

It is clear that these two narratives, of an image having been brought from Egypt by a foreign embassador and Egyptian priest, detained for a time, and then restored, relate to the same events. The Sun, under the name of Jove, is of course Ra under the name of Amon, a sufficient indication of the city whence the god originally came; though, in Heliopolis we have probably the name of the city where the river voyage ended, and the land-journey began. The god χunsu as the third of the Theban triad, represented Hor, (with whom he is elswhere identified), the "young" or "rising sun"; and his solar character is shown by the form which he assumed in the dream of the king of Baχtan. The names of the Egyptian king represent the thronename and title of Ramessu XII, quite as well as the lists of Eratosthenes, Africanus and Eusebius, and the Canon of Ptolemy usually represent the names of Egyptian and Babylonian Kings [2]). The land of Baχtan must have been in the neighbourhood of Nehrin, and the late Chev. Bunsen called attention to the fact, that the district of which Mosul is the capital bears the name of Baχdinan to this day. That it was a Semitic land is indicated by the name of the princess. It remains only to identify the King of Assyria.

In a former communication I have given my reasons for believing that the commencement of the XXIInd dynasty could not be later than B. C. 976. The duration of the XXIst is said to have been 130 years; but if 21 years, the difference between Eusebius' and Africanus' statements as to the reign of its last king, be taken to represent his contemporaneity with the first of the XXIInd, the duration of the dynasty, independently, will be 109 years. The first kings of this dynasty were contemporary with the successors of Ramessu XIII, and as he reigned 17 years and some months, (at least), 976 + 109 + 18, will give us B. C. 1103 and 1111 as approximate dates for the 33rd and 25th years of Ramessu XII.

The king of Assyria at this time was undoubtedly Tukultipalesar I. He was defeated by Marudukiddinaχi, king of Babylon, 418 years before B. C. 689, (the year of Sinaχi-irib's destruction of Babylon), and as he had previously enjoyed several years of success, his accession may well be dated about B. C. 1125. The names of his four immediate predecessors, — Adarpalesar, Assuridilil, Mutakkilnusku and Assurrisilim, in strict genealogical sequence, — and of his immediate successors, — his sons, Assurenkala and Samsibarku, — are known; so that from B. C. 1220 to 1080, Tukultipalesar is the only king of whose name Deleboris can be supposed to be a corruption. That he is the king in question, the fact that he had friendly intercourse with Egypt, renders as certain as any thing of the kind can be.

The broken obelisk in the British Museum [3]) is certainly of his reign, for in the

---

[1]) Saturn. I, 23.

[2]) The most instructive example of one of these ancient names corrupted by the Greeks is that recently discovered by Mr. George Smith, — *Ubaratutu*, father of Ξίσουθρος (the phonetic reading of whose name is still a desideratum). For this we have, in Syncellus, two forms 'Οτιάρτης and 'Αρδάτης. Both, we now see, are imperfect; in the former *οτι* has been made out of *οπ*, and a syllable is wanting in the middle; the latter is defective at the beginning. 'Οπαρτάτης would fairly represent the old Chaldaean name.

[3]) W. A. I. vol. I. 28.

second column, l. 34 its author says, "the palace of the city Ad[1]) which Assurrisilim "(King of Assur —) had made, did not (complete) —", and thus shows that he could be no other than that king's mighty son and successor. Thus as Tukultipalesar, in his inscription at the sources of the Tigris calls himself "conqueror from the great sea of the land of Aχarri, (i. e. the Mediterranean), to the sea of the land of Nairi", so does the author of this obelisk speak of his exploits in the Mediterranean, — "in ships of Aruad he rode, narwhals on the great sea he killed". This king, then, goes on to say, — "great monsters[2]), crocodiles, an ox of the river, animals of the great sea, the king of Muṣre sent, men of his land fed."

It was then Tukultipalesar I who had these friendly relations with Ramessu XII; and as it is not likely that the events of our story occurred after his defeat by Marudukiddinaχi, B. C. 1107, we may raise our approximate date a few years, with a possible margin of about ten years upwards.

B. C. 1116, 25th year of Ramessu XII,		first embassy from Baχtan.
1115, 26th	„ „	departure of the god to Baχtan.
1110, 31st	„ „	his return to Egypt.
1108, 33rd	„ „	his arrival at Thebes.

Now as Tukultipalesar was a great conqueror, he was certainly not a tributary of Egypt in the days of his success, when he gave his daughter in marriage to Ramessu XII, and the visit of the latter to Nehrin was not that of a sovereign. Now do I think, (with the late Chev. Bunsen), that it was a visit of homage, in which he received some presents in return for his own tributes. The alternative seems far more probable, that it was a visit of a friendly and commercial character, in which the produce of Asia was exchanged for that of Egypt. We cannot accept, without very great reserve, the boastings of these ancient kings.

According to my computation of the chronology of Israel, the ark of יהוה was taken by the Philistines B. C. 1122. Could Tukultipalesar, who sailed on the Mediterranean in ships of Aruad, have heard of the events, lower down the coast, at Asdod, Gath, and Ekron, which compelled the Philistines to restore that ark? Such knowledge would well account for the terror which his dream excited, and for his prompt restoration of the Egyptian god to his own land, — might even have suggested his dream.

Daniel Hy. Haigh.



(Continuation. s. ob. p. 55.)

"The great χetta" first appear on the monuments of Egypt, paying tribute to Totmes III, in his 33rd & 42nd years; and they were then in Palestine, for after receiving

[1]) Perhaps "metropolis" for *ad=abu* "father", — "father city".

[2]) *Paguta;* I can only connect this word with בעתה "terror". — *Namsuχa;* this is genuine Egyptian, the plural article [hieroglyph] prefixed [hieroglyph] "crocodile". — *Karan nari* is, of course, the hippopotomus. — These were some of the treasures of his zoological gardens.

their tribute the king went along the way of the sea. They encountered Ramessu II, in the neighbourhood of Kedes. This city was built on an island in the Orontes, and there can be no doubt of its identity with the ruins of an island in the lake of Kedes, about 6 miles above Hums; an embarkment, (once traditionally referred to Alexander the Great), having formed the lake, and reduced the extent of the island. The Χetta were then a very powerful nation; nothing in their history shows their importance so much as the fact, that after protracted conflicts with Seti and Ramessu, they were able to make a treaty with Egypt, at the height of its glory, on terms of perfect reciprocity. We shall see that they were then in precisely the same position as in the time of Tukultipalesar I.

Their confederacy, opposed to Ramessu II. in his 5th year, embraced the three nations named in the phrase I have placed at the head of this article. So we are told in general terms. But in the Sallier papyrus we have two lists, giving together twelve local names; and in the epigraphs over warriors slain in the battle of Kedes, we have five others. Admitting the possibility of their having been aided by neighbours, most of these should correspond to one of the three national names of the confederacy.

1. Χetta. , ארוד *Arvada* now Ruad, or *Arda* named amongst the cities of Hamath in a list of Takultipalesar II.

, Arul (37. 6. N. 37. 33. E).

, Zaweitineh, about 20 miles northwest of Kedes.

, חלבון, Aleppo.

, on the Orontes (36. 45. N. 36. 31. E.)

, *Lake*, a country often mentioned in the annals of Assurnazirpal, west of the upper course of the Euphrates, extending to the sea, about lat. 36. N.

. We seem to have a trace of this people in the name of a mountain range between Syria & Asia Minor, Durdun Tagh.

, כרכמיש, *Gargamis*, (usually in the Assyrian inscriptions, but occasionally *Kargamis* and *Garkamis*), now Rum-kalah, (37. 16. N. 37. 51. E).

This important place was certainly in a high latitude, on the western bank of the Euphrates. To reach it, the kings of Assyria always crossed the river. When Salmanuris did so, it was in the course of his wars with Aχuni of Bil-Adini, whose kingdom was on both sides of the river about lat. 38. N., and after plundering his cities, he visited Sangor of Gargamis next. Sangor was twice opposed to him in battle; first in confederacy with Aχuni. Sapalulmi of Patina, and Χanu of Sav'la; and again, with then, and Piχirim of Χiluka (Cilicia), Puranate of Yasbuḳa, and a king of Ḳui. There is no connexion with Hamath, the king of which, when in conflict with Salmanuris, was supported indeed by Aχabbu of Su'la (variant for Sav'la), and by a confederacy in other respects entirely different from the above. The following list, (W. A. I. vol. II. 53), of cities of Syria, following generally an order from south to north, shows Gargamis above Kummuχ, and below Ḳui, Lake, and Sav'la.

"Dimaska, Garnini —, Χamattu (חמת Hamah), Χaturikka (חדרך), Manṣuate (kalat "Maṣṣyad, about 18 miles west of Hamah), Du'ru, Ṣubi (צובה), Χamatu (חמת־צובה), Duran "— Savalla, Lake, ḳui, Gargamis, Kumuχa, Kar —".

The position of Gargamis is thus clearly indicated. Bir, which has been thought of,

is on the eastern bank of the Euphrates, and therefore will not answer. Rum-kalah, first proposed by the late Dr. Hincks is the only possible identification.

, the name of the people to whom and belonged, is *Du'ru* of the above cited list. There is a Deir Soleib 5 miles west of Kalat Maşşyad.

, the home of . As the very similar name, , has the variant , this may be *Χunuśa*, the capital of Ḳumani, (bordering on Kummuχ), mentioned in the annals of Tukultipalesar I.

, the home of . This may be the ancient *Tonosa*, modern Tunus (39. 9. N. 36. 40. E.) also in Ḳumani.

2. Nehrin. . It seems more natural to identify this people with the מש of Scripture, of whose name the *mons Mosius* of the old geographers is thought to have preserved a trace, than (with the late M. de Rougé) to connect them with Mysia. The modern Moosh, (38. 40. N. 41. 30 E.) may also represent this name.

. This may be *Pateśi*, named in a list of towns of Chaldæa (W. A. I. vol. II. 53). . *Κιρκήσιον*, Kerkisyeh, on an island at the confluence of the Euphrates and Khabur.

. This must be a variant of (Amunhotep II.), (Amunhotep III.) (Ramessu II.), certainly in Mesopotamia, perhaps Tekrit on the Tigiris.

3. Kuti. This is a national name as clearly as Χetta and Nehrin are. The Kuti are first mentioned on the triumphal stele of Totmes III., after the recital of his having gone round the great river of Nehrin, whence we may infer that they were neighbours of the people of Mesopotamia. I have no doubt but that they were the Gati or Kute of the Assyrian monuments, the Goths of later history.

In a list of foreign lands, (W. A. I. vol. II. 50.), we have *mat Gutium* (Akkadian) = *mat Guti* (Assyrian), preceded by *Amurre*, *Subarti*, and *Elam*; and again *Naksuanna*[1]) *ki* = *Gutium ki*, preceded by *Subartum*. On annother tablet (II. 48), we have *Naχsuanna*[2]) = *ḳutu*. In the tablet of geographical synonymes, we have *mat Nizir* = *mat Guti*. Thus *Gutium*, *Naksuanna* or *Naχsuanna*, and *Nizir* were Akkadian names of this land; *Guti* and *Ḳutu* Assyrian; and they are mentioned before or after *Subartum*, the land which was invaded by the Kaskaya and Urumaya forces of Χatte in the time of Tukultipalesar I.

The flood-tablets, translated by Mr. Smith, tell us that the ship of Sisithros rested

---

[1]) The first character is . I think it must be intended for the following. If not I should take it for a variant of the character which expresses *nak*.

[2]) The first character is . It evidently corresponds to the archaic *naχ*, (in the Elamite inscriptions) as corresponds to the archaic *ka*. It has an Akkadian meaning *gisgal* = *kuśśu* "throne"; and as *gisgal* appears as a gloss after *nak* and *su* of the last (which are too close to allow of its being written between them), I think that character must be intended for this. The only other word I remember in which this sign occurs is the Akkadian correspondent of the Assyrian word *Sutu* "South". That this is *naχtu* is very probable; for in II. 32 we have *Sutatum* and *naxtum* consecutively as translations of the Akkadian substantive *śidu* and adjective *śiduga*, which of course differ in meaning no more than "worth" and "worthy".

on a mountain of Nizir. Berossus, certainly familiar with all the traditions of his people, and Abydenus the historian of Assyria, said that it was stranded in Armenia; and knew (as did also Nicolaus of Damascus), of a precise mountain, on which it was said that fragments of the vessel were extant in their time. I presume, then, that the mountain of Nizir was in Armenia. It is true that Assurnazirpal, on his way to Nizir, crossed the lower Zab, but his object doubtless was to avail himself of the Kurtak pass through the mountain range, and so have a country more practicable, than that directly north of Assyria, for the march of an army, of which chariotry formed an important part. Josephus said that a city at the foot of the mountain of the ark, had an Armenian name, signifying *Ἀποβατήριον*, and this doubtless was the Idscheuan of Moses of Khorene, now probably Getscheuan, about 70 miles northwest of Ararat. About 50 miles south-east of Ararat is Nakhitscheuan, certainly Ptolemy's *Naxuana*, and (under all these circumstances) as certainly the *Naχsuanna* of the tablets; answering to all the indications, which the Assyrians annals furnish, of the situation of the land of Guti. I do not find any notices of conflicts between the Assyrians and the Guti, but Tukultipalesar II. records three deportations of Ḳute women to cities of Hamath and others, and in each instance they were accomponied by Sangibuti women. As Bit-Sangibuti is named after Namri in the list of his eastern conquests[1]), it cannot have been far from Lake Urumiyeh, and the Kute must have dwelt somewhere in that neighbourhood.

[1]) I have no doubt of the correctness of M. Lenormant's identification of the places named in this expedition as far as Arakuttu. But there, I believe, the return began, and I would propose Gigan (28. 45. N. 59. 20. E.) for *Guginani*, *Bit Sakbatti* on the borders of Elam, Ruatmek (33. 32. N. 50. 51. E.) for *Silχazi* or *Ruad*, *Duru* in Elam for *Dur*, Usmijan (34. 15. N. 49. 26. E.) for *Usnigani*, Shekru (39. 15. N. 43. 55. E.), for *Sikra*; thus bringing the king back towards Assyria by a route south of his outward course. I see no difficlty in identifying *Parśua* of the earlier inscriptions with *Parśua* of those of Darius. Whilst the power of Elam was unbroken, the Persians must have occupied a territory very different from that which was theirs when their history begins. (To be continued.)

Erschienene Schriften.

Linant de Bellefonds-Bey, Mémoires sur les principaux travaux d'utilité publique exécutés en Egypte depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours; accompagnés d'un Atlas, renfermant neuf planches grand in-fol. imprimées en couleur. Paris, Arthur Bertrand. 1872—73. 620 pp.

G. Maspero, La stèle égyptienne du Musée de Rennes (extrait du tome IX. des Mém. de la Soc. Archéol. d'Ille-et-Vilaine). Paris. 1874. 8. 13. pp.

Transactions of the Society of Biblical Archaeology. Vol. II. Part 1 and 2. London. Longmans. 1872—73. 364 pp. — A. H. Saice, The synchronous history of Assyria and Babylonia p. 119—145. — I. W. Bosanquet, On the date of the fall of Nineveh and the beginning of the reign of Nebuchadnezzar. p. 147—178. — C. W. Goodwin, Translation of an Egyptian hymn to Amon, p. 250—263. — P. le Page Renouf, Note on Egyptian Prepositions. p. 301—320. — C. W. Goodwin, Hymns to Amon. p. 353—359. — (cf. Zeitschr. 1873. p. 40.)

Τάσσος Δ. Νέρουτσος, Αρχαιολογικαὶ ἐν Αἰγύπτῳ ἀνασκαφαὶ καὶ ἀποκαλύψεις ἐν περιλήψει ἐκτιθέμεναι. (ἀνατύπωσις ἐκ τοῦ „Ἀθηναίου" τοῦ 1872 καὶ 1873.) Ἀθήνησιν. 1873. 8. 125. pp.

Orientalisten-Kongress in London.

Mitglieder welche Mittheilungen an den Kongreſs zu machen haben, werden gebeten das Comité vor dem 15. August davon zu benachrichtigen, und dieselben entweder an Prof. Robert K. Douglas oder W. R. Cooper, 22. Albemarle Street, W. zu adressiren.

Leipzig, J. C. Hinrichssche Buchhandlung. — Verantwortl. Redacteur Dr. R. Lepsius, Druck von Gebr. Unger (Th. Grimm) in Berlin.

Zeitschrift
für
Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von **Prof. Dr. R. Lepsius zu Berlin** (Bendler-Strafse 18)

unter Mitwirkung von **Prof. Dr. H. Brugsch.**

Juli u. August. Preis jährlich 5 Thlr. **1874.**

Inhalt.

Hieroglyphische Inschriften
in den Oasen von χārigeh und Dāχileh.

Herr Hofrath *Rohlfs* hat die Güte gehabt mir eine Anzahl Photographien zu übersenden, welche auf seiner Wüstenexpedition in den Oasen χārigeh und Dāχileh von dem Photographen H. *Remelé* genommen wurden. Die Inschriften sind allerdings in sehr kleinem Mafsstabe, aber doch scharf und deutlich, so dafs sie wenigstens, so viel die Originale nicht selbst schadhaft oder in gar zu rohem Stile gearbeitet sind, meistens durch die Lupe erkennbar werden. Jedenfalls sind es völlig authentische Reproduktionen jener Wandbilder, die wir jetzt der Unternehmung des Herrn Rohlfs verdanken, und es ist wohl zu erwarten, dafs sie mit den Berichten der Expedition publicirt werden.

Die mit χārigeh bezeichneten Blätter scheinen alle dem grofsen Tempel in der Nähe der Stadt el χārigeh, anzugehören. Sie sind nicht numerirt und nicht nach den einzelnen Theilen des Tempels, denen sie entnommen sind, bezeichnet; doch habe ich die meisten nach der Beschreibung des Tempels bei Hoskins nach ihren Orten vertheilen können. Von Osten her kommt man zuerst zu einer kleinen Arena, die von der entgegengesetzten Seite durch einige Stufen zugänglich war, sich also, wie das häufig bei den ägyptischen Tempeln der Fall ist, dem Tempeleingange gegenüber öffnete. Von hier aus folgen 3 Pylone, durch Widderreihen unter einander verbunden; der erste trägt die mehrfach publicirten griechischen Inschriften; der zweite scheint der gröfste zu sein; der dritte bildet den Eingang zu einem Temenos, welcher den Tempel umgab. Dieser dritte Pylon trägt den Namen des *Darius* auf den beiden Tafeln, die mir von den Innenseiten dieses Thores vorliegen, und zwar immer mit *einem* Schilde und den Titeln die sonst auf 2 Schilder vertheilt zu sein pflegen, nämlich: [hieroglyphs]. Auf einem der Pfosten steht, dafs der Bau in weifsem gutem Haustein ([hieroglyphs]) und die Thüren in Akazienholz[1]), ([hieroglyphs]) aufgeführt wurden.

Zwischen diesem Thore und der Tempelfaçade ist dann ein Vorbau dem Tempel

[1]) Diese Bedeutung scheint aus dem häufigen Determ. dieser Gruppe, der Schote [hieroglyph] hervorzugehn.

nachträglich, wie es scheint, vorgelegt worden, da er nach den Tafeln die Schilder des Königs *Neχtharḥeb*, des ersten der XXX. Dynastie, trägt. An zwei Stellen ist auch der Standarten-Name zugefügt; dann lautet die vollständige Legende, wie sie auch sonst bekannt ist: Man wollte früher in diesen Schildern den König Amyrtaeus wiederfinden, der bei Afrikanus die XXVIII. Manethonische Dynastie bildet; doch ist diese Meinung jetzt wohl allgemein aufgegeben, da weder Name noch Zeit damit stimmen. Amyrtaeus regierte eine Zeit lang unabhängig während der Herrschaft des Artaxerxes, und das zweite Schild des obigen Königs lautet *Neχt-ḥar-ḥeb*, griechisch etwa *Νεκ-ταρέβης* geschrieben, so daſs es von den Griechen leicht mit dem seines zweiten Nachfolgers *Νεκτανέβης* verwechselt werden konnte.

Auch der Haupteingang des Tempels trägt auf den Seitenpfosten der Thür Darstellungen des *Neχtharḥeb*.

Vom ersten innern Raume des Tempels, dessen Dach auf 8 gröſstentheils unvollendeten Säulen ruhte, liegen 2 Blätter vor, auf welchen der König in den zahlreichen Darstellungen der Süd- und der Nord-Wand überall *zwei* unausgefüllte Schilder führt.

Der zweite Raum enthält im Innern 4 Säulen; und 4 andere sind auffallender Weise in die nächste Scheidewand so eingebaut, daſs diese auſser zwischen den Mittelsäulen so hoch wie die Säulen selbst aufsteigt. Die Darstellungen dieses Raumes zeigen den König entweder mit *einem* den Namen *Darius* enthaltenden Schilde; oder mit *zwei* Schildern (A) in deren erstem auch oder gelegentlich wegbleibt, oder mit *einem* leeren, oder endlich mit *zwei* leeren Schildern. Auf der *Westwand* zwischen den beiden nördlichen Säulen steht vor dem Könige *ein* leeres Schild und hinter demselben folgen dieselben Titel, welche, wo zwei volle Schilder erscheinen, in dem ersten Schilde stehen nämlich diese: (B) und auf dem westlichen Theile der *Südwand* stehen über einer Thür, welche selbst die Ueberschrift von trägt, Darstellungen, in denen der König unten 2 volle Schilder, darüber 2 leere Schilder trägt; ebenso verhalten sich die Darstellungen auf dem nördlichen Theile der *Ostwand*. Gegenüber endlich, auf dem nördlichen Theile der *Westwand* führt der König zu oberst die beiden vollen Schilder, in der Mitte 2 Schilder, von denen das erste den gewöhnlichen Thronnamen enthält, das zweite aber leer ist; und zu unterst zwei leere Schilder.

A

B

Es folgt die Thür vom zweiten in den dritten Raum, die zwischen die Mittelsäulen eingebaut, in der Mitte aber nicht bedeckt, sondern nach oben offen ist. Hier erscheint auf der inneren südlichen Dicke des Eingangs unter dem Rundstab der König mit *einem* Schilde und den Titeln der Thronschilde Auf der gegenüberliegenden nördlichen Dicke ist dieselbe Inschrift, aber das Schild leer. In beiden Inschriften heiſst Ammon , wie in dem ersten der beiden vollen Schilder.

Aus dem dritten Raume liegen mir nur zwei Tafeln erkennbar vor und zwar von der Ostseite. Auf der südlichen Hälfte erscheint Darius mit *einem* Schilde, über welchem bald , bald steht. Daneben ist eine Darstellung, in welcher der König ein leeres Schild führt mit dem Titel und mit der Nachschrift

; dieselbe Bezeichnung wie hier führt auch der Gott Ammon, dem der König entgegentritt. Links davon ist noch eine andere Darstellung sichtbar, auf welcher ein leeres Schild mit den Titeln und erscheint. Auf der Nordhälfte derselben Wand führt der König auch nur ein leeres Schild.

Hierauf schliefst der Tempel mit einer Cella, die erst später in 2 Räume getheilt worden zu sein scheint. Die beiden Seitenwände, die mir aus dem ersten Theil dieser Doppel-Cella vorliegen, zeigen 7 Reihen kleiner Darstellungen übereinander. Die Südseite ist in ihrer ganzen Höhe und wenig beschädigt erhalten; auf der Nordseite ist der westliche Theil bis über die Hälfte herab zerstört, nämlich 4 Reihen, und auf dem östlichen fehlt die oberste Reihe ganz, die zweite halb. Dabei ist zu bemerken, dafs diese Zerstörung erst neuerdings stattgefunden haben mufs, da Hoskins noch die ganze Wand so vollständig wie die gegenüberstehende abgebildet hat. Auf beiden Wänden steht der König an der Thürseite jeder Reihe und betet die manigfaltigsten Gottheiten und ihre Symbole an. Er führt aber in allen Reihen leere Schilder, auf der Südseite von oben herab 1, dann 2, auf der Nordseite von unten hinauf erst 1, dann 2 Schilder.

Eine Tafel endlich giebt die äufsere Hinterseite des Tempels wieder. Diese enthält jetzt nur eine einzige grofse Darstellung, die links abgebrochen ist. Der König Darius weiht reiche Opfergaben dem also dem Ammon von Theben; hinter dem Ammon ist ein Arm der ihm folgenden Mut noch sichtbar; hinter dem König steht die Hathor.

Bemerkenswerth ist nun aber die über der Darstellung hinlaufende Inschrift, von welcher das Ende noch in klaren Zeichen so zu lesen ist:

Hier finden wir also ein zweites Thronschild vor dem Darius-Schilde, und zwar mit einem Namen der bisher noch völlig unbekannt war: *S-tut-Ra*, *aemulans Solem*, von *similem esse*, *simulacrum*, kopt. ⲑⲟⲩⲱⲧ. Was haben wir nun von diesem, was von den anderen Schildern zu halten, die ich aufgeführt habe. Man war bisher der Meinung, dafs der Tempel von Darius, dem Sohne des Hystaspes, nicht nur erbaut, sondern auch ausgeschmückt worden sei, bis auf die wenigen Zufügungen von *Neχtharheb.* Woher aber dann der Wechsel von einem und mehreren Schildern, die bald ausgefüllt, bald leer sind? Die allgemeine Regel war, dafs jeder König 2 Schilder führte, von denen das zweite den Prinzen- oder Familiennamen enthielt, das erste den Namen, den der König bei seiner Thronbesteigung annahm und, wie es scheint, von den Priestern mit einer gewissen Feierlichkeit erhielt. Dieser letztere Name war es auch, mit welchem der König bezeichnet wurde, wenn nur *ein* Name genannt werden sollte, weil es der eigentlich unterscheidende war, den er mit keinem andern Könige theilte. Auch die Titel über den Schildern werden streng auseinander gehalten und nie mit einander umgewechselt. Ueber dem ersten Schilde pflegen die Titel oder einer oder mehrere von ihnen zu stehen, über dem zweiten [1]) oder nur . Hiervon kommen nur seltene Ausnahmen

[1]) Es ist bemerkenswerth, dafs in unserm Tempel immer femininisch bezeichnet wird.

vor, und diese treffen, abgesehen von den ältesten Dynastieen, meist nur fremde Namen oder Häupter von Dynastien, bei denen keine Verwechselung stattfinden konnte; z. B. bei [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs]. Regel aber scheint es bei den Persischen Beherrschern Aegyptens gewesen zu sein, mit ihren einfachen Persischen Namen zu erscheinen. So kennen wir die Könige Xerxes und Artaxerxes überhaupt nur nach ihren zweiten Schildern, und diese haben entweder nur die Titel des ersten Schildes, oder die des ersten und zweiten zugleich. Dasselbe ist bei Kambyses der Fall, welcher [hieroglyphs] oder [hieroglyphs] vor seinen persischen Namen setzt, jedoch mit *zwei* Ausnahmen; denn auf der Statue des Naophor im Vatikan wird sein Thronschild [hieroglyphs] *Ra-mesut*, *Sol regeneratus*, *νέος Ἥλιος*, und auf einem Apissarkophage wird aufserdem auch der Standartenname zugefügt. Es geht daraus hervor, dafs die Priester auch hier nicht versäumt hatten, dem neuen Könige einen Thronnamen zu geben. Man pflegte sich aber desselben nicht zu bedienen.

Derselbe Fall war es nun mit *Darius*. Es kann kein Zweifel sein, dafs überall wo wir nur *ein* Schild mit dem Namen Darius finden, und zwar, wie wir gesehen haben, bald mit den Titeln die eigentlich nur dem Thronschilde zukommen, bald mit denen des zweiten Schildes, bald auch mit beiden zugleich, nur von *Darius I.* die Rede sein kann, während man bei zwei vollen Namensschildern auch an *Darius II.* denken kann. Es ist in der That kein Grund vorhanden, den letztern, wie bisher geschehen ist, von der Wahl auszuschliefsen, da er 19 Jahre regiert hat und es nicht bekannt ist, dafs seine Herrschaft, wie die des Artaxerxes und anderer im Lande angefochten worden sei. Die Annahme, dafs auch Darius II. am Tempel gebaut oder doch ihn theilweise ausgeschmückt habe, wird jetzt aber nothwendig, da wir nun *zwei* Thronschilder mit dem Namen des des Darius verbunden finden. Denn das ist unerhört, dafs man einem und demselben Könige zwei Thronnamen gegeben hätte, und noch dazu auf ein und demselben Monumente wie hier. Wenn aber die Frage entsteht, welches von beiden Thronschildern Darius I. und welches Darius II. zukam, so kann diese nur dahin beantwortet werden, dafs der Thronname *S-tut-Ra* Darius I. bezeichnen mufs. Seine Bildung ist ähnlich der seines Vorgängers Kambyses; der letzte wurde *Sol novus*, der erste *Solis aemulator* genannt. Er erscheint in einer Inschrift, die zwar leider vorn abgebrochen ist, aber sich wohl nur auf den Bau beziehen konnte, welchen der König dem Amon-Ra, der Mut und allen Göttern und Göttinnen Aegyptens weihte, und die gleichsam als Ueberschrift zu der grofsen Darstellung darunter diente, welche unzweifelhaft von *Darius I.* herrührte. Jeder Tempel wurde bekanntlich mit dem Bau der Cella begonnen und so kam es, dafs auch die älteren Darstellungen, welche gleichzeitig mit dem Bau begannen, wenn sie auch mit ihm nicht Schritt halten konnten, auf der Hinterseite des Tempels zuerst zu erscheinen pflegten, sogar früher als in der Cella selber, welche dunkel blieb. Daher kommt es z. B., dafs am Tempel von Dendera die einzige Darstellung aus der Zeit der Kleopatra VI. die ihn gegründet die der Hinterseite des Tempels ist. Der Bau unsers Tempels schritt offenbar rasch fort; denn wir finden Skulpturen *Darius I.* vereinzelt, also wohl, wenigstens zum Theil, gleichzeitig gearbeitet, in den drei ersten Räumen des Tempels, wie auch auf dem Pylon, welcher in den Temenos führte und den Hauptbau vollendete.

Wenn nun jenes Thronschild *Darius I.* angehörte, so kann es jetzt keinem Zweifel

unterliegen, dafs in dem andern Thronschilde *Darius II.* zu erkennen ist. Von diesem finden wir nur in dem zweiten Hauptraum Skulpturen, wenn 2 Tafeln, deren Ort ich nicht bestimmen kann, auch in diesen Raum gehören, wie es mir wahrscheinlich ist. Die einfachste Form dieses Thronschildes hat Wilkinson (Materia hierogl. P. II. pl. III., Königsbuch No. 656, D.) gegeben, nämlich: *Mi-Amon-Ra*, liebend den Amon-Ra. Wo er dieses Schild gefunden hat, giebt er nicht an. In unserm Tempel wird überall noch ein Zusatz hinzugefügt, der von der Lokalität selbst hergenommen ist. „liebend den *Amon-Ra* Herrn (von) *Heb*", oder es werden dem Ammon auch noch andere Beiworte gegeben: oder *nuter āa user χopš* „der grofse Gott, der Herr der Stärke", dieselben Bezeichnungen welche sich zuweilen *hinter* dem Namen *Darius I.* zugefügt finden (s. oben). Es wurde also am Ende der Dynastie von dem Gebrauche abgegangen den Persischen Königen nur 1 Namensschild zu geben, ganz begreiflich, weil *Darius II.* der erste König dieser Dynastie war, bei dessen Namen es darauf ankam, ihm von seinem Vorfahren *Darius I.* zu unterscheiden.

Darius I., obgleich er nur vorübergehend einmal Aegypten als König besucht hatte, wufste sich doch im Lande durch seine weise Regierung beliebt zu machen, so dafs er sogar als einer der 6 grofsen Gesetzgeber aufgeführt wurde, deren Gesetze in dem Rechts-Codex des Reichs verzeichnet waren. Daher finden wir auch seinen Namen ziemlich häufig auf ägyptischen Denkmälern. Nach seinem Tode aber traten Unruhen und Ungewifsheiten über die Landes-Hoheit ein. Ihre despotische Herrschaft machte die Persischen Machthaber verhafst. Revolutionen führten unter Artaxerxes eine zeitweise Wiederherstellung eines einheimischen Regiments herbei. Kein Wunder, wenn die Pristerschaft des Tempels in der fernen schwer erreichbaren Oase die innere Ausschmückung des Tempels entweder unterliefs oder sie doch nicht zur Verherrlichung der verhafsten Eroberer gebrauchen wollte, sondern mit der Ausfüllung des Namensschildes auf einen den Göttern wohlgefälligeren König warteten, der mit dem zweiten Darius endlich gekommen zu sein schien.

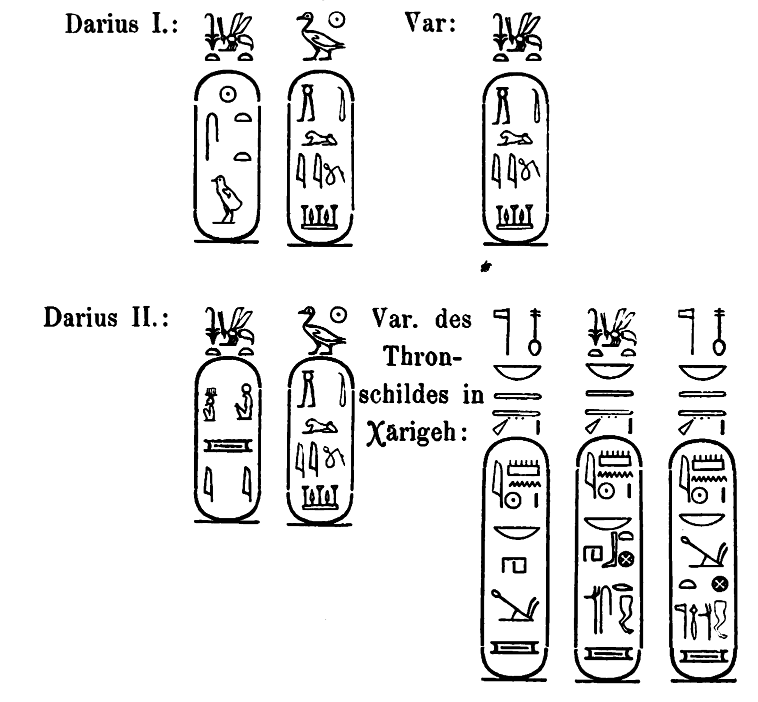
Es ist kaum zu bezweifeln, dafs in diese Zeit zwischen den beiden Darius die Herstellung einer Anzahl von Darstellungen fällt, welche dem Könige 1 leeres Schild geben.

Nach *Darius II.* trat die legitime, aber unterdrückte Dynastie mit Psametich IV. wieder in die Herrschaft, und auf ihn folgte für 20 Jahre die XXIX. Mendesische Dynastie. Die XXX. und letzte einheimische Dynastie begann mit dem Könige *Neχtharḥeb*, unter welchem, wie die Inschriften lehren, ein Theil der Façade und ein besonderer Vorbau, den er vor derselben errichtete, mit Bildern geschmückt wurde.

Die Annahme ist wohl natürlich, dafs die leeren Doppelschilder, von denen oben die Rede war, in die Zeit nach *Darius II.* fallen, während der Gebrauch des *einen* leeren Schildes nicht nothwendig vor denselben zu setzen ist, da er ebensowohl bei späteren Fremdherrschaften, wie sie bald nach *Nechtharḥeb* für immer eintraten, wieder aufgenommen werden konnte. Dies scheint mir namentlich für die Skulpturen der Cella angenommen werden zu müssen, in welcher, wenn auch nicht willkührlich vermischt, theils 1 theils 2 leere Schilder erscheinen. Hier ist nämlich ein durchgängig gleichartiger und zwar später Stil und eine weniger sorgfältige Behandlung der Arbeit nicht zu verkennen, die sich z. B. darin zeigt, dafs die Inschriften der Basreliefſiguren sich nicht auch

wie diese von der gemeinschaftlichen Grundfläche erhaben gearbeitet abheben, sondern auf ausgesparten erhabenen Streifen eingegraben sind, wie es nur in später Zeit vorkommt. Wir müssen danach schliefsen, dafs gerade die innern Wände der Cella am spätesten ausgeschmückt wurden, als die sichtbareren Theile des Tempels schon längst mit Darstellungen bedeckt waren. Es ist überhaupt eine vielfältig unrichtige Annahme, dafs die Ausschmückung der Tempel über den Bau der Theile, denen sie angehört, ein sicheres Urtheil zulassen. Es ist an vielen Beispielen nachzuweisen, dafs die Ausschmückung oft erst sehr lange nach Vollendung des Baues erfolgte. Wenn ein späterer König nicht nur die früheren Wände mit Bildern bedecken liefs, in welche dann sein Name eingeschrieben wurde, sondern auch den Bau selbst erweiterte, so wurde dies immer durch eine besondere Weihinschrift angezeigt. In unserm Falle ist es sehr wahrscheinlich, dafs der ganze Tempelbau bis zum Eingangspylon des Temenos schon von Darius I. vollendet wurde, obgleich die Ausschmückung ohne Zweifel bis in die Ptolemäerzeit oder in die der Römischen Kaiser hinein fortgesetzt wurde.

Der Hauptgewinn den wir aus den Photographien des Hrn. Rohlfs ziehen konnten, wird immer der sein, dafs wir die Monumentalnamen eines bisher noch nicht nachgewiesenen Königs *Darius II.* daraus kennen lernen, und die seines berühmten Vorgängers Darius I. berichtigen können, indem wir jetzt sein wirkliches Thronschild gefunden haben. Die Namen scheiden sich nun in folgender Weise.

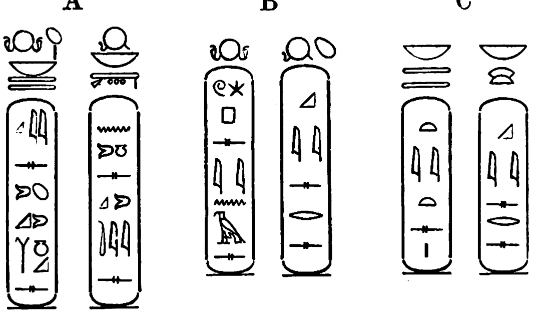


Ich bemerke noch, dafs der Hauptgott, welchem der Tempel von Darius I. geweiht wurde, der *Thebanische Ammon* war. In der kolossalen Darstellung der äufseren Hinterwand des Tempels heifst er mit allen seinen Titeln: [hieroglyphs] „Amon-Ra, Herr der Sitze Aegyptens, wohnend in Theben". Hinter ihm Mut, und wahrscheinlich auch Xons. Schon in der Ueberschrift dieser Darstellung erhält *Amon-Ra* den Beisatz [hieroglyphs] „Herr von *Heb*, der grofse Gott, der mächtige". Dieser Beisatz wird dann eine für diesen seinen neuen Sitz ihm besonders zugelegte Bezeichnung,

die ihm daher auch in dem Thronnamen Darius II. hier beigelegt wird, während man sie im eigentlichen Aegypten vergebens suchen würde, es müfste denn eine wirkliche Beziehung auf unsern Tempel genommen werden. Derselbe Beisatz des „Herrn von Heb" wurde dann so sehr der stehende, diesen besondern Ammon bezeichnende, dafs man die feierliche Identificirung mit Ra und auch das Wort [hieroglyph] der Herr, wegliefs und ihn nur [hieroglyphs] *Amen-Heb*, Ammon (von) *Heb*, nannte, was nun gleichsam den Eigennamen dieses Gottes bildete, der in der Form Ἀμέν-ηβ-ις auch ins Griechische aufgenommen wurde (C. I. Gr. No. 4955.) Es ist derselbe Fortschritt der Individualisirung der Lokalgötter, wie er bei [hieroglyphs] oder [hieroglyphs], „Set (von) Ombos," [hieroglyphs] „Chem (von) Koptos," [hieroglyphs] „Hor (von) Edfu" u. a. stattfindet, wofür dann endlich auch nur der Stadtname allein gesetzt wird [hieroglyphs] „der Ombische", [hieroglyphs] der Koptische, [hieroglyphs] (der von) Edfu. So kommt es. dafs sich sogar die Legende findet: [hieroglyphs] „Amen-Heb, Herr von Heb". Von den vielen Göttern, die auf den Wänden des Tempels angebetet werden, führt nur Ammon in der Regel den Titel „Herr (neb) von *Hebi*", zuweilen auch seine Gefährtin *Mut* oder *Ament.* Die θεοὶ σύνναοι erhalten die Bezeichnung [hieroglyphs] *ḥeri Hebi*, „in mitten (d. h. eine Wohnung, einen Kult habend im Tempel) von Hebi." Dahin gehören hier Osiris, Isis; Mentu-Ra, Atmu; Ptah, Seχet; χons, Hor; Šu, Tefnet; χem, und Amen-Ra selbst, insofern er von *Amen-Heb* als fremder Gott unterschieden wird, z. B. *Amen-Ra*, Herr der Throne Aegyptens in Theben, der grofse Gott *ḥeri Hebi*", oder „*Amen-Ra* König der Götter, *ḥeri Hebi*", *Amen-ka-mut-f ḥeri Hebi.* Von andern Göttern ohne diesen Beisatz sind noch Seb, Nut, χnum, Thoth, Nebti, zu erwähnen.

Die Tafeln, die mir H. Rohlfs vom Tempel von Daχileh übersendet hat, zeigen grofsentheils so schlechte späte Skulpturen, dafs aus ihnen nicht viel zu gewinnen ist. Doch geht aus den Tafeln, deren Inschriften einigermafsen zu entziffern sind, hervor, dafs die Hinterwand der Cella vom Kaiser *Nero* Claudius Caesar Germanicus (A), die linke und rechte Seitenwand derselben von *Vespasianus* Caesar (B), und das vordere Portal von *Titus* Caesar (C), mit Darstellungen geschmückt wurde. Das mittlere Portal trägt leere Schilder.

A B C



Auch dieser Tempel war dem *Amon-Ra* geweiht, daher dieser Gott, und mit ihm in der Regel die *Mut*, bei weitem am häufigsten in den Darstellungen erscheint. Auf der Hinterseite der Cella sind 6 Darstellungen, in denen allen der Kaiser *Nero* dem Amon-Ra und der Mut opfert. Dreimal erscheint der Gott widderköpfig, dreimal mit Menschenkopf; immer mit verschiedenen Titeln, unter denen auch einer *neb Hebi*, Herr von Hebi, ist. Auch ist noch zu erkennen, dafs der Gott öfters [hieroglyphs] *ḥeri Ḥes-ab* [1]) oder

[1]) Ueber die Lesung *Hes*, *His* vgl. Wilkinson, Mann. and Cust. vol. VI., pl. 34. Rosell. M. d. C. tav. 27, 3. und Leps. Ausw. Taf. 9, Stele, l. 5. [hieroglyphs]

mit den weiblichen Endungen *Ḥest-abt* genannt wird. Dies war also ohne Zweifel der Name der Stadt mit dem Tempel. Auf der linken Wand der Cella in der obern Reihe opfert der Kaiser *Vespasianus* zweimal dem *Amen-Ra* und der *Mut*; darunter in der mittleren Reihe links dem *Amen-Ra*, der *Mut* und dem *χons*, rechts dem *χem* und dem *Osiris-Unnofre*. Auch hier ist in den Titeln des *Amen-Ra*, der *Mut* und des *χem* die Gruppe der Stadt zu erkennen. Auf der rechten Cellawand opfert derselbe Kaiser rechts dem widderköpfigen *Amen-Ra* der *Mut* und dem *χons*; dann dem *Šu-si-Ra* der hier [hieroglyphs] heifst, und der *Tefnet*; endlich dem Osiris und der Isis. Auf dem Sturz des vordern Portals opfert der Kaiser *Titus* links der Thebanischen Triade, dann dem *Amen-Ra* und der *Mut*; rechts dem *Amen-Ra*, *Mentu* und *χons*, dann dem *Thoth* und der *Nehemaui*. Von diesen Göttern führt, wie es scheint, nicht nur *Amen-Ra*, sondern auch *Thoth* den Titel „Herr von *Ḥes-ab*".

R. Lepsius.

Trinuthis und die ägyptischen Oasen.

In der Notitia dignitatum I., Cap. XXVIII. ed. Böcking wird in §. I., A, 18. aufgeführt:

Ala prima Abasgorum Hibeos Oaseos Maioris

und unter B, 13. 14.

Ala prima Abasgorum Oasi Maiore

Ala prima Quadorum Oasi Minore, Trinitheos.

Hier wird also in der *Oasis Maior* eine Stadt *Hibis*, in der *Oasis Minor* eine Stadt *Trinithis* aufgeführt. Die Stadt *Hibis* ist längst wieder erkannt worden in der hieroglyphischen Gruppe [hieroglyphs], die wir *Heb* oder *Hebi* „die Pflugstadt" lesen müssen, da *heb* im Hieroglyphischen, ϩⲉⲃⲓ im Koptischen der Pflug heifst, und sie sich häufig auf den Tempeltrümmern der gröfsten Oase *χārigeh* genannt findet als Kultusstadt des dort verehrten Thebanischen Ammon und ohne Zweifel als Hauptstadt der gröfsten, wenn nicht beider südlicher Oasen.

Ebenso wird in der *Oasis Minor* die Garnisonstadt *Trinithis* oder, wie richtiger zu lesen ist, *Trinuthis* genannt. Denn aus den Lesarten der Handschriften *Trūtheos* A., *Tr////theos* B. C., *Trinitheos* D. welche Böcking angiebt, in Verbindung mit dem griechischen Namen *Τερένουθις* (s. unten) ist auf ein *u* in der zweiten Silbe zu schliefsen.

Unter *Oasis Maior* nun konnte man keine andere verstehen als die schon genannte Oase *χārigeh*, in welcher die altägyptische Stadt *Heb* bereits in den ältesten Tempelskulpturen, nämlich unter Darius I., und ebenso in späteren des Königs *Neχt-ḥar-ḥeb* (*Νεκταρέβης*) erwähnt wird.

Unter der *Oasis Minor* verstand man eben so allgemein (d'Anville, Jomard, Mannert, Böcking, Parthey, u. A.) die sogenannte kleine Oase, die nördliche, *El-Wāḱ el baḱrīyeh*, die *δευτέρα αὔασις* des Strabo, die dieser *κατὰ Μοίριδος λίμνην* in die Gegend des Fayūm (von wo ein Weg dahin abging) setzt, die *ὄασις μικρά* des Ptolemaeus, die nach ihm

---

[1]) Τρινύθεως, Ἴβεως, sc. ἐν πόλει.

richtig in der Breite von Ὀξύρυγχος, dem heutigen *Behnesā* angegeben wird. In dieser glaubte man daher auch die Stadt *Trinuthis* gelegen.

Es ist aber dabei übersehen worden, dafs die *Oasis Minor* schon in einer früheren Stelle derselben Notitia dignitatum, I, c. XXV., §. I., A, 9. erwähnt wird, in der Angabe:

Ala secunda Armeniorum Oasi Minore.

Es ist nicht denkbar, dafs in ein und derselben Oase, und gerade in der kleinsten, 2 alae gestanden haben sollten, und wenn es doch der Fall gewesen wäre, so würden wenigstens die beiden Garnisonstädte genannt worden sein. Es würde ferner der auffallende Widerspruch eintreten, dafs einmal (c. 25) die nördliche Oase unter den *Comes rei militaris Aegypti*, d. h. hier unter den Oberbefehlshaber der Provinz des westlichen Delta, das andre mal (c. 28) unter den *dux Thebaidos* gestellt sein würde.

Dieser letztere Umstand, der dem klaren Auge d'Anville's nicht entging, brachte diesen zu der Annahme, dafs die nördliche Oase in 2 weit getrennte Theile getheilt gewesen sei, was er noch durch eine Stelle des Olympiodorus bestätigt zu sehen glaubte, indem er hinzufügt: „On pourrait rapporter à cette portion de la petite oasis un canton particulier, qu'Olympiodore dans Photius dit être éloigné de cent milles de ce qui dépend de la première des Oasis.“ Hundert Millien nördlich von der grofsen südlichen Oase führen ungefähr dahin, wo wir jetzt die Oase Farafreh kennen. D'Anville kannte diese noch nicht, setzte aber doch die Stadt Trinuthis ungefähr an jene Stelle wo Farafreh liegt und glaubte, dafs sie mit ihrer Besatzung zwar der kleinen Oase geographisch zugetheilt, aber wegen ihrer weit südlich vorgeschobenen Position militärisch dem Befehlshaber der südlichen Oase, dem dux Thebaidos, untergeordnet gewesen sei.

Die Stelle des Olympiodorus würde er sicher nicht mifsverstanden haben, wenn er schon etwas von der Oase Dāχileh gewufst hätte. Das war aber nicht der Fall, und kein alter Schriftsteller, soviel uns bekannt ist, hat diese Oase Dāχileh erwähnt, mit Ausnahme eben nur des Verfassers der Notitia dignitatum und des Olympiodorus, beide dem 5 Jahrhundert angehörig. Olympiodorus ist in dieser Beziehung nun nicht mehr mifszuverstehen, wenn wir seine von Photius angeführten Worte mit den uns jetzt bekannten Lokalitäten vergleichen. Sie lauten (Excerpta Olympiod. ed. Bonn. p. 462. ff.) so: *Τρεῖς γάρ φησιν Ὀάσεις καὶ αὐτὸς (ὁ Ὀλυμπιόδωρος) εἶναι, δύο μεγάλας, τὴν μὲν ἐξωτέρω, τὴν δὲ ἐσωτέρω· καταντικρὺ κειμένας ἀλλήλαις, συντείνοντος εἰς ἑκατὸν σημεῖα τοῦ μεταξὺ διαστήματος· ἔστι δὲ καὶ ἄλλη τρίτη μικρά, πολλῷ διαστήματι τῶν δύο κεχωρισμένη.* Die beiden grofsen Oasen sind offenbar *Χārigeh* und *Dāχileh*, wenn sie auch nicht ganz 100 Millien auseinander liegen möchten, beide in derselben Richtung hintereinander von Ost nach West, eine vordere (*ἐξωτέρω*) und eine hintere (*ἐσωτέρω*); die dritte nördliche (*el Bak̄rīyeh*), weit kleiner als jede der beiden südlichen, liegt weit ab. Die heutige Unterscheidung der beiden südlichen ist genau dieselbe, denn *Χārigeh* heifst die äufsere, *ἐξωτέρα*, und *Dāχileh*, die innere, *ἐσωτέρα*. Da nun aber die letztere wieder nur etwa halb so grofs ist wie die erstere, so konnte man sie, wenn von ihnen allein die Rede war, natürlich ebensogut unterscheiden als *Oasis maior* und *Oasis minor*. Das thut die Notitia in Cap. 28, wo nur von den beiden zur Thebais gehörigen Oasen die Rede ist. Wenn nun Cap. 15 die Besatzungen genannt werden, welche unter dem Befehlshaber der Provinz Aegyptus, also des westlichen Delta, standen, und hier auch von einer *Oasis minor* die Rede ist, so konnte dies nur im Gegensatz zu den beiden grofsen Oasen gesagt sein, welche in der Regel im Alterthum als *eine einzige* grofse Oase angesehn und bezeichnet

wurden. In der That spricht Herodot überhaupt nur von *einer* Oase, und kann darunter nur die grofse südliche Doppel-Oase verstehen. Ebenso spricht Strabo von einer *πρώτη ὄασις*, Abydos zunächst gelegen, ohne die innere und äufsere zu unterscheiden, und einer *δευτέρα*, der nördlichen, die vom Fayūm aus zugänglich war. Desgleichen Ptolemaeus von der *ὄασις μεγάλη*, Χārigeh und Dāχileh zugleich umfassend, und der *ὄασις μικρά* der nördlichen. In den griechischen Inschriften, welche in der Oase Χārigeh gefunden wurden (C. I. Gr. 4956. 4957) wird unter Claudius, welcher selbst in Dāχileh bauen liefs, und Galba *ὄασις Θηβαΐδος* offenbar auch für beide Oasen gesagt, da ja die zweite nicht unter einem besonderen zweiten Strategen gestanden haben wird. Wenn also erst im 5. Jahrhunderte zum ersten male diese Thebaische Oase in zwei, eine *maior* und eine *minor* getheilt wird, so wird der Grund wahrscheinlich eben darin gelegen haben, dafs in dieser Zeit zwei Besatzungen, eine für *Χārigeh* und eine für *Dāχileh*, nöthig geworden waren. Dennoch könnte man sich mit Recht wundern, dafs in ein und derselben Schrift die Bezeichnung *Oasis minor* von zwei verschiedenen Oasen gesagt wurde. Aber auch dies erklärt sich daraus, dafs in dem jetzigen Texte 2 verschiedene latercula verbunden sind, und dafs die Angabe im 28 Kapitel nicht aus dem *Laterculum maius* wie die in Cap. 15 stammt, sondern, wie hier und jedes mal wo es vorkam, besonders bemerkt wird, aus dem *Laterculum minus* hinzugefügt ist. Wenn beide Stellen zu derselben Liste gehört hätten, so würden wir ohne Zweifel statt der nördlichen *Oasis minor* etwa *Oasis parva* oder einen andern hinreichend unterscheidenden Ausdruck finden.

Es kommt endlich noch hinzu, dafs wir bei Lequien, im Oriens Christianus, einen Bischofssitz in der Stadt *Τερένουθις* angegeben finden, welche zu der *Θηβαΐς* gehörte. Da dieser Ort im obern Nilthale nicht vorhanden ist, so kann es nicht wohl zweifelhaft sein, dafs er identisch ist mit *Trinuthis* in der Oase *Dāχileh.* Und da hier sogar ausdrücklich die *obere* Thebaïs, zu welcher Theben gehörte, genannt wird, und zwischen dieser und der Provinz *Αἴγυπτος* im Delta noch 2 andere Provinzen lagen (*Ἀρκαδία* und *Θηβαΐς ά*), so ist hier um so weniger daran zu denken, dafs eine Stadt der kleinen nördlichen Oase jemals zur Thebaïs secunda hätte gezogen werden können.

Wir haben also folgende Oasen (abgesehn von der des Ammon im tieferen Libyen) zu unterscheiden:

1. Die südliche Doppel-Oase, in der Breite von Theben, von Herodot *Ὄασις πόλις*, genannt und nach ihm von Samiern bewohnt, 7 Tagereisen von Theben in der Wüste [1]; *ἡ πρώτη αὔασις* (Strab.); *ὄασις Θηβαΐδος* (Inscr. Claud. und Galb.); *ὄασις μεγάλη* (Ptol.); ⲟⲩⲁϩⲉ ⲯⲟⲓ, in einer koptischen Liste der Bischofssitze (Vansleb), d. h. Oase von Ptolemais, dem heutigen *Menšieh* im Nilthale, von wo der Aufbruch in die Wüste geschah. — Sie enthielt die Städte *Κύσις* und *Τχονέμυρις* (C. I. Gr. 4948. 4949. 4955.). —

Diese ist in zwei von Ost nach West hintereinander liegende Oasen getheilt, nämlich

1a. die östliche gröfsere; *ὄασις μεγάλη ἐξωτέρω* (Olympiodor.); *Oasis maior*, mit der Haupt- und Garnison-Stadt *Hibis*, in welcher die ala prima Abasgorum lag (Notitia dignit.), hieroglyphisch *Heb*, *Hebi*, Kultussitz der Thebanischen Triade. Arabisch heifst sie jetzt الواح الخارجة *El-Wāh̆ el Χārigeh*, die äufsere (dem Nil nähere) Oase, im Gegensatz zu der folgenden.

[1]) Wenn er diesen Ort auch Μακάρων νῆσος genannt werden läfst, so liegt hier offenbar eine Verwechselung mit dem im fernen Westen jenseit der Wüste gelegenen Hades zum Grunde, der nach der damaligen Auffassung der Aegypter sehr wohl so genannt werden konnte.

1b. Die westliche kleinere; ὄασις μεγάλη ἐσωτέρω (Olympiodor.); *Oasis minor*, mit der ala prima Quadorum unter dem Oberbefehl des dux Thebaidos (Not. dign.) Ihre Hauptstadt hiefs in römischer Zeit hieroglyphisch [hieroglyphs] *ḥes-ab*(Inschr. des Tempels); die Garnisonstadt *Trinuthis* (Not. dign.), als Bischofssitz Τερένουθις (Lequien); arabisch jetzt الواح الداخلة *El-Wāḱ el dāχileh*, die innere (dem Nil fernere) Oase.

2. Die nördliche kleine Oase in der Breite von Behnesā (Oxyrynchos, ⲡⲉⲙϫⲉ); ἡ δευτέρα ὄασις ἡ κατὰ Μοίριδος λίμνην (Strab.); ὄασις μικρά (Ptol.); ὄασις τρίτη μικρά (Olpmpiod.); *Oasis minor* mit der ala secunda Armeniorum unter dem Oberbefehl des Comes rei militaris per Aegyptum (Not. dign.), arabisch *El-Wāḱ el baḱrīyeh*, die nördliche Oase, oder *El Wāḱ el Behnesā*, Oase von *Behnesā* am Nil, von wo der Aufbruch in die Wüste geschah.

R. Lepsius.

Eine ältere Redaction des 108. Capitels des Todtenbuches.

Unter den Capiteln des Todtenbuches, die die Innenwände des Petersburger Sarkophages der A-tau[1]) bedecken, befinden sich auch 3 solche, die uns in einer späteren Redaction im Turiner Todtenbuch-Exemplare erhalten sind: es sind nämlich Cap. 17, 32 und 108.

Da schon einige ältere Redactionen des 17. Capitals bekannt sind, so lasse ich vorläufig die Atauer Redaction dieses Capitels bei Seite. Da aber die Capitel 32 und 108 sich auf keinem der bis jetzt bekannten Sarcophage aus dem Alten Reiche vorfinden, so scheint es nicht ohne Interesse zu sein, eine ältere Redaction noch zweier Capitel aus dem Todtenbuche zu erfahren. Doch leider ist von dem ersteren dieser zwei Capitel nicht Vieles mehr übrig geblieben. Die Rubrik ist roth angegeben[2]): Col. 1) [hieroglyphs] Col. 2) [hieroglyphs]. Darauf fängt das Capitel folgendermafsen an: Col. 3) [hieroglyphs] 4) [hieroglyphs] 5) [hieroglyphs] 6) [hieroglyphs] [3]) [hieroglyphs] 7) [hieroglyphs] 8) [hieroglyphs] ..... Hier wird die Schrift ganz unleserlich, so dafs man im übrigen Texte nur noch folgende Wörter unterscheiden kann: Col. 11) [hieroglyphs], Col. 12) [hieroglyphs] und ibid. [hieroglyphs] .....

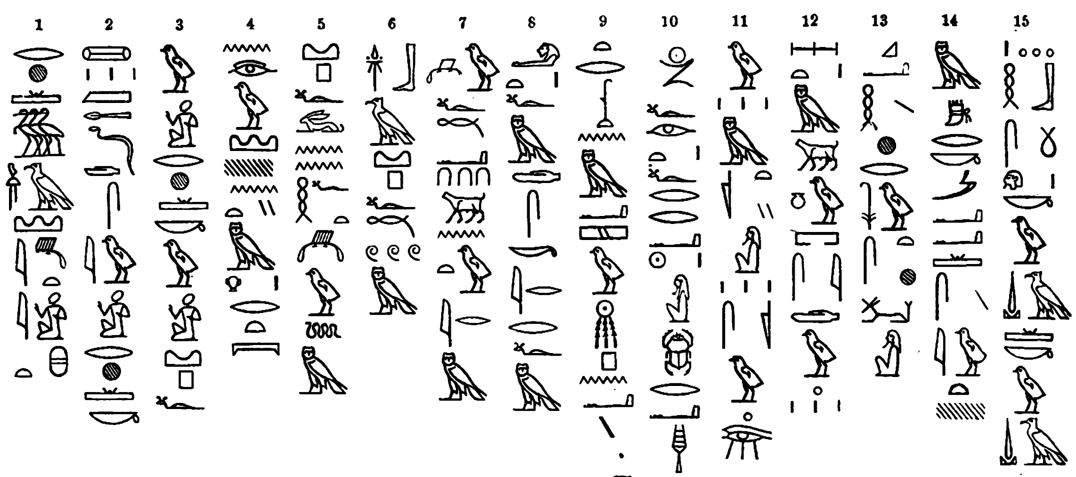
Viel besser als dieses Capitel, hat sich Cap. 108 erhalten. Da die Inschriften ganz gut zu sehen und leicht zu lesen sind, so gebe ich hier eine Transscription dieses Capitels in gewöhnlichen Hieroglyphen:

---

[1]) Vergl. Zeitschr. 1784 p. 25 Anm.

[2]) Die Inschriften dieses, sowie des folgenden Capitels, müssen im Original von links nach rechts gelesen werden, obgleich die Zeichen nach rechts gewendet sind.

[3]) Das Tur. Todtenbuch giebt statt des Namens des Gottes Seb das Wort [hieroglyph] „die Seele". In L. Denkm. III. 264a steht an dieser Stelle das Wort [hieroglyph] „der Sohn".



Ohne eine ununterbrochene Uebersetzung des ganzen Capitels zu wagen, erlaube ich mir nur einige Bemerkungen zu meiner Transscription sowie zur Redaction dieses Capitels zu machen.

Col. 1. Die Rubrik fängt nicht, wie gewöhnlich mit an. Dasselbe ist auch Col. 17. sowie im Capitel vom , „Vertreiben der Rerkschlange" [1]) zu bemerken.

Col. 5. Das Determinativzeichen nach dem Worte *heftau* „Die Schlange" ist im Original blofs durch einen Strich | bezeichnet.

Col. 6. Die Zahl 300 ist hier durch das hieratische Zeichen wiedergegeben.

Col. 8. Das nach dem Worte scheint nur eine verkürzte Form des Wortes zu sein, so dafs ich für Col. 7, 8 und 9 folgende Uebersetzung vorschlagen möchte: "es ist ihr (sc. der Schlange) Vordertheil (scharf) wie ein Schwert, ihr Schlund (finster) wie die Nachtzeit."

Col. 10. Das Zeichen scheint dasselbe wie Todt. 108, 4 zu sein.

Col. 13. Die Schreibart des Namens des Gottes Seth ist zu bemerken.

Col. 17. Die Worte sind roth geschrieben und fangen eine neue Columne an; sie scheinen also die Rubrik eines neuen Capitels zu sein. Doch ist dieses Capitel nichts anders als die Ergänzung des vorhergehenden Capitels „Vom Kennen der Geister des Westens", da hier die Namen dieser Geister aufgezählt sind. Im Turiner Todtenbuche bildet es auch einen Theil des 118 Capitels und nimmt daselbst Col. 10 ein;

[1]) Dies Capitel ist ganz von dem auf den Sarkophagen Mentuhotep I. und Sebakaa, sowie in L. Denkm. III. 262c, verschieden. Das Wort (II. Form des Stammes Br. W. p. 875), das auf dem Sark. Mentuhotep einfach geschrieben ist, scheint dem Determinativzeichen nach „Schlange" zu bedeuten. Dasselbe Wort in der Form habe ich in einem hieratischen Todtenbuch-Exemplare (No. 77 in der Petersb. Ermitage) und in L. Denkm. III. 264c, statt des Wortes im Cap. 33 des Tur. Todtenb. angetroffen.

im Cap. 111 ist es aber ausgelassen. [hieroglyphs] *árt χer rotui* bedeutet wörtlich ὑπὸ πόδας ποιεῖσθαι und scheint durch das Wort [hieroglyphs] oder einem seiner Synonyme supplirt werden zu müssen, so daſs die Rubrik folgendermaaſsen zu übersetzen ist: „Vom Vernichten (der Apophis-Schlange)". Einen synonymen Ausdruck sehe ich in [hieroglyphs] Todtenb. 108, 10.

Col. 20. Das Vorkommen der beiden Schreibarten [hieroglyphs] neben [hieroglyphs] [hieroglyphs] in einer und derselben Inschrift ist zu beachten.

Wie man leicht sehen kann, ist die Atauer Redaction des 108. Capitels viel kürzer als die beiden Redactionen dieses Capitels im Turiner Todtenbuch-Exemplare, die daselbst Cap. 108 und 111 bilden. Die Atauer Redaction fängt wie die beiden Turiner Redactionen mit der Erwähnung eines Berges im Lande *Baχu* d. h. im Osten an. Doch ist die Beschreibung dieses Berges in etwas anderen Worten abgefaſst als die im Turiner Todtenbuche.[1]) Ohne die Längen- und Breitenmaaſse des Berges anzugeben, geht unser Text gerade zur Beschreibung der Schlange über, die sich auf der Ostseite dieses Berges befand und 300 Ellen Länge auf 30 Ellen Breite haben sollte. Diese Maaſsangaben stimmen mit den im Turiner Exemplare angegebenen nicht überein. Die Beschreibung der äuſseren Gestalt der Schlange (vergl. oben Note zu Col. 8) ist in unserer Inschrift etwas ausführlicher als in der späteren Redaction; doch fehlt hier noch ihr Name. Mit Col. 10 fängt der schwierigste Theil des ganzen Capitels an, von dem ich mit Hülfe der Turiner Redaction des 108. Capitels nur noch folgende Sätze zu übersetzen im Stande bin: Col. 9, 10 „wann sie (die Schlange) ihr Auge dem Gotte Ra zuwendet, so entsteht ein Stillstehen unter den eingeschlafenen (?)[2]) Arbeitern (des Ra[3])).

Col. 12. „Es naht sich ihm (dem Ra) Suteχ."

Die Formel: [hieroglyphs] „bist du gesund (o Ra!) so bin ich auch gesund", und die Worte: [hieroglyphs] „Ich bin ein Urhekau", endigen diesen Theil des Capitels. Die letzten vier Colonnen unseres Textes enthalten, wie gesagt, nur die Namen der Geister des Westens, sie sind Ra (im Todtenb. 108, 10 ist statt Ra der Gott Tum genannt), Sebak und Hathor die Herrin der Nacht.

St. Petersburg, $\frac{8}{20}$ Juni 1874. **W. Golenischeff.**

Urkunde
über den Bau des Sonnentempels zu On.

Eine hieratische Handschrift auf Leder im Königlichen Museum zu Berlin.

(Mit 2 lithogr. Tafeln.)

Die aus Theben stammende hieratische Handschrift No. 29 des Königlichen ägyptischen Museums zu Berlin, die ich in wohlgelungenem Facsimile den Freunden der altägyptischen Forschungen vorlege, ist in mehr als einer Hinsicht ein sehr bedeutsames

[1]) Vergl. auch Cap. 109, 1.

[2]) Bei [hieroglyphs] oder vielleicht [hieroglyphs] (cf. Br. Wörterb. p. 1482 sub v. [hieroglyphs] das ich durch „eingeschlafen" übersetze, fehlt das Pluralzeichen.

[3]) Ein ähnliches Beispiel s. in Br. Wörterb. p. 1484 sub v. [hieroglyphs]

historisches Denkmal der zwölften Dynastie. Sie ist wie sehr wenige ägyptische Handschriften (man kennt noch eine im Louvre und eine im Britischen Museum) auf Leder geschrieben, das durch die Länge der Zeit, nämlich mehr als 3300 Jahre, sehr gebrechlich geworden ist, obwohl die Schrift gröfsten Theils noch schwarz ist und die Züge noch klar sind, wie denn die Tinte der alten Aegypter, eine Mischung von Rufs und Gummi, als aufserordentlich zweckmäfsig bezeichnet werden mufs; ja, die unter dem Texte hier und dort noch schwach durchschimmernden Schriftspuren belehren uns, dafs wir es mit einem Palimpseste zu thun haben. Diese alte Handschrift von zwei neben einander geschriebenen Seiten ist eine jener alten Bauurkunden, welche die Aegypter just in Lederrollen der Nachwelt zu überliefern pflegten, und deren in den Texten gelegentlich Erwähnung geschieht, wie der Bauurkunde des Tempels zu Denderah. Siehe Chabas in dieser Zeitschrift 1865 S. 91 und Goodwin 1867 S. 49 und Birch 1871 S. 103. Das Alter der Handschrift bestimme ich aus dem auf der Rückseite des Pergaments kaum noch lesbaren Schriftstücke, dem geschäftlichen Berichte eines , welcher beginnt „aus dem fünften Jahre des damals noch lebenden Königs Amenophis IV.“, der als der spätere phantastische *Χu-n-åten* bekannter ist. Auf der rechten Seite unten sind noch einige flüchtige Bemerkungen in Bezug auf gelieferte Baumaterialien hingeworfen, die ich übergehe, um mich ganz dem alten historischen und poetischen Texte aus dem Anfange der zwölften Dynastie hinzugeben.

Ich gebe ihn in doppelter Umschreibung, der ich eine Uebersetzung beizufügen gewagt habe. Die rothen Punkte des Originals, welche eine Poesie kenntlich machen, habe ich durch senkrechte Linien in dem umgeschriebenen Texte angezeigt.

[Pag. I. 1.]

Renpt III. åbṭ III. šat . . . | *χer ḥen n suten seχt Χeperkarā sa rā Usertesen* |
Anno tertio, mense tertio inundationis, sub majestate regis sole nati Usertesen (primi)

[2]

māχeru ānχ ťetta r-neḥ | *åtef χāt m seχti* | *χeper ḥemes*
defuncti, vivat semper in aeternum! Pater oritur cum corona, fit sessio

[3]

m ťaṭet neťnu-re åmu-χetef | *semeru nu*
in aula, confabulantur asseclae eius, familiares

ā-u-s | *uru r åst āātuu* | *utu teṭetu χeft setem set* |
cubiculorum Pharaonis, magnates una cum altis. Eduntur sermones cum audiuntur,

[4]

net-re m seun- ḥeru-sen | *māten ḥenui ḥer šau katu* |
consultatur postquam prodierunt. „Velitis, o majestates, mandare opera,

[5]

seχa m sep m χutu | *n m χet åriā mennu*
recordari aeque praeclara!“ — „In posterum faciam monumenta,



semenȧ utu reṭu Ḥer-χuti | *mes-nef-uȧ* [6] . . *ȧrt ȧr-nef* |
erigam stelas durabiles Harmachi. Creavit me ut faceren facienda ei,

rseχeper utu nef ȧr | *rā-nef-uȧ r uauȧ ta pen* | *reχ*
ut exsequerer quae mandavit facienda. Jussit me aufferre terram hanc,

nef saknef [7] *su* | *mā-nef nȧ saatuf* | *seḥet ȧrt*
agnovit et complexus est eam, donavit mihi praesidia sua, illustrans quae feci

ȧmtef | *ȧr mȧ keṭnu m mertef* | . . . [8] *šat*
in nomine eius — faciamus idem in amore eius! . . .

nef reχ | *nuk suten n χeperef* | *ȧtī ā-u-s ȧn rā-nef tef* |
. . . Sum rex ex natura eius, imperator longaevus non ex patre,

tet nȧ m ťa bu [9] *uau nȧ* | *m suḥt ḥeri-na*
expugnavi, quem infantem non adorabant; in ovo praepositus eram

tet ānepu | *seχ-nef-ua r neb penšettuȧ II.* | *m neχen* [10] *ȧn feχt-*
areae Anubidis, sustulit me ad dominum regni duplicis. Adolescens non prodibam,

nȧ | *māťa ṭehentȧ r neb reχītu* | *kemamu*
unxit frontem meam in dominum hominum, ponens

[11] *m ḥer n ȧmemu* | *ȧmemt-nef-uȧ ȧmi-ȧḥā* | *m uṭḥi*
super mortales, indidit me in palatium. Juvenis

ȧn pertȧ aḥtiȧ | *rā* [12] *fuef useχef* |
non aperiebam ora; dedit mihi longitudinem suam et largitudinem;

renenkuȧ m χeperef tetef | *ṭu nȧ ta nuk nebef*
nominatus sum ex essentia eius victor; dedit mihi terram, sum dominus eius;

peḥ-nā bau [13] *kauu n pet* | *menχ ḥer mā ȧrt n ȧruḥ* |
penetravi ad animas in altitudinibus coeli. Integer vultus agam ei qui me fecit,

seḥetep neter m mā-nef | . . . *saef* . . . [14] *utu-nef nȧ tetet*
adeuns deum cum oblatione . . . filius suus . . . quae iussit me occupare



tetet nef | *àeàkuà* *Ḥer* *àp* *t́et* | *semennà* *pautu*
occupavi ei. Venio ad te, Hore Ap-tet! feci sacrificia

[15] *netru* | *àrīā* *katq* *m* *ḥat-āą* *n* *àtef* *Temu* | *tqef* *useχ*
deorum. Faciam opera in aede magna patris Tumis; det augmentum

mà rā *šaāā* | *se-* [16] *t́efau-à* *χau-f* *tep-ta* | *χus*
ut incipere me fecit. Impleam altare eius in terra; exstruens

ḥata *m* *saḥt* | *seχa-tu* *nefruà* [17] *m peref* | *renà*
aedem dum supersum, recordantur beneficiorum meorum in domo eius. Nomen

pu ḥat *mennuà* *pu mer* | *neḥ* *pu àr* *n* *χutu* | *àn*
meum sit templum, monumenta mea provincia; aeternum sit et exstructum ad gloriam. Non

[18] *ḥesb* *n* *suten* *n* *às m . . . ḥer* *àštuf* | *àn* *reχ* *peru(?)* *ka* |
eruent regem olim (inspicientes) opera eius; nescient egredientes enuntiare eum;

renef *ḥeres* *ṭem* [19] *m* *rā(?)* | *àn* *ḥetem* *n* *χertu*
nomen eius propterea incidatur statim. Ne diruatur casibus

t́etta *àrtu* *pu* *unentu* | *t́ar* *pu* [20] *χutu* | *šauu* *pu* *àker*
temporum, facta maneant. Ambitio sit gloria. Quae utilia sunt pertinent ad perfectum

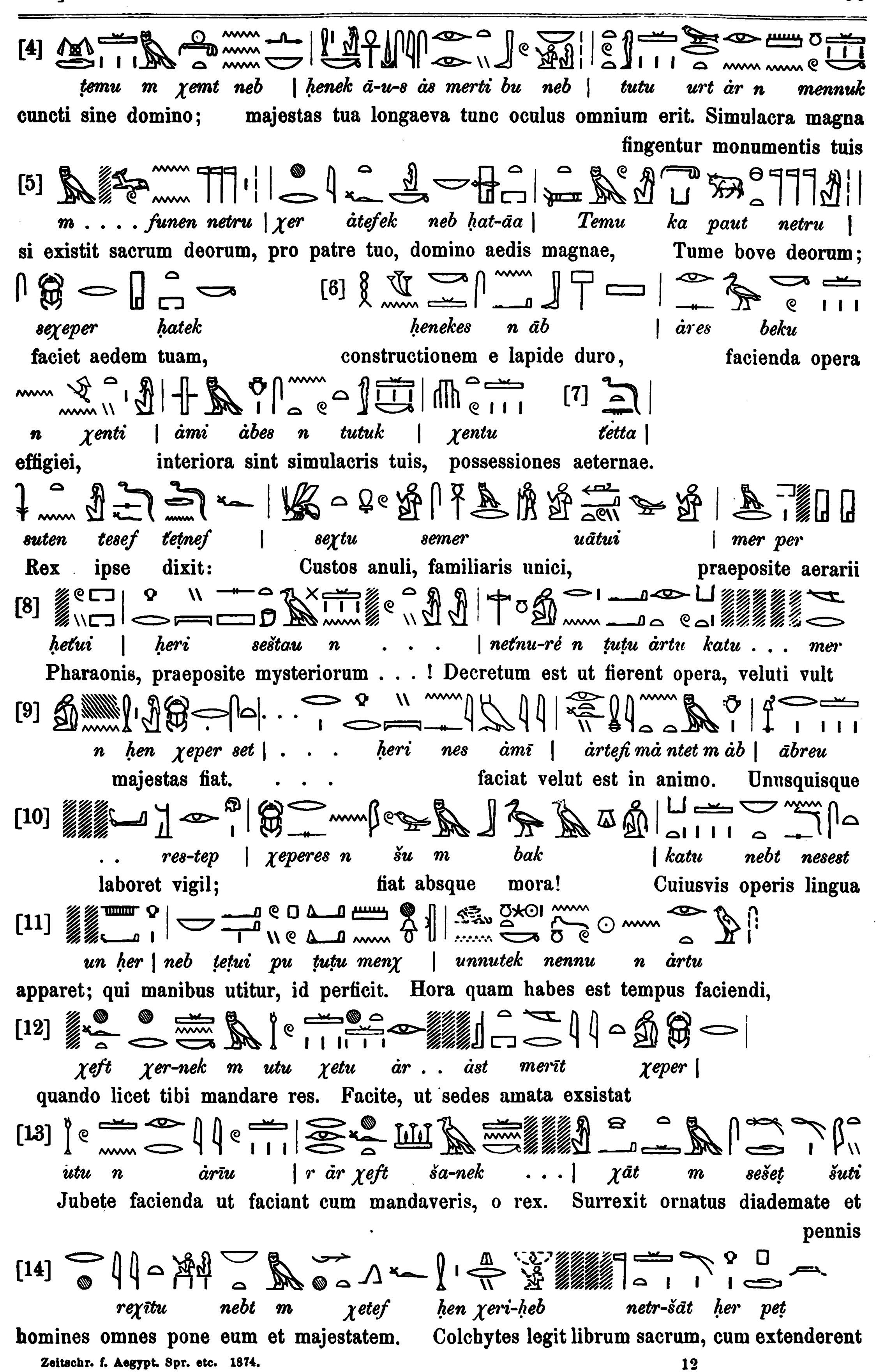
. . ren | *res-tep* *pu* *ḥer* *χet* *neḥ* [II. 1] *t́eṭ* *àn* *nen* *suten*
nominis, diligentia praesidet rei aeternae“ Loquuntur illi, rex

semeru | *ušeb-sen* *χer* *netr-sen* | *ḥu* *rèek* *sà*
et familiares. Responderunt deo suo: „Sapor est os tuum, intelligentia

[2] *χetek* | *àtī* *ā-u-s* *seχeruk* *pu* *χeper* | *suten* *χāt* *m*
est in te, imperator longaeve! consilia tua fiant, rex orte ut

sema *taui* | *r* *peṭ* [3] *m* *neter-ḥatek* | *šepsesu* *pu*
coniungeres terram utramque! . . . . . . in templo tuo. Praeclarum,

maa *n* *ṭuau* | *m* *χutu* *n* *ḥāt* | *àn* *kemen*
cum adspicit mane glorias aetatis! Non conficient



[4] *temu m χemt neb | ḥenek ā-u-s ȧs merti bu neb | tutu urt ȧr n mennuk*

cuncti sine domino; majestas tua longaeva tunc oculus omnium erit. Simulacra magna fingentur monumentis tuis

[5] *m . . . . funen netru | χer ȧtefek neb ḥat-āa | Temu ka paut netru |*

si existit sacrum deorum, pro patre tuo, domino aedis magnae, Tume bove deorum;

seχeper ḥatek [6] *ḥenekes n āb | ȧres beku*

faciet aedem tuam, constructionem e lapide duro, facienda opera

n χenti | ȧmi ȧbes n tutuk | χentu [7] *ṫetta |*

effigiei, interiora sint simulacris tuis, possessiones aeternae.

suten tesef ṫeṭnef | seχtu semer uātui | mer per

Rex ipse dixit: Custos anuli, familiaris unici, praeposite aerarii

[8] *ḥeṫui | ḥeri sestau n . . . | neṫnu-ré n ṭuṭu ȧrtu katu . . . mer*

Pharaonis, praeposite mysteriorum . . . ! Decretum est ut fierent opera, veluti vult

[9] *n ḥen χeper set | . . . ḥeri nes ȧmī | ȧrtefi mȧ ntet m ȧb | ābreu*

majestas fiat. . . . faciat velut est in animo. Unusquisque

[10] *. . res-tep | χeperes n šu m bak | katu nebt nesest*

laboret vigil; fiat absque mora! Cuiusvis operis lingua

[11] *un ḥer | neb ṭeṭui pu ṭuṭu menχ | unnutek nennu n ȧrtu*

apparet; qui manibus utitur, id perficit. Hora quam habes est tempus faciendi,

[12] *χeft χer-nek m utu χetu ȧr . . ȧst merīt χeper |*

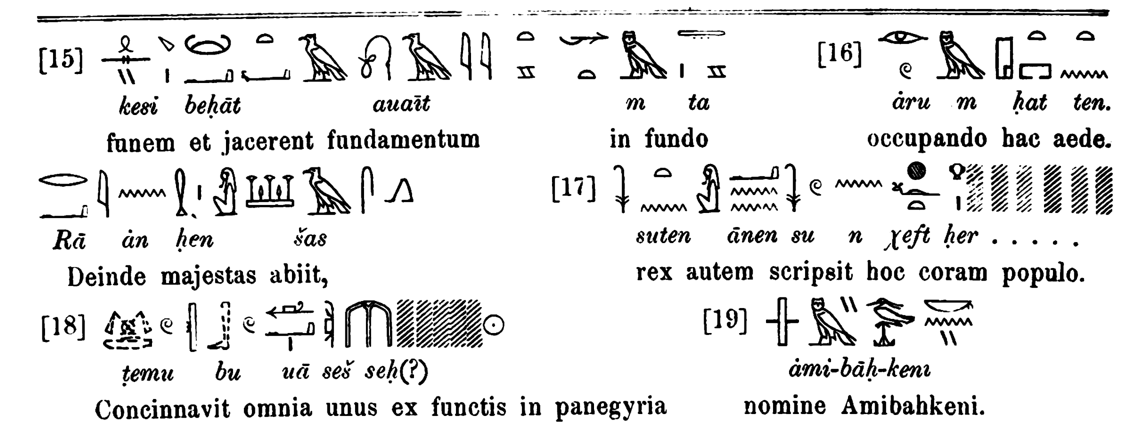
quando licet tibi mandare res. Facite, ut sedes amata exsistat

[13] *utu n ȧrīu | r ār χeft ša-nek . . . | χāt m seseṭ šuti*

Jubete facienda ut faciant cum mandaveris, o rex. Surrexit ornatus diademate et pennis

[14] *reχītu nebt m χetef ḥen χeri-ḥeb netr-šāt ḥer peṭ*

homines omnes pone eum et majestatem. Colchytes legit librum sacrum, cum extenderent



[15] *kesi behāt auaīt m ta* [16] *àru m hat ten.*
funem et jacerent fundamentum in fundo occupando hac aede.

Rā àn hen šas [17] *suten ānen su n χeft her . . . . .*
Deinde majestas abiit, rex autem scripsit hoc coram populo.

[18] *temu bu uā seš seh(?)* [19] *àmi-bāh-keni*
Concinnavit omnia unus ex functis in panegyria nomine Amibahkeni.

Die Abfassung dieses poetischen Textes ist wahrscheinlich so alt wie die zwölfte Königsdynastie, obwohl die uns vorliegende Copie aus der achzehnten stammt. Die Sprache jener Epoche bietet besondere Schwierigkeiten dar — eine Fülle von alterthümlichen Worten, die später nicht mehr erscheinen, viel weniger im Koptischen zu finden sind — kurze und harte Constructionen neben allerdings gröfserer Reinheit des grammatischen Gebrauchs — und Verschiedenheit der Ideen von denen der Blütezeit der ägyptischen Litteratur. Namhafte Gelehrte wie Goodwin, Birch, Chabas, de Horrack, Maspero, Dümichen haben schon sehr schwierige Texte dieser Zeit übersetzt, deren vollständige Veröffentlichung, wo sie noch nicht erfolgt ist, um so dringender begehrt werden mufs, als die Zahl der bekannt gewordenen eine geringe ist. Namentlich sollte man die zahlreichen Stelen des alten Reiches in den Magazinen von Bulaq der Wissenschaft baldigst zugänglich machen. Eine aufmerksame Beobachtung der altägyptischen Sprache während des langen, langen Zeitraums ihrer Geschichte lehrt, dafs dieselbe erhebliche Veränderungen durchlaufen hat. Die vorgeschrittenere Sprachforschung wird die fast 5000 Jahre des altägyptischen Schriftthums in vier ziemlich gleiche Perioden zerlegen können. Die erste Periode, die *alte*, würde die ersten 6 Dynastien umfassen; die zweite, die *mittlere*, bis zur XVII. Dynastie, die dritte, die *neue*, bis zur XXVI. Dynastie, und die letzte, die *späte*, bis zum Kaiser Decius d. h. bis zum Erlöschen der Hieroglyphik reichen. In dieser letzten Periode, vielleicht schon etwas früher war die altägyptische Sprache eine todte und heilige, deren man sich noch bediente, wie die späteren Inder des Sanskrit, die Juden des Hebräischen, die Araber der Sprache des Korans und das Abendland des Lateinischen.

Texte der mittleren Epoche wie der, welcher uns beschäftigt, werden immer noch Stellen enthalten, deren Sinn nur durch Muthmafsungen ausgefüllt werden kann, für welche die Zeit die Bestätigung oder die Berichtigung bringen wird. Ich mufs daher die allergröfste Nachsicht der freundlichen Lesers und tiefern Kenners der Hieroglyphen für meine Uebersetzung in Anspruch nehmen und gehe über einige Schwierigkeiten hinweg, die andere vielleicht heben werden. Ich erwähne hier nur die neuen Gruppen *ta*, *māta* und die Redensart *pert ahti* (eig. aus der Kehle herauskommen, mit der Sprache herauskommen), welche noch unbelegt scheinen. Wie ich in *ahti* eine alterthümliche Form mit prosthetischen *a* für *àhti* erkennen zu müssen glaube, so in 2, 15 eine eben solche Form des Stammes *ua*, dessen reduplicierte Form *uaua* mit seiner Bedeutung aus den von Herrn Dümichen veröffentlichten Texten bekannt ist. Derselbe vielverdiente Gelehrte hat in dieser Zeitschrift 1872 S. 36 ff. über die Gründungscere-

monien eingehend gehandelt; nach unsrer Handschrift waren sie also schon in den ältesten Zeiten die nämlichen. — Die lange gesuchte Aussprache des Zeichens [hieroglyph] ist *behā*, im Koptischen erweicht zu ⲟⲩⲟϩⲓ, ⲟⲩⲱϩⲉ. Eine Fischart, die auf einer Stele des alten Reiches in Bulaq (Mariette, Album du Musée de Boulaq. Le Caire. 1871. Planche 28, 5.) [hieroglyphs] heifst, wird im Papyrus Ebers 47, 12. 105, 11. [hieroglyphs] *behāu* genannt, welches Wort, ebenso wie [hieroglyphs] *behāt*, im Koptischen ⲟⲩⲟϩⲉ pisciculus, scorpius erhalten ist. — Der Ort, an dem man zu einer feierlichen Sitzung zusammenkommt, wird p. 1, 2 [hieroglyphs] *ṫatet* „die Halle, der Diwan" genannt, vielleicht mit dem koptischen ϫⲧⲉ reclinare verwandt; das Wort erscheint auch unter andern Formen: [hieroglyphs] *ṫat* ein Gemach im Tempel, Mariette, Abydos 19, a; [hieroglyphs] *ṫaāuṭ* ib. 51, 43; und vielleicht auch in [hieroglyphs] *tepeḥ ṫatui* ib. 45. — Der Ausdruck *n-m-χet*, mit dem der König p. 1, 4 seine Rede beginnt, heifst „hinfort, in Zukunft für die Nachwelt"; ähnlich Mar. Abydos 10, a: *ṭemu m āb uā, saten menχ, χuu ḥatef n mχet, āmmā unes mā χut nt pet nti rā āmes* „Allesammt", spricht der Oberpriester den Götterkreis an, „seid einmüthig, euer Sohn ist untadlich, heiligt sein Haus hinfort, möge es sein wie des Himmels Horizont, auf dem die Sonne ruht;" ib. 10, b findet sich vollständiger [hieroglyphs] „bei der Nachwelt". Aehnlich Sharpe, Eg. Inscr. 84, 3. — Der Ausdruck *mes-nef-uā* „er hat mich gezeugt" p. 1, 5. für "er hat mich zum Könige gemacht" erinnert an eine ähnliche Redeweise in den Psalmen, ψ 2, 7: "Du bist mein Sohn, heute habe ich dich gezeugt" — wo ילד dem ägyptischen *mes* gleich gebraucht ist. — Ob p. 1, 9 [hieroglyphs] *ṫet ānepu* zu lesen ist, wie ich angenommen habe, ist fraglich; es handelt sich, wie mir scheint, um eine Würde, die der König vor seiner Regierung inne gehabt hat; ich habe an den δρόμος ἱερὸς Ἀνούβιδος gedacht, den ein griechischer Dichter erwähnt; Strabo p. 805. Es findet sich sonst auch ein *ṫet* des Amon. — Das Wort *χus* p. 1, 16 erscheint anderswo genauer determiniert, [hieroglyphs] Mar. Abyd. 42, b. —

Da aus der Uebersetzung zwischen den Zeilen eine Uebersicht über den Inhalt des denkwürdigen und poetischen Textes schwerer zu gewinnen ist, so füge ich eine deutsche Uebersetzung hinzu, die sich gleichfalls eng an das Original schliefsen wird.

[Pag. I.] Geschehen im Monat Hatur des dritten Jahres
unter der Majestät des Königs Usertesen I.
des seligen — er lebe immer und ewiglich!

2. Der königliche Vater erschien mit der Doppelkrone,
es fand eine Sitzung Statt im Königssaal,
eine Berathung seines Gefolges,
der Räthe der Gemächer des Pharao,

3. der Grofsen zumal mit den Hohen.
Da wurde geredet, indefs man lauschte,
da wurde berathschlagt, indem sie hervortraten.

4. „O Majestäten", begannen sie, „verfügt die Werke!
„Gedenket gebührend an rühmliche Thaten!"

5. Darauf der König: „Ich will hinfort Denkmäler machen
„und dauernde Bildwerke errichten dem Harmachis.
„Er hat mich gezeugt, zu thun was ihm gebührt,

6. „entstehen zu lassen, was er zu thun befohlen.
„Er hat mir dieses Land zur Beute gegeben,

„er hat es erkannt und zusammengefasst.
7. „Er verlieh mir seinen Schutz,
„verherrlichend was ich that in seinem Namen.
„Thun wir in gleicher Weise ihm zu Liebe!
8. „Ich bin ein König aus seinem Wesen,
„ein großer König, nicht durch den Vater.
„Zur Herrschaft kam ich, dem man als Kind nicht huldigte,
9. „anfänglich stand ich vor dem Dromos des Anubis,
„er erhöhte mich zum Herrn beider Reiche.
10. „Als Knabe wagte ich mich nicht hervor,
„er salbte meine Stirn zum Herrn der Sterblichen,
11. „er setzte mich über die Menschenkinder,
„er gab mir den Palast zur Wohnung.
„Als Jüngling that ich den Mund nicht auf;
12. „er gab mir seine Weite und Breite,
„ich wurde genannt, als er Eroberer ward.
„Er gab mir die Welt, ich bin ihr Herr.
13. „Ich reichte an die Seelen in den Himmelshöhen.
„Untadlich will ich handeln an meinem Schöpfer,
„befriedigend den Gott mit dem, was er verlieh seinem Sohne.
14. „Was er erobern mich hieß, hab ich ihm erobert.
„Ich komme zu dir, o Horus Ap-tet!
„Eingesetzt habe ich die Opfer der Götter,
15. „so will ich machen die Arbeiten im Großhause des Vater Tum.
„Er lasse es gedeihen, wie er es mich beginnen ließ.
16. „Füllen will ich seinen Altar, so lange ich auf Erden bin,
„errichten mein Haus, da ich noch weile.
„Man gedenke meiner Wohlthaten in seinem Hause,
17. „mein Ruhm sei der Tempel, mein Andenken sein Gebiet.
„Ewig sei er und zu Ruhm gemacht.
18. „Nicht ersänne man wohl, weſs Königs von ehemals diese Bauten,
„nicht wüssten, die darin wandelten, ihn zu nennen.
„Drum schneide man seinen Namen ein sogleich.
19. „Nicht vergehe er durch die Wechselfälle der Zeit, das Gemachte sei bleibend.
„Unser Ehrgeiz seien rühmliche Thaten!
20. „Nützliche Dinge machen einen herrlichen Namen,
„und Ausdauer geziemt einem ewigen Werke."

[Pag. II.] 1. So sprach König A m e n e m h a zu den Räthen,
sie antworteten ihrem Gotte:
„Geschmack ist auf deinen Lippen,
„und Einsicht wohnt dir bei.
2. „O Herrscher, mögst du lange leben! deine Pläne geschehen;
„O König, der du erschienst als Weltvereiniger,
3. „fördere die Arbeiten in deinem Tempel.
„Wie herrlich, schaut der Morgen

„auf die ruhmvollen Thaten der Zeit!
4. „Nicht vollenden es allesammt ohne den Gebieter,
„deine Majestät (möge sie lange leben!) ist das Auge aller Welt.
„Große Bildwerke werden gemacht zu deinem Angedenken,
5. „wenn ersteht das Heiligthum der Götter
„für deinen Vater, den Herrn des Grofshauses,
„Tum, den Helden des Götterkreises.
„Er wird dein Haus entstehen lassen, seinen Bau aus trefflichem Stein,
6. „seine Ausschmückung mit bildlichen Arbeiten,
„sein Inneres für deine Bildwerke —
„Besitzthümer für die Ewigkeit."
7. König Usertesen selbst sprach:
„Siegelbewahrer und geheimer Rath,
8. „Vorsteher der Schatzhäuser,
„Oberster der Mysterien!
„Beschlossen ist, dafs man machen lasse die Arbeiten.
9. „So wie die Majestät beliebt, geschehe es.
„Man mache es nach Wunsche.
10. „Jedweder sei wachsam,
„es geschehe unverzüglich.
„Bei jeglichem Werk tritt die Zunge hervor;
11. „doch wer da Hand anlegt, bringt es zu Stande.
„Die Stunde, die du hast, ist Zeit zu wirken,
12. „da dir zukommt, zu befehlen was Noth thut.
„Macht, dafs die liebe Stätte erstehe.
13. „Befehlt das Nöthige zu thun,
„da du es verfügt hast, o König!" —

Es erhob sich der König mit der Binde und der Federkrone, alle Welt folgte ihm und der Majestät Amenemhas. Der Kolchyt verlas den heiligen Text beim Ausspannen der Meſsschnur und beim Legen des Grundsteines auf dem Grundstücke, der für diesen Tempel bestimmt war. Darauf entfernte sich seine Majestät Amenemha; König Usertesen aber schrieb es auf vor dem Volke.

In eins zusammengefaſst hat es einer von den Festbeamten, Namens Amibahkeni." —

Die Schilderung dieses kleinen altägyptischen Dramas ist recht anschaulich. Es treten auf zu feierlicher Sitzung der König Amenemha I., kurz *àtef* „der Vater" oder *ḥen* „die Majestät" genannt, der als Abzeichen seiner Würde die Pschentkrone trägt, und sein Sohn Usertesen I., seit drei Jahren Mitregent und als solcher das Diadem mit dem Federschmuck tragend; dazu die ersten Beamten des Reiches. Durch die umfassenden Untersuchungen des Herrn Lepsius ist es festgestellt, dafs Amenemha, dem die Listen 16 Regierungsjahre geben, seinen Sohn zum Mitregenten gemacht habe; ob er dies aber in seinem neunten Jahre gethan, und ob er überhaupt nur 16 Jahre regiert habe, wird durch eine Stele im Museum zu Bulaq *aus dem 30sten Jahre Amenemhas* und *aus dem 10. Jahre Usertesens* in Frage gestellt. Siehe Mariette, Album du Musée de Boulaq, Planche 28. Man wird sich mit Muthmafsung einer doppelten Rechnung

behelfen müfsen, so lange diese chronologische Schwierigkeit nicht anders gelöst wird. Wie dem auch sein mag, die Angaben unserer uralten Handschrift über den Stammvater der zwölften Königsdynastie, der seinem Namen nach in Theben seine Heimat hatte, dessen Wirksamkeit sich aber mehr über den Norden verbreitet, sind höchst bedeutsam. Der Ausgang der elften Dynastie erscheint in Dunkel gehüllt, das Zeitalter der Antef und Mentuhetep wie durch eine gewaltige Umwälzung aus dem Zusammenhange der Geschichte herausgerissen. Amenemha, ein Mann von geringer Herkunft, „dem man als Kind nicht huldigte", war der Held, der jenes Königshaus stürzte, der ein König und ein grofser König ward „nicht durch den Vater"; ein Eroberer, der Aegypten wieder vereinigte und in der Frömmigkeit seines Herzens seinem Schutzpatrone, dem Tum-Harmachis, die grofsartigsten Bauten zum Danke errichtete. Ueber das Gründungsfest handelt nun die kostbare Handschrift, die ich veröffentlicht habe. Dafs hier von den Bauten in *ânnu* און oder Heliopolis die Rede ist und dafs sie dort wirklich in dieser Zeit aufgeführt sind, kann nicht zweifelhaft sein, da wir wissen, dafs dort der vielberühmte Tempel des Tum-Harmachis war, von dem man noch einzelne Ueberreste mit dem Namen dieser Gottheit gefunden hat. Unser Text spricht allerdings von zwei Bauten, von einem schon bestehenden, dem des Tum, dessen Ausbau beabsichtigt wird, und von einem, dessen Gründung Amenemha unternimmt, den er *sein* Haus nennt, den Tempel des Harmachis, den Sonnentempel zu On. Mögen einzelne Könige, wie besonders Ramses III. nach der Uebersetzung des grofsen Papyrus Harris von Herrn Eisenlohr AZ. 1873. S. 58. 100. die Tempelanlagen zu Heliopolis, namentlich das *per tem*, erweitert und verschönert haben, so gehört der Anfang doch ohne Zweifel dem Begründer der zwölften Dynastie. Das L. D. III. 124, 66 erwähnte scheint ein Bau zu Ehren der Thronbesteigung Amenemhas, und der im Pap. Sallier II. 3, 1 beschriebene Prachtbau sein Palast gewesen zu sein. Ueber Heliopolis und seine Culte siehe Ebers, Durch Gosen zum Sinai S. 494.

Strabo der Geograph hat uns den werthvollsten Bericht über die Tempelanlagen in Heliopolis überliefert. Er fand die Stadt schon verödet. aber von den Tempelbauten noch soviel erhalten, dafs er eine genaue Beschreibung davon geben konnte; p. 805 ff. Zu dem Tempel, sagt er, habe eine steingepflasterte Sphinxallee geführt, der Dromos genannt; dann sei man durch drei *πρόπυλα* zum *πρόναος* gekommen, und darauf in den *νεώς*, der von einer Umfassungsmauer umgeben gewesen sei. Vor dem Pronaos seien zu beiden Seiten die sogenannten Flügel gelegen gewesen, von erheblicher Länge und mit grofsartigen Bildwerken. Das war ohne Zweifel der Tempel, den Amenemha gründete, über dessen Vollendung er aber starb, worauf sein Sohn während einer langen Regierung das ruhmreiche Werk zu Ende führte. Und in der That trägt ja der noch erhaltene Obelisk von Heliopolis den Namen dieses Königs. Strabo erwähnt p. 806 noch eines Hauses mit vielen Säulen (*πολύστυλος οἶκος*) in barbarischem Stil, dergleichen sich auch in Memphis befinde; dies war vielleicht das *ḥat-âat* des Tum, das schon einer älteren Zeit angehört. Oder war das *ḥat-âat* der Ausdruck für die *οἶκοι μεγάλοι*, in denen die Priester peripathetisch lehrten? Denn heifst in den Texten häufig die hohe Schule von Heliopolis, in der man neben Theologie besonders Astronomie und Medicin zu lehren pflegte, und in der auch der gelehrte Verfasser des Papyrus Ebers seine Bildung genofs. Diese grofsen Hallen der heliopolitischen Gelehrten, besonders der Aerzte, heifsen im Pap. Ebers 2, 4 *keṭtu âat nt ânnu* — eine uralte Schule der Arznei-

kunde, die schon in den Kämpfen der Götter erwähnt wird, indem Horus und Set dort einst geheilt sein sollen. Hier war viele Jahrhunderte die Pflegestätte ägyptischer Wissenschaft unter hoch angesehenen Priestern, deren einer dem Hebräer Joseph seine Tochter zur Frau gab; hier war der grofse Cultus des Sonnengottes, des Tum-Harmachis, welcher nur dem des thebanischen Amon nachstand; hier wurde der Mnevis verehrt gleichwie der Apis in Memphis; hier war der geheimnifsvollere Dienst des heiligen Baumes, der Katze und des Phönix; hier endlich war es, wo Pythagoras, wo Platon und Eudoxos sich in sinnigem Gespräch mit den heliopolitischen Priestern ergingen, die schon Herodot als die verständigsten rühmt; sie fanden dieselben in der Beobachtung himmlischer Erscheinungen überlegen, aber (und wir stimmen ihrem Urtheile bei) „sie waren mystisch und hatten eine schlechte Methode“.

Auch nach den ägyptischen Denkmälern fast aller Epochen von der zwölften Dynastie an war Heliopolis oder On blühend und bedeutungsvoll. Aber an diesem בית־שמש „dem Hause der Sonne“ ist das herbe Wort des Propheten Jeremia 43, 13 in Erfüllung gegangen: „Er wird die Bildsäulen im Sonnentempel in Aegyptenland zerbrechen und die ägyptischen Götzenhäuser mit Feuer verbrennen.“ Der Zerstörungswuth des Kambyses namentlich sollen die Denkmäler von Heliopolis zum Opfer gefallen sein, doch scheint sich noch viel davon bis in späte christliche und selbst muhammedanische Tage erhalten zu haben, und mit Vergnügen lesen wir die Seiten des vortrefflichen Maqrîzî 1, 228—231 ed. Bulaq über die Sagen von عين شمس *ʿAin šems* oder Heliopolis. Wir wollen nicht nachforschen, warum er die Erbauung der Tempel, die der Sonne, dem Monde und den Planeten geheiligt gewesen wären, und zu denen man aus dem ganzen Lande gewallfahrtet wäre, dem Könige منقاوس *Menqāwus* oder (wie ich in einer anderen Handschrift finde) منفاوش *Menfāwuš* zuschreibt, noch ihn für gut unterrichtet halten, wenn er als älteren Namen der Stadt رعمسيس *Raʿmesās* angiebt. Aber glaubwürdiger klingt der Bericht des *Šāfiʿ ibn ʿAlī*, den Maqrīzī aus dessen Werke *ʿagāʾib el bildān* anführt. „*ʿAin šems*“, sagt dieser Autor, „ist eine kleine Stadt, deren Mauern man noch in Trümmern sieht, aus denen hervorgeht, dafs es einst ein Götzentempel war. Darin sind die schrecklichen, grofsen Götzenbilder aus behauenem Stein, jedes Bildes Länge ist 30 Ellen und die Glieder im Verhältnifs. Jeder Götze steht auf einem Postamente und einige sitzen auf wunderbaren und wohlbemessenen Untersätzen. Auf diesen Steinen sind meist Bilder in Menschen- oder Thiergestalt und viele Schrift in verborgener Sprache; und kaum sieht man einen Stein ohne Schrift oder Sculptur oder Bild. In dieser Stadt sind auch die beiden berühmten Obelisken, genannt die Obelisken des Pharao; auf ihnen sind gleichfalls Inschriften in jener Sprache.“ Beide Obelisken standen einst aufrecht, aber der eine von ihnen stürzte am vierten Ramadhān 656 d. H., wie El Gezri berichtet, also vor etwa 630 Jahren. An eins der dortigen Bildwerke knüpft sich eine Sage, die ich nicht nach Maqrīzī, der sie etwas abweichend erzählt, sondern nach dem ungenannten Verfasser einer trefflichen maghrabinischen Handschrift in der Viceköniglichen Bibliothek zu Cairo gebe; sie ist betitelt: نشق الازهار فى عجائب الاقطار „der Blumenduft über die Wunder der Länder“. „In der Stadt *ʿAin šems*“, heifst es dort, „war ein Götze von der Gröfse eines wohlgebauten Mannes aus weifsem Stein und von künstlicher Arbeit, als ob er spräche. Als der Fürst Ahmed ibn Tulun ihn sehen wollte, widerrieth ihm solches ein gewisser Kopte, Namens Nadusah (oder Farusah), indem er sagte: „Es sah diesen Götzen nie einer, der ein Amt hatte, ohne dafs er im nämlichen Jahre seines

Amtes ledig geworden wäre.“ Doch Ahmed ibn Tulun wollte auf seine Worte nicht hören und ritt desselbigen Tages hin, ihn zu besehen. Als er davor stand, befahl er den Steinmetzen ihn zu zerstören. Da brachen sie ihn ab, und blieb nichts von ihm über. Nachdem aber Fürst Ahmed ibn Tulun nach Haus zurückgekehrt war, stand er hiernach nicht auf an zehn Monate, dann starb er. Dieser Götze hiefs, wie man sagt, *ʿain šems* das Sonnenauge.“ So ist der arabische Name der alten Stadt; die auch wohl مدينة الشمس heifst, aufzufassen und nicht etwa auf einen heiligen Brunnen zu beziehen, der dort gewesen sei. Derselbe habe bei den Christen in grofser Verehrung gestanden, wird berichtet, da die Mutter unseres Heilandes dort die Kleider des Kindes gewaschen habe, als sie vor Herodes fliehend am 14 Baschens in Aegypten anlangte, in der Stadt Basta, darauf nach Semnud, dann nach Eschmunīn, dann nach einem Dorfe Failes, dann nach Qus (dem späteren Qusīyeh), dann nach Mīreh und endlich nach *ʿAin šems* kam, wo noch bis heute der Baum gezeigt wird, in dessen Schatten die heilige Familie gerastet haben soll. Von dem verschütteten Wasser soll der Balsamstrauch البلسم um den Brunnen herum gesprofst sein; er wächst nirgends auf der Erde, sagt Maqrīzī, aufser dort.

Die ewige Dauer, die der gute König Amenemha seinen Denkmälern verhiefs, ist ihnen nicht zu Theil geworden; die Zeit hat eins nach dem andern dahingerafft. Wer in unsern Tagen von Cairo aus nordöstlich durch lange Sykomorenalleen, zwischen freundlichen Gärten und fruchtbaren Gefilden hin zwei Stunden Weges nach der Stätte des alten On reitet, sieht bei dem Dorfe Maṭarīyeh nur noch eine Säule, die von den rühmlichen Thaten einer weit zurückliegenden Vergangenheit zeugt. Vieles steckt hier vielleicht noch unter der Erde und wird durch künftige Ausgrabungen einmal zu Tage gefördert. Heute schaut der Obelisk von Heliopolis, errichtet von Usertesen I., „der die Seelen von On liebt“, einsam und ehrwürdig über die liebliche Landschaft.

Berlin, im Juli 1874. **Ludw. Stern.**



(Continuation. s. ob. p. 72.)

In his great inscription at Khorsabad, Sarukin enumerates amongst his conquests, “Χatte, Gutium, Madai”; and for these we have, on his barrels, “Χatte, from Χasmar to Ṣibar, border of Madai”. He therefore encountered the Guti on his way from Χasmar, apparently the same as Χasimur, which was visited before Namri by Salmanuris, and Ṣibar, the Ṣibur of Tukultipalesar's expedition, beyond Nissa, i. e. Nushapoor.

On a fragmentary tablet Assurbanipal's foreign titles are: — “king of Kassi and “Akkadi, king of Babili wide, who has colonized Asnunnak with men and women, king “of Padan and Alman, king of Guti men intelligent[1]), king who has settled the four “regions”. Here *As-nun-na-ak* is a variant of the more usual *Es-nun-na-ki*, the Akkadian

[1]) I think this must be the meaning of *saklati* from שכל “to be wise”. It certainly was a characteristic of the Goths.

name of *Umlias*; and on account of the position which Umlias occupies in the list of Tukultipalesar's eastern conquests, it may be identified with Amool on the southern shore of the Caspian ('the formative — *s* having disappeared' as in *Bost* for *Bustus* of the same list). Padan and Alman must represent Assurbanipal's acquisitions in Elam; the former I do not recognize; the latter is probably Elwend. Then after the Guti, the "four regions" of Syria conclude the list.

These notices indicate for the Guti a position somewhere to the north or north-east of Assyria. In the long list of peoples subject to Darius they do not occur, so that they must have migrated; and another Nakhitscheuan, about 20 miles east of Azov, may have been their new settlement.

The names, of Aspugha (40. 18. N. 42. 40. E.) near Getscheuan, of an Aspurg, indicated, (in the ethnic *Aspurgiani* or *Aspurgitani*), by Strabo and Stephen of Byzantium, (about 45. 10. N. 37. E.), of *Asiani* named by them and Pliny, as occupying the eastern shore of the then Palus Mæotis, and of Azov, — are other indications of this movement; and that the race who gave name to these places were the *Aser* or *Ansas*, the ruling race amongst the Goths, that *Azov* = *Asa-hof* and *Aspurg* = *Asa-burg*, there can be no doubt. Indeed Strabo tells a story of a temple of Venus Apaturus at Phanagoria (near Aspurg), built in memory of the goddess having been beset by giants, and inveigling them into a cave, where Hercules slew them one by one; a story which thoroughly smacks of the Edda, and must be but a variant of that which tells of Thor, disguised as Freya, slaying a number of giants in a cave.

Now, certainly some centuries before our æra, (it is thought about the time of Darius), the Goths migrated from the regions of the Caucasus. Of their history in their primitive home one particular is thought to be adumbrated in the myths of the Edda, — that the Aser once dwelt in the neighbourhood of the "wise Vaner", with whom they fought and made peace, and to whom they were indebted for arts of civilization. These surely must have been a people who occupied Van, a country often named in the Assyrian annals, and not far from the modern Van; and I am convinced that they were no other than the Akkadians. For the ideograph which expresses *Akkadu* is used occasionally for Armenia, and its synonyme *Urṭu* must be allied to *Urarṭu*; *Nipur*, the city of Bel, the most ancient city in Chaldæa, had its homonyme in Armenia; and the most ancient quarter of Babylon, *Imgur Bel*, was called *Suanna*, evidently connected with *Id-suanna*, *Naχ-suanna*, Suania and Lake Seuan; indications of a movement from Armenia to Chaldæa.

The traces of an early connexion between the Goths and the Akkadians are manifest in their mythologies. First, we have, side by side, the myth of the giant Ymer, slain by the three brothers Odin, Vile, and Ve, his blood becoming ocean, his flesh earth, and his scull the vault of heaven; and the myth of the giantess Omoroka, cleft in twain by Belus to form earth and sky. The Edda tells us that the cow Oedumla, formed from the frost, was fed by licking the frosty rocks, and fed Ymer with the four rivers which flowed from her teats. The two-fold sense of the Sanscrit *go*, "cow" and "land", connecting the Chinese *ku*, Persian *koh*, Teutonig *cu*, *ko* &c in the former, with the Akkadian *gu*, Persian *koi*, Greek *γαῖα* and *γῆ*, Teutonic *gau* &c. in the latter, enables us to understand Oedumla as a region; the froth corresponds to the "mist" of Genesis; the four rivers are those of Genesis; and the rationale of the myth is clearly a region, fertilized

by condensed vapour, and sending rivers to feed the sea. Berossus said that *Omoroka* was Chaldaicé *θάλατθ* Hellenicé *θάλασσα*, i. e. "a sea". I have not yet found the Chaldaic word, so interesting in its identity with the Greek; but the Akkadian *yami*, and Hebrew ים, bring us at once to Ymer. Then, as to the localization of these myths; — Sarukin speaks of a "land of four rivers", a part of Armenia, bordering on Illipi or Albania; in *Oedum-la* I recognize the "lea" or "plain" of עדן or *'Εδὲμ*, which can be shown to have been in Armenia; and the Caspian has a better claim than any other to be identified with the sea *Omoroka*, for the land *Humargâ* (Persian), *Umuvarka*a (Median), *Umurgá* (Assyrian), *'Αμύργιον πεδίον Σακῶν* (of Hellanicus), Margiona, extended from its eastern shores to Bactriana. Thus clearly are traced to a common origin these cosmogonic myths, Scandinavian and Chaldæan. To account for the three gods in the former for one in the latter, we have the story of the peace secured between the Aser and the Vaner, by the exchange of hostages, Vile for Niord; *Vile* or *Hoener* named no more among the Aser, but taking the lead in the Chaldæan pantheon as *Eni* or *Belu*, and Niord received amongst the Aser in his place.

I have shown, (Zeitschrift 1871. 74.), that the Assyrians had a year which began with Sabat; that this was the old year of the Chaldæans is rendered probable by the fact, that, in their calendar, the name of their month *Ab* or *Abba*, (the Assyrian Tebet), is followed by the word *uddu* "outgoing", (W. A. I. vol. II. 49); and Ven: Bæda tells us that our forefathers began their year Dec. 25. The fourth month in the Northern calendar was consecrated to Odin; in the Akkadian it was *Gut*, with the addition of *śidi*. Now *śidi* is "the north", and *Gut*, which means "a bull", is also a divine name; we have it (III. 68) explained in Akkadian *sa kin-ga-a an bar-tab-ba ge*[1]). In this instance *Gut* has the gloss *Χa-ar*. Again, (II. 54), in a line by itself, marked off from the divine names which precede and follow, we have *Gut-gut* explained *ilu garradu* "god warrior". Now *Gaut* was one name of the war-god Odin, and *Har* was another, and Gaut was eponymus of the *Γαυτοι*; can we hesitate in regarding this *Gut* as eponymus of the Guti, and this month as sacred, in Chaldæa as in Scandinavia, to "Gut of the north". The second *gut* in *Gut-gut* appears in three of his northern names, *Hangagud*, *Happagud*, *Farmagud*, and therein means "god". If the Assyrians had their Istar, so also had the peoples who dwelt on the shores of the Caspian; for the annals of Tukultipalesar II. tell us of a "city of Istar" there, (where assuredly Assyrians had not then built a city), identified by M. Lenormant

[1]) Here *sa* is the relative "who", and *ge* is the postposition "of" governing *an bar-tabba*, which is explained below *ilu kilallan* "every god". The same phrase occurs in II. 58., in connexion with a god whose name is lost, *sa Kinga an Par ge* "who is *Kinga* of the Sun-god". Now *Kin* = *sipru*, and *Kin-ga* = *tur sipri*, and *Kin-ga-a* is the extended or participial form of the latter. This must be the original of the Assyrian *Kingu*, and doubtless is connected with *kangu* also. Now *Kingu sa babi* (II. 28.) = *gi ur ka-na gubba* i. e. (word for word) "which guard gate-of strengthens", and *kangu sa babi* (II. 32.) = *ka śaku* i. e. "gate covering", where סך, "covering" or "shelter", guides our choice amongst the meanings of שכר, "arch" or "canopy". Then, again, the Syriac קינגא is "guardian" (by night). I take *Kinga*, then, to mean "protector"; and when we remember that the free Teuton's idea of a king was *folces hyrde* "folk's herd", *éthel weard* "fatherland's warder", *eodur gumena* "fence of men", *eorla hleo* "covering of warriors", *helm wigendra* "helm of fighters", it does not seem improbable that *Kin* and *Kinga* contain the explanation of our *cyne*, *cyneg* and *cyning*. So also *gi* and *kingi*, both explained "land", (II. 39.) may be mutually related in the same way as our *ric* and *cyneric*.

with Asterabad; so also had our fathers their Astur or Eostur. Of her we only know that the fourth month was hers, but as it was Odin's also, she must have been the same as the better known Freya; the goddess of war, who shared equally with Odin the souls of the slain; and the goddess of love, of the moon, and the planet Venus. Istar too was the "lady of battle", to whom captives taken in war were devoted at Arbela, where she was the goddess of the waning, as at Niniveh of the waxing, moon. Now it is important to note, that Freya was of the Vaner, not of the Aser, race, and so had the name *Vana-dis* "goddes of the Vaner".

The Chaldæans had a VII. day week, as the Latins, and all the Teutonic races had. Whether the Latins derived it, through the Syrians, from the Chaldæans, or otherwise, is a question foreign to my present object; but I cannot conceive any circumstances, under which any Teutonic nation could have learned it from the Latins, and communicated it to the rest; so that English, Frisians, and Hollanders should have the same names for all the seven days, and Germans, Danes and Swedes, the same as they for the first six. The VII. day week is another of the traditions of the old Caucasian home of our fathers and the order of the gods, all planetary, of the days, remarkably corresponds with that which is observable in the annals of Assurbanipal. After Assur (once followed be Ninge), these seven are named invariably: — Sin, Samas, Im (or Va), Bel, Nabu, Istar (of Ninua and of Arbail) and Ninip; then Nergal and Nusku, or Nusk and Nergal. Of the seven, Sin and Samas occur in this order on other monuments as well; and as one of names of Samas was *Man*, (often named on the astronomical tablets, — "Sin and Man") we observe here a curious variation in the week of our fathers, Sunday and Monday, in that they have retained the order of the names but inverted their application. Istar has the sixth peace, as Freya with us. Ninig, who as *Kaivanu*, פיון, "establisher", answers to our *Soetere* "establisher", has the seventh, the day of the Creator. Sœtere, the supreme god, the all father, seldom appears in the Northern mythology; it was a principle of religions reverence, seldom to name him, (as amongst the Hebrews with regard to יהוה); but Odin represented him, and had all his names, Sathur amongst the rest. So it is not unlikely that *Udana*, which occurs on a tablet (II. 59) as a name of Ninip belonged to him. Then Ninip's name *Bar* [1]) = *bāru* and *burru*, (cf. בר and בורא "creator") curiously resembles *Bure* the name of the progenitor of Odin.

I have suggested, in a former article that [cuneiform], synonyme of *Sarru*, and [cuneiform] and [cuneiform], attached to the titles *Siltannu* and *Turtanu*, might represent very early valuations of the lives of men, according to rank, like the *weregild* of our fathers. If we read the first two numbers, (as we may), 3×30 and 2×30, the contrast is remarkable between the Chaldæan scale and our own. שלטון, (though we do not find it in Assyrian records, except in the case of Sib'e or Sabaka), was a Chaldæan title, belonging to the kings of subject lands, (compare Samar: version of Gen. XIV and Dan. III.).

Sarru	XC. (*mana*)= III talents, c. 240 lbs.	Cyning (120 lbs to relations, 120 to nation) 240 lbs.	
1½ Siltannu	LX. („)= II „ c. 160 „		
6 4 Turtanu	XV. („)= half-talent c. 40 „	6 Thegn (1200 Scillings) 40 lbs.	

For brevity's sake, I refrain from multiplying these comparisons, and for the

[1]) If this name be substituted for Ninig's title *Pal-Esar*, *Deleboris* approaches very nearly to *Tukulti-Bar*, as the equivalent of Tukultipalesar, (see p. 68 of this volume).

same reason pass over several curious linguistic correspondences, — such as *adda* (Akk.) *atta* (Goth.) "father", *agar* (Akk.) *akrs* (Goth.) "field". I will content myself with calling attention to the oblique cases of our first personal pronoun, as a specimen of grammatical formation. The Celtic languages alone have preserved the nominative *mi*, once the common inheritance of the whole Aryan family; the Akkadian was *mu*, and the Akkadian explains, by means of its postpositions *na* and *ra*, the genitive *min*, (in Gothic *meina*), and the dative *mir*; *min* = *mina* "of me", *mir* (Akk. *mur*) = *mira* "to" or "for me". Facts such as these are intelligible when we know that the Goths and Akkadians were once neighbours in Armenia.

The only local name which I can refer to the country of the Guti is [hieroglyphs], the home of [hieroglyphs]. It may be *Punaśi*, connected with Nizir, in the annals of Assurnazirpal. *Aagma*, indeed, is not distinguished by any peculiarity of costume from the Χetta around him, for in this, as in other representations of the scenes of this war, the conventional Χetta type prevails exclusively; but there is one, (I refer especially to Rosellini M. R. CIII.), in which we observe, associated with the Χetta, long-haired warriors, with moustaches, and short beards, armed with spears. Their lower limbs are hidden by the chariots in which they ride; but there is one, fallen, pierced through by a javelin, who might well be a Goth, if we may judge by his costume. What the costume of a Gothic warrior was in the third century of our æra, Thorsbjerg moss has revealed. It consisted of a kirtle with sleeves fastened at the wrist, and trousers with socks sewn to them, both of woollen weft; over these a shirt of defensive armour reaching to the knees and sleeves to the elbows; and over all a square cloak, of woollen weft 51×41 inches, to be fastened over the left shoulder, leaving both arms free. So, on the warrior before us, whilst the close-fitting hose and sleeves of the kirtle could only be shown by colour, we see the shirt of defensive armour, (probably of leather, or cloth quilted), and the square cloak. The costume is quite different from that of any of the Oriental peoples, pourtrayed on the monuments of Egypt.

(To be continued.)

Erschienene Schriften.

Paul Pierret, Etudes Egyptologiques, 2me livr. Recueil d'inscriptions inédites du Musée Eg. du Louvre, traduites et commentées. Iere P. avec table et glossaire. Paris. A. Franck. 1874. 4. 156. pp.

Mélanges, d'Archéologie Egyptienne et Assyrienne. I. 4me fasc. juill. 1874. F. de Saulcy, sur quelques points de la Géographie antique de la Syrie selon la science Egypt. p. 119—127. — J. de Rougé, Etude des monuments du Massif de Karnak. p. 127—138. — G. Maspero, Note sur différents points de grammaire et d'histoire. p. 138—151. — P. Pierret, Varia. p. 152.

Henri Brugsch-Bey, La sortie des Hébreux d'Egypte et les monuments égyptiens. Alexandrie. A. Mourès. 1874. 8. 45. pp.

Records of the Past. vol. II. Egyptian texts. London. S. Bagster and Sons. 173 pp. — Contents: preface by S. Birch. — Inscription of Una, by S. Birch. — Instructions of Amenemha I., by G. Maspero. — Annals of Thotmes III., by S. Birch. — War of Rameses II. with the Khita, by E. L. Lushington. — Inscription of Pianchi Mer-Amon, by Canon-Cook. — Tablet of Newer-Hotep, by Paul Pierret. — Travels of an Egyptian, by François Chabas. — Lamentations of Isis and Nephthys, by P. I. de Horrack. — Hymn to Amen-Ra, by C. W. Goodwin. — Tale of the two brothers by P. le Page Renouf. — Tale of the Doomed Prince, by C. W. Goodwin. — Calendar. — Table of Dynasties. — Measures and Weights. — Lists of further texts, selected by Geo. Smith and P. le Page Renouf. — Original Circular.

Leipzig. J. C. Hinrichssche Buchhandlung. — Verantwortl. Redacteur Dr. R. Lepsius, Druck von Gebr. Unger (Th. Grimm) in Berlin.

Zeitschrift
für
Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von **Prof. Dr. R. Lepsius zu Berlin** (Bendler-Strafse 18)

unter Mitwirkung von **Prof. Dr. H. Brugsch.**

September u. October. Preis jährlich 5 Thlr. **1874.**

Inhalt.

The royal tombs at Bībān-el-Molūk and "Enigmatical" writing.

The following examples of the so called "enigmatical" writing are taken from the tomb of Rameses VI.

. . . . = Champollion Noctices II. p. 525

. . . . = ... ib.

. . . . = ... 526

. . . . = ... ib.

. . . . = ... ib.

. . . . = ... ib.

. . . . = ... ib.

. . . . = ... ib.

. . . . = ... 529

. . . . = ... 542

. . . . = ... 544

. . . . = ... 545

. . . . = ... 568

. . . . = ... 569

All the transcriptions, into ordinary hieroglyphic characters with the exception of

three (the second, the twelfth and the thirteenth) are given on the monument itself. The following transcriptions also occur.

= ; = and

etc., pag. 525.

It is clear that all these transcriptions are not absolutely literal. Instead of the preposition *àm* we have *χen*, the abbreviated form of *em χennu*, as in Demotic and later on in the Memphitic ϧⲉⲛ and Thebaic ϩⲉⲛ. It takes a plural like all other Egyptian prepositions when in relation to an antecedent. In the seventh example just given corresponds, like , to an , which does not appear in the transcription. In some other groups a appears of which the transcription gives no account. The character however is one which is easily effaced both on monuments and in papyri.

The following is taken from an other royal tomb, that of Seti I.

In the curious variant = the sign seems to be ideographic of or which occurs repeatedly in these texts, and the negative particle seems already to have dropped the sound of *n* (by the assimilation of this consonant to the *t*), and to have approached the form of the Coptic ⲁⲧ.

We have in another place interpreted by . Here , like in the last example, is the equivalent of . Had it not been for the variant , I would have identified with *sta* a "corridor" which is repeatedly used in these texts as synonomous with ; for instance,

or

The sign is ideographic of both *šeta* and *ḥetem*. The group often occurs in the sense of . Another instance of = is found in "those coming forth with them" (Notices I. p. 542).

The tomb of Rameses VI. contains a picture of the judgment scene[1]) similar to that on the sarcophagus of Seti I which has recently been collated by Mr. Goodwin with the picture on the Louvre Sarcophagus of . Mr. Goodwin's decipherment of the characters and groups is in most places strongly confirmed by the text of Rameses VI. which however proves that the artists, either through ignorance carelessness or some other cause, sometimes sprinkled the groups absolutely at random If the order of the words is correct in this text, the upper part of the text in the

[1]) Compare Champollion's *Monuments* pl. 272 with his *Notices II.*, p. 495.

Sarcophagus of Seti must be utter nonsense, and *vice versa*. The groups *Anpu seām ȧtef* 'Anubis who refreshes his father' certainly go together, not only on account of the direct evidence of the scene in the tomb of Rameses VI., but of another text which speaks of .[1]) The group or as they are written in the tomb of Rameses VI. should, according to this text, be above the pig in the boat[2]), and have no connection with . Their apparent meaning is "True words to me!" or "Words proved true to me!", standing for or *nȧ*. at the right hand summit of the inscription is very naturally taken by Mr. Goodwin for at the beginning of a line of text. But in the tomb of Rameses VI. stands quite isolated in front of the staff and crux ansata of Osiris, and the rest of the context in the two documents though consisting of the same words is utterly different, the order of the words in one being irreconcileable with any meaning in the other.

The inscriptions of the lower part of the picture are very much the same in all the texts. The text of Rameses VI. thus proceeds after the group *ȧment.*

which is the same as

Mr. Goodwin has pronounced the title over the judgment chamber to be quite undecipherable, and I must confess that I can make nothing out of the last part, as it stands. The first groups however, is the same as *ȧs-ȧr*, Osiris. This name is followed in the tomb of Rameses VI. by , which must be taken as the correction of the London text. The remaining portion of the title reads like an imperative phrase, such as "guard ye the house". In spite of the analogy of both texts such a sense is glaringly improbable. The last signs have most probably been displaced. The sign apparently stands for the preposition . The next sign, a man with his hands in a trap may have the value *ḳer* like the sign , and if it were lawful to alter the order of the last signs, we might read . But I do not venture to propose so violent an alteration of a text.

In the tomb of Rameses VI. a certain number of "legends" or descriptions of pictures are written in this enigmatic character. The texts so written are distinguished by the frequent preference of alphabetic to syllabic signs, a very moderate use of determinatives, a confusion between the birds , and , and a polyphonous use of these signs as well as of the *snakes*. The sign is very commonly used for and for . The general sense of the texts is easily made out, though some of the words are puzzling enough.

The phonetic orthography of some of the words occurring in the texts of these tombs deserves attention, whether the words be written in the enigmatic or in the ordinary hieroglyphic fashion.

The whole of the text known to us through the sarcophagus of Seti I. appears to

[1]) *Notices* II. p. 626.

[2]) It is omitted in the plate of the *Monuments*.

have been inscribed on the walls of the tomb of Rameses VI. as well as upon his own. Champollion's copy enables us to correct some of the blunders of the older text, aud it also furnishes us with some useful variants.

Thus [hieroglyphs] Bonomi 11, A. 36, 40 = [hieroglyphs] *Notices*, II. 533

The god [hieroglyphs] . . . 10, A. = [hieroglyphs] . . . . *ib. ib.*

"The great god" [hieroglyphs] 9, C. 44 = [hieroglyphs] . . . . *ib.* 539

The text in Bonomi 9, A. speaks of the deities bearing a star in their hands, "which come forth on each side of the great god, *four* to *the East and four to the West*". This is here written [hieroglyphs]; but in the corresponding text of Rameses VI. [hieroglyphs]. The sign [hieroglyph] never had another value when used in the same sense as in these examples[1]), except in the early period, when, as I have proved (*Zeitschr*. 1867 p. 60 and 96) its value was *menti*. The derivation of Amenti from [hieroglyphs] *àmen* to conceal, though quite as ancient as these royal tombs, dates from a time when the older form of the word was forgotten. All this is quite consistent with the admission that [hieroglyph] as an ideographic character may have quite other values, particularly when it is followed by [hieroglyph] as a phonetic complement. But groups of quite different significations must not be compounded together. All that I ever denied was Dr. Lauth's position "[hieroglyphs] nicht Ἀμένθης".

Both tombs very frequently give the full reading [hieroglyphs] *āḥā* which I have recently insisted upon as the true value of [hieroglyph]. They also furnish a number of instances where the final [hieroglyph] of feminine nouns has the phonetic variant [hieroglyph]; e. g. [hieroglyphs] and others; a certain proof, even if it stood alone, that the final *t* is an integral phonetic element of the word in which it occurs. The group last quoted is given in its full orthography [hieroglyphs] or [hieroglyphs]. The gods in this region are called [hieroglyphs]

And here too we find abundance of fresh evidence of a nasal pronunciation of [hieroglyphs] "great". At page 611 of the *Notices* Vol. II., we have the form [hieroglyphs] *nāa-kuà* "may I be magnified", and at page 623 [hieroglyphs] *nāa-sti-sen* "great *is their stench*". In a variant of this [hieroglyph] is replaced by the figure of an *ass*.

---

[1]) There is a very large amount of evidence in the same direction, but I have here confined myself to direct variants drawn from identical texts. The variants quoted by M. Golenischeff Zeitschr. 1874 p. 35 are nothing more than [hieroglyphs] *set em menti*, as the first [hieroglyph] in the second example sufficiently proves. There is no such a variant in Bonomi Sark. pl. 7. B. as [hieroglyphs]. And it is a mistake to refer for variants to Todtb. c. 158 pl. LXX. The place to which Mr. Golenischeff refers had already been quoted by Dr. Lauth Zeitschr. 1868 p. 43 but with an m portant oversight. It is not simply the fact that on one side we have [hieroglyphs] and on the other [hieroglyphs]. On looking at the text it will be seen that the latter words are preceded by [hieroglyphs] which are in their turn connected with the words which go before. On the other hand it may readily be granted that [hieroglyphs] or according to the more complete reading [hieroglyphs] is a "*Sinnvariante*" of *Amenti nefert*.

Not less striking are the following examples.

a. [hieroglyphs] p. 571.

b. [hieroglyphs] p. 572. (repentedly)

c. [hieroglyphs] ib.[1])

d. [hieroglyphs] p. 523.

e. [hieroglyphs] p. 529.

f. [hieroglyphs] ib.

The last of these examples is the 'enigmatical' transcription of the line which precedes it. Here we observe in the first place that the final *t* of [hieroglyphs] "the coming forth" is carefully reproduced in the enigmatical [hieroglyphs] *pirt*, but that on the other hand the final [hieroglyph] of the Egyptian word for god is dropped in [hieroglyphs] *netà*. This is not the result of a mistake or accident. The form [hieroglyphs] occurs to often in these texts to allow of such an hypothesis. In spite of such forms as [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs] and others, it is probable that, in the singular number at least, the final *r* had already been dropped in popular usage.

The forms [hieroglyphs] and [hieroglyphs] also render it probable that [hieroglyphs] had in the same way suffered the loss of its final consonant.

Another remarkable variation from the ordinary Egyptian style is the frequent form [hieroglyphs] instead of [hieroglyphs] *em χet, when, with.* We have also [hieroglyphs], which precedes the words in text *c* just quoted; and, with a fuller reading, [hieroglyphs] *àr χīta em àrer-ef er-sen*, "when he approaches to them".

Those who will take the trouble to refer to Champollion's *Notices* will see that my intention in the foregoing article was to call attention to an interesting topic, not to exhaust is.

P. le Page Renouf.

Addenda et Corrigenda.

Zeitschr. 1872.

p. 92. line 12. *Add*, Another form of this sign is [hieroglyph], as in Mariettes' *Dendera* tom. II. pl. 51 in the frequent expression here written [hieroglyphs]

p. 93. l. 5; *for* grec *read* quae. —

Zeitschr. 1873.

p. 121. l. 9 and following; *for* cupping, or copping *read* capping.

p. 124. l. 4. *for* Demeter *read* Aphrodite.

It is unnecessary to refer to misprints the correction of which is obvious.

P. le Page Renouf.

---

[1]) *Tàr netàr naa er-sen.* The verb here is, I think, identical with [hieroglyphs] *ta*, Todtb. 45, 2 and occuring in these texts. Cf. [hieroglyphs], Mariette *Dendera* II. 10.

Ein Kyphirecept aus dem Papyros Ebers.

Von **Georg Ebers.**

Es ist keines der schlechtesten Zeugnisse für die vorgeschrittene Stellung der ägyptischen Medicin, dafs sie nicht nur auf die Heilung vorhandener Krankheiten, sondern vielmehr auch auf die Vorbeugung zu befürchtender Leiden und die Pflege des menschlichen Körpers bedacht ist. Die von älteren Griechen anerkannte Umsicht und Geschicklichkeit der priesterlichen Aerzte, der *sunnu* (Copt. ⲥⲁⲉⲓⲛ) haben in der Werthschätzung der Neueren gerade durch die aus dem alten Aegypten bis auf uns gekommenen medicinischen Schriften eine keineswegs gerechtfertigte Herabminderung erfahren, und zwar namentlich in Folge der magischen Formeln und Beschwörungen, die uns überall begegnet sind, wo wir altägyptische Texte medicinischen Inhalts fanden. Weder der grofse Berliner, noch der von Pleyte behandelte Leydener, noch der kleinere von Birch eingeführte medicinische Papyros im British Museum schienen geeignet das abfällige Urtheil Galens über diejenigen „hermetischen“ Bücher der alten Aegypter, welche die Heilkunde behandeln, zu Gunsten der Aerzte aus der Pharaonenzeit wesentlich umzugestalten; doch war es bei den Fragmenten und der verderbten Gestalt des vorhandenen Materials dem vorsichtigen Kritiker keineswegs gestattet ein endgültiges Urtheil zu fällen. Vor kurzem ist uns nun durch die Erwerbung des Papyros Ebers, den wir in nächster Zeit den Mitforschern vorzulegen gedenken, eine Quelle eröffnet worden, aus der uns in breiten und ungetrübten Strömen die Gesammtheit des medicinischen Wissens der Aegypter, wie es sich schon in den frühen Tagen der 18. Dyn. (16 Jahrh. v. Chr.) fixirt hatte, zufliefst. Wenn wir nun von diesen neuen Unterlagen aus uns ein Urtheil über die alten Heilkünstler zu bilden versuchen, so mufs es zu ihren Gunsten ausfallen, denn ihr weiter Blick und ihre scharfe Beobachtung aller Reiche der Natur und namentlich des Pflanzenreichs können nicht genug bewundert werden. Der alte Arzt, welcher den Papyros Ebers geschrieben, kennt nicht nur die Flora seines eigenen Landes, sondern vielmehr auch die des benachbarten Phönizien und Syrien, Länder welche schon damals in so engem Verkehr mit Aegypten gestanden haben müfsen, dafs man ihnen nicht nur heilkräftige Vegetabilien und Mineralien, sondern auch *Schriften* zu entlehnen vermochte, die man citirte, wie ein deutscher Arzt ein englisches Werk. [hieroglyphs] Furitkörner aus Phönizien S. IX., Z. 18 und viele ähnliche Medikamente aus Asien kommen vor, und S. 63, 8 wird ein Gelehrter aus [hieroglyphs] Kepni erwähnt, das, wenn es nicht Byblos oder Gebal bedeutet, jedenfalls in Westasien gesucht werden mufs. Die Stelle heifst

[hieroglyphs]	[hieroglyphs]	[hieroglyphs]	[hieroglyphs]	[hieroglyphs]
ket rert	*nt merti*	*t̕et̕et n*	*ām n*	*kepni*
andres Mittel	für die Augen	nach Angabe	eines Asiaten	von Kepni.

Aehnliche Anführungen einheimisch ägyptischer Quellen sind häufig. Der alte Autor benutzte eben die gesammte medicinische Literatur seiner Zeit. Die Einführung der meisten Werke zeigt, dafs man ihnen dadurch Heiligkeit beizulegen bemüht war, dafs man sie aus der Zeit alter Könige stammen oder an besonders heiligen Stätten (zu Füfsen einer Anubis-Statue zu χesem (Seχem), im Tempel des Unnofer (Osiris) etc.) gefunden worden

[1]) Die Schreibung [hieroglyphs] für Phönizien kommt der in der Tafel von Kanopus nahe.

sein liefs. Oder es werden auch Autoren bei Namen genannt, wie der Arzt *Nebseχt*. Der weite Blick des Sammlers ist für die frühe Zeit, in der er schrieb, bewunderungswürdig, aber weit bemerkenswerther will es uns scheinen, dafs schon im 16. Jahrh. vor Christus so innige Beziehungen zwischen den Völkern von Vorderasien und Aegypten eröffnet waren, dafs sie nicht nur die Producte ihres Bodens, sondern auch die Schätze der Erkenntnifs auszutauschen sich befähigt und gewillt zeigen konnten. Die culturhistorischen Beziehungen der Völker in diesen frühen Zeitschichten zu einander sind bisher verkannt worden, theils, in Folge einer verkehrten Auffassung der biblischen Berichte, theils in Folge des eminent unhistorischen Sinnes der früheren Hellenen, die zwar mit voller Hingabe an die Gegenwart schon zu leben und durch dichterisch verherrlichte Erinnerungen an die grofsen Momente in der Vergangenheit ihres eigenen Volkes ihr Dasein zu schmücken verstanden, denen aber die Geschichte der nichtgriechischen Völker (Barbaren) keine Theilnahme einzuflöfsen vermochte. Die Beschreibung der älteren Epoche ihres eigenen Völkerlebens danken sie der Leyer des Dichters, nicht dem Griffel der Geschichtsschreibung. Dürre Zahlen würden dem Kranze ihrer epischen Dichtung zur schlechten Zierde gereicht haben und es ist dem Sänger gestattet, die Zeiten zu überfliegen und von weiten Jahresräumen getrennte Ereignisse in Eins zusammenfassen. So tragen die Griechen und die Bibelerklärer zu gleichen Theilen die Schuld, das Culturleben der Menschheit in der Vorstellung der Nachgeborenen verkürzt und seine Keime in Zeiten verlegt zu haben, in der es bereits zu reicher Entfalttung gelangt war. Enthielte Papyros Ebers auch nicht so viel des grammatisch, lexicalisch chronologisch und medicinisch Interressanten wie er enthält, so würde er doch als culturhistorische Quelle ersten Ranges begrüfst werden müssen, denn er zeigt, dafs schon im 16. Jahrh. v. Chr.[1]) die Völker nicht wie mineralische Körper neben einander lagen, dafs sie nicht, wenn ein Anstofs von aufsen her sie bewegte, nur mit vernichtender Kraft aneinander prallten (Ueberfall und Krieg), sondern dafs sie als organische Wesen neben und unter einander lebten, von einander entlehnten und einander beschenkten, nicht nur mit materiellen Gaben, sondern vielmehr auch mit erworbenen Fertigkeiten und Künsten, sowie mit den mehr oder minder reifen Früchten ihrer religiösen und wissenschaftlichen Erkenntnifs.

---

[1]) Ueber die Zeit der Niederschreibung unseres Papyros kann kein Zweifel herrschen. S. Dümichens jüngste vortreffliche Arbeit über die durch die kalendarische Notiz auf den Rücken des Manuscripts zu gewinnenden chronologischen Resultate. Dafs den Pap. auch paläographische Gründe in die 18. Dyn. verweisen, ist schon von uns erörtert worden. Zeitschr. 1873. S. 41. Das von L. Stern behandelte Ledermanuscript im Berl. Museum, welches ohne Zweifel der 18. Dyn. und der Zeit Amenophis IV. entstammt, zeigt genau den gleichen Schriftstil, wie unser Papyros. Gegen Bicheris [hieroglyphs] haben wir nur drei Bedenken. 1) Die Stellung der Zeichen ist ungewöhnlich, man hätte für ḳorḥ-ba-ra ba-ḳorḥ-ra zu erwarten. Aber ähnliches kommt auch sonst vor. 2) Das [hieroglyphs] hinter dem Namen pflegt auf den lebenden König zu deuten. Hinter dem Namen des Usaphaides und Tetà steht im Texte mā-χeru. 3) ist es auffallend, dafs sich in dem Βιύρης des Eratostenes keine Spur der Gutturalen in ḳorḥ findet. Andere entscheidendere Gründe gewinnen uns wieder für Dümichens Ansicht. Wäre [hieroglyphs] aber auch für einen König der XVIII. Dyn. zu halten, so würde Dümichens Rechnung für diesen von nicht geringerer Wichtigkeit sein, wie für den Bicheris der IV. Dyn.

Kurz vor dem Erscheinen des Papyrōs selbst ersparen wir uns ein tieferes Eingehen auf seinen Inhalt; doch wird die vorläufige Mittheilung einer besonders interessanten Stelle manchem Leser dieser Zeitschrift willkommen sein. S. 98, 12 flg. findet sich ein Kyphirecept mit Angabe seiner Verwendung; die erste Zeile in roth, die folgende in schwarz.

kept ārtet er senoťem sti per ḥesbu ropu
Kyphi bereitet um angenehm zu machen den Geruch des Hauses oder der Kleider

ānti šu ḳenen īuben . neťnu ār em
Myrrhen trockene zerstofsene. Gestalten zu

pert šen χet-u uā-t rā ām ḥer χet kī ār er ḥemt-u er-es
Wachholderbeeren einer Substanz, geben dort ans Feuer. Anders zu machen für Frauen davon

neter sonter rāt nen rert-u mā semetu pen ḥer āft-u
Weihrauch geben dieses Recept nach Vorschrift dieser mit Honig

ḳāu pes amāu ār m āpeput-u kept χer
kochen, mischen, gestalten zu Kügelchen. Räuchern da-

χet en θešeps sen ām sen āu ḳert ār-sen ṭept ro ām sen
Mastixzweige mit unter ihnen, sodann machen sie Mundpillen aus ihnen

šebet r senoťem set ro-u sen
Bockshorn um angenehm zu machen den Geruch ihres Mundes.

nebāt nt Tāhi
Nebat aus Nordsyrien

īnekuun-u

ťemten
Rosinen?

Die Vorschrift: „Kyphi, hergestellt um den Geruch der *Kleider* oder des *Hauses* angenehm zu machen.“ Es folgen die Droguen. Diese sind zu zerreiben und in Eins zusammenzumengen und an's Feuer zu stellen. Ein anderes für die Frauen ist herzustellen, indem man dem nach der obigen Vorschrift bereiteten Mittel einen Beisatz von Honig

gibt, es kocht, mischt und zu Kügelchen gestaltet. Man beräuchert sie damit. Sodann macht man Mundpillen daraus, um den Geruch ihres Mundes angenehm zu machen.

Von den Medicamenten sind einige bekannt, für andere fehlt uns noch die Erklärung. — Diese wird sich am leichtesten nach den Kyphirecepten geben lassen, welche sich bei Plutarch, Galen und Dioscorides finden. Zwar sind diese Recepte nicht congruent, doch ergiebt eine Vergleichung, dafs eine Reihe von Droguen mit geringen Variationen in allen dreien vorkommt, und diese sind als die wesentlichen Bestandtheile des berühmten ägyptischen Räucherungsmittels zu betrachten.

1) *μέλι* Honig.

2) *οἶνος* [1]) Wein.

3) *σταφίδες* [2]) Rosinen.

4) *κύπερος* [3]) Galgant.

5) *σμύρνα* Myrrhen.

7) *ἀσπάλαθος* Ginster.

8) *σχῖνος* [4]) Mastix.

8) *ἀρκευθίδες δύο* 2 Wachholderarten.

9) *κάλαμος* [5]) Kalmus.

Ausserdem kommt bei Plutarch vor *ῥητίνη*, bei Dioscor. *ῥητίνη ἀποκεκαθαρμένη*, also Harz und gereinigtes Harz.

Von diesen Substanzen sind in unserem Recepte nachweisbar *anti-u šu-u* trockene Myrrhen (*σμύρνα*) *pert-u šeni*, wahrscheinlich Wachholder (*ἀρκευθίδες*). Der *pertu* kommen sehr viele und verschiedenartige in unserem Papyros vor und *pertu* ist gewifs mit dem Koptischen ⲃⲣⲁ, ⲉⲃⲣⲁ, ⲉⲃⲣⲉ baccae zusammenzubringen. Das *χet n θešeps* möchten wir mit dem *σχῖνος*, Mastixzweigen zusammenbringen, und wechseln so selten und das am Ende darf so entschiedene Berücksichtigung verlangen, dafs ich es kaum wage, das bekannte , wofür und vorkommt, mit zusammenzubringen und es *σταφίδες* zu übersetzen. ist bekannt und bedeutet Weihrauch, *šebt-u* ist das koptische ϣⲱⲃⲉ faenum graecum, Bockshorn, Brugsch, Lexicon S. 1370 die bunte Pflanze. Der Honig *μέλι* der den Frauen das herbe Mittel versüfsen soll, wird wie immer *āft* genannt. Das *nebàt nt Tahi* ist schwer zu bestimmen. Seine Heimat Tahi ist längst bekannt. E. de Rougé erkannte in Tahi mit Recht Nordsyrien und die ungefähr in der Zeit der Niederschreibung unseres Papyros entstandenen Inschriften Tutmes III. lehren, dafs es unweit der Küste gelegen war, dafs dort kostbare Metallgefässe verfertigt wurden und man Droguen, zu denen auch unser *nebät* gehört haben mufs, daher bezog.

Die Kyphirecepte, welche Dümichen in dem Laboratorium der Ptolemäertempel (nament-

[1]) Bei Dioscor. der die Maafse angiebt, *οἴνου παλαιοῦ* folgt das Maafs.

[2]) Bei Dioscor. *σταφίδων λιπαρῶν ἐκγεγιγαρτισμένων* etc.

[3]) Bei Galen und Dioscor. *κύπειρος*.

[4]) Bei Galen und Dioscor. *σχοῖνος*.

[5]) Bei Dioscor. *καλάμου ἀρωματικοῦ*.

lich zu Edfu) entdeckt und auch behandelt hat, sind sehr lehrreich; sie haben manches mit unserem gemein. So möchte sich unser [hieroglyphs] mit seinem [hieroglyphs] decken Dümichen Geogr. Inschr. II. 82. 2. Das [hieroglyphs] bei uns heifst bei ihm [hieroglyphs], für [hieroglyphs] steht [hieroglyphs] etc.

Die in dem Tempellaboratorium angebrachten Texte weichen schon wegen der ungeheueren Differenz in der Zeit ihrer Abfassung wesentlich von diesem ab, dann aber auch, weil sie, als für den Gebrauch beim Cultus, im Freien und in weiten Räumen bestimmt, kräftiger sein mufsten wie das für das Privathaus und die einzelne Person hergestellte Räucherungsmaterial, welches unser Papyros enthält. Es ist zu bedauern, dafs, während bei den meisten übrigen Recepten in unserem Manuscripte die Maasse angegeben sind, sie gerade hier fehlen. Bei Dümichen (Geogr. Inschr.) und Brugsch Zeitschr. 1865 S. 65 findet sich manches Schätzenswerthe, auf das wir verweisen, um Wiederholungen zu vermeiden. Es sei nur noch gestattet, in der Kürze über die Nachrichten Plutarchs über das Kyphi einige Berkungen hinzuzufügen. Isis und Osiris Cap. 54 berichtet er, dem Helios (Rā) sei dreimal täglich geräuchert worden; beim Sonnenaufgang mit Harz, zur Mittagszeit mit Myrrhen, bei Sonnenuntergang mit dem sogenannten Kyphi. In Bezug auf dieses letztere bringt unser Pap. nichts dergleichen, wohl aber wird bei vielen Medicamenten die Tageszeit (bei andern auch die Jahreszeit) angegeben, in denen sie gebraucht werden sollen. — Das Cap. 80. über die Desinfection durch Räucherung Gesagte ist, wie unser Pap. lehrt, zutreffend, wenn auch Plutarchs Begründung des angegebenen Verfahrens nicht aus ägyptischer Quelle zu stammen braucht. Cap. 81. berichtet Plutarch, die Kyphirecepte würden keineswegs ohne weiteres zusammengesetzt, vielmehr würden den Salbenbereitern, während sie sie vermischten, heilige Schriften vorgelesen. Schon auf der ersten Seite werden Z. 11 und 12 erwähnt die

[hieroglyphs] etc.
ṭeṭ-u χeft uaḥ rert-u ḥer āt nebt nt se

das ist, das was zu sprechen ist bei der Zusammenlegung der Heilmittel für alle Glieder des Menschen. Im weiteren Verlauf des Textes werden viele solche über den Kranken oder über die Arzenei zu sprechende Stücke erwähnt, welche zum Theil nichts mit der Krankheit zu schaffen haben, sondern bestimmt als Abschnitte verloren gegangener Schriften zu betrachten sind. So entstammen die folgenden interessanten Sätze gewifs einem mythologischen Buche, T. 69, 3 und 4.

[hieroglyphs]
se-à Ḥor ubeṭ ḥer ta muàu àm nen muàu àm muàu
Mein Sohn Horus es brennt im Lande Wasser (ist) dort nicht vorhanden; Wasser

[hieroglyphs]
em ro-à ḥāpi àmitu māī r ài nà
an meinem Thore Hapi möge er eilen um zu mir zu kommen
(in mein Munde?)

[hieroglyphs]
er āχem χet
um zu löschen das Feuer.

d. i. mein Sohn Horus, es brennt im Lande. Wasser sei da, wo kein Wasser ist. Wasser sei an meiner Pforte (in meinem Munde?) Der Nil, er eile herbei um zu löschen das Feuer. Dieser Spruch bezieht sich gewifs auf eine alte, in mancherlei Andeutungen an anderen Orten berücksichtigte, ähnlich der vom Phaëton dem Heliossohne, die sich vielleicht während des Kampfes zwischen Horus und Set zugetragen haben soll. Z. 6 beginnt mit einem das folgende ähnliche Stück;

se-ā *Hor* *ubeṭ* *ḥer* *ta* *nen* *muāu* *ām* *nen* *nu* *ām*
Mein Sohn Horus, es brennt im Lande. Kein Wasser da, kein Helfer da.

ānt-nā *muāu* *ḥer* *septi* *nennuī* *r* *āχem* *χet*
bring mir Wasser vom Ufer der Wasserflut um zu löschen das Feuer.

Das ist: Mein Sohn Horus es brennt im Lande. Kein Wasser ist da, kein Helfer. Bring' mir Wasser vom Ufer des Stroms um zu löschen das Feuer!

Cap. 81. wird von Plutarch darauf aufmerksam gemacht, dafs das Kyphi *sechzehn* Substanzen enthalte. Der Verfasser des Tractats über Isis und Osiris weist die Ansicht zurück, dafs das Kyphi theilweise durch diese heilige Zahl seine Wirksamkeit empfange. Dabei erwähnt er, dafs die 16 als Quadrat des Quadrates, und allein eine gleiche gleichvielfache Zahl enthaltend, ebensoviele Felder des Flächeninhalts als Theile des Umfanges eines Quadrates darstelle. Hierzu kann bemerkt werden, dafs die vielen in unserem Papyros vorkommenden Zahlen mit Ausnahme einer einzigen vielleicht durch Verschreibung zu erklärenden, in 64 (4 × 16) aufgehen und die 16 selbst aufserordentlich häufig vorkommt. Als Räucherungsmittel so wie als Arznei wird es wie von Plutarch so auch in unserm Papyros erwähnt. —

Tablets of the twelfth dynasty.

By **S. Birch**.

One of the most important for the historical information it affords is British Museum No. 569. It is in shape of a pylon or doorway having a niche in the centre and in the niche a seated figure of *Hat-ḥar-sa* entitled the *āmaχu χetu χer tut* 'the devout vice-chancellor'. On the frieze of the tablet is the usual dedication to Osiris, but the form *ta-f* 'who gives' is omitted as in the inscriptions of the 6th dynasty. The formula is the same as usual.

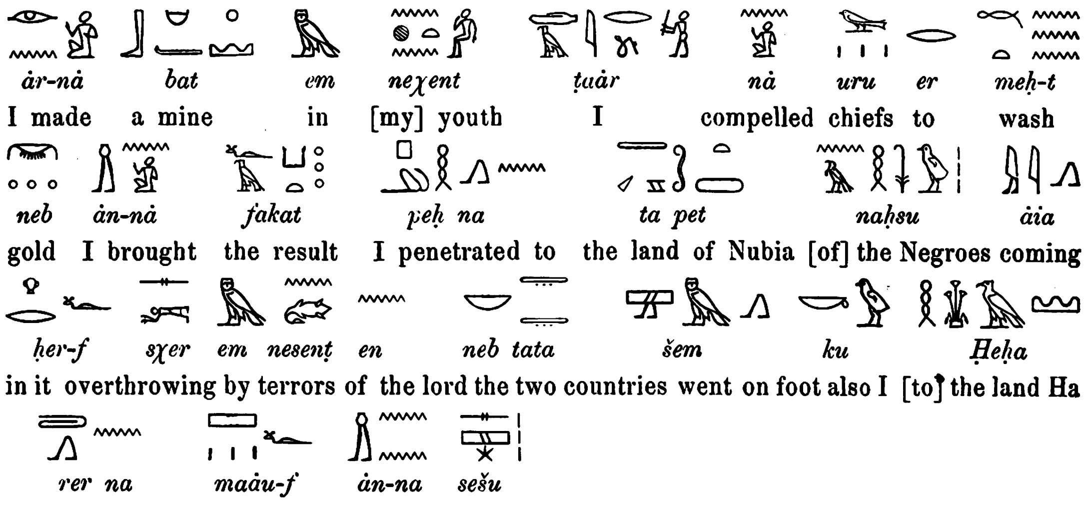
Act of hommage to Osiris, lord of Tattu, great god, lord of Abutu, [who gives] meals of bread and beer, oxen, geese, bread, clothes, fabrics, incense, wax in the *Uaka* festival, in the Tahuti (Thoth) festival, in the manifestation of Sothis in the *uaḥ āχ* "festival".

This *uaḥ āχ* festival is often mentioned and the last word *āχ* is supposed to be 'altar' or 'burnt offering' and *uaḥ* means the placing or setting, what is exactly defined, is not clear. At this time it will be observed that the *uaka* a moveable feast preceded that of Thoth and Thoth the heliacal rising of Sirius, so that the calendar could not have

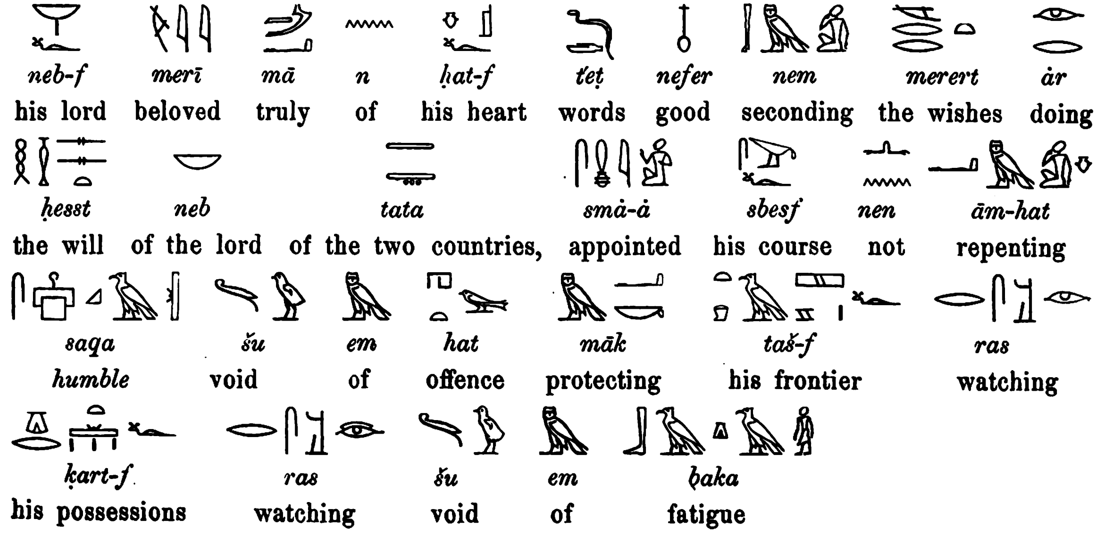
been that of the fixed year. — Also the first day, and opening of the year are not mentioned.

The dedication is followed by one of the usual invocations to all the visitors of the sepulchre: "oh living upon earth who pass by this chamber of χer-neter, whether going or stopping, say ye, pure are the thousands of loaves, of jugs of beer (*ḥaqt*), oxen, geese, leuceryx gazelles, dorcas goats, all things off which a god lives to the devout chancellor Hathorsa justified". There is nothing unusual in this part of the inscription beyond showing that these tablets were accessible to passers by in their sepulchral chambers and like the Roman 'Siste Viator' or 'Orate pro anima' appealed to them to ask the gods for the usual benefits.

On the right jamb of the door is an inscription showing that Hatharsa had been engaged in mining for gold in Nubia.

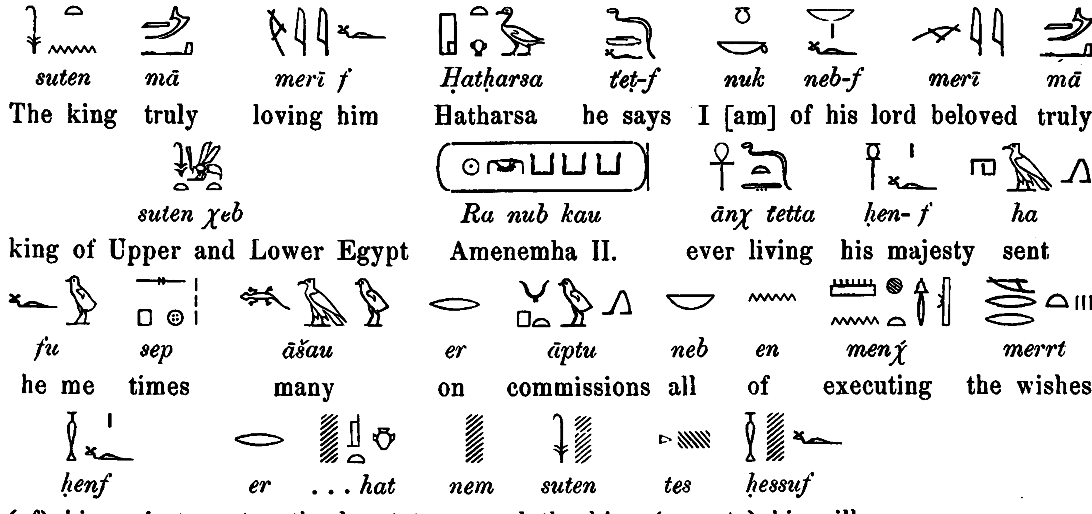


The last word is a difficulty, as it is generally interpreted 'open' or to 'open'. It is clearly in antithesis with its waters, and as it is not hills probably means 'plains'. The word *Ḥeḥa* or *Ḥa* may also be the 'back land'. It is clear that Hatharsa had penetrated far south in the search for gold so much desired by the Egyptians. On the left jamb there is an inscription recording the merits of the deceased. It begins abruptly:



The last phrase is 'watching indefatigably'. The only difficult word here is *sa-ka* apparently the coptic саи 'to be molested, reduced to straits'. It is probably the same as Lepsius Todtb. XXIV. c. 64 l. 19. At all events it explains that Hatharsa had followed a course of life of which he did not repent and had lived in some way 'void of offence'. The frontiers, as he says, required constant watching against the incursions of the Negroes who were conquered, but not subdued.

The inner jambs have also inscriptions at their sides. That on the left side gives the date of the life of Hatharsa.


suten mā merī f Hatharsa tet-f nuk neb-f merī mā
The king truly loving him Hatharsa he says I [am] of his lord beloved truly
suten χeb Ra nub kau ānχ tetta hen-f ha
king of Upper and Lower Egypt Amenemha II. ever living his majesty sent
fu sep āšau er āptu neb en menχ merrt
he me times many on commissions all of executing the wishes
henf er ... hat nem suten tes hessuf
(of) his majesty to the heart to second the king (execute) his will.

The inscription on the right jamb contains an account of the labours of Hatharsa in connection with the construction of a palace of the king Amenu, a supposed monarch of the 11th dynasty.

rta mas r ha Amenu χerp mer ānχ tetta
giving the [things] brought to the place of Amenu consecrated pyramid ever living
er χerp ket em ut uru-f 15 en rut en
to superintend the worked by its chiefs 15 for the carving of
hefen en renpa χeper χem uā en hru abut snau nen
millions of years it was done less one of a day months two not
χeper matt em rtā neb em hes χet ur
(was) done like at before giving all by orders of chiefs.

This part of the inscription is very difficult, for although *ket em tu* is the usual passive form 'done by' and is clear; the part preceding days is obscure, it might possibly be read *χemt* 'three', but then the cipher would have followed the expression 'days' so that I prefer to read *χem* less *uā* one *en* of *hru* days. It is evident that Hatharsa only completed some incomplete edifice of king Amenu and that 15

gangs of men were employed on it. Possibly it was the sepulchre of the monarch, as it has after it the expression *χerp mer* or 'kherp pyramid' supposed however by some to be rather the title of the king than of the pyramid. The expression [hieroglyphs] *kat-χar-tut* seems to signify 'subordinate' or Vice-chanceller. On tablet No. 568 of the British Museum it reads, [hieroglyphs] chancellor under the hand i. e. subordinate of the superintendent of the valuables or chancellor. No. 569 is published Sharpe, Egypt. Inscript. Pl. 74.

Sinope in den Keiltexten.

Je mehr der principielle Widerspruch gegen die Methode der assyrischen Keilschrift-entzifferung auch in Deutschland verstummt, um so dringender erscheint es geboten, für die mit Assyrien in Berührung kommenden Völker die reichen Resultate dieser Forschungen nutzbar zu machen. Bei dem nahezu vollständigen Mangel gleichzeitiger Urkunden, welche über die früheren Jahrhunderte der griechischen Geschichte Licht verbreiten, müssen gerade für diese derartige authentische Urkunden von höchstem Werthe sein.

Ein griechisches, in den Keilschriften erwähntes, Gebiet ist nun entschieden: [cuneiform], *mat Ḳu-i*, ein räthselhaftes Land, dessen sichere Deutung (*Kos?* Rhodus?) noch nicht gelungen ist.

Detaillirte Angabe über *mat Kui* empfangen wir nur einmal bei Anlass einer grossen Seeexpedition König Sargons gegen diesen Staat. Am genauesten berichtet hierüber die Cylinderinschrift des Königs (W. A. I. I, 36,21 ff.) *li-ḥ tam-ḥa-ri, sa ina ḳabal tiham-tiv mat Ja-av-na-ai śa-an-da-nis ki-ma nu-u-nii-ba-ru-u va u-sap-si-ḥu mat Ḳu-í u ir Ṣur-ri.* Frisch zum Kampfe, der ich inmitten des Meeres des javanischen Landes unter Segel gegangen, wie die Fische, übersetzte, unterjochte ich das Land *Kui* und die Stadt *Ṣuri.* Dabei befestigte der König einige verfallene Burgen des Landes von neuem. (l. c. z. 24) *mu-tir ḥal-ṣi mat Ḳu-i ik-mu-u-ti mu- rap-pi-su bu-lu-un-gi-i-su.* Wiederherstellend die Festungen des Landes *Ḳui*, des lagunenreichen, ausdehnend sein Gebiet.[1])

Damit sind nun zu vergleichen die Parallelberichte, welche nicht unwichtige Varianten zeigen. In der grossen Einleitung zu den Annalen wird der Feldzug ebenfalls erwähnt.

Dort figuriren unter einer Reihe von Sargon zu Boden geschmetterter Fürsten und Völker auch: (Botta pl. 160,2 ff.) *nisi Ja-av-na-ai sá ḳabal tiham-liv i-rip sam-si kima nu-u- ni a-bar-[u]* die javanischen Männer, welche inmitten des Meeres nach Sonnenuntergang, wie die Fische, setzte ich (zu ihnen) über. In den Annalen empfangen wir auch eingehendere Angaben über die eroberten Festungen. (Botta pl. 75,2) *ir Ḥa-ar-ru-a [ir] Us-na-ni-[iś] . . . sa mat Ḳu-i sa Mi-ta-a, sar mat Mu-[uś] ki-i, ak-su [ud va sal] la-śu-nu as-lu-la.* Die Stadt Ḥarua (u.) die Stadt Usnanis des Landes Ḳui (im Besitze) Mita's des Königs des Landes Muski, nahm ich ein und ihre Gefangenen führte ich fort. Ebenda Z. 8 ff. *va ir Ḥa-ar-ru-a ir Us-na-ni-iś, ḥal-ṣi [mat] Ḳu-i, sa ultu yu-mi ru-ḳu-u-ti i-na da-na-a-ni i-ki-mu, as-ru-us va u-ti-ir.* Und die Stadt Ḥarua und die Stadt Us-

---

[1]) Für das Einzelne vergl. Norris III. pag. 850. Oppert, inscription de Dour-Sarkayan p. 14, 24 übersetzt: restituens arces Kue attristatas (?), favens superbiae festorum ejus. (?)

nanis, die Festungen des Landes Ḳui, welche seit langer Zeit in der Gewalt des Empörers (waren), befestigte ich (שׁ־שׁ) und stellte sie her.

Der Usurpator ist, wie aus Zeile 3 deutlich hervorgeht, Mita, der Fürst der Muski; er hatte Theile von Ḳui, das schon unter *Tuklat-pal-asar II* zinspflichtiges assyrisches Unterthanenland war, annectiert. Dies bestätigt der Parallelbericht der Fasten, wo Ursa, König der armenischen Akkadier und Mita der Moscher als *i-ki-mi mi-iṣ-ri-ya*, Usurpatoren meiner Provinzen bezeichnet werden (Oppert et Ménant, Fastes de Sargon Z. 31.). Kürzer gedenken endlich dieser Expedition die Stierinschriften (Botta pl. 36,22 und damit völlig identisch pl. 40,31fl.) *mu-tir ḫal-ṣi mat Ḳu-i ik-mu-ti, sa ir Ja-av-na-ai, sa kabal tiham-tiv ki-ma nu-u-ni i-ba-ru.* Wiederherstellend die Burgen des Landes *Ḳui* des lagunenreichen, so da eine javanische Stadt, wo ich inmitten des Meeres, wie die Fische, übersetzte.

Dreierlei erfahren wir aus diesen Berichten über *mat ḳui.*

1) es war eine griechische Stadt; denn dem mat Ḳui der Cylinderinschrift entspricht als Parallelausdruck in den Annalen *nisi Javani,* und in den Stierinschriften heifst es geradezu *ir Javnai.*

2) Es war eine Seestadt und lag am javanischen Meere.

3) Ganz nach griechischer Art war Ḳui, wenn auch Stadt, doch zugleich auch Beherrscherin eines ausgedehnten Gebietes. Mehrere Burgen dieser Küstenlandschaft werden uns genannt.

Aus Berichten früherer Könige vernehmen wir, dafs Ḳui monarchisch regiert ward. Bei Anlafs seines grofsen Sieges über die Ḫatti 859 führt Salmanasar unter den kleinasiatischen Verbündeten der Syrer neben Pichrim dem Cilicier auch den Fürsten [cuneiform] *(mat) ḳu-u-ai* an (W. A. I. III. 7, 54.); sein Name ist leider zerstört. Mehrmals begegnet uns der Fürst von Ḳui in den Listen der tributären Vasallen *Tuklat-pal-asars II.* (745—728). In einer Vasallenliste des Grofskönigs (Layard 45 col. III.) figurirt neben Kustaspi von Kommagene und Pisiris von Gargamis auch *R-ri-ya-ik-ki;* der Name seines Fürstenthums ist verloren, kann aber nach den sonstigen Listen nur Ḳui sein. (E. Schrader die Keilinschriften und das alte Testament pag. 141.) Diese Liste setzt Schrader in das Jahr 743. In der Liste des Jahres 738 tritt als sechster Fürst *U-ri-ik-ki (mat) ḳu-u-ai Urikki,* der Kuaeer, auf (W. A. I. III., 9, 52.). Diesen Fürsten treffen wir noch am Ruder in der grofsen Prunkinschrift vom letzten Jahre *Tuklat-pal-asars II.* Dort behauptet *Uri-ik (mat) ḳu-u-ai* die zweite Stelle (vergl. Schrader, K. A. T. pag. 143 und 147.). Nachdem das Land durch Sargon dem assyrischen Grofsstaat war einverleibt worden, wurde es durch einen Statthalter verwaltet: *nisu sapiṭ-ya (?), sa-laṭ mat ḳu-i,* mein Richter und Statthalter des Landes Kui. (Oppert et Ménant, fastes de Sargon Z. 150.)

Die Lage von Kui kann nun näher bestimmt werden 1) durch Fixirung des javanischen Meeres, 2) durch Fixirung der Wohnsitze der Nachbarvölker, welche sein Gebiet umgrenzen.

Bei der Expedition gegen Ḳui und Ṣuri geht Sargon „inmitten des javanischen Meeres" unter Segel. In den Annalen heifst das Meer, dessen Annwohner die javanischen Männer sind, Meer nach Sonnenuntergang.

Gemeinhin sieht man nun hierin einfach das Mittelmeer. Im Allgemeinen heifst dieses das obere Meer im Gegensatz zum erythräischen, welches die Assyrer und Babylonier das untere nennen: z. B. W. A. I. I. pl. 53 col. II., 15 und 16. *is-tu ti-a-am-ti i-li-ti a-di ti-a-am-ti sa-ap-li-ti-* von dem obern Meere bis zu dem untern Meere. Am

ausführlichsten werden wir natürlich über den vor Syrien und Palästina sich ausdehnenden Theil des Mittelmeeres unterrichtet; denn dessen Küsten berührten zahlreiche Züge der Grofskönige. Schon Tuklat-pal-asar I. (c. 1100) dehnt seine Eroberungen aus: (W. A. I. I. 14 col. VI., 43 ff.) *a-di i-bir-ta-an naharuv Bu-rat-tuv mat Ḥa-at-ti-í vă tihamti i-li-ni-tí sa sa-la-am sam-si* bis an die Furten des Euphratstromes, das Land Syrien und das obere Meer, das nach Sonnenuntergang. Dieser Meerestheil empfängt auch zum Unterschiede von andren Meeren den Namen „des grofsen Meeres". So herrscht König *Asur-naṣir-pal* (W. A. I. III., 4, 66 ff.) *istu i-bir-ta-an nahar Diglat a-di sadu Lab-na-na, tiham-ti rabi-ti* von den Furten des Tigrisstromes bis zu dem Gebirge Libanon und dem grofsen Meere. Ganz präcis bestimmt uns die Lage dieses Meeres endlich noch König Binnirar (810—782) (W. A. I. I., 35, 11 ff.) *istu i-li nahar Burat mat Ḥat-ti, mat A-ḥar-ri ana śi-har-ti-sa, mat Ṣur-ru, mat Ṣi-du-nu, mat Ḥu-um-ri-i, mat U-du-mu, mat Pa-la-aś-tav a-di íli tiham-tiv rabi-ti sa śul-mu sam-si a-na niri-ya u-sak-nis.* Vom Euphratstrome an habe ich das Land Ḥatti, das Westland nach seinem Umfange, das Land Tyrus, das Land Sidon, das Land Israël, das Land Edom, das Land Philistäa bis an das grofse Meer nach Sonnenuntergang unter mein Joch gebeugt.

Geradezu führt dieses Meer deshalb auch den Namen „Meer des Westlandes". So sagt Asur-naṣir-pal (W. A. I. I., 25 col. III., 84 ff.): *ina yumi-su va si-di mat Lab-na-na lu aṣ-bat, a-na tiham-ṭi rabi-tí sa mat A-har-ri lu-u i-li-ina tihamti rabi-ti tuklati-a lu-u-lil-lu.* In jenen Tagen die Grenzen des Landes Libanon nahm ich wahrlich ein, nach dem grofsen Meere des Westlandes wahrlich zog ich, an dem grofsen Meere meine Getreuen wahrlich versammelte ich. Wir sehen aus den angeführten Texten, dafs die Lage des grofsen Meeres nach Sonnenuntergang mit den dasselbe begrenzenden Küstenlandschaften völlig präcis bestimmt ist. Es wäre nun in der That befremdend, ja nahezu unbegreiflich, wenn Sargon dieses, von echt semitischen Völkerschaften umgebene Meer gerade als das griechische bezeichnen würde. Wer safs denn überhaupt von Griechen an diesem Ostwinkel des Mittelmeers vor Alexanders Zeit, wenn wir ein paar Kyprioten abrechnen? Man könnte nun geneigt sein, das griechische Meer der Assyrer mit dem ägäischen zu identificiren. Allein bis jetzt ist es noch nicht gelungen, irgend ein in den assyrischen Texten genanntes Küstengebiet mit einer Localität des Archipelagus zu identificieren. Ich glaube, dafs das griechische Meer nördlicher zu suchen ist.

Die Assyrer kennen nämlich noch ein zweites Westmeer. Samsi-bin (823—811) schickt seinen Feldherrn Mu-ṣakal-Asur nach Naïri und dem Westmeer. (W. A. I. I., 30 col. II., 20ff.) *a-na mat Na-ḥ-ri u-ma-irva as-pur a-di íli ti-ham-ti sa sul-mí sam-si il-lik.* Nach dem Lande Naïri sandte ich (ihn) eilends [1]), bis zum Meere nach Sonnenuntergang drang er vor.

Diese Expedition endigte mit der völligen Unterwerfung des Landes Naïri.

Der geographische Begriff Naïri kann genau von uns nicht umschrieben werden, das Land dehnt sich in nördlicher Richtung von Asur über Armenien und Umgebung aus. (F. Finzi, antichità Assira pag. 827. Norris III. pag. 996.) Offenbar kann das hier in Verbindung mit dem Lande Naïri genannte Westmeer nicht das Meer des Landes *Aḥarri* sein; um zu diesen zu gelangen, schlagen die Assyrer die vielbetretene Strafse durch Syrien ein. Es ist vielmehr identisch mit dem von Salmanassar (Layard p. 12 Z. 14ff.)

[1]) Wörtlich: trieb und sandte ich Pael von מהר cfr. hebr. מהר *Piel* beschleunigen.

erwähnten untern Meere des Landes Naïri: *istu tiham-ṭi ili-ta ú tiham-ṭi sapli-ta sa ma Na-i-ri u tikam-ṭi rabi-tí sa sul-mu sam-si a-di mat Ḥa-ma-ni*: Von dem obern und dem untern Meere des Lande Naïri und dem grofsen Meere nach Sonnenuntergang bis zum Lande Ḥamani. Von den drei erwähnten Meeren sind zwei mit Sicherheit zu bestimmen, das grofse Meer ist hier das Meer des Landes *Aḥarri*; das obere Meer des Landes Naïri ist das Kaspische, von dessen Gestaden 60 Könige des Landes Naïri gegen Tuklat-pal-asar I. heranziehen. Dann ist das untere Meer des Landes Naïri und ebenso das von Samsibin bei Naïri erwähnte Westmeer kein andres, als der Pontus Euxinus[1]). Der vage Begriff Naïri weicht bei den spätern Königen präciseren Angaben über die armenisch-kleinasiatischen Fürsten und Stämme, und so empfängt auch sein Meer von dem zahlreichen Kranz griechischer Colonien den Namen „das griechische Meer". Es ist auch gar nicht abzusehen, weshalb die Assyrer das schwarze Meer nicht sollen gekannt haben; denn seit Tuklat-pal-asar II. ist ganz Ostkleinasien ihnen unterthan.

Aus dem Bisherigen geht hervor, dafs wir Ḳui am Gestade des Pontus suchen müssen. Genaueres läfst sich vielleicht noch aussagen, wenn wir die mit ihm durch Lage und Geschichte verbundenen Nachbarstaaten betrachten.

Hier ist nun in erster Linie das Land der Muski[2]) zu nennen. Laut den oben ausgeschriebenen Texten sind sie Grenznachbarn von Ḳui. Zwei Festungen, zum Gebiete von Ḳui gehörig, aber von Mita, dem Könige von Muski usurpirt, hatte Sargon in seinem 8. Jahre (715) diesem wieder entrissen. Darum geht auch in der Cylinderinschrift Z. 30 ff. die Verjagung des Usurpators Mita dem Berichte von der Wiederherstellung der griechischen Burgen unmittelbar voran. Mita ist ein Hauptfeind des assyrischen Grofskönigs. Gemeinsam mit Urśa, König vom Lande Urarṭa, begünstigt er die Empörung des Königs von Bit-Burutas. Allein der durch den Grofskönig eingesetzte Satrap von Ḳui besiegt den König von Muski und verwüstet sein Land mit Feuer und Schwert. Darauf erkennt der stolze Fürst Assyriens Oberherrschaft an. (Fastes de Sargon Z. 150. der Bericht der Annalen Botta pl. 90.)

Demgemäfs ist der Fürst von Muski Nachbar sowohl von Ḳui, wie von Urarṭa. Da nun Ḳui am schwarzen Meere und Urarṭa in Armenien zu suchen sind, so können die Muski mit Sicherheit an die Ostküste des Pontus gesetzt werden. Mita's bedeutsame Stellung, die mehrjährigen Kämpfe des Grofskönigs mit ihm, beweisen, dafs er kein regulus des Gebirgs, sondern der mächtige Beherrscher eines bedeutenden Gebietes war.

Vielfach im engen Zusammenhang mit Muski steht sodann das Land Tabal. Da aber zwischen Tabal und Ḳui keine Beziehungen bestehen, so sei hier nur angeführt, dafs in assyrischer Zeit die Tabalener südlich von den Muski und nördlich von Cilicien eine Reihe Fürstenthümer besassen.

Die alte Identification von Mesech und Tubal mit *Μόσχοι* und *Τιβαρανοί* mag immerhin ihre Richtigkeit haben; indessen hat schon Bochart (Phaleg III., 12 pag. 206) mit Recht betont, „nomina Mesech et Tuba *multo latius patere*, quam Graeca Moschorum „et Tibarenorum; et vel omnes vel plerosque populos interjec os sub eis contineri."

---

[1]) Rawlinson sieht in den beiden Meeren von Naïri die Seen von Van und Urmia. Sansibins Inschrift, welche Naïri an das Westmeer setzt, widerlegt diese Ansicht.

[2]) Geschrieben: [cuneiform] *mat Mu-uś-ka* und [cuneiform] *mat Mu-us-ki*.

Die assyrischen Denkmäler erlauben eine bedeutend weitere Ausdehnung dieser Volksnamen, als Bochart noch annehmen konnte: Muski und Tabal entsprechen den spätern Königreichen Pontus und Kappadocien.

Wenden wir nun die Resultate der bisherigen Untersuchung auf eine möglichst präcise Bestimmung der Lage von Ḳui an. Wissen wir einerseits, dafs dasselbe eine Seestadt am schwarzen Meere ist, andrerseits, dafs sein Gebiet an das Reich Pontus grenzt, so kann diese Griechenstadt nur Sinope oder eine seiner Colonien sein.

Den assyrischen Quellen zu Folge ist Ḳui seit seiner Einverleibung in den assyrischen Grofsstaat einer der wichtigsten Stützpuncte assyrischer Herrschaft; von dortigen Satrapen wird ein erfolgreicher Kriegszug gegen den Moscherfürsten unternommen, dessen Ende Mita's völlige Demüthigung ist.

Ganz ebenso erscheinen in den griechischen Berichten Sinope und die angrenzenden Districte als assyrisches Land.[1]) Der sogenannte Skylax von Karyanda (Geogr. minores ed. C. Müller I. pag. 66) dehnt Assyrien von Thermodon bis Harmene aus und erwähnt als dortige Hellenenstädte Themiskyra, Lykastos, Karussa, *Sinope*, Kerasus u. s. f. Eben diesen vom Halys und Iris durchströmten Küstenstrich nennt der gelehrte Appollonios: *Ἀσσυρίης πρόχυσιν χθονός*[2]). Auch er erwähnt die Zugehörigkeit Sinopes zu Assyrien: *Αὐτίκα δ' Ἀσσυρίης ἐπέβαν χθονὸς ἔνθα Σινώπην κτλ.*[3])

Diese Angaben wiederholen Eustathios[4]) und Tzetzes[5]). Es in der That höchst auffallend, dafs der Name Assyria so fest an Sinope und dem angrenzenden Gebiete haftet, während die Kappadocier in der Regel[6]) (so vor allen von Herodot und Strabo) nur *Σύριοι* und *Λευκόσυροι* genannnt werden. Diese augenfällige Uebereinstimmung der griechischen Nachrichten über Sinope und der assyrischen über Ḳui machen die Identification beider zum mindesten wahrscheinlich. Auch der Name Ḳui findet, wie ich glaube, in der griechischen Ueberlieferung einen Anhalt. Der sogenannte Scymnus von Chios hat uns ein werthvolles Fragment über die Stadtgeschichte von Sinope erhalten v. 943 ff.

ἥν ποτε μὲν ᾤκουν εὐγενεῖς ὄντες Σύροι . . . .
ἔπειτα δ' Ἀμβρώντας γένει Μιλήσιος (Meineke: *Ἀβρώνδας γένει Μιλήσιος*)·
ὑπὸ Κιμμερίων οὗτος δ' ἀναιρεῖσθαι δοκεῖ·
μετὰ Κιμμερίους Κῷος, πάλιν δὲ Κριτίνης (Meineke: *Κρητίνης*)
οἱ γενόμενοι φυγάδες ὅρων Μιλησίων
οὗτοι συνοικίζουσι δ αὐτήν, ἡνίκα
ὁ Κιμμερίων κατέδραμε τὴν Ἀσίαν στρατός[7]).

Hier haben wir nicht ungeschminkte Ueberlieferung, sondern von Localgelehrten mit ziemlichem Geschick zu einem Ganzen verwobene Sagenreste. Eine ordnende Hand hat verschiedene Berichte in eine historische Reihenfolge gebracht.

---

[1]) Movers, Phönizier II., 1 p. 375 Anm. Blau in Z. D. M. G. IX. p. 90 ff. Streuber, Sinope p. 15 ff. Noeldeke im Hermes V. p. 445 ff, u, bes. 447.

[2]) Apollonius Argon. II. v. 966. [3]) Apollonius Argon. II., 918.

[4]) Geogr. minores ed. C. Müller II. p. 352 Ἀσσυρία δὲ διὰ τοῦ α αὐτὴ λοιπὸν ἡ περὶ Σινώπην γῆ.

[5]) Tzetzes Chiliad. 12, 917. τὴν δὲ Σινώπην σύμπαντες καλοῦσιν Ἀσσυρίαν.

[6]) Von bedeutenden Autoritäten bezeugt nur Arrian den Namen Ἀσσύριοι für die Kappadocier (Müller Geogr. min. II. p. 352.)

[7]) Cfr. Stephanus s. v. Σινώπη· κτίσμα Κριτίου (eine Handschrift Μακριτίου) Κῴου Meineke: Κρητίνου καὶ Κῴου.

Ambrontas (Habrondas) kann nicht der Gründer des älteren Sinope sein; denn, da diese Stadt schon 756 Trapezus anlegte, mufs ihre Gründung vor diese Zeit fallen. Die Kimmerier aber, welche ihn bei der Eroberung Sinopes erschlagen, dringen frühestens unter Sanherib in Kleinasien ein.

Im Texte des Scymnus erscheinen Koos und Kretines nicht als gleichzeitige Gründer, durch *πάλιν δὲ* wird Kretines *κτίσις* in eine spätere Zeit, als die des Koos verlegte. Deshalb schlägt Meineke vor zu lesen:

μετὰ Κιμμερίους Κῷος πάλιν καὶ Κρητίνης.

Ich vermuthe dagegen, dafs in Scymnus Text noch ein Rest treuer Tradition erhalten ist, dafs der mit Unrecht in nachkimmerische Zeit versetzte *Κῷος κτίστης* der Gründer der älteren milesischen Colonie sei, während Kretines die Colonie von 630 anlegte.

Wie nun die Assyrer Israël nach Omri, dem berühmten Ahnherrn einer mächtigen Dynastie mat Humri benannten, wie Merodach-Baladan's südchaldäisches Reich nach dessen Vater Bit-Yakin hiefs, so empfieng auch das Gebiet von Sinope nach dem Gründer *Κῷος* (*Κώϊος*) den Namen: mat Ḳuí. [1])

Sinope ist ferner ganz wie Kui der Mittelpunkt eines mächtigen Küstenreiches. Wie diesem Harua und Usnaniś gehorchen, so sind noch zu Xenophons Zeiten (Annal. V., 5, 10) Trapezus, Kotyora und Kerasus der Metropolis zinspflichtig. Ja, wir sind im Stande eine Burg von Ḳui mit einer sinopischen Colonie zu identificiren. Trapezus führte nach Stephanus den Namen *Οἰζηνίς*. Dazu bemerkt Meineke: hujus nominis rationem nemo dum, quoad sciam, reddidit, nec potest reddi, si recte sentio. *Οἰζηνίς* aber ist ganz evident das nur nothdürftig dem Hellenen mundgerecht gemachte Usnaniś. Diese mitten im damaligen Moschergebiete gelegene Griechenstadt mufste König Mita in der That ein Dorn im Auge sein.

Einen fernern Beweis für die Identität von Ḳui und Sinope liefert Ḳui's stehendes Epitheton ikmuti. Mehrfach nämlich nennt sich Sargon *mu-tir ḥal-ṣi mat ḳu-i ik-mu-ti.* Oppert (Inscriptions de Dour-Sarkayan pag. 4) erklärt: mutans arces Kue attristatas (?). Ménant (annales des rois d'Assyrie pag. 200) läfst das in Frage kommende Beiwort unerklärt. Norris dagegen, der (I. pag. 184 und III., 850) „the restorer of the forteresses of the Kue the marshy" übersersetzt, bringt das Wort mit אֲגַם Teich zusammen, das insbesondere von den Lachen und Pfützen gebraucht wird, welche der Nil nach den Ueberschwemmungen zurückläfst. (Exodus 7, 19.)

Zur bedeutsamen Illustrirung dieser Erklärung von Norris dient nun folgende Strabostelle (XII. pag. 545.) Dieser beschrieb die Halbinsel von Sinope so: *καὶ κύκλῳ δ' ἡ χερρόνησος προβέβληται ῥαχιώδεις ἀκτὰς, ἐχούσας καὶ κοιλάδας τινὰς ὡσανεὶ βόθρους πετρίνους, οὓς καλοῦσι χοινικίδας· πληροῦνται δὲ οὗτοι μετεωρισθείσης τῆς θαλάττης ὡς καὶ διὰ τοῦτο οὐκ εὐπρόσιτον τὸ χωρίον κτλ.*

Ich glaube, dafs diese bei der Flut mit Meerwasser sich füllenden Gruben die Bezeichnung Ḳuis als des pfützen- oder lagunenreichen rechtfertigen.

Eine scheinbar unüberwindliche Schwierigkeit bleibt bei unserer Erklärung allerdings zurück. Der von uns oben an erster Stelle citirte Text der Cylinderinschrift sagt aus, dafs Sargon in Folge *einer* Expedition das Land Ḳui und die Stadt Ṣuri unter sein Joch

[1]) Anstandlos ist das Fehlen des Personendeterminativs bei Ḳui. Während im mat Humri Sargon's Stierinschrift Z. 26 dasselbe weist, fehlt es in desselben Fürsten Cylinderinschrift Z. 16 und ebenso in der Inschrift Bin-nirars (W. A. I. I., 35, 12.)

gebeugt habe. Beide Städte müssen also an demselben Meere liegen. Bekanntlich ist aber [cuneiform] *ir Sur-ru* oder [cuneiform] *Sur-ri* das phönizische Tyrus. Deshalb hat man Ḳui in der Nähe von Tyrus gesucht. Allein der Name Tyrus ist ein sehr weit verbreiteter, und schon die Assyrer kannten mehrere Städte dieses Namens. So sagt Asur-naṣir-pal: (W. A, I. I., 23 col. III. 15 ff.) *ina ris ir An-at a-śa-kan mit-taḳ ir An-at ina ḳabal nahar Bu-rat-ti ṣa-li. istu ir An-at at-nu-zir. ir Su-u-ri, ir dan-nu-ti-su sa Sa-du-du, sa-laṭ mat Su-ḫi, a-ś-i-bi. a-na ummani mat Kas-si-i rapsi it-ti-kil va a-na i-bis ḳabla u taḫaz a-na lib-bi-ya it-ba-a.* Vor der Stadt Anath machte ich Halt (?). Die Stadt Anath ist inmitten des Stromes Euphrat gelegen. Von der Stadt Anath zog ich weg. Die Stadt Suru, die Hauptstadt Sadudu's des Satragen von Suhi, griff ich an. Auf die Truppen des Lands Kassi, des weiten, vertraute er, und, um mir Schlacht und Kampf zu bieten, zog er mir entgegen.

Das Mitgetheilte ist ein Bruchstück aus Asur-naṣir-pals Bericht über seine grofse Expedition gegen die Euphratstädte. Eine der Stromstädte nach der andern beugt sich dem König. [cuneiform] ír Su-u-ru ist nicht das phönizische Tyrus, sondern natürlich eine Euphratstadt und zwar eine in der Nähe von Anath (Annah) gelegene.[1]) Dieses Tyrus am Euphrat kennen auch die Griechen. Stephanus s. v. *Τύρος. Ἀρριανὸς δὲ τὰ Ἄναθα Τύρον καλεῖ.* Irrthümlich werden hier nur Anath und Suru zusammengeworfen, während wir sie aus den assyrischen Annalen als Nachbarstädte kennen.

Das in der Cylinderinschrift genannte Ṣur-ri hat nun aber eben so wenig mit dem mesopotamischen, wie mit dem phönizischen zu thun. Es ist vielmehr das pontische Tyrus. Ammianus Marcellinus (XXII., 8, 41) setzt diese Stadt in die Nähe des *δρόμος Ἀχιλλέως.* Proxima est civitas *Tyros, colonia Phoenicum,* quam praestringit fluxius Tyras.

Es giebt uns in der That keinen geringen Begriff von der energischen Kühnheit König Sargons, wenn wir ihn gleichzeitig Sinope, Trapezus und Tyros am Tyras zu Stützpunkten seiner Herrschaft machen sehen. Offenbar hat auch den Milesiern, den einzigen Griechen, welche im schwarzen Meere damals Bedeutung besassen, diese plötzliche Machtentfaltung des assyrischen Grofsstaates sehr imponirt. Obschon diese ganze assyrische Meerherrschaft schon unter Sanherib in Folge des Kimmeriereinbruchs verloren ging, verblieb den Griechen der spätern Zeit das Andenken, dafs einst Sinope ein mächtiger Stützpunct assyrischer Herrschaft gewesen sei.

Irre ich nicht, so dienen mehrere assyrische Texte auch zur Aufhellung einer Ezechielstelle. In dem Orakel gegen Tyrus heifst es 27, 13: Javan, Tubal und Meschech waren deine Kaufleute: mit Menschenseelen und ehernen Geräthen führten sie deinen Handel. Das in Verbindung mit den Moschern und Tibarenern genannte Javan mufs zweifellos am schwarzen Meere gesucht werden, und ich stehe nicht an, darin die „javanische Stadt“ oder „die javanischen Männer“ der assyrischen Inschriften, also Ḳui-Sinope zu erkennen.

Folgendes möchte etwa in Kürze den Gang der historischen Entwicklung Sinopes characterisiren:

1) Die ältesten Bewohner der Stadt, die *εὐγενεῖς Σύροι,* gehörten dem semitischen Stamme an. Die Münzen des vierten Jahrhunderts mit aramäischer Legende erweisen, dafs noch in dieser Zeit der ungriechische Bestandtheil der Bevölkerung nicht unbeträchtlich war.

[1]) Ueber den Wechsel von Ṣ und S vergl. E. Schrader, K. A. T. p. 59. und A. B. K. p. 196 ff.

2) In sehr früher Zeit gründete Koos der Milesier die Griechenstadt Sinope[1]. Ihr baldiges und mächtiges Aufblühen folgt: I. aus der Berühmtheit des κτίστης im Osten, II. den zahlreichen Tochterstädten, wie Trapezus, III. dem Umstande, daſs ein milesisches Herrschergeschlecht sich auf dem Throne behauptete bis zur Eroberung der Stadt durch die Kimmerier[2].

3) Nachdem schon Tuklat-pal-asar II. Ḳui zur Tributzahlung gezwungen hatte, eroberte Sargon die Stadt 715, befestigte die Burgen seines Gebieters und setzte daselbst einen Satrapen ein[3]. Zweifellos war damit eine starke assyrische Colonisation verbunden[4].

4) Schon unter Sanherib oder spätestens unter Asar-hadda wurde aber Sinope durch die Kimmerier erstürmt. Diese behaupteten die Halbinsel, bis 630 Kretines die zweite milesische Colonie anlegte.

H. Gelzer.

Auctarium Lexici Coptici Amedei Peyron.

Auctore **Marco Kabis** Aegyptio.

Linguam copticam Amedeus Peyron eam statuit esse, quae graecis litteris exarata in usu fuerit apud Aegyptios post receptam propagatamque in Aegypto Christianem fidem. Jamvero ex hac ipsa descriptione clare perspicitur cognatio, quae intercedit inter sermonem copticum et antiquum Aegyptiorum, qui signis hieroglyphicis, hieraticis et demoticis exaratus ad nos usque pervenit. Facile enim quisque intelliget, discrimen inter utrumque sermonem in scriptura magis quam in ipsis vocibus esse. Revera omissis rationibus, quas ipsi textus sermonis aegyptii hieroglyphici, hieratici aut demotici in dies suppeditant, meminisse iuvabit, id quod olim Peyron animadvertebat, nimirum Aegyptios, si patrium sermonem una cum litteris mutare voluissent, cum

---

[1]) Aus dem Umstande, daſs in Sinope sich die monarchische Verfassung so lange erhielt, läſst sich mit Sicherheit schlieſsen, daſs Koos zur Königszeit auszog oder ein von der Katastrophe der Neliden mitbetroffener Prinz war.

[2]) Dies ergiebt sich aus der Bezeichnung des letzten Königs Ambrontas als eines Milesiers. Sein Ende kann nur kurz vor oder nach 700 angesetzt werden, da ein Kimmerierzug vor dieser Zeit ins Fabelreich gehört. Ich bin überzeugt, daſs die barbarische Namensform Ἀμβρώντας der Handschriften muſs festgehalten werden. Politische Gründe bewogen häufig griechische Fürsten zur Annahme solcher Namen (Battos in Kyrene, Psammetichos in Korinth, Alazir in Barke, Malekos in Thera u. s. f.). Es ist nicht unwahrscheinlich, daſs der letzte König von Sinope nach seinem mächtigen Nachbar *Ambaridi* oder *Ambariši* von Tabal seinen Namen empfing.

[3]) Es wäre ganz assyrischem und überhaupt orientalischem Gebrauche angemessen, wenn der Assyrer zu diesem Amte gerade ein Mitglied der bisherigen Königsfamilie ausersehen hätte. Es besteht also nicht nothwendig ein directer Widerspruch zwischen den Angaben der Griechen, welche die milesische Dynastie bis zum Kimmeriereinbruch fortregieren lassen, und den Assyrern, nach welchen mit Sargons 8ten Jahre unmittelbare Assyrerherrschaft eintritt. Eine interessante Parallele bietet wieder Samaria, wo auch nach der Eroberung Könige fortamtieren. (E. Schrader, K. A. T. p. 93.)

[4]) Movers Annahme von einer Ausdehnung der assyrischen Herrschaft bis ans schwarze Meer schon lange vor Sargons Zeit hat bis jetzt in den Monumenten so wenig ihre Bestätigung gefunden als die Ansicht, daſs die lydischen Sandoniden mit Asur direct zusammengehangen hätten, oder gar von den Groſskönigen seien eingesetzt worden.

graeco alphabeto graecam etiam linguam scribere debuisse. At a Graecis mutuati quidem sunt elementa scripturae, non vero ipsam linguam graecam. Antiquo ergo proavorum idiomati semper adhaeserunt, idque graecis litteris scripserunt. Caeterum illa lingua, quam nunc Copticam nominamus, ab antiquioribus scriptoribus Aegyptia appellari consueverat, et, nonnisi postea quam Aegyptus a Saracenis occupata est, Coptica appellari coepit, sumpto nomine a voce arabica قُبْطى (Kubti), quae et ipsa detorta est ex graeca *Αἰγύπτιοι*.

Quae quum ita se habeant, nemo infitias ibit studium linguae Copticae ad cognitionem veteris linguae Aegyptiae plurimum conferre, et interpretationem textuum hieroglyphicorum eo faciliorem fore, quo Lexicon copticum locupletius evadat. Hac itaque ratione permotus operae pretium esse censui, in gratiam maxime illorum, qui studiis aegyptologicis operam navant, publici iuris facere appendiculam meam ad lexicon linguae copticae, cuius rationem et methodum, originem et fontes iuverit quam brevissime lectoribus indicare.

Constat auctarium meum partim vocibus, seu primariis seu derivatis, lexicis omnino ignotis, partim vero vocabulis, quae, quamvis ab auctoribus recensita, perperam aut parum accurate fuerant intellecta et exposita, adeòque emendari in auctario nostro debuerunt. In quo conscribendo Lexicon quidem Amedei Peyron constanter prae oculis habui. Certo enim inter omnia hactenus edita lexica, opus Amedei Peyron iudicio doctissimorum virorum primatum obtinuit merito; nam sive illius viri doctrinam spectemus et gravitatem, sive sagacitatem et acumen criticum, sive perestantissimam eius methodum, qua voces omnes sub propriis radicibus etymologico ordine recenset, eius lexicon caeteris omnibus inveniemus praecellere. Cum vero ipse auctor in praefatione sui lexici opportunitatem methodi etymologicae summo argumentorum pondere monstraverit, necesse non est eandem contra adversarios tueri. Lectoribus ergo sufficiat nosse me in appendice mea eandem methodum esse sequutum, quam Peyron in Lexico suo introduxit, huius auctoris haerens vestigiis. Quoties vero Lexicon in opusculo meo reperies citatum, Peyronii intellige.

Haec de methodo et ratione. Ad originem vero et fontes quod spectat, sciendum est, in lexicis copticis hactenus elucubratis, non reperiri omnes voces, quae in usu erant apud Aegyptios ea aetate, qua scriptura graeca aegyptio idiomati aptari coepit. Lexica enim coptica eas tantum exhibent voces, quas versio biblica et quaedam seu liturgica seu monastica volumina doctis viris suppeditarunt. Atqui ista volumina admodum pauca sunt, certumque est non omnes linguae voces in illis reperiri potuisse. Nimirum experientia edoctus hoc audeo lectoribus asserere, novas voces copticas toties colligi, quoties novus liber aliquis, quin etiam unum folium prius ignotum detegatur. Quamobrem quando mihi contigit nova manuscripta coptica inspicere, nova semper vocabula, sive derivata, sive primaria inveni. Omnia quae inveniebam vocabula sedulo notavi et collegi; maximam vero eorum partem debeo libris manuscriptis Bibliothecae Vaticanae, quos anno 1854 Angelus Maius, vir omnium doctissimus, et Bibliothecae illius tunc praefectus, ut perlegerem humanissime mihi veniam dedit. In usum autem proprium vocabula ista colligebam cum ex codicibus Vaticanis tum ex aliis fontibus, neque unquam mens erat ea quondam publici iuris facere. Sed cum necesse fuerit, mole in dies crescente, voces collectas ordine quodam redigere, multi amici, quibus eas communicabam, rogarunt et renitentem hortati sunt, ut eas in vulgus ederem. Cunctabar tamen, donec rogante

amicissimo Ludovico Stern, clarissimus et doctissimus vir Riccardus Lepsius censuit, ut auctarium meum in Ephemeride Berolinensi aegyptologica insereretur. Ornatissimi illius viri auctoritas quin abnuam vetat. Quare libenter et grato animo agens editioni assentior.
Dabam Kahirae Aegypti V. Calend. Junii anno MDCCCLXXIV.

Ⲁ

Ⲁⲟⲩⲱ M. *Pignus, pignus capere.* Lex.

— ⲁⲃⲱ *Idem.* Cod. Vat. LXI.

— ϭⲓⲁⲟⲩⲱ, ϭⲓⲁⲃⲱ varias habet significationes. Notat 1. *expectare*, ut ⲁϥⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ ⲛ̀ϫⲉ ⲫⲏ ⲉⲑⲛⲁⲩ ⲉⲫⲏ ⲉⲧⲉⲣⲛⲟⲃⲓ, ⲟⲩⲟϩ ϥϭⲓⲁⲟⲩⲱ ⲛ̀ⲧⲉϥⲙⲉⲧⲛⲟⲓⲁ Cod. Vat. LXVIII. Vidit eum ille, qui videt peccatorem, et *expectat* eius poenitentiam. ⲁϥϩⲉⲙⲥⲓ ϩⲓϫⲉⲛ ⲫⲓⲁⲣⲟ ⲉϥϭⲓⲁⲟⲩⲱ ⲙⲡⲓϫⲓⲛⲓⲟⲣⲓ, ϫⲉ ⲛ̀ⲧⲉϥϣⲉⲛⲁϥ ⲉⲡⲉⲙⲉⲛⲧ. Ibidem. Sedit prope flumen, *expectans* portitorem, ut ad Occidentem se conferret. ⲓⲏⲥ ̀ⲙⲙⲟⲕ, ϫⲉ ⲛⲁⲓ ⲧⲏⲣⲟⲩ ϭⲓⲁⲟⲩⲱ ̀ⲙⲙⲟⲕ. Cod. Vat. LXIV. quoniam te hi omnes *expectant.* — 2. *Probro, contumelia afficere*, ut: ⲡⲉⲧⲉⲕϫⲱ ̀ⲙⲙⲟϥ, ⲱ ⲁⲣⲉⲟⲥ, ϥϭⲓⲁⲃⲱ ̀ⲙⲙⲟⲕ ⲟⲩⲟϩ ϥϣⲱϣⲧ ̀ⲙⲡⲉⲕⲗⲁⲥ ⲛ̀ϣⲟⲩϣⲁⲧϥ ⲉⲃⲟⲗ. Cod. Vat. LXVII. Quod dicis, o Ari, *contumelia* te *afficit*, et tuam impedit linguam, quae digna est ut amputetur. 3. *Punire, vexare, affligere, male et dure tractare.* Ⲓⲥϫⲉ ⲟⲩⲟⲛ ⲛ̀ⲧⲁⲕ ̀ⲙⲙⲁⲩ ⲛ̀ⲟⲩⲃⲱⲕ ⲉϥⲙⲟⲥϯ ̀ⲙⲙⲟⲕ ⲟⲩⲟϩ ⲉϥⲧⲁⲥⲑⲏⲟⲩⲧⲉⲃⲟⲗ, ⲉϥⲫⲏⲧ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲁⲣⲟⲕ ϧⲉⲛ ⲟⲩⲙⲟⲩⲛ ⲉⲃⲟⲗ, ϣⲁⲕⲥⲟⲛϩϥ, ⲟⲩⲟϩ ϣⲁⲕϭⲓⲁⲟⲩⲱ ̀ⲙⲙⲟϥ. Ibidem. Si servum habes, qui reprobus te odio prosequitur, et indesinenter fugit a te, eum soles ligare et *punire.* Ⲉⲑⲃⲉ ⲟⲩ, ⲱ ⲡⲓⲣⲱⲙⲓ, ⲕϭⲓ ̀ⲙⲙⲟⲓ ⲛ̀ϫⲟⲛⲥ, ⲉⲕϭⲓⲁⲟⲩⲱ ̀ⲙⲙⲟⲓ. Cod. Vat. LXVIII. Quare, o homo, violenter et *iniuste* me *tractas?* 4. *Reiicere, abigere*, ut: ⲧⲉⲛⲟⲩⲱϣ ϩⲁⲛⲙⲏϣ ⲛ̀ⲁⲧⲟⲛⲟⲛ ̀ⲙⲡⲁⲓⲣⲏϯ, ⲁⲗⲗⲁ ⲥⲉⲙⲡϣⲁ ⲛ̀ϭⲓⲁⲟⲩⲱ ̀ⲙⲙⲱⲟⲩ, ⲟⲩⲟϩ ⲉϣⲱϣⲧ ⲉϧⲟⲩⲛ ⲉⲣⲱⲟⲩ. Cod. Vat. LXVII. Multa huius generis absurda desideramus, sed decet illa *reiicere*, eisque resistere.

Ⲁⲩ Fer, da, redde. Lexicon. Ex hac radice derivata sunt, ni fallor, sequentia.

— ⲉⲣⲁⲩ ⲧⲟⲧ M. *Satagere, diligentem esse*: (ex quo coniicere licet ⲁⲩⲧⲟⲧ notare *Diligentiam, Sedulitatem*) coniungitur cum suffixis reciprocis personarum. ⲁⲓⲉⲣⲁⲩⲧⲟⲧ (pro ⲁⲓⲉⲣⲁⲩⲧⲟⲧⲓ) ⲉϣⲧⲉⲙⲉⲣⲥⲕⲁⲛⲇⲁⲗⲓⲍⲉⲥⲑⲉ ̀ⲛⲟⲩⲕⲟⲩϫⲓ ⲓⲉ ⲟⲩⲛⲓϣϯ. Cod. Vat. LXIV. *Sedulus fui* ne scandalizarem quendam, sive parvulum sive magnum. Ⲡⲁⲣⲉⲛⲉⲣⲁⲩⲧⲟⲧⲉⲛ, ⲱ ⲛⲁⲙⲉⲛⲣⲁϯ, ̀ⲛⲥⲱⲧⲉⲙ ̀ⲛⲥⲁ ⲡ̅ϭ̅ⲥ̅. Cod. Vat. LXVII. *Solliciti simus*, carissimi, in obediendo Domino. Ⲁⲣⲓⲁⲩⲧⲟⲧⲑⲏⲛⲟⲩ, ⲛⲁϣⲏⲣⲓ, ϩⲓⲛⲁ ̀ⲛⲧⲉⲧⲉⲛⲧⲁϩⲉ ⲡⲉⲧⲉⲛⲥⲱⲙⲁ ̀ⲛⲟⲩⲉⲣⲫⲉⲓ ̀ⲙⲫϯ. Ibidem. *Satagite*, filii mei, ut constituatis corpus vestrum templum Deo.

— ⲓⲣⲓ ̀ⲛⲁⲩⲧⲟⲧ. Idem: ⲟⲩⲟϩ ⲕⲉⲟⲩⲁⲓ ⲉϥⲓⲣⲓ ̀ⲛⲁⲩⲧⲟⲧϥ ⲉϩⲱⲧⲡ ̀ⲛⲛⲏ ⲉⲧⲫⲱⲣϫ ⲉⲛⲟⲩⲉⲣⲏⲟⲩ, Cod. Vat. LXI. Et alius *sollicitus est* in conciliandis ad invicem illis, qui separati sunt.

Peyron quidem in Additamentis ad suum Lexicon refert formam ⲈⲢⲀⲨ ⲧⲟⲧ, adeoque Syllabam ⲉⲣ ad radicem pertinere censuit. At forma ⲁⲣⲓⲁⲩⲧⲟⲧⲑⲏⲛⲟⲩ imperativi et illa ⲓⲣⲓ ̀ⲛⲁⲩⲧⲟⲧ satis evincunt illud ⲉⲣ esse verbum auxiliare. Adeoque, cum ⲧⲟⲧ quoque ad radicem non pertineat, superest ut radix sit syllaba ⲀⲨ.

Ⲁⲃⲱ T. ⲧ Rete piscatorium; Lex.

— Est etiam in usu apud Memphitas: hinc

— ϩⲓⲁⲃⲱ M. Facere retia. Is. XIX. 8.

Ⲁⲃⲏⲧ vel ⲁⲩⲏⲧ, vol ⲁⲟⲩⲃⲏⲧ, Mansio, monasterium, inde

— ⲉⲩⲟ ⲡ̅ⲁⲩⲏⲧ ⲁⲟⲩⲏⲧ T. *Positi per mansiones, vel ordines, gradatim dispositi.* Ita in Lexico, ex Zoega pag. 379. not. 11. Tum in additamentis adnotat, sententiam ⲉⲩⲟ ̀ⲛⲁⲩⲏⲧⲁⲩⲏⲧ respondere graecis *συμπόσια συμπόσια* et *πρασιαὶ πρασιαὶ* Evangelii S. Marci (Cap. VI.,

vv. 39—61). Exinde deducit voce ⲁⲩⲏⲧ significari *coetum hominum cohabitantium*, aut *simul manducantium*. Equidem, textu Zoegae ponderato, censeo vocem ⲁⲩⲏⲧ notare *Catervam*, *Turbam* (italice *folla*), adeoque ⲉⲟⲩ ⲡ̄ⲁⲩⲏⲧ ⲁⲟⲩⲏⲧ notare *stipatos*. Nam apud Zoegam pag. 379 de Angelis praedicatur spiritum defuncti Scenutii in coelum deducentibus, de iisque auctor illius narrationis ait: ⲉⲩⲟ ̀ⲛⲁⲩⲏⲧ ⲁⲩⲏⲧ ⲉϫⲉⲛ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ, ⲉⲩⲉⲡⲉⲓⲑⲩⲙⲉⲓ ⲉⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ. Nimirum auctor narrationis voluit indicare Angelos ita desideravisse contemplari spiritum Scenutii, ut *alii alios prementes et urgentes catervatim circa illum se haberent ad invicem*. Quare textum allatum sic reddendum esse censeo: *Catervatim se habentes* ad invicem (Italice *affollandosi gli uni sugli altri*) desiderabant eum videre. Haec notio apprime convenit textui S. Marci, cum homines, quibus Dominus Jesus cibum suppeditavit, per catervas, et, ut sic dicam, *stipati* accumbere debuerint, modo centeni modo quinquageni, ut patet ex versu 40 eiusdem capitis.

Ϩⲁⲑⲙⲓⲥ M. ⲟⲩ دخان *Fumus*. Bis legitur in Scala.

Ϩⲁⲓⲕ Dedicatio, Lex.

— ⲉⲣϩⲁⲓⲕ M. *Dedicare* Cod. Vat. LXVII.

Ϩⲁⲗⲓ M. ⲡⲓ حلبة Lex. et Scala. Est vero حلبه Trigonella, foenum graecum.

Ϩⲁⲗⲱⲟⲩⲓ M. ⲛⲓ *Rami palmae vel vitis, in quibus sunt dactyli addulti et uvae*. Ita Peyron e Kirchero, qui ita reddidit vocem شماريخ, qua Auctor Scalae interpretatus est vocem Copticam. Sane si Kamuso fidem habeas, recte Kircherus interpretatus fuerit. At auctor Scalae Aegyptius erat, et Aegyptii voce شماريخ notant *botrum* seu *racemum spathae palmae, numquam ramum vitis*. Cf. ⲗⲁⲩ quod *spatham palmae* notat.

Ϩⲁⲗⲁⲕ M. ϯ *Anulus quo pulsatur ad ianuam*. Ϩⲁⲓϣⲉ ⲕⲁⲧⲁ ⲡⲓⲟⲩⲁϩⲥⲁϩⲛⲓ ̀ⲛⲧⲉ ⲡⲁⲓⲱⲧ, ⲟⲩⲟϩ ⲁⲓⲕⲱ̀ⲗϩ ⲉϯⲁ̀ⲗⲁⲕ ⲕⲁⲧⲁ ϯⲕⲁϩⲥ. Cod. Vat. LXVI. Ivi secundum iussum patris mei, et pulsavi ad *anulum* secundum consuetudinem. (T. ϩⲁ̀ⲗⲁⲕ; consonat arabicum حلق)

— ⲁ̀ⲗⲁⲕ M. ⲛⲓ الاطواق Torques; ita Peyron ex Kirchero. At cum auctor Scalae recenseat ⲛⲓⲁ̀ⲗⲁⲕ inter instrumenta aratoris, pro certo habeo ⲛⲓⲁ̀ⲗⲁⲕ seu الاطواق notare, in subiecta materia, *discos ferreos τοῦ noradj*, seu illius instrumenti, quo Aegyptii, etiam nunc, utuntur ad contundendas paleas, ut grana e spicis exeant.

Ϩⲁ̀ⲗⲟⲕ كف امسك Scala. Kircherus quidem hanc vocem ex glossa arabica interpretatus fuerat: *Vola, planta*. Peyron vero corrigebat dicens: كف *Arcus instar volae manus*, امسك *quo quid retinetur*. Utraque interpretatio falsa est. Nom vox كف est imperativus verbi كَفَّ *Cessare, abstinere;* امسك vero est pariter imperativus verbi مسك *Detinere, cohibere*. Nimirum ⲁ̀ⲗⲟⲕ est imperativus verbi ⲗⲟ *Cessare, desinere*, cum suffixo ⲕ, quam quidem formam Peyron ipse retulit pag. 78 Lexici, ubi habes: ⲁ̀ⲗⲟⲕ, ⲁ̀ⲗⲱⲧⲛ *abstine te, cessa: cohibete vos, cessate*.

Ϩⲁ̀ⲗⲟⲕ M. ⲡⲓ *Angulus*, *extremitas*, ut videtur, quo sensu affine esset τῷ ⲗⲁⲕϩ et τῷ ⲉ̀ⲗⲕⲥ; — ̀ⲛϥϫⲏⲡ ⲁⲛ ϧⲉⲛ ⲟⲩⲕⲟⲛⲓⲁ ̀ⲛⲧⲉ ⲟⲩⲁ̀ⲗⲟⲕ, ⲓⲉ ⲟⲩⲙⲁⲛϫⲁⲕⲓ Cod. Vat. LVII. Non manet absconditum in pulvere *anguli*, aut in loco tenebroso. Ϩ ⲡⲓϫⲉⲣⲟⲩⲃⲓⲙ ⲥⲱⲕ ϧⲁϫⲱϥ, ⲁϥⲉⲛϥ ⲉⲡⲓⲁ̀ⲗⲟⲕ ̀ⲛⲣⲏⲥ ̀ⲛⲧⲉ ⲡⲓϩⲉ̀ⲗⲟⲥ, ⲉⲫⲙⲁ ̀ⲙⲡⲓϣⲏⲓ. Cod. Vat. LXVII. Cherubim praevenit, eumque adduxit ad *extremitatem* australem paludis, ad locum canalis. ⲉϥⲉⲛⲕⲟⲧ ϧⲉⲛ ⲡⲓⲁ̀ⲗⲟⲕ ̀ⲛⲧⲉ ⲡⲉϥⲏⲓ. Cod. Vat. LXI. Dormiens in *angulo* domus suae. Ϣⲁ ⲡⲓⲍ̅ ̀ⲛⲥⲧⲉⲣⲉⲱⲙⲁ ̀ⲛⲧⲉ ⲧⲫⲉ ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲕⲩⲕ̀ⲗⲟⲥ ̀ⲛⲧⲉ ⲡⲓⲣⲏ ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲓⲟϩ ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲁ̀ⲗⲟⲕ ̀ⲛⲧⲉ ⲫⲛⲟⲩⲛ. Cod. Vat. LXIII. Usque ad septem firmanenta coeli et cyclum solis et lunae et *extremum* abyssum. Cf. sequens ⲁ̀ⲗⲕⲉ.

Ϩⲁⲗⲕⲉ M. *Extremum*, *extremitas*, *finis*, adeoque *ultimus mensis* s. ⲁ̀ⲗⲕⲉ ̀ⲙⲫⲁⲣⲙⲟⲩⲧⲓ

ⲡϣⲁⲓ ̀ⲙ ⲡⲓⲁⲅⲓⲟⲥ Ⲙⲁⲣⲕⲟⲥ. Cod. Vat. LXIX. *Finis* (seu *dies extremus*) mensis Pharmuti, festum Sancti Marci. Ϧⲉⲛⲁⲗⲕⲉ ̀ⲙⲫⲁⲙⲉⲛⲱⲑ Cod. Vat. LX. *Ultimo die* mensis Phamenoth. Affine ⲁⲗⲟⲕ; quoque tamen potest ⲱⲗⲕ retrahere; ultimo enim die mensis quodam modo retrahitur. Caeterum ad hanc radicem velim referre vocem aegyptiam quae et ipsa *extremum mensis diem* notat, quamque Pleyte (Zeitschrift, anno 1867, pag. 11) refert ad radicem ⲁⲣⲏϫ.

Ⲁⲗⲁⲕⲟⲛ M. ⲛⲓ *Stapedes ephippii*, in quibus pedes figit eques. Bis legitur in Scala; vox peregrina videtur.

Ⲁⲗⲗⲁ M. *Calumnia* (inusitatum) T. ⲗⲁ: unde

— ϩⲓⲁⲗⲗⲁ, ⲡⲓ كثرة الكلام, الغلطة Sc. *Multiloquium*, *loquacitas*.

Ⲁⲗⲗⲟⲛ M. ⲡⲓ Vox ista occurrit in Cod. Vat. LXI. folio 100, ubi legitur: ⲟⲩⲕⲟⲩϫⲓ ̀ⲛϩⲱⲟⲛ . . . ⲉⲧⲙⲟⲩϯ ⲉⲣⲟϥ, ϫⲉ ⲡⲓⲁⲗⲗⲟⲛ. ⲧⲉϥϧⲣⲉϫⲉ ⲛⲓⲗⲁⲙ ⲛ̀ⲥⲑⲟⲓⲛⲟⲩϥⲓ. . . . ̀ⲙⲡⲁϥⲟⲩⲉⲙ ϩⲗⲓ ϩⲟⲗⲱⲥ, ⲉⲃⲏⲗ ⲉⲛⲓϣⲉ ̀ⲛⲥⲑⲟⲓⲛⲟⲩϥⲓ. Potest quidem vox haec referri ad graecum *αλοη*, at est sensu diverso. Pergit enim auctor in eo loco multa disserere, quae evincunt illud ⲡⲓⲁⲗⲗⲟⲛ notare *Moschium*, *moschiferum*. Quare locum allatum sic vertas: Parvum animal, quod *moschium* vocant, eius cibus est ex lignis incensi; nihil comedit praeter ligna incensi.

Ⲁⲗⲭⲉϩⲃⲱⲛ M. السليخة Storax liquida, Sc.

Ⲁⲗⲓϫⲓ M. ⲡⲓ الطفل Spuma metallorum. Ita Lexicon. At perperam. Nam طَفْل Aegyptiis est genus terrae, qua madefacta utuntur ad abstergendas sordes et maculas. Hanc vocis Arabicae potestatem habet et ipse Freytag e Kamuso sub forma طفال.

Ⲁⲙⲁⲗⲏϫ M. Lex.

— ϫⲛⲉⲣⲁⲙⲁⲗⲏϫ M. ϯ Amplexus. Cod. Vat. LXII.

Ⲁⲙⲉⲛ M. ⲡⲓ حيرة Lacus. Sc.

Ⲁⲙⲣⲉ M. ⲡⲓ Officina, in qua conficitur panis, pistrinum. ⲡⲓⲥⲟⲛ ⲉⲧⲑⲁⲙⲓⲟ ⲱⲓⲕ ⲛ̀ⲛⲓⲥⲛⲏⲟⲩ ϧⲉⲛ ⲡⲓⲁⲙⲣⲉ Cod. Vat. LVIII. Frater qui conficit panem in *pistrino*.

— ⲙⲉⲧϩⲁⲙⲣⲉ M. ϯ Ars et officium pistoris. Cod. Vat. LXVII.

Ⲁⲙⲁϣⲧⲕ T. Imperativus verbi ⲙⲉϣⲧ *Considerare* ut ⲁⲗⲟⲕ a radice ⲗⲟ. Ita Goodwinus in Zeitschrift anno 1869, pag. 129, ubi sequens exemplum refert: ϯⲛⲟⲩ ϫⲉ ⲁⲙⲁϣⲧⲕ ⲁⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ϫⲉ ⲟⲩ ⲇⲓⲕⲉⲟⲛ ⲡⲉ quam sententiam sic vertit: *Et nunc considera Deum dixisse id esse iustum.* Inde intelligimus Goodwinum existimavisse vocem ϫⲉ in hac sententia esse verbum *dicere*. At mihi videtur id non posse admitti. Nam „Si verbum *dicere* comitem habet accusati-„vum, Copti utuntur voce ϫⲉ vel ϫⲱ . . . . . si caret accusativo, Copti *omnibus verbi* „ϫⲱ *temporibus . . . affigunt suffixum fem.* ⲥ *vel* ̀ⲙⲙⲟⲥ, quod neuter accipiendum est." Ita recte Peyron in Grammatica, pag. 152. Tum pag. 82. praemonuerat: „quoties *verbum* „*regit integram propositionem, tamquam casum obliquum,* toties *propositioni praemittitur* „particula ϫⲉ". — Si ergo ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ esset hic subiectum verbi ϫⲉ dicere, auctor copticus necessario dicere debuisset: ⲁⲙⲁϣⲧⲕ(ϫⲥ) ⲁ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ (ϫⲱ ̀ⲙⲙⲟⲥ) ϫⲉ ⲟⲩⲇⲓⲕⲉⲟⲛ ⲡⲉ. Quare recedens a sententia Goodwini existimo 1. illud ⲁ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ legendum esse ⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ. Est enim ⲉ illud signum dativi (errore scriptum ⲁ, ut saepe evenit), non vero characteristicum temporis perfecti. 2. Ad ⲁⲙⲁϣⲧⲕ vero quod attinet, censeo ⲕ esse suffixum 2. pers. singularis, et ⲁⲙⲁϣⲧ esse imperativum verbi ⲙⲁϣ *potiri*, *apprehendere*, cuius exempla affert Zoega in Catalogo pag. 609, nota 8. Huius vero radicis forma constructa est ⲙⲁϣⲧ, ut ex exemplis Zoegae colligitur. Exemplum vero a Goodwino allatum sic verto: Fac ut *potiaris* Deo (hoc est: fac ut *sis coniunctus* Deo, seu Deo *adhaere*), quoniam (hoc) iustum est,

Ⲁⲛⲁⲓ Bonus, Pulcher, Elegans. L.

— ϯⲉⲛⲁⲛⲁⲓ M. *Dare pulchritudinem*, Placere. Cod. Vat. LIX.

Ⲁⲟⲩⲁⲛ Color. Lex.

— ⲁⲟⲩⲓⲁⲟⲩⲁⲛ M. Diversicolor, Euchologion I. pag. 173.

— ⲟⲓ ⲛ̀ ⲁⲟⲩⲓⲁⲟⲩⲁⲛ M. Diversicolorem esse, varios prae se ferre colores sic utIridem Cod. Vat. LIX.

Ⲁⲩⲁⲛ T. ⲛ *Onus* navis (pro communiori forma ⲁⲩⲉⲓⲛ), *Reveillout*, *le Concile de Nicée* pag. 48. Neque enim ibi vox ⲁⲩⲁⲛ *colorem* notat, ut apparet ex pag. 49, ubi: ⲡϫⲟⲓ ⲧⲏⲣϥ̄ ⲟⲧⲡ ϩⲁ ⲡⲁⲩⲁⲛ ⲛ̄ⲧⲕⲁⲕⲓⲁ. Navis tota onerata est *onere* malitiae.

Ⲁⲛⲉⲃⲓ M. ⲟⲩ *Catulus*, *vel simile animal.* Ita Lexicon ex Zoega pag. 125. Sed cum textus thebanus eiusdem historiae pro ⲁⲛⲉⲃⲓ textus memphitici habeat ⲁⲗⲟⲩ *puer* (vide Zoegam pag. 317) possit ⲁⲛⲉⲃⲓ esse synonymum *τῷ* ⲁⲗⲟⲩ.

Ⲁⲛⲑⲱⲕ M. ⲟⲩ *Spina*, *aculeus.* Cod. Vat. LIX., fol. 88, ex quo colligitur ⲁⲛⲑⲱⲕ synonymum esse *τῷ* ⲥⲉⲣⲃⲉⲛⲓ et *τῷ* ⲥⲟⲩⲣⲓ. Haereo tamen utrum legendum sit ⲁⲛⲑⲱⲕ, an potius ⲁⲛⲑⲱⲛ.

Ⲁⲛⲑⲱⲛ vide ⲁⲛⲑⲱⲕ.

Ⲁⲩⲡⲁⲛ Inusitatum; unde

— ⲉⲣⲁⲩⲡⲁⲛ M. Perlustrare, Examinare Z. 134. ⲁϥⲧⲱⲛϥ ⲙ̀ⲫⲛⲁⲩ ⲛ̀ϣⲱⲣⲡ ⲉⲣⲁⲩⲡⲁⲛ ⲙ̀ⲡⲓϣⲧⲉⲕⲟ Cod. Vat. LVIII. Surrexit mane ad perlustrandum carcerem.

Ⲁⲛⲛⲟϣⲉⲣ M. ⲡⲓ هندبا برى *Endivia silvestris* Sc.

Ⲁⲛϩ, ⲁⲛⲁϩ T. *Domus*, *mansio*, *habitatio.* Saepe legitur in papyris Bulakensibus. Vide dicenda nferius ad vocem ⲟⲛϩ.

Ⲁⲣⲏⲟⲩ M. ⲡ. ⲧ. *Proximus*, *Proxima* (sensu biblico), *socius*, *amicus*, *socia*, *amica*, come. ⲫⲏ ⲅⲁⲣ ⲉⲧⲥⲁϫⲓ ϧⲉⲛ ⲟⲩⲕⲁϯ ⲉϥⲕⲱⲧ ⲙ̀ⲙⲟϥ, ⲉϥⲕⲱⲧ ⲙ̀ⲡⲉϥⲁⲣⲏⲟⲩ. Cod. Vat. LXIV. Qui prudenter loquitur, aedificat se, et aedificat *proximum* suum. ⲅ̄ ⲙ̀ⲡⲟⲗⲉⲙⲟⲥ ⲉⲧϯ ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲣⲱⲙⲓ; ϯ ⲡⲟⲣⲛⲓⲁ, ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲁⲣⲏⲟⲩ ⲉϭⲟϩ ⲉⲣⲟϥ, ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲉⲗ ⲙ̀ⲫϯ ⲛ̀ⲧⲟⲧⲕ. Ⲉϣⲱⲛ ⲇⲉ ⲛ̀ⲧⲉϥⲁⲣⲉϩ ⲉⲣⲟϥ ⲉⲃⲟⲗϩⲁ ⲡⲉϥⲥⲟⲛ, ϣⲁⲣⲉ ⲡⲓⲕⲉⲭⲱⲟⲩⲛⲓ ⲉⲣⲣⲉⲙϩⲉ ⲛⲁϥ; ⲉϣⲱⲛ ⲇⲉ ⲛ̀ⲧⲉϥϭⲓ ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲁⲣⲏⲟⲩ, ϣⲁⲣⲉ ⲛⲓⲡⲁⲑⲟⲥ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲉⲣϭ̄ⲥ ⲛ̀ⲧⲉϥⲯⲩⲭⲏ. Cod. Vat. LXVIII. Ut haec sententia aliquantisper difficilis et obscura intelligatur, notandum est 1. illud ⲛ̀ⲧⲟⲧⲕ non esse intelligendum de 2. persona. Nam suffiixum ⲕ hic pro tertia persona accipi debet, ut quandoque evenit (Vide ⲛ̄ⲧ̄ⲙⲟⲛⲕ̄ apud Zoegam pag. 298 not. 100, et ⲙ̄ⲛ̄ⲧⲁⲧⲟⲛⲕ̄, ibidem pag. 300). Notandum 2. est illud ⲙ̀ⲫϯ non esse legendum ⲙ̀ⲫⲛⲟⲩϯ: est enim illud ⲫϯ nomen substantivum a verbo ϯ Dare, cui praefixum est elementum ⲫ pro usitatiori ⲡ articuli definitivi. Hisce positis, allatam sententiam sic vertendam censeo: Tria bella pugnant contra hominem; fornicatio, et *proximus* tangendus (hoc est inclinatio tangendi seu laedendi iura proximi), et ablatio largitionis ex manu eius (hoc est, difficultas tollendi bona ex manu hominis in gratiam proximi sui). Si vero servat se a fratre suo, omnia libera fuerint illi (hoc est, si homo servat se immunem a laesione proximi sui, liberatur a duabus aliis passionibus, quae adversum illum pugnant). Si autem tangit *proximum* suum, tunc omnes passiones dominantur animam illius. In hac sententia cuilibet patet perfectus *parallelismus*, ut aiunt, inter ⲥⲟⲛ (frater) et ⲁⲣⲏⲟⲩ (proximus). Haec radix recta nos ducit ad antiquiorem formam [hieroglyphs], quae *sociam* significat in sequenti sententia papyri hieratici d'Orbiney Pag. 13, 9 [hieroglyphs] Et Deus Chnum fecit (creavit) illi *sociam* (ári). Hinc vox ⲁⲣⲏⲟⲩ facile tracta est ad significandum *invicem*, ut: ⲡⲉ ⲁ ⲡⲉϥⲥⲱⲙⲁ ϩⲓⲁⲣⲭⲏ ⲙ̀ⲫⲱϫ ⲉⲡⲉϥⲁⲣⲏⲟⲩ. Cod Vat. LXVIII. Corpus eius

locis vox ϣenϧeni videtur non *lignum* seu *truncum palmae* significare, sed eius *fibram*, coeperat dividi ab *invicem*; seu: partes eius corporis coeperant *aliae ab aliis*, seu a *sociis suis*, seu *ab invicem* dividi. Caeterum textus coptici pro ⲁⲣⲏⲟⲩ tradunt saepe usitatiorem formam ⲉⲣⲏⲟⲩ, quam vide inferius.

Ⲁⲣⲏⲃ Pignus Lex.

— ϯⲁⲣⲏⲃ M. *Pignus dare, arrhas constituere* de aliqua re, ut illius certus eventus evadat. ϣⲁⲣⲉ ⲫⲙⲟⲩ ϯⲁⲣⲏⲃ ⲉϫⲱϥ, ⲛ̀ⲧⲉϥⲟⲗϥ ⲛ̀ϫⲱⲗⲉⲙ Cod. Vat. LXI. Solet mors *arrhas* de eo *constituere* ut illum inde rapiat.

Ⲁⲣⲓⲕⲉ Querela, unde

— ϭⲛⲁⲣⲓⲕⲉ T. *Accusare, condemnare*, Lex. — Notat etiam *interrogare, examinare, offendi*, Quaerere *causam offensionis*. Zoega pag. 459, not 43.

Ⲁⲣⲏϫ, ⲁⲩⲣⲏϫ Finis, extremitas. Lex.

— ⲁⲧⲁⲩⲣⲏϫϥ M. *Immensus*, Cod. Vat. LXII., fol. 198. — *Innumerabilis*. Ibid. fol. 276.

Ⲁⲥⲟ, unde ϯⲁⲥⲟ Parcere, Lex.

— ⲁⲧϯⲁⲥⲟ M. *Severus, non parcens*. Is. XIV. 6.

Ⲁⲥⲫⲟⲩⲓ M. *Annus primus*: ⲟⲩⲟϩ ⲁϥϣⲱⲡⲓ ϫⲉ Ⲇⲁⲛⲓⲏⲗ ϣⲁ ⲁⲥⲫⲟⲩⲓ ⲛ̀ⲧⲉ ⲕⲩⲣⲟⲥ ⲡⲟⲩⲣⲟ. Daniel I. 21. Et fuit Daniel usque ad *annum primum* regis Cyri. Cf. Brugsch, Matériaux pour servir à la reconstruction du Calendrier des anciens Egyptiens, pag. 73.

Ⲁⲩⲧⲏⲥ M. ⲡⲓ النيل *Nilus* flumen, Sc.

Ⲁϩⲉ ⲉⲃⲟⲗ T. Goodwinus (in Zeit. ann. 1869, pag. 130) coniicit hanc vocem significare *Vendere*. Ibi sequens citatur exemplum: ⲉⲕⲁⲧⲟⲩ ⲏ ⲁϩⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ, ⲛⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲧⲣⲟⲡⲟⲥ ⲛⲓⲙ ⲡⲣⲟⲥ ⲡⲉⲧⲟⲩⲱϣⲉ. Notandum vero est vocem ⲕⲁⲧⲟⲩ in hoc exemplo non esse a verbo ⲕⲱ *ponere* ut Goodwinus intellexisse videtur, sed a ⲕⲱⲧ aedificare. Hinc antithesis esse possit inter ⲕⲁⲧⲟⲩ (aedificare eas domus) et ⲁϩⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ, quae proinde postrema vox possit notare *evertere*, deiicere. Caeterum lingua et praesertim orthographia papyrorum, ex quibus Goodwinus exempla decerpsit sua, valde vitiosa est neque facile admittenda.

Ⲁϩⲓ Vitae stadium. Lex.

— ⲟⲓ ⲛ̀ϣⲁⲣⲁϩⲓ M. *Brevis vitae esse*. Cod. Vat. LVIII. Cf. T. ϣⲁⲣⲁϩⲉ apud Peyron.

Ⲁⲩϫⲱⲗ M. *Curare cadaver, fasciis involvendo*. ϯⲛⲁⲁⲩϫⲱⲗ ̀ⲙⲡⲉⲥⲱⲙⲁ ϧⲉⲛ ⲛⲓ ⲉⲛⲧⲏⲙⲁ ̀ⲛⲉⲡⲟⲩⲣⲁⲛⲓⲟⲛ. Cod. Vat. LXII. fol. 103 *Curabo cadaver* tuum (involvendo) indumentis coelestibus. Recurrit in eodem codice, fol. 263. ⲉⲧⲁϥϫⲱⲕ ̀ⲙⲡⲉϥ ⲇⲣⲟⲙⲟⲥ, ⲁⲛⲁⲩϫⲱⲗ ̀ⲙⲡⲉϥⲥⲱⲙⲁ. Zoega pag. 47 (ubi auctor pro ⲁⲩϫⲱⲗ male restituebat ϫⲱⲗϩ). Cum complevisset cursum suum, *curavimus cadaver* illius. Unde quod legitur apud Zoegam pag. 134: ⲁⲩϫⲱⲗ ̀ⲙⲡⲉϥⲥⲱⲙⲁ, *curaverunt cadaver eius*; restituendum est ⲁⲩⲁⲩϫⲱⲗ, qui error facile irrepere potuit oscitantia amanuensis propter repetitam syllabam ⲁⲩ.

B

Ⲃⲁⲓ *Ramus palmae*, Lex.

— ⲕⲁⲃⲁⲓⲧⲏⲥ M. القفاص *Artifex operum craticiorum ex ramis palmarum*. Sc. Composita videtur haec vox a ⲕⲁ pro ⲭⲁ ponere, ⲃⲁⲓ ramus palmae, addita desinentia graeca $\tau\eta\varsigma$, ut quandoque evenit.

— ϣⲉⲛⲃⲁⲓ M. ⲟⲩ *Lignum, baculus palmae*. Ita Lexicon ex Zoega pag. 36. At perperam; nam loco citato ϣⲉⲛⲃⲁⲓ notat *ictum factum* seu *datum ramo palmae*. Sic enim legitur: ⲁϥϯ ⲛⲟⲩϣⲉⲛⲃⲁⲓ ϧⲉⲛ ⲡⲓⲕⲁϩⲓ ⲛ̀ⲧⲉ ϯⲙⲟⲩⲓ ϧⲉⲛ ⲡⲓⲕⲟⲩϫⲓ ⲛ̀ⲃⲁⲓ ⲉⲧϧⲉⲛ ⲧⲉϥϫⲓϫ, quae sic vertenda sunt: *ictum* dedit contra terram insulae parvo ramo palmae, quem manu gerebat. Absurdum vero aut ineptum fuerit dicere: dedit baculum palmae in terra

ⲉⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲛⲓϣⲉⲛⲃⲉⲛⲓ, quam sententiam sic vertendam censeo: Tunica Abbae Pauli, quam seu *filamentum.* Zoega pag. 11. habet: ϯϣⲑⲏⲛ ⲛ̀ⲧⲉ ⲁⲃⲃⲁ Παυλος, ⲑⲏ ⲉⲧⲁϥⲑⲁⲙⲓⲟ ⲛⲁϥ insulae parvo ramo palmae quem manu gerebat. Nimirum composita cum ϣⲉ duplicis sunt generis. In quibusdam ϣⲉ *lignum* notat, quae generatim nomina arborum significant, ut ϣⲉⲛⲁⲗⲟⲗⲓ et alia multa. In alii vero, ut in citato ϣⲉⲛⲃⲁⲓ, vox ϣⲉ *ictum* significat, probabiliter breviata ex ϣⲁϣ *plaga.* Hinc (Zoeg. pag. 128) legitur: ⲁϥϯ ⲛ̀ⲟⲩϣⲁϣ ϧⲉⲛ ⲡⲓⲙ̀ϩⲁⲩ ϧⲉⲛ ⲡⲓϣⲃⲱⲧ ⲙ̀ⲃⲁⲓ, *Ictum dedit* in (percussit) sepulchrum baculo palmae. Pro hac enim sententia optime et brevius dici poterat: ⲁϥϯ ⲛ̀ⲟⲩϣⲉⲛⲃⲁⲓ ϧⲉⲛ ⲡⲓⲙ̀ϩⲁⲩ.

Ⲃⲁⲓ M. ϯ جريدة *Lancesta scriptoris.* Ita Lexicon ex Kirchero. Perperam, nam vox Arabica جريدة est ipse *ramus palmae,* adeoque hoc ⲃⲁⲓ nullo modo differt a praecedenti.

Ⲃⲁⲓ M. السقف *Tectum.* Sc. Forsitan quia quondam (sicut aliubi etiam nunc) habitatores pagorum Aepypti tecta conficiebant ex ramis palmarum.

Ⲃⲁⲃⲉ T. *Evanescere.* Lex.

— ⲙⲛ̄ⲧⲣⲉϥⲃⲁⲃⲉ T. ⲧ *Iactantia, contemptus aliorum* fragmenta Abyd. Musei Bulakensis.

Ⲃⲟⲕⲓ, unde ⲉⲣⲃⲟⲕⲓ *Concipere* Lex.

— ⲙ̀ⲃⲟⲕⲓ M. ϯ الحامل *Gravida, praegnans.* Sc.

— ϫⲓⲛⲉⲣⲃⲟⲕⲓ *Conceptio,* Cod. Vol. LXI.

Ⲃⲩⲕⲕⲓ M. ⲟⲩ *Fructus maturus, deciduus.* Ita Lexicon ex Kirchero. Equidem in Scala invenio ⲃⲓⲕϫⲓ (quod procul dubio idem est ac ⲃⲩⲕⲕⲓ Lexici) cum glossa arabica سقيط. Interpretatio *fructus deciduus,* data huic glossa e Kirchero ostendit eum legisse سَقِيط *Sakit,* a verbo سَقَطَ *decidere, cadere.* At omnino legendum est hic سُقَّيط *Sukkait,* quae vox in Aegypto notat *Cyperum milano-rizum,* seu *Cyperum esculentum.*

Ⲃⲱⲗ Solvere, Dissolvere, Lex.

— ⲃⲱ̀ⲗ ⲉⲃⲟⲗ M. ⲡⲓ *Solutio ieiunii,* hoc est *cenatio a ieiunio.* Cod. Vat. LXVIII. et alibi passim.

— ⲙⲉⲧⲁⲧⲃⲟⲗϥ M. ϯ *Indissolubilitas.* Euchologion, Part. I. pag. 315.

Ⲃⲉⲗϩⲱⲗ M. بُسْر *Dactyli iam prope maturitatem adepti.* De glossa arabica بُسْر vide quae ex Djeuhario habet Freytag ad hanc vocem. Caeterum Zoega pag. 531 textus et in nota 1 huius paginae meminit cuiusdam speciei palmae ⲃⲉϩⲱⲗ dictae. ⲛ̄ⲑⲉ ⲅⲁⲣ ⲛ̄ⲟⲩⲃⲛ̄ⲛⲉ ⲉⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣⲟⲥ ϫⲉ ⲧⲃⲉϩⲱ̀ⲗ, ⲉϣⲁⲥⲛⲟⲩϫⲉ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲟⲩⲧⲁⲣ ⲛ̄ⲥϩⲟⲗϥ ⲉⲡⲕⲁϩ. Sicut enim palma, quae *Velhol* vocatur, solet abundantem fructum dejicere et spargere super terram. Utraque vox idem mihi videtur, sive quia in utram error irrepserit, sive quia ambae sunt affines et ex una eademque radice veniunt.

Ⲃⲉⲗⲉⲥⲙⲟⲩ T. ⲛ Blemmyes, nomen gentis, quae, iuxta textus copticos, prope Nubiam esse debet, probabiliter in Aethiopia. ⲁⲓϣⲱⲡⲉ ⲉⲧⲣⲉ ⲛ̄ⲃⲁⲣⲃⲁⲣⲟⲥ ⲛⲁⲛⲟⲩⲃⲁ ⲙⲛ ⲛ̄ⲃⲉⲗⲉϩⲙⲟⲩ ⲃⲱⲕ ⲉϩⲏⲧ ⲉϫⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲡⲟⲗⲓⲥ, ⲉⲩⲟⲩⲱϣ ⲉⲣⲡⲟⲗⲉⲙⲟⲥ ⲙⲛ̄ ⲛⲉⲭⲣⲓⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ. Fragment. Abyd. Accidit ut Barbari Nubienses et Blemmyes ad septentrionem venirent ut urbem caperent, christianis bellum indicere volentes. Cf. M. ⲃⲁⲗⲛⲉⲙⲙⲱⲟⲩⲓ apud Zoegam pag. 36 et apud Peyron.

Ⲃⲁⲙⲡⲉ T. *Hoedus.* Lex.

— ⲃⲱ ⲛ̄ⲃⲁⲙⲡⲉ *Lignum seteris,* ξυλον ἀσηπτον. Ita Zoega pag. 618. not. 18.

Ⲃⲱⲛ *Malus, Noxius.* Lex.

— ϣⲉⲛⲃⲟⲛ M. ⲡⲓ الشر *Malum, nocumentum, noxa.* Sc.

— ⲣ̄ⲙⲛ̄ⲧⲣⲉϥⲃⲟⲟⲛⲉ T. *Malitia, noxa, nocumentum.* Z. 519. not. 1.

Ⲃⲉⲛⲓ **Palma.** Lex.

— ϣⲉⲛⲃⲉⲛⲓ M. *Lignum palmae, palma.* Ibid. ex Zoega, pagg. 11 et 72. Sed citatis

sibi fecerat ex *fibris* seu *filamentis* palmae. Absurdum vero fuerit tunicam confici ex trunco palmarum. Tum Zoeg. pag. 72 legitur: ϵⲛⲓⲣⲓ ⲛ̀ϩⲁⲛⲙⲏϣ ⲛ̀ϩⲱⲃ ⲛ̀ϫⲓϫ ⲓⲧⲉ ⲛⲟϩ ⲓⲧⲉ ϥⲱⲓ ⲛ̀ⲧⲉ ϣⲉⲛⲃⲉⲛⲓ (pro quolegendum forte est ⲛⲧⲉ ϣⲉⲛⲃⲉⲛⲓ ut monet Zoega pag. 78.) Multa opera manu facimus sive funes ex setis, sive ex *fibris palmarum*; funes vero fieri nequeunt ex truncis palmarum. Adde in Lexico conferri vocem thebanam ϣⲟⲩⲃⲉⲛⲉ cum glossa arabica ليف. Jam vero vox arabica ليف, interprete Freytag et De Sacy, est: „involucrum „fibrarum, retis formam habens, quo palmarum trunco proxima petiliorum pars circum- „data est.“ Persuasum vero habeo ϣⲟⲩⲃⲉⲛⲉ idem esse ac ϣⲉⲛⲃⲉⲛⲓ, a quo non secus differt ac ϫⲁϥⲁⲧ a ϫⲁⲛⲓϫⲓ, quae vide apud Peyron. Sicut enim composita cum ϣⲉ (pro ϣⲏⲣⲉ) aliquando habent formam ϣⲉ, ut ϣⲉⲛⲓⲱⲧ, ϣⲉⲛⲥⲟⲛ, ϣⲉⲛⲙⲁⲩ; aliquando vero prae se ferunt formam ϣⲟⲩ ut ϣⲟⲩⲁ, ϣⲟⲩⲥⲛⲁⲩ, ita fieri potuit ut filamentum palmae dictum fuisset ϣⲉⲛⲃⲉⲛⲓ apud Memphitas, et ϣⲟⲩⲃⲉⲛⲉ apud Thebanos.

Ⲃⲉⲛⲓⲡⲓ Ferrum Lex.

— ϯⲃⲉⲛⲓⲡⲓ M. *Obsignare, sigillo munire.* Ⲛⲁⲓ ⲇⲉ ⲉⲧⲁⲓⲥϧⲏⲧⲟⲩ ⲁⲓϯⲃⲉⲛⲓⲡⲓ ⲉⲣⲱⲟⲩ, ⲁⲛⲟⲩⲟⲣ ⲡⲟⲩ ⲉⲁⲛⲧⲓⲛⲱⲟⲩ. Cod. Vol. LXVII. Haec vero postquam scripsi, sigillo munivi et ad Antinoum misimus.

Ⲃⲱⲣ Depellere, extendere Lex.

— ⲃⲟⲣⲉ T. *Fastuose se gerere.* Ita Zoega, pag. 632. not. 6.

Ⲃⲁⲣⲱⲑ M. ⲟⲩ *Aes*, aeris. Cod. Vat. LXVIII. (T. ⲃⲁⲣⲱⲧ).

Ⲃⲏⲧ T. M. ⲡ *Ramus palmae.* Ita Lexicon. At perperam, nam vox ista notat *folium palmae.* Apud Zoegam pag. 16 legitur, apparuisse hominem ⲉⲣⲉ ϩⲁⲛⲃⲏⲧ ⲟⲓ ⲙ̀ⲫⲁⲣⲏϯ ⲛ̀ϩⲁⲛϩⲃⲱⲥ ϩⲓⲱⲧϥ habentem, ceu indumentum, *folia palmarum* (utique contexta, sicut generatim usu venit in Aegypto). Tum pag. 72 legitur: ϩⲱⲣⲡ ⲛ̀ϩⲁⲛⲕⲁⲙ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲃⲏⲧ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛϣⲉⲛⲃⲏⲧ Madefac aliquos iuncos et *folia* fibrasque palmarum (utique ad corbes storeasque conficiendas, in quo quidem opere *folia* et fibrae palmarum cum iuncis inservirent, non vero ipsi rami). Apud eundem Zoegam pag. 68 refert Barbaros deserti abstulisse ex cella Macarii ⲡⲉϥϩⲱⲃ ⲛ̀ϫⲓϫ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲕⲟⲩϫⲓ ⲛ̀ⲃⲏⲧ eius opus manuale et pauca *folia palmarum* Nimirum antiqui Anachoretae corbes solebant plectere, ex quorum proventu vivebant, ut passim colligitur ex catalogo Zoegae, et ad plectendas corbes opus habebant *foliorum* non autem ramorum palmarum. Domum apud Zoegam pag. 130 legitur: ⲉϥⲛⲟⲩⲃⲧ ⲛ̀ϩⲁⲛⲃⲏⲧ plectebat *folia* palmarum. Quisque vero intelligit id dici non posse de ramis. Adde auctorem Scalae referre, inter utensilia *restiarii* ⲃⲏⲧ cum glossis arabicis خوص, سعف, quibus vocibus Aegyptii hodierni *folia* palmarum indicant, non vero ramos. Hinc recte Freytag vocem خوص vertit latine *folium palmae*, quamvis minus bene ad vocem سعف dicat: *Ramus palmae*, aliis *eius folia.*

— ⲃⲁⲓⲃⲏⲧ M. ϩⲁⲛ *Teneriores palmae rami.* Cod. Vat. LXI. Zoeg. 96, 585 not. 5. Nam folia palmae (ⲃⲏⲧ) solent venustatis gratia cum tenerioribus ramis (ⲃⲁⲓ) servari. Secus vero cum agitur de ramis adultis.

— ϣⲉⲛⲃⲏⲧ M. Lignum palmae. Ita Lexicon ex Zoega pag. 72. At quae ibi leguntur, attulimus sub voce ⲃⲏⲧ, et exemplum ibidem citatum evincit ϣⲉⲛⲃⲏⲧ non secus ac ϣⲉⲛⲃⲉⲛⲓ significare *fibras* et *filamenta palmarum*, non vero illarum lignum. Nimirum cum filamenta seu fibrae palmarum involvant imam ramorum partem, eosque constrictos teneant et colligatos trunco ipsi palmae, fibrae istae appellari quandoque potuerunt ϣⲉⲛⲃⲉⲛⲓ habita relatione ad *truncum*, quandoque vero ϣⲉⲛⲃⲏⲧ habita ratione ad *folia*, seu ad *ramos*, quibuscum folia cohaerent. (Reliqua deinceps persequemur.)

(Continuation. s. ob. p. 100.)

It is possible that one of the warriors who fell before Kedes, might come from a district south of the land of these peoples. His home was [hieroglyphs], (Mon. Reali CX.), or [hieroglyphs] (Denkm. III. 165). If the latter be the correct reading, it may represent *Nikkuša* of Tukultipalesar's eastern compaign, between the southern extremity of Lake Urumiyeh and the Caspian; even the [hieroglyph] of the former would not be fatal to this identification, since occasionally it interchanges with [hieroglyph]. The peculiar termination of the chieftain's name [hieroglyphs], enables me to entertain this identification, whilst, by its initial element it is connected with two of the χetta names, which follow.

1. [hieroglyphs]. 2. [hieroglyphs]. 3. [hieroglyphs]. 4. [hieroglyphs] 5. [hieroglyphs]. 6. [hieroglyphs]. 7. [hieroglyphs]. 8. [hieroglyphs]. 9. [hieroglyphs]. 10. [hieroglyphs]. (Kings, or officers, of the χetta.) 11. [hieroglyphs]. 12. [hieroglyphs] (var. [hieroglyphs]). (Each entitled [hieroglyph] i. e. "ally" or "brother of" [the king of] "χetta"). 13. [hieroglyphs]. 14. [hieroglyphs]. 15. [hieroglyphs]. 16. [hieroglyphs]. 17. [hieroglyphs]. 18. [hieroglyphs]. (Chiefs of particular districts, or allied peoples.) 19. [hieroglyphs], (qualification effaced).

In connexion with the fact that *Meṣrim* appears in Gen. X. *quasi* cousin of χet, the occurrence of this name, 11, in this list, is remarkable. In the same record Ṣidun and χet are named as if persons, whilst the names which follow theirs are ethnic. The custom of calling cities and lands after founders was recognized in the East, and of the eponymi of χetta, χeleb, and Maiza, (a city mentioned by Assurnazirpal in a list which begins with Ṣur and Ṣidun, and ends with Arvad), we seem to have memorials in the composition of 4, 5 and 18; as in that of 14, perhaps, of Targitaos, the patriarch of the Scythæ. I know of no names which can be compared with 14 and 15 but Zazas, that of an Elamite contemporary of Assurbanipal, and Zualzas, (in Bit Ẓualzas near L. Urumiyeh), mentioned in the annals of Tukultipalesar II., and sufficiently near to Elam to allow of the supposition of Elamite influence. Should this suggest relationship between χetta and (Median) Elam, the idea would not be absurd; for, of the kindred races associated with χet in Gen. X., Arvad is known to have come from Arad in the Persian gulf, and Sin may be connected with *Sinim* (Is. XLIX. 12), which the Assyrian tablets tell us was a name of Elam. Such a relationship supposed would also account for the termination [hieroglyph] in 6, 7, 8, 9, compared with — *as*, characteristic of Elamite names, and names of the Kassite kings of Babylon. As in 13, compared with 8, which contains the same final element, this termination is omitted, it may have been merely a case-ending; and the two forms may be compared with *Piširi* and *Piširiš*, variants of the name of the last king of Gargamis, as well as with the variants of local names, from Armenia eastward, — *Vanna Vannas*, *Paršua Paršuas*, *Bustu Bustus*.

Piširi is compounded of a personal name, 6, with [hieroglyphs] like 2, 4 and 5. As Patina was certainly in the territory which was occupied by the Χetta in the time of Ramessu II., we may compare the names of its kings, Sapalulmi, Girparuda, and Lubarna, with 1, 9, and 13. In Rosellini (M. R. XC.), a warrior is represented with the name [hieroglyphs] also like Lubarna, suggesting the possibility of some error on the part of the scribes, and of [hieroglyphs] having been intended. As Kummuχ belonged to Χatte, we might compare *Teru*, (a supposed divine name), in the names of its kings *Sadi(an) Teru* son of *Χattusar* and *Kili(an) Teru*, son of Kili(an) Teru; with the final element in 10 and 16; but that the name of Kili(an) Teru is followed by *sa* ("*who is*") *Sarupinšiusuni*, as if this name were an *alias*; and as two of the later kings of Kummuχ have Aryan names, *Kundaspi* and *Kustaspi*, (cf. *Ustaspi*, father of Darius), these people may have been Aryan, and some of their princes may have had Χatte names imposed upon them, of which *Sarupinšiusuni* would be one, and Χattusar, identical with 4 (the name of the king who concluded the treaty with Ramessu II.), another. Then *anteru* may be the same element as *ἀνδρο* in Greek names. If I rightly identify [hieroglyphs] with *Punaši* in Nizir, I must compare 17 with some Aryan word or name.

The combination *gm* or *km* is exceedingly rare in the Teutonic languages; still the Gothic *bagms*, (= Isl. *badmr*, Germ. *baum*, Engl. *boom* and *beam*) indicates the original form of several other words, (such as Germ. *saum*, Engl. *seam*), and the possibility of such a name as *Agma* or *Hagma*, perhaps represented by the latter *Háma*. In the kindred languages I find, in the East, the Sanscrit *âgama*, and in the West the Celtic *Ogma*. The meaning is probably the same, "science", "learning"; for Ogma was traditionally the inventor of letters for Ireland, and *Ogmius* was the god of learning for Gaul; and though the word is lost in the Teutonic languages, it may have been otherwise, three thousand years nearer to the time when the fathers of the Aryan races were brothers. The spirit, which would dictate the choice of such a name, appears in other names common amongst our fathers, such as Witta and Frod. The last name on our list reminds us of Teutonic names, *Sae* — and — *mar*, with the *s* ending, which the Gothic language retained to the time of Wulfila.

Of the eighteen cities of Palestine, represented on the first pylon of the Memnonium, (Denkm. III. 156), taken by Ramessu II. in his 8th year, the inhabitants of most appear to be Semitic; of the two exceptions, one was occupied by Χetta, the other by Χetta and Semites conjointly. The name of the former is [hieroglyphs]; for which we have the var. [hieroglyphs] (Totmes III.), [hieroglyphs] (Seti I.) and [hieroglyphs] (Anastasi pap. I.). From the annals of Totmes it appears that it was on the shore of [hieroglyphs], "the waters of" מרום or מרון, now Bahr el Huleh. In the papyrus it is described as "in the land of [hieroglyphs], "a bull" (i. e. "fortress") "on its borders". The name *Auba* is still retained by a *wadi* west of the lake, and 4 miles southeast of it, close to the outlet of the lake, is Tell Marutiyeh, which exactly answers these conditions, and must represent מרון, the inhabitants of which were cursed for refusing to help Israel against Sisera. The name of the latter, [hieroglyphs], (by the affinity of [hieroglyph] and [hieroglyph], as in [hieroglyphs] for בית־שאן), may be identified with כהלל, of the lot of Zebulun, where Israelites and Canaanites dwelt together.

I now come to the local names in the famous treaty of the 21st year of Ramessu. These indicate Χetta influence extending farther to the north-east than any thing I have yet advanced;

still I do not go northeastward so far, (taking Rum-kalah for centre), as did the late M. de Rougé northwestward, when he identified the with the people of Ilium; and whilst he had indeed the coincidence of this with two other local names on the western shores of Asia Minor, but no connecting links between them and Syria, I have the authority of the Assyrian annals for advancing northward into Commagene, and eastward to Urumiyeh. This treaty cites, as witnesses, first Suteχ of the land of Χetta, and then the god of a number of towns, always Suteχ. Of these towns there must have been twelve or thirteen. The first is . Then , Derindeh (38. 33. N. 37. 19. E.) Then Palanga ova, the name of the district between the last and Saris, (38. 39. N. 36. 12. E.) the fifth on the list. The fourth , I do not recognize. is the sixth, and this may have been Charkisla (39. 20. N. 36. 40. E.), about 40 miles north of Saris, and about 12 northwest of Tunus, identified above with . Then we have a lamentable lacuna, which must have contained five or six names, and the list ends with *Sarapana* now Sharapani, (42. 6. N. 43. 8. E.). Then *Antart*, goddess of the land of Χetta, heads several repetitions of "the goddess", each attached to the name of a town. The first is Sartachaly (41.40.N. 45. 40.N. E.), about 100 miles east of Sharapani, the last preceding local name. The rest are all so much defaced that it is impossible to identify them. "The" (gods of the) "mountains and rivers of the land of Χetta" follow, and then "the gods of the land of *Kazauatana*", (from the way it is mentioned here) outside of the land of Χetta. This circumstance leads me to suspect the correctness of the identification of this land, proposed above, and to look for it beyond the places where the divinity of Suteχ was recognized. Names such as Kazbek and Kazanik in the Caucasus region suggest that this may be a compound name *Kaza-Vatana* and that it may be represented by the modern Weden (42. 50. N. 46. 8. E.).

Thus, in the time of Ramessu II., a Χetta community might be found here and there, in the north of Palestine, but the great body of the nation had moved farther northward, and formed a powerful empire reaching to the Euphrates, and extending its influence far beyond; Assyria being then a comparatively unimportant power. In the time of Tukulti-palesar II. their position and influence appear to have been still the same. As Assyria rose, they declined. After prolonged resistance they became tributaries in the reign of Salmanuris, and so continued until that of Sarukin, when the last king of Gargamis was carried away captive, and his metropolis became a præfecture of the Assyrian empire. So ended the history of "the great Χetta"; but in the annals of Sarukin and Sinaχiirib we find southern Palestine still called the "land of Χatte", a memorial of what it had been in the patriarchal age, just as "Palestine" is a memorial of another race who have disappeared for ages.

Daniel Hy. Haigh.

Erschienene Schriften.

A. Graf **Prokesch-Osten,** Nilfahrt bis zu den zweiten Katarakten, ein Führer durch Aegypten und Nubien, mit Karten, Plänen und Abbildungen. Leipzig, F. A. Brockhaus.

Leipzig, J. C. Hinrichssche Buchhandlung. — Verantwortl. Redacteur Dr. R. Lepsius, Druck von Gebr. Unger (Th. Grimm) in Berlin.

// Zeitschrift
für
Ägyptische Sprache und Alterthumskunde
herausgegeben von **Prof. Dr. R. Lepsius zu Berlin** (Bendler-Strafse 18)
unter Mitwirkung von **Prof. Dr. H. Brugsch.**

November u. December. Preis jährlich 5 Thlr. **1874.**

Inhalt.

Der Tag der Thronbesteigung des dritten Thutmes.

Die in der Zeitschrift für ägyptische Sprache 1873 S. 3 ff. veröffentlichte Inschrift (im Grabe des *Åmen-em-ḥeb* zu 'Abd-el-Qurnah) hat zwei Bearbeiter gefunden, welche dieselbe zum Gegenstand besonderer Besprechungen gewählt haben. Mit löblichem Eifer für die Wissenschaft hat zunächst der Entdecker der Inschrift, Herr Prof. Ebers, den ganzen Text derselben mit Begleitung einer zwischenzeiligen Uebersetzung und einer kurzen Besprechung des wesentlichsten Inhaltes zur Kenntnifs der gelehrten Welt gebracht. Es war verzeihlich, wenn bei der Eile, mitten auf der Reise, dem ersten Uebersetzer nicht alles in der Uebertragung des Inhaltes gelungen ist.

Mein geehrter Fachgenosse in Chalon, Herr Chabas, dessen Arbeiten besonders auf dem Gebiete der Entzifferung hieratischer Texte so wichtige Beiträge zur Kenntnifs des ägyptischen Alterthums geliefert haben, ist mit gewohnter Fachkenntnifs auf ein genaueres Studium desselben Textes eingegangen und hat die Ergebnisse seiner Forschungen der Académie des Inscriptions et Belles-lettres (s. Comptes-rendus 4e série tome I. p. 155. suiv.) in Gestalt einer besonderen Abhandlung vorgelegt. Der Name dieses Gelehrten liefs erwarten, dafs die in der Ebers'schen Arbeit enthaltenen Mifsverständnisse und Irrthümer einer nothwendigen Berichtigung unterzogen würden. In der That ist es Herrn Chabas nicht schwer gefallen eine mehrfach berichtigte Uebertragung vorzulegen, mit Ausnahme einiger schwieriger Stellen, unter denen die folgende einen Hauptplatz einnimmt.

Nachdem nämlich der Verfasser des Textes in der 35. und 36. Zeile der Inschrift erwähnt hat, wie der König in seinem 54. Regierungs-Jahre, am letzten Tage des Monats Phamenoth, sein ruhmreiches Dasein beendigte, schliefst er den beiden unmittelbar darauf folgenden Zeilen eine längere Bemerkung an, die meiner bescheidentlich ausgesprochenen Meinung nach, von beiden Auslegern der in Rede stehenden Inschrift vollständig missverstanden ist. Herr Prof Ebers überträgt die betreffende Stelle — man sieht es dem Ganzen an, ziemlich conjectural — in folgender Weise:

„Er (nämlich der gestorbene König Thutmes III) gelangte zum Himmel, verband „sich mit der Sonnenscheibe, ein Anhänger Gottes, vordringend, indem er that dies, „leuchtete er seinerseits Morgens, geworden die Sonnenscheibe am Himmel. Gesalbt „wurde der König Amenhotep II. der Lebensspender. Steigend auf den Thron seines „Vaters, bestieg er den Königssitz.“

Herr Chabas, seinerseits. berichtigt die vorstehende Uebertragung seines Vorgängers durch die hier folgende Version:

„S'élévant au ciel, il se réunit avec le disque solaire, suivant le dieu, et se ré- „pandant pour devenir la clarté du monde chaque matin; il fut le disque solaire „illuminant le ciel fécondé. Le roi Amenembotep (II), vivant à toujours, s'établit sur „le trône de son père et occupa le siége royal.“

Ich mufs offen bekennen, dafs auch diese Uebertragung mir nicht im mindesten genügt, da sie bei der sonstigen Einfachheit des übrigen Textes der Inschrift einen unerklärlichen Gegensatz durch das Geschrobene und Phantastische in Form und Inhalt darbietet. Mir scheint daher in diesem Falle seine volle Geltung haben, was ich mir erlaubte in meiner hieroglyphischen Grammatik über derartige Uebersetzungen zu bemerken. Uebertragungen à tout prix bergen grofse Gefahren in sich, um so gröfsere, wenn sie ausgehen von geschätzten Autoritäten, deren Arbeiten dazu beigetragen haben, die schwierigsten Fragen unserer Wissenschafft in geistvoller Weise zu beantworten.

Indem ich es versuchen will, den Leser mit dem wahren Inhalte dieser merkwürdigen Stellen bekannt zu machen, werde ich, ohne Rücksicht auf mein hieroglyphisches Wörterbuch, dessen Angaben zum wirklichen Verständnifs der in Rede stehenden Stelle vollständig ausreichen — nach dem dringend und wiederholt empfohlnen Vorschlage des Herrn Chabas durch eine methodische Analyse Satz für Satz und Wort für Wort eingehend prüfen und es dem unbefangenen Leser überlassen, sich selber ein Urtheil über das Verhältniss der vorgelegten Uebersetzungen zu bilden.

Nach dem officiellen Namen König Thutmes III. beginnt unser Text mit den Worten:

seḥir-f	*er*	*pet*	*nem*	*àten*
er stieg empor	gen	Himmel,	es ging unter	die Sonnenscheibe.

Ueber die Bedeutung des Zeitwortes *seḥir* sind wenige Worte hinreichend zum Verständnifs, um so mehr als die Uebersetzung des Herrn Chabas “s'élévant“ mit der unsrigen im Einklang ist. Das Verbum ist zusammengesetzt aus dem causativen Präfix *se* und der Wurzel *ḥir* „oben, hoch sein“, daher *ḥir* „hoch, oben“, mit dem Deutzeichen des Himmels dahinter. Das letztere erscheint, an Stelle des allgemeinen für jede Wegrichtung, sogar in demselben Compositum und in einem durchaus ähnlichen Beispiele, das ich den Inschriften des Grabes *Seti I.* zu Bibân-el-molûk entlehne. Es heifst nämlich darin vom König:

su	*seḥir-f*	*er*	*pet*
er	erhob sich aufwärts	gen	Himmel.

Ueber die Bedeutung der Präposition *er*, welche das Ziel der Bewegung andeutet, so wie über *pet* „Himmel“ habe ich nicht nöthig weiter ein Wort zu verlieren. Die darauf folgenden beiden Gruppen, welche Herr Chabas durch „il se réunit avec le disque solaire“ überträgt, ganz wie Herr Prof. Ebers („verband sich mit der Sonnenscheibe“), haben einen durchaus davon verschiedenen Sinn, indem sie nichts anders besagen, als unser „beim Sonnenuntergange“.

Indem ich die Beweise dafür liefern werde, bemerke ich vorher, dafs der Urtext keine Pronominalzeichen hinter dem Verbum aufweist, wie man aus der Uebertragung des Herrn Chabas „il se réunit“ schliefsen müfste. Dagegen theile ich vollständig seine Meinung, dafs dieses Zeitwort *nem* oder *num*, später *χnem* oder *χnum* ausgesprochen und in der Ptolemäischen Schrift-Epoche häufigst geschrieben, die Grundbedeutung von „vereinigen, verbinden“ hat, jedoch mit dem Zusatz, dafs „vereinigen mit“ im hieroglyphischen Styl correct mit verbunden wird, wie z. B. in der häufigen Formel:

num-ten *su* *em* *ānχ*
„ihr vereinigt ihn mit dem Leben“

Schon der Mangel dieser Präposition hätte darauf hinweisen müssen, dafs in der vorliegenden Stelle keine Rede davon ist, dafs sich der König mit der Sonnenscheibe vereinigt habe, sondern dafs es sich vielmehr um eine Vereinigung der Sonne in absolutem Sinne handelt. Wer den ägyptischen Sprachgebrauch kennt, wird sich erinnern, dafs in Bezug auf die Sonne und die Gestirne die Verba des Vereinigens, an ihrer Spitze *ḥotep*, den Nebensinn des Untergangs haben. *Num àtem*, wie *ḥotep rā*, bedeuted daher „es ging unter die Sonne“. Meine Erklärung bedarf aber des gründlichen Beweises, der uns indefs von allen Seiten her durch das Studium der Texte geliefert wird und zwar in so bestimmter Weise, dafs an der Richtigkeit der Thatsache auch nicht im mindesten gezweifelt werden kann.

In einer Inschrift auf dem Dache des Tempels von Dendera (Südseite am Haupteingange) heifst es von der Sothis-Hathor:

em χet *ṭu-s* *ḥir-s* *er* *àbot* *àu* *num*
„nachdem sie gewendet hat ihr Antlitz nach dem Osten, seiend untergehend

àṭen *àr* *en* *rā*
„die Sonne, es wurde gemacht ein Brandopfer dem Sonnengotte Ra“.

Ein Sternbild, das dem Osten das Antlitz zuwendet, d. h. welches dem Osten gegenübersteht, mufs sich nothwendig im Westen des Himmels befinden, was in dem gegebenen Falle zur Zeit des Sonnenunterganges statt fand. Vielfach ist in den Kalendertexten die Rede von der Prozession einer bestimmten Gottheit (ägyptisch , *se-χa* genannt und von den Griechen durch ἐξοδεία wiedergegeben), sowie von der Rückkehr derselben (, *ḥotep*) zu ihrem Tempelgemache. Die erstere fand gewöhnlich des Morgens, die letztere beim Sonnenuntergange statt. Zur Bezeichnung der ersteren Tageszeit bedienen sich die Texte des sehr bekannten, zuerst von mir entzifferten und näher bestimmten Wortes *ṭuau*; der Sonnenuntergang dagegen wird regelmäfsig angedeutet durch

die Doppelgruppe *χnum-âten* und selbst ganz kurz *χnum-rā*, ersteres beim „Untergang der Sonnenscheibe", letzteres "beim Untergange der Sonne" bezeichnend. Ein Blick auf die zahlreichen Kalendertage des Tempels von Esneh genügt, um diese Gruppe allenthalben in der besprochenen Auffassung in zahlreichen Beispielen sofort herauszuerkennen. So heifst es z. B. unter dem Datum des 1. Phamenoth, dem Tage der grofsen Ptah-Panegyrie, dafs statt fände an ihm die Prozession des Gottes *χnum-ra*, und zwar

„zur Zeit des Morgens; geht unter die Sonnenscheibe: Rückkehr in den Saal".

Am dritten Tage desselben Monates ist eine Prozession der Göttin *Neït* und ihres Kindes *Ḥika-pe-χruṭ* verzeichnet, welche statt hatte:

„zur Zeit des Morgens; geht unter die Sonne: Rückkehr"

nämlich, in den Tempel.

In dieser Weise wird der aufmerksame Leser in alten Kalendertexten (ich möchte besonders auf die Angaben des Kalenders von Dendera, an der Thüre eines der unteren nach Süd hin gelegenen Gemächer, hinweisen) eine Menge ähnlicher Angaben vorfinden, welche ihm die untrüglichen Beweise liefern, dafs jene Gruppe einen Zeitabschnitt des Tages andeutet, welchen ich angemessen dem Zusammenhang und dem Wortsinne durch „Sonnenuntergang" übertrage.

Somit ergiebt sich für die Anfangsgruppen des Textes, welcher den Gegenstand meiner Besprechung bildet, der einfache, natürliche Sinn dafs König Thutmes III. bei Sonnenuntergang oder gegen Abend (sc. des 30. Phamenoth) das Zeitliche gesegnet hat.

Ich will bei diesem Anlafs es nicht verschweigen, dafs die Formel *num âten* Gegenstand langer und gründlicher Besprechungen zwischen meinem verehrten Freunde Mariette-Bey und mir gewesen ist. Aus einzelnen Texten scheint nämlich hervorzugehen, wenn man den Zusammenhang des Ganzen in Betracht zieht, dafs *num-âten* möglicherweise so viel bezeichnet habe, als „während des Tages, unter offenen Himmel". Das ist die Meinung, welcher Herr Mariette-Bey zuneigen möchte. Jedenfalls wird man gut thun, sein Augenmerk in Zukunft auf alle Stellen und Texte zu richten, in welchen die angeführte Formel erscheint, um aus der Masse der Beispiele einen Gesammtschlufs auf die Bedeutung von *num-âten* zu fällen. Das Eine ist indefs sicher und unbestritten, dafs *num-âten* nur den Ausdruck einer besonderen Zeitangabe darstellt und daher niemals durch „il se réunit avec le disque solaire" nach Herrn Chabas Vorgang übersetzt werden darf.

Von seiner Vereinigung mit der Sonnenscheibe ist also nicht im mindesten die Rede, wohl aber, gleich hinter den besprochenen Gruppen, von der Vereinigung mit seinem ihm vorangegangenen Vater.

Die darauf bezüglichen Textworte lauten folgendermafsen

nuter *šes* *âbeχ* *em* *âr* *su*

„des Gottes Diener gesellte sich zu dem der erzeugt hatte ihn".

Herr Chabas, welcher diesen so einfachen Satz durch die unverständlichen Worte: „suivant le dieu et se répandant pour devenir" überträgt, hat auch in diesem Falle gegen

die von ihm selber vorgeschlagene Methode klarer, ruhiger, altägyptischer Entzifferung gefehlt und weitab vom Ziel den Pfeil in das Blaue hineingeschleudert. Doch verfolgen wir Gruppe für Gruppe die Worte des Textes, um nicht den Vorwurf leichtsinniger Behandlung einer ägyptischen Inschrift auf uns zu laden. Jedes Zeichen derselben ist uns bekannt; nur will es scheinen, als ob Herr Chabas dem Zeitworte *åbeχ* eine Bedeutung zuschreibt, die nicht dem wahren Sinn entspricht. Das Verbum *åbeχ* — nach Herrn Chabas würde es „se répandre" zu übertragen sein — ist so häufig in den Texten aller Epochen, daſs es nicht schwer hält aus dem bloſsen Zusammenhange die eigentliche Bedeutung desselben herzustellen. Construirt mit der Präposition *em*, seltener *en*, bezeichnet es nämlich so viel als „berühren durch unmittelbarste Nähe, toucher," daher „eindringen, wohin gelangen, sich gesellen zu, sich verbinden mit" und mit ähnlichen leicht davon abzuleitenden Uebertragungen. So heiſst es z. B. in Dendera von dem Wohlgeruche *χnemem*, daſs er *åbeχ* „eindringe" in den Tempel. Im Todtenbuche 15, 2 wird von dem Dahingeschiedenen behauptet:

åbeχ-f *em* *åχem-u* *urṭ-u* *em* *(pet)*

„er gesellt sich zu ruhelosen Sternen am Himmel."

Von den Strahlen des Sonnengottes *Rā* wird, mit Bezug auf die Göttin Hathor, in Dendera gesagt:

åbeχ *maui-f* *em ḥir-t*

„es berührten seine Strahlen dein Angesicht."

Einem Pharao wird zugerufen (Dümichen, hist. Insch. I. 22): „der Kriegsgott *Mentu*" „durchdringt deine Glieder", und von zwei Herren, die sich in der Schlacht gegenüberstehen und begegnen, sagt der Verfasser des Textes auf der *Piānχi*-Stele: „es stieſsen Krieger auf Krieger, es berührten sich die Krieger mit Kriegern."

Nach dieser Bemerkung wird es klar, daſs in unserm Beispiele *åbeχ* nicht den Sinn des französischen „se répandre" haben kann, und nächstdem, daſs die folgende Präposition nothwendig zur Construction des Verbums *åbeχ* gehört und nicht, als selbstständig an der Spitze eines Satzes stehend, durch pour übertragen werden darf.

Die Uebersetzung von *nuter šes* durch „suivant le dieu", welche Herr Chabas vorschlägt, ist tadellos vom grammatischen Standpunkte aus. Allein mit demselben Rechte, nach dem Vorgange zahlloser Beispiele, können die beiden Wörter ebenso gut bedeuten: „der Diener Gottes" oder der Nachfolger Gottes" oder „der Nachfolger des Göttlichen" oder „eines Göttlichen", mit Bezug auf den verstorbenen königlichen Vater *Thutmes III.* Daſs von dem letzteren in der That die Rede ist, zeigt deutlich das zu *åbeχ em* . . gehörige Object *år su*, welches Herr Chabas, freilich ohne jede Begründung, durch *devenir* „werden" überträgt, das aber nichts anderes bedeutet als „der welcher ihn gemacht, ihn erzeugt hat" d. h. sein Vater, nach Analogie einer groſsen Zahl belehrender Beispiele.

Soll ich zunächst daran erinnern, daſs bei der Angabe der Abstammung väterlicher-, vor allem aber mütterlicherseits die Gruppe *år en*, gewöhnlich "Sohn von . . ." übertragen, so viel heiſst als „gemacht d. h. geboren, erzeugt von . .?" Sie findet sich so häufig

auf den Denkmälern jeder Epoche, dafs es überflüssig erscheint auch nur ein einziges Beispiel zu citiren. Wie *ȧr* in dem genannten Sinne gebraucht ward, bezeugt unter andern ein sehr belehrendes Beispiel, das ich nur um desswillen schon anführe, weil eine griechische Uebertragung desselben vorliegt. Den in dem griechischen Texte des Steines von Tanis Lin. 21 vorkommenden Worten *ΤΟΙΣ ΠΡΟΓΟΝΟΙΣ* „den Vorfahren, Grofseltern" entspricht im hieroglyphischen Theile der genannten Inschrift Lin. 12 die Gruppe *se-χep ȧr-sen* „Erzeuger ihres Urhebers" oder wörtlicher: „welche die Existenz gaben ihm, der sie erzeugte." In der Inschrift von Abydos, welche sich auf die Jugendgeschichte Ramses II. bezieht, wird der Vater (Seti I.) dieses Königs mehrmals genannt *ȧr-su* „der ihn erzeugt" d. h. sein Vater, und so fehlt es nicht an weiteren Beispielen zum Beweise für die gegebene Bedeutung dieser Verbindung, die weder Aufsergewöhnliches noch grammatisch Schwieriges der Entzifferung darbietet.

Der sich daran reihende Satz, mit einer Verstümmlung, die bereits der erste Herausgeber der Inschrift des *Ȧmen-em-ḥeb* richtig ergänzt hat, lautet im Original folgendermafsen:

ḥaṭ	*ta*	*erof*	*ṭuau*	*χeper*		*ȧten*	*uben*
„hell seiend	die Erde	als	der Morgen	geworden	(und)	die Sonnenscheibe	aufging

	pet	*bakatȧ*	*suten-seχt*		*smennu*	*ḥir*
(und)	der Himmel	erglänzte	der König	Amenhotep II.	ward gestellt	auf

nest	*ent*	*ȧtef-f*
den Thron	von	seinem Vater."

Da eine Vergleichung der vorgetragenen Uebersetzung mit den Interpretationen der Herren Ebers und Chabas auch in diesem Theile unseres Textes die gröfste nur denkbare Verschiedenheit der Auffassung zeigt, so sehe ich mich genöthigt, angemessen der empfohlenen Methode meines französischen Fachgenossen, die Analyse dieses Textes genauer zu begründen.

Zunächst mufs ich bemerken, dafs die Worte: *ḥaṭ ta erof ṭuau χoper* „als Erde hell ward und es Morgen geworden", d. h. als die Frühe des nächsten Tages eintrat, eine den altägyptischen Texten sehr geläufige Formel darstellen.

Aus den vielen mir zu Gebote stehenden Beispielen wähle ich die folgenden heraus, da sie zu gleicher Zeit die condicionale Verbindung *ȧrof* in der abgekürzten Gestalt *erof*, wie in unserem vorliegenden Texten aufweisen.

In der 20. Zeile der *Piānχi*-Stele wird erzählt, wie der Rest der geschlagenen Truppen der ägyptische Vice-Könige gelandet sei auf dem Westufer des Nils bei der Stadt *Pa-pek*; darauf fährt der Text so fort:

„als hell ward | die Erde | am Morgen | am Morgen | setzten über (den Flufs) | die Truppen | von

seiner Majestät | ihnen entgegen."

Auf der Rückseite derselben wird der Bericht der kriegerischen Expedition des Königs gegen Memphis eingeleitet durch die Worte:

„als hell ward die Erde in aller Frühe, zog Seine Majestät gegen die weifse Mauer."

Auf derselben Seite, Zeile 24, wird die Reise des Königs von Memphis nach Heliopolis eingeleitet durch die Worte „als hell ward die Erde in aller Frühe, brach Seine Majestät in der Richtung nach Osten auf," und so erscheint an noch anderen Stellen dieselbe Formel zur Umschreibung der Frühe des Morgens.

In der Inschrift des *Åmen-em-ḥeb* wird dieselbe Zeitbestimmung energischer hervorgehoben durch eine Reihe von Nebenumständen, die sämmtlich von dem temporalen *eroj* „als", quando, cum, abhängen und darauf berechnet sind, die volle Helle des Morgenhimmels näher zu characterisiren. Die einzelnen Glieder dieses Monuments folgen sich in dieser Reihe:

„als die Erde hell ward,
„(und) der Morgen geworden,
„(und) die Sonnenscheibe aufging,
„(und) der Himmel ganz klar ward." —

während sich die Thatsache anschliefst „da bestieg der König A. den Stuhl seines Vaters."

Es kommt zur rechten Würdigung dieser Auffassung vor allem darauf an, das in dem ägyptischen Texte hinter dem Worte für *pet* befindliche Verbum *baka* zu verstehen. Nach der seltsamen Uebertragung des Herrn Chabas: *le ciel fécondé* zu schliefsen, würde die beregte Gruppe identisch sein mit der Wurzel , koptisch erhalten in dem Compositum ep-ϭoκι concipere, gravida fieri. Dafs diese Auffassung indessen nicht stichhaltig ist, wird folgende einfache Betrachtung auf das Augenscheinlichste bestätigen. Eine genauere Bekanntschaft mit den ägyptischen Tempelinschriften wird jedem Aegyptologen die Beobachtung aufgedrängt haben, dafs sich die alten Bewohner des Nilthals in der Vorstellung gefielen, als sei das Erscheinen der Sonne die Ursache des reinen, klaren, wolkenlosen, von Regen und Sturm freien Himmels. Die spätere Bläue des Himmelsdomes erschien ihnen als ein äufserliches Symbol der Makellosigkeit des Göttlichen und Guten, während andererseits der bedeckte Himmel sie an die Flecken und Mängel des Typhonischen gemahnte. Daher bei den Aegyptern (die modernen nicht ausgeschlossen) die eigenthümliche Scheu vor der dunklen vom Monde nicht erhellten Nacht, die Grauen und Schrecken erregte durch das unsichtbare und geheimnifsvolle Walten der typhonischen Mächte. Licht und Finsternifs bildeten daher zwei Gegensätze in den Erscheinungen der Phämomene der Natur, wie in der moralischen Welt das Gute und das Schlechte, oder, mythologisch aufgefafst, wie der freundliche Sonnengott *Ra* und der schauerliche *Set*-Typhon. Plutarch's Abhandlung über Isis und Osiris, eine der werthvollsten Hinterlassenschaften des gesammten klassischen Alterthums über altägyptische Theologie, berührt gleichfalls diese Gegensätze, die nach des Verfassers Angaben von den alten Aegyptern in allen möglichen Erscheinungen der physischen und sittlichen Welt wiedererkannt wurden.

Um auf die hieroglyphischen Texte selber überzugehen, so drücken dieselbe die Reinheit und Lauterkeit des Himmels durch folgende synonyme Bezeichnungen aus:

1. durch das Verbum *āb* oder *uāb*, dessen erste Bedeutung „rein, lauter sein" eine längst bekannte ist;
2. durch das Zeitwort *iā* mit der Grundbedeutung von „waschen, reinigen;"
3. durch den Stamm *ṭur* „reinigen, läutern", ganz entsprechend den vorhergehenden Zeitwörtern;
4. endlich durch das Verbum , *bak*, welches vollständig identisch mit dem Worte *baka* unseres Textes ist, und welches ich weiter unten einer näheren Prüfung unterziehen werde.

Im Gegensatz dazu werden die den Himmel verfinsternden Wolken, Nebel und Regen durch nachstehende Wörter bezeichnet, denen sämmtlich das Deutzeichen (Himmel mit herabfallenden Regenstreifen) gemeinsam ist:

1. *àkep*, *àḳep* „die Wolken, besonders die Regenwolken,"
2. , , *šen* „der Sturm,"
3. *ḥatu*, *ḥatui* „der Regen,"
4. , *āmti*, *amt* „der dichte Nebel, Regen."

Ich begnüge mich mit diesen Hauptgruppen, da die übrigen ähnliche Begriffe bezeichnenden Substantiva sich seltener in den Texten zeigen.

Das folgende einer Inschrift in Dendera entlehnte Beispiel soll zunächst zeigen, in welcher Weise die obenbesprochenen Gegensätze angewendet werden, um des Himmels Reinheit und Lauterkeit zu schildern.

I.

nut	*āb-ut*	*šen*	*iā-ut*	*bat*	*bak-ut*	*nen*
„der Himmel	ist rein,	der Sturm	ist fortgewaschen,	der Aether	erglänzt	ohne

àkep
eine Wolke."

In dem nachstehenden, gleichfalls dem Tempel von Dendera entlehnten Texte, wird mit Bezug auf den Himmel „der Sonnenstätte" Dendera folgende Beschreibung dem Lesenden vorgeführt:

II.

nut	*psit-ut*	*āmt*	*iā-ut*	*set-rā*	*ḥon*
„der Himmel	leuchtet,	der Nebel	ist fortgewaschen,	die Sonnenstätte	ist befreit

er	*šen*
vom	Sturm."

In einem dritten Texte derselben Herkunft wird der gleichen Idee in folgender Fassung ein poetischer Ausdruck gegeben:

III. *ḥor petes* (sic) *em ḥir-t ba-t bak-ut nen ḥatu ḥa-āb*
„Horus strahlt in der Höhe, der Aether erglängt ohne Regen Stätte der Reinheit

āb-ut er àkep
ist rein von Gewölk."

In einer vierten Inschrift des Tempels von Dendera wird dasselbe mit den Worten gesagt:

IV. *(rā)* oder *(ḥut) àm ṭumer-t rī-t āb-t nen āmti*
„die Sonne (ist) am Himmel, das Firmanent ist klar ohne Nebelgewölk."

Noch sei es mir gestattet die Aufmerksamkeit auf einen fünften Text zu lenken, der sich an einer Wand des Tempels von Edfu befindet, und in längerer Ausführung des Himmels Klarheit beim Sonnen-Aufgang in folgender Weise schildert:

V. *àten uben šen-f šen ḥirt ḥer-ut*
„die Sonnenscheibe geht auf, sie drängt zurück das Unwetter, der Himmel ist befreit

er ḥatui kenḥ χersek rua àkep kebt
von Regen, die Finsternifs ist verjagt, es entweicht das Gewölk, die Himmelskuppel

ṭur-ut er ṭu neb
ist rein von Flecken jedem."

Eine selbst oberflächliche Prüfung dieser Texte, deren Zahl ich aus dem mir zu Gebote stehenden Material erheblich vermehren könnte, ganz abgesehen von den belehrenden Beispielen in den vielfachen Publicationen meines verehrten Kollegen Herrn Prof. Dümichen, — wird den Beweis liefern, dafs sich diese und ähnliche Inschriften vollständig in demselben Ideenkreise bewegen, welcher dem oben besprochenen Texte der Inschrift des *Àmen-em-ḥeb* zu Grunde liegt, d. h. dafs sie sich mehr oder weniger ausführlich mit der Schilderung der Reinheit und Klarheit des Morgen-Himmels beim Aufgange der Sonne[1]) beschäftigen. Aus einer gegenseitigen Vergleichung der fünf Textstücke unter einander geht zugleich hervor, dafs dem oben besprochenen Verbum *baq* oder *baqa* keineswegs die Bedeutung von féconder zu Grunde liegt, wie Herr Chabas will, sondern eine davon ganz verschiedene, die ich in meinen Uebertragungen durch „erglänzen" (vergl. Inscr. I. und III.) wiedergegeben habe. Auch andere Beispiele als die vorgelegten bestätigen diesen einzig möglichen Sinn. Man findet nicht selten Texte wie den folgenden (Dendera), in welchem mit Bezug auf das Licht der Hathor-Sothis (unseres Sirius) bemerkt wird:

[1]) *àten uben.* Wie Herr Chabas (vergl. oben) das intransitive Zeitwort *uben* „aufgehen" durch das transitive „illuminer" übersetzen konnte, ist mir ein Räthsel. Nach meiner Kenntnifs der ägyptischen Texte ist dieser Sprachgebrauch bisher unerwiesen.

bak *taui* *em* *situi-s*

„es erglänzt das Land von ihrem Leuchten."

Die Grundbedeutung dieses Namens *baq*, dessen Causativform *se-baq*, wie ich gleichfalls zuerst nachgewiesen habe, soviel als „einölen, einsalben, salben" (besonders mit Bezug auf die Salbung zum Könige) besagt, geht zurück auf den Glanz des Oeles und der Salbe, welcher Haar und Gesicht glänzend zu machen pflegt. Von da bis zur übertragenen allgemeineren Bedeutung „erglänzen" ist, wie man zugestehen wird, kein weiter Schritt.

Nach diesen Bemerkungen lege ich den beregten Text unserer Inschrift in ihrem Zusammenhange vor und stelle daneben die der französisehen Academie vorgelegte Version des Herrn Chabas.

„Er stieg empor gen Himmel, als die Sonnen- „scheibe unterging.	S'élevant au ciel, il se réunit avec le disque solaire
„Der Nachfolger eines Göttlichen vereinigte „sich mit dem, der ihn erzeugt hatte.	suivant le dieu, et se répandant pour devenir
„Als nun die Erde hell ward und der (nächste) „Morgen geworden, die Sonnenscheibe auf- „ging und der Himmel ganz klar ward:	la clarté du monde chaque matin; il fut le disque solaire illuminant le ciel fécondé.
„da bestieg *Amenḥotep* den Stuhl seines Vaters."	Le roi Amenhotep s'établit sur le trône de son père etc.

Die von mir gegebene Erklärung des in Rede stehenden Textes wirft ein gewisses Licht auf die Art der Nachfolge bei dem Tode eines ägyptischen Königs. Es erhellt nämlich aus unserer Stelle, dafs die Thronbesteigung des Nachfolgers am nächsten Morgen nach dem Todestage seines Vorgängers Statt fand, beim Sonnenaufgang und vollkommener Himmelsklarheit. Hätte der Verfasser eben nur angeben wollen, dafs *zufällig* der nächste Morgen der Tag der Thronbesteigung gewesen sei, so würde er nicht sich einer gewissen Breite befleifsigt haben, die sich in der ausführlichen Schilderung des Morgens ausspricht, zumal bei der sonstigen Kürze des übrigen Textes der ganzen Inschrift. Hier waltete die bestimmte Absicht vor, den ägyptischen Brauch beim Thronwechsel durch Todesfall und das besondere Moment der Wahl der Tageszeit hierfür mit einer gewissen Schärfe der näheren Bestimmung hervorzuheben.

Ich werde in einer späteren Arbeit mit Hülfe einer noch unedirten Inschrift, versuchen die Krönungsfeierlichkeit selber zu beschreiben. Nur sei es mir gestattet, als Schlufs dieser Abhandlung meine Bemerkungen über zwei andere Stellen derselben Inschrift des *Amen-em-ḥeb* anzufügen, insofern dieselben von der Auffassung des Herrn Chabas wesentliche Abweichungen oder neue Gesichtspunkte darbieten.

Die in der 7. Zeile erwähnte Stelle [hieroglyphs] überträgt Herr Chabas durch „treize bassins de fer". Sollte die Gruppe für das vorausgesetzte bassin nicht identisch sein mit dem in der Geschichte des Sineh aufgeführten Worte [hieroglyphs], das mein geehrter Kollege so aus dem hieratischen umschreibt, [hieroglyphs] liest und als pique oder javeline erklärt (s. dessen Etudes sur l'antiquité historique, Paris 1872, p. 111.)? In einem oder dem andern Texte scheint mir eine fehlerhafte Copie oder fehlerhafte Transcription vorzuliegen.

Bei dieser Gelegenheit sei es mir gestattet auf einen Irrthum aufmerksam zu machen,

den sämmtliche Aegyptologen, mich selbst nicht ausgeschlossen, begangen haben in Bezug auf die Lesung des Zeichens [hieroglyph] in bestimmten Wortverbindungen. Wenn einerseits die Aussprache desselben *mer* durch die schlagendsten Beweise gesichert ist, so hatte dasselbe Zeichen, dann aber meifstens in der Gestalt [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph] auftretend, eine andere Aussprache, nämlich [hieroglyph] *à*, wie ich es in Folgendem näher darthun werde.

Auf diese Aussprache führten mich zunächst die verschiedenen Varianten für den Stadtnamen [hieroglyph] *àp* oder [hieroglyph] *àpu* (Panopolis), die sich auf folgende Haupttypen zurückführen lassen: [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph]. Dafs sich in diesen Schreibungen [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph] und [hieroglyph] decken, leuchtet auf der Stelle ein; das Inselzeichen [hieroglyph] mit der Lautung [hieroglyph] *àa* scheint die Grundform der beiden nebenstehenden Varianten [hieroglyph] und [hieroglyph] zu bilden. Bestätigt wird die Aussprache *à* für das in Rede stehende Zeichen [hieroglyph] durch die variirende Schreibung desselben libyschen Eigennamens *Maràiu* in den historischen Texten aus den Zeiten der XIX. Dynastie, die sich in folgenden Formen darstellt: [hieroglyph] neben [hieroglyph]. Einen neuen Beweis für die von mir vorgeschlagene bisher gänzlich unbekannte Lautung *à* des Zeichens [hieroglyph] liefert das Wort [hieroglyph] in dem grofsen Papyrus Harris, welches Hr. Chabas (Recherches sur la XIX. dyn. p. 51.) durch *mahar* oder *mahal* wiedergiebt und mit dem magalia beim Virgil und Sallust in Verbindung bringt. Als Uebersetzung desselben schlägt mein geehrter Fachgenosse das französische „cabane“ vor. Die einzig richtige Lesung des genannten Wortes ist indessen *àhar* oder *àhel*, über dessen Zusammenhang mit dem ebräischen אֹהֶל „Zelt“ auch nicht der leiseste Zweifel obwalten kann. Thatsächlich erscheint dasselbe Wort *àhel* in der rein alphabetischen Schreibweise [hieroglyph] *àhil* in dem langen historischen Texte aus den Zeiten des Königs *Meneptah Ḥotephirmaā* wieder, dessen Uebersetzung Herr Chabas in seinen Etudes sur l'antiquité historiqe p. 195 fl. geliefert hat. Indem Herr Chabas (s. p. 205) in dem Worte *àhil* den Rest einer zerstörten Gruppe erkennt, welche den Sinn von gewissen Werken (certains ouvrages) hatte, die der König Angesichts der Stadt Pabars (nach meinen Untersuchungen gleichbedeutend mit dem griechisch-ägyptischen Stadtnamen Byblus, das heutige Bilbeis, nicht aber Bubastus, wie Herr Chabas annimmt) aufführen liefs, ist ihm vollständig der eigentliche Inhalt der beregten wichtigen Stelle entgangen Nach seiner Uebertragung soll der betreffende Theil der Inschrift also lauten: „il (le roi) prit des mesures] pour protéger Héliopolis, la ville de Tum, pour défendre Memphis, la fortresse de Tanen, et pour remettre en bon état ce qui était désorganisé . . . . . [Il établit des postes] devant Pabaris, aux environs du canal Shakana, au nord de l'étang d'Horus . . . . . [sur un terrain] non cultivé qu'on avait laissé en pâturage à cause des Barbares. Cet endroit était infesté dès le temps des ancêtres.“ Mir, im Gegentheil, leuchtet ein davon ganz verschiedener Sinn ein, indem ich darin folgenden Zusammenhang erkenne, der jedem unparteiischen Beurtheiler sicherlich zusagen wird: [„der König liefs gewisse Befestigungen „ausführen] um die Sonnenstadt On zu stützen, um die Festung des Gottes Tanen (d. i. „Memphis) zu vertheidigen und um [zu verhindern die feindlichen Angriffe] [der Bar„baren, welche in Besitz genommen hatten die Gegenden und aufgestellt ihre] Zelte im „Angesicht der Stadt Byblus, indem sie (die Zelte) sich befanden am Kanal Schakana „im Norden des heliopolitischen Kanals *Àti* ([hieroglyph]). [Und die Feldmarken „waren] nicht bebaut worden, sondern man hatte sie als Rinderweide den Barbaren „überlassen.“

Der Werth *à* desselben Zeichens, von dem hisher die Rede war, geht auch aus anderen Varianten hervor, von denen ich besonders die beiden folgenden in den Vordergrund stelle. Die palästinensische Stadt, welche die Sisak-Liste zu Karnak mit dem Namen *àṭomim* belegt (das אדמים der H. S.), giebt die grofse Völkertafel Thutmes III. ebendaselbst durch die Schreibung *àθomim* wieder. In ähnlicher Weise entsprechen sich *àbil* der Sisak-Liste und *àubil* in dem Denkmale Thutmes III., zur Bezeichnung des hebräischen Stadtnamens אָבֵל *Awel.*

Der vorgeschlagene Werth = א für das beregte Zeichen, wird auch in anderer Weise auf das Schlagendste bewiesen. Dem ägyptischen Worte *ťabà* steht im Hebräischen, genau in derselben Schreibung צָבָא „das Heer" gegenüber. Ebenso erklärt sich das libysche Volk der *àsbita* in dem grofsen Papyrus Harris (bei Herrn Chabas irriger Weise als Sabata aufgeführt, mit Auslassung des ersten Zeichens, wie Herr Professor Dr. Eisenlohr nachgewiesen) durch den von den Alten überlieferten Namen der Asbytae, zur Bezeichnung einer libyschen Völkerschaft. Die Folgerungen, welche sich an diese neue Lesung des Zeichens , knüpfen, sind von der allergröfsesten Bedeutung für das ägyptische Lexikon und manches Wort wird eine neue bessere Erklärung erheischen. So, um nur einige Beispiele flüchtig aufzuführen, steht dem hieroglyphischen *àḥā* (nicht *merḥā* oder *meḥā* zu lesen) im koptischen ein ⲁϩⲟ diversorium, hospitium gegenüber, *àḥu-t* hat sich erhalten im Koptischen ϩⲓⲏ, ⲧ, gubernaculum navis, *àta* ist gleichbedeutend mit ⲁⲧ — (non, absque) u. s. w., und so entspricht schliefslich die oben angeführte Gruppe *àneb*, welche den Ausgangspunkt dieser Bemerkung bildete ohne jeden Zweifel dem koptischen ⲛⲁϐⲓ, ⲛⲁϯ mit der Bedeutung von ζιβύνη, lancea. Somit verwandeln sich die „treize bassins de fer" nach der Uebertragung des Herrn Chabas in dreizehn Wurfspiefse von Eisen und mit Gold ausgelegt, welche der tapfere Amen-em-heb auf einem der Kriegszüge des Königs erbeutet hatte. Dafs die in der Geschichte des Sineh aufgeführte und von Herrn Chabas durch ⲙⲁϐ transscribirte Gruppe[1]) des hieratischen Textes durchaus identisch ist mit dem eben erwähnten *àneb* und daher hieroglyphisch wiederzugeben sein durfte, leuchtet ein, um so mehr als die Bedeutung derselben von „Wurfspiefs" oder „Speer" durchaus in den ganzen Zusammenhang des Textes pafst.

In der 11. Linie erscheint das Land , das Herr Ebers als „Doppel- (*sen*) Tyrus" auffafst, Herr Chabas dagegen als eine bisher nicht gekannte Variante an Stelle von *Senkar* ansehen möchte, trotz der bedenklichen Vertauschung eines *ḳ* mit = *ť*, z. Ich meinerseits erkenne in der ganzen Gruppe nichts weiter als „das Land von *ťar*" d. h. Tyrus und zwar unter Voraussetzung einer Verschreibung des Autors oder Copisten von *sen* an Stelle von , *t* und zwar aus folgenden Gründen. Wie ich schon in meiner Grammatik bemerkt habe, ist in der guten Schriftepoche (zu der vor allen die Epoche Thutmes III. gehört) die Regel feststehend, dafs das relativische Genitiv-Zeichen nach einem Substantiv sing. masc. gen. , *en*, nach einem solchen fem. gen. , , *ent*, nach einem Subst. plur. ntr. gen. , *nen* oder *nu* lautet. So schreibt, ganz correct, unser Text *pu-mu-en-Naharin*

[1]) s. dessen Etudes sur l'antiquité historique p. 111.

„das Wasser Naharin's" (L. 9), *nub-en-hostu* „der Goldschmuk der Belohnungen" (L. 12) *ur-en-Kadešu* „der König von K." (L. 25), *pa-sebti-en-matu* „die Mauer der Neuheit" (L. 29), *heb-en-àpet* „das Fest von Theben", weil die dem Genitivzeichen ≈ vorangehenden Substantiva sing. sämmtlich männlichen Geschlechtes sind. Dagegen aber *nest-ent-àtef-ef* „der Stuhl seines Vaters" (L. 39) mit Anwendung von *ent*, da *nest* gen. femin. ist. Dasselbe findet statt bei den mit *ment* (fem, gen.) zusammengesetzten Ländernamen; daher in unserem Texte: *ment-ent-Nekeb* (L. 3) *ent-Karika-miaša* (L. 8), *ent-Taχsi* (L. 19) „das Land von Negeb, Karchemisch, Taχsi. Die *einzige* Ausnahme von der Regel würde unsere Gruppe bilden, die ich daher nicht anders lesen kann, als das Land von Tyrus.

H. Brugsch.

Ueber die Aussprache einiger Zahlwörter im Altägytischen:

Mehrere Inschriften und Papyrustexte haben uns bereits die Mittel an die Hand gegeben, in sehr durchsichtiger Weise die Aussprache einer ganzen Reihe von Zahlen im Altägyptischen näher zu bestimmen. Die gelehrten Arbeiten unseres überaus scharfsinnigen Kollegen, Herrn Goodwin, öffneten zuerst den Weg diesen Untersuchungen, die ich selber so glücklich war mit Hülfe gewisser Inschriften des Tempels von Edfu zu vervollständigen. In der Zeitschrift 1871 S. 139 ff. hatte ich nachzuweisen versucht, wie die alte Aussprache des Zahlwortes für 15 enthalten sei in den Worten *met-tua*, koptisch ⲙⲉⲧ-ⲧⲓⲟⲩ, ⲙⲉⲧ-ϯⲟⲩ, eben sowie 110 ausgesprochen worden sei: *še-(en)-mete(r)*, wie das Zahlwort für 50 gelautet habe: *ta-àu*, koptisch ⲧⲁⲓⲟⲩ, ⲧⲁⲓⲥ, und wie 90 ähnlich klang als *pet-ti*, kopt. ⲡⲉⲥⲧⲁⲓⲟⲩ, ⲡⲓⲥⲧⲉⲟⲩⲓ. Ich bemerkte zum Schlufs, dafs die Aussprache für 80 enthalten sein müsse in dem Zeichen *χenem* und erinnerte dabei an die koptische Nachfolge ϧⲁⲙⲛⲉ, ϧⲉⲙⲛⲉ, ϩⲉⲙⲛⲉ, ϩⲙⲉⲛⲉ.

Da sich bis jetzt bei einer Vergleichung der gefundenen Zahlwörter so viel wenigstens herausgestellt hat, dafs der Mehrzahl nach die Zehner formell den Einern entsprechen, und wie es scheint, als pluralia der Einer aufgefafst worden sind, so liegt es nahe vorauszusetzen, dafs dem Zahlwort für 80 eine dem Laut *χamne* entsprechende Wortform zu Grunde lag. Diese Voraussetzung scheint aber nicht zuzutreffen mit Rücksicht auf die bisherige Lesung *sesennu* oder *sesennui*, welche für die Gruppe und varr. (cf. Lexic. p. 1307) festgestellt worden ist. Diese Gruppe erscheint am häufigsten zur Bezeichnung der Acht-Stadt, welche die Griechen unter den Namen Hermopolis M. kannten und welche die Kopten ihrerseits ϣⲙⲟⲩⲛ tauften. Die letztere Aussprache führte wiederum direct auf das koptische ϣⲙⲟⲩⲛ octo.

Da *sesennu* und ϣⲙⲟⲩⲛ für die Ableitung und Verwandtschaft zu einander nur geringe Anhaltspunkte darbieten, und da es wahrscheinlich ist, dafs ϣⲙⲟⲩⲛ 8 und ϧⲁⲙⲛⲉ 80 viel eher zusammengehören, so liegt die Frage sehr nahe, ob wir uns nicht vielmehr getäuscht haben, in der Gruppe für *sesennu* = 8 die Zeichen (oft so geschrieben) als ein doppel s aufzufassen. Der Zweifel erlangt seine ganze Berechtigung durch die feststehende Thatsache, dafs jene beiden Zeichen *niemals* durch eine Variante wie etwa folgende wiedergegeben werden. Dem Zeichen *s* musste eine ganz andere Bedeut-

ung in diesem Falle zu Grunde liegen, als die eines einfach alphabetischen Charakters, und ich erkenne dieselbe wieder in der bisjetzt noch unbekannten Auffassung [hieroglyph] = 4. Diese letztere ist gesichert durch die Stundenliste auf dem Sarge eines heiligen Widders von Mendes, welcher gegenwärtig im Museum von Bulaq aufgestellt ist. Zu dieser Liste wird die *vierte* Stunde nicht mit Hülfe des bekannten Zahlzeichens IIII, sondern klar und deutlich durch [hieroglyph] bezeichnet. Als Beweis für meine Annahme, dafs sicherlich nicht *sesennu* gelesen ward, diene folgende Bemerkung.

Der oben angeführte Stadtname für Hermopolis M. wird in den demotischen Texten durch die Gruppe [demotic] wiedergegeben, wie z. B. in dem von mir auf der Pariser Bibliothek entdeckten Stücke eines demotisch abgefafsten Todtenbuches. Dieselbe Gruppe erscheint aber wieder in einem Eigennamen (z. B. Pap. AX. 18 Berlin.)

[demotic]

welchen das in Paris befindliche griechische Antigraphon durch σναχομνευς überträgt. Zerlegen wir die demotische Form des beregten Eigennamens in seine einzelnen Bestandtheile, so stellen sich dieselben in einer hieratisch-hieroglyphischen Transcription in folgender Weise dar:

[hieroglyphs] *Nes-nau-χomnu*

Es geht daraus mit unzweifelhafter Gewifsheit hervor, dafs das besprochene Wort [hieroglyphs] von den Aegyptern *nicht sesennu* sondern, nach Anleitung der griechischen Transscription, *χomnu* ausgesprochen ward, ganz im Einklang mit dem koptischen ϣⲙⲟⲩⲛ 8 gegenüber dem Worte ϧⲁⲙⲛⲉ 80. Eben so wenig ist anzunehmen, dafs [hieroglyph] in der nachgewiesenen Bedeutung von 4, die Aussprache von *se* gehabt habe, sondern es dürfte auch in diesem Falle die bekannte Aussprache ihre Geltung gehabt haben. Dafs in der That [hieroglyph], also *χomnu* [1]) gelesen, die Bedeutung eines Silbenzeichens erhielt, geht aus dem Worte [hieroglyphs] *χomneti* hervor, welches sich in der Inschrift einer Statue aus den Zeiten des dritten Amenophis vorfindet (gegenwärtig von Mariette Bey für eine Publication vorbereitet), worin Jemand bekennt, dafs er gebaut habe ein Schiff der Art, welches den Namen *Χomnuti* führte gleichsam „Achter".

Bei dieser Gelegenheit will ich eine andere Bemerkung nicht vorenthalten, welche sich auf die Aussprache der Zahl ∩∩∩ 30 bezieht, von mehreren Aegyptologen auf Grund des koptischen ⲙⲁⲁⲃ, ⲙⲁⲁⲃⲉ, ⲙⲁⲡ = 30, durch *mab* wiedergegeben. Dafs nämlich das vorgesetzte Zahlwort eine andere, von *maab* verschiedene Lautung gehabt haben müsse, erhellt aus folgenden Varianten des geographischen Eigennamens [hieroglyphs] *seni* (heute Esne genannt), die mir in den Inschriften des Tempels dieser Stadt aufgestofsen ist: [hieroglyphs] *seni*. Wollte man diesen Namen *Mabni* lesen, so würde jeder Zusammenhang mit dem bekannteren *Seni* dahinschwinden. Dafs nun aber ∩∩∩ thatsächlich wie *sa* ausgesprochen ward, darauf führt mich folgende Beobachtung. Die im

---

[1]) In einer geographisch geordneten Reihe ägyptischer Städte, welche in den Keilinschriften aufgefunden worden ist (s. Zeitschr. 1871 S. 112 fl.), findet sich an der Stelle, wo man die Erwähnung der grofsen Hermopolis erwarten dürfte, der Name *Paχnuti* (nach Herrn Haigh) oder, wie ihn Herr Lenormant liefst, *Paχnunu*. Sollte nicht die richtige Lesung der Keil-Charaktere auf ein vorausgesetztes *Pa-χmunu* („die Stadt der Acht") zurückzuführen sein? Bei dieser Gelegenheit will ich bemerken, dafs dem letzten Stadtnamen der beregten Liste *Ni'*, *Ni'a* im Hieroglyphischen genau entsprechend [hieroglyphs] *no-ā* (Name für Theben) gegenübersteht.

Todtenbuche c. 135, 30 erwähnte Oertlichkeit [hieroglyphs] hat in vielen Exemplaren neben [hieroglyphs], die Varianten: [hieroglyphs] *sau*, [hieroglyphs] *sa*, [hieroglyphs] *sai* gegenüber, welche augenscheinlich die Lautung *sa* für [hieroglyphs] bestätigen, wenn man nicht etwa annehmen wollte, dafs es sich in diesem Falle nicht um Laut-Varianten, sondern einfach um Sinn-Varianten handle. Unter entgegengesetzter Voraussetzung würde sich der Stadtname *sa*, *sai*, *sau* (Saïs), ebenso wie die Gruppe [hieroglyphs] *sa-u*, sehr gut durch das koptische ⲥⲁⲓ, ⲥⲁⲓⲉ, ⲥⲁⲓⲱⲟⲩ, pulcher, decorus erklären lassen.

Ein sehr merkwürdiger, in enigmatischem Stile geschriebener Text auf einer Stele (C. 65) im Louvre, beginnt bald nach der Einleitung mit den Zeichen:

[hieroglyphs]

Dafs hierin die Zahlzeichen 6×1000 einen eigenthümlichen phonetischen Werth repräsentiren müssen, ist klar. Zieht man das koptische ⲥⲉⲧϣⲟ = 6000 zu Hülfe, dessen ältere Form sich in *se χo* darstellt, so ergiebt sich augenblicklich die Lösung des Räthsels in folgender Gestalt [hieroglyphs] *à seχ nib* „o ihr Schreiber alle". [1])

In ähnlicher Weise, wie ich bereits in meinen „geographischen Inschriften" nachgewiesen habe, erscheint die Gruppe [hieroglyphs] = 600 (koptisch ⲥⲉⲧϣⲉ, ⲥⲟⲟⲩϣⲉ) als Vertreter des Silbenzeichens [hieroglyphs] *sa* in der hieroglyphischen Bezeichnung von den Griechen Takompso oder Tachompso genannten nubischen Nil-Insel

[hieroglyphs] var. [hieroglyphs] *Ta-kem-sa.*

In einem meiner nächsten Aufsätze werde ich nachweisen, welch merkwürdige Lautwerthe sich an die Zahl 2 knüpfen. **H. Brugsch.**

Ueber den mathematischen Papyrus im britischen Museum zu London.

Während meines Aufenthaltes in London, zur Zeit des Orientalisten Congresses, ward mir die erwünschte Gelegenheit den sogenannten mathematischen Papyrus der ägyptischen Sammlung des britischen Museums durch eigenen Augenschein kennen zu lernen. Ich habe die eng bemessene Zeit meines Aufenthalts benutzt, um wenigstens die letzten vier Seiten dieses interessanten Schriftstückes abzuschreiben; dieselben behandeln die Berechnung von Flächen und räumlichen Figuren. Die Ergebnisse meiner Untersuchungen mögen in ihrer Hauptsache hier eine Stelle finden, indem ich zugleich bemerke, dafs dem Verständnifs des Ganzen kaum nennenswerthe Schwierigkeiten entgegentreten.

Zunächst sei angeführt, dafs dem Ausdruck der Rechenoperationen, der sogenannten vier Species, folgendes Haupt-Schema zu Grunde liegt.

I. Addition:

[hieroglyphs]	x	[hieroglyphs]	y	[hieroglyphs]	(x + y)
addire	x	zu	y,	Summe:	(x + y)

[1]) in einem früheren Aufsatze (Zeischr. 1866 S. 24 fl.) hat bereits Herr Prof. Lauth den Nachweis geführt, dafs in derselben Inschrift sich entsprechen: [hieroglyphs] und [hieroglyphs].

II. Subtraction:

y x (x — y)

subtrahire y von x bleibt Rest (x — y)

III. Multiplication:

x y (x × y)

multiplicire x mit y, das Facit ist (x × y)

IV. Division:

$\frac{1}{x}$ y $\frac{y}{x}$

bilde $\frac{1}{x}$ von y ergiebt $\frac{y}{x}$

Die zu berechnende Fläche wird bezeichnet durch das Wort *aḥ-t*, der räumliche Inhalt[1]) dagegen durch *šaā* (männlichen Geschlechts). Je nachdem den folgenden Ausdrücken *aḥ-t* oder *šaā* vorgesetzt wird, handelt es sich um Flächen- oder räumlichen Inhalt:

1. *teben* „der Kreis“ (als Raum, *šaā-teben* „der Cylinder.“)
2. *āft-t* „das vierseitige Rechteck;“
3. *sopṭ-t* „das rechtwinklige Dreieck,“
4. *ḥak-t* „der Rhombus.“

Die der Hypotenuse gegenüberliegende längere Seite des rechtwinkligen Dreieckes führt die Bezeichnung,

merī-t, die kleinere dagegen heifst:

saḥ-ro.

In ähnlicher Weise wird die längste Seite des Rhombus unter der Bezeichnung *merī-t* aufgeführt. demnächst folgt die *saḥ-ro*-Seite, und zuletzt als kleinste Seite der *ḥak* (mit dem Artikel , also männlichen Geschlechts.)

Die Pyramide in den nebenstehenden Figuren in folgender Weise dargestellt (mit einer schwarzen Spitze), wird genannt *āb-mer*. Die drei der Rechnung unterzogenen Theile derselben, von denen je zwei bekannt sein müssen, um das Maafs der dritten zu ergeben, heifsen der Reihe nach:

uua ṭeb-t „die Ausdehnung der Basis,“

pir-am-us (πυραμίς) „die Seite der Kante“

sekoṭ, das Verhältnifs der Hälfte der Länge der Grundfläche zur Kantenseite.

Das Wort *nefāmi*, diesen drei Ausdrücken zugefügt, präcisirt den mathematischen Begriff derselben. Dasselbe bisher unbekannte Wort[2]) habe ich ein einziges Mal wiedergefunden in der Verbindung:

[1]) Derselbe wird bestimmt durch das Quantum des in einen vorausgesetzten Hohlkörper hineingehenden Getreides, dafs letztere nach Maafsen bestimmt, die sich wie 1:20 zu einander verhalten.

[2]) Ich habe die ziemlich gegründete Vermuthung, dafs dieses Wort die ältere Form des koptischen ⲟⲩⲓⲛⲁⲙ, ⲟⲩⲓⲛⲉⲙ, ⲟⲩⲛⲁⲙ mit der Bedeutung des lateinischen *dextera* darstellt. Die *Nefamī* (*newami; nouami*) würden die zur rechten Seite des Königs Stehenden bezeichnen, wie Asmach (ἀσμάχ, hierogl. *semaḥi*) nach Herodot (II., 30) „die zur Linken des Königs stehenden“ hiefsen. Cf. Brugsch Lex. p. 1232.

oder zur Bezeichnung einer miltärischen Würde auf der grofsen Widder-Stele von Tmaï-el-emdîd (Mendes der Alten).

Einer mathematischen Figur dieser Gestalt wird am Schlusse der vierten Seite der lautliche Werth von *àn* zugetheilt. Das Determinativ des Hauses weist auf einen räumlichen Körper hin. Der *àn* (masc. gen.) hatte, entsprechend der Pyramide, drei besondere, sein Maafsverhältnifs bestimmende Theile, nämlich:

1. *senti* „die Basis"

2. *qaî* „die Höhe"

3. *sekot* „den Sekot", oder das Verhältnifs der halben Basis zur Höhe.

Nach diesen Eingangsbemerkungen lasse ich die Zahl- und Lautzeichen des in Rede stehenden Papyrus folgen, insoweit sich die hieratischen Formen derselben auf den genannten vier Seiten vorfinden. (s. die angeschlossene Tafel.)

Bemerkenswerth sind vor allem die Bruchbezeichnungen oder für $\frac{2}{3}$, für $\frac{1}{3}$ und ∠ für $\frac{1}{2}$.

H. Brugsch.

Ueber die ältere Form der Gruppe *ketem.*

Bereits in meinem Wörterbuche habe ich S. 1484 die obige Gruppe und ihre Varianten: , *ketem* umschrieben und als Bedeutung derselben *Gold* oder ein sonstiges *edles* Metall angegeben. Herr Prof. Dümichen hat später sehr richtig auf die hebräische Gestalt desselben Wortes כֶּתֶם „Gold" (nur in poetischen Styl gebraucht nach den Lexicis) hingewiesen. So viel ich weifs, fehlt uns noch die ältere Gestalt der Gruppe, die ich indefs wiedererkenne in dem Worte *katàm*, dafs sich in dem von Herrn Chabas zuerst übertragenen Zauber-Papyrus der ehemaligen Sammlung Harris vorfindet. Auf Pl. 8 l. 4 ist nämlich die Rede von einem Affen von sieben Ellen, dessen Auge aus *katàm* gebildet ist. Obgleich Herr Chabas das Wort nur durch: „minéral appelé *Katama*" überträgt, so liegt nicht das mindeste Hindernifs vor, in diesem *katàm* die ältere Gestalt der jüngeren Gruppe *ketem* wiederzuerkennen. Im Uebrigen mufs ich bemerken, dafs jene ältere Schreibung sehr nach fremdländischem Ursprung aussieht, daher das Wort wohl nicht ägyptischer Herkunft ist.

H. Brugsch.

Erklärung.

In der Septembernummer des von Herrn Chabas veröffentlichten ägyptologischen Journales befindet sich Seite 68 eine mich betreffende Bemerkung, die mich zu folgender Erklärung veranlafst.

Die seiner Zeit von mir veröffentlichte Kritik des Chabas'schen Werkes „Voyage d'un

Egyptien“ fand ihren Platz in der Revue critique auf den besonderen Wunsch des damaligen Herausgebers derselben. Ich erkläre hiermit *ausdrücklich und ein für allemal, dafs ich weder mündlich noch schriftlich dem Herausgeber der genannten Zeitschrift das Recht zugestanden habe*, den beregten Artikel in Sonderabdrücken oder in Gestalt einer besonderen Publication der Oeffentlichkeit weder früher noch später zu übergeben. Dafs ich stets die Sache, nie aber die Person im Auge habe, wird Herr Chabas am Besten bezeugen können, da ich trotz der nichts weniger als schmeichelhaften Réponse à la critique der Erste war, welcher seinem gelehrten Herrn Collegen in einem Briefe das herzlichste Verlangen ausdrückte, den Frieden gegenseitiger freundlicher Beziehungen aufrecht zu erhalten.

Im Uebrigen werde ich nach wie vor nie aufhören, den Grundsatz zu predigen für Wahrheit und Recht nach bestem Wissen und Gewissen einzustehen, selbst auf die Gefahr hin, denen zu mifsfallen, welche in der entgegengesetzten Meinung Anderer Zeichen einer persönlichen Feindschaft erkennen. **H. Brugsch.**

Dr. Brugsch's Theory of the Exodus.

The theory of the Exodus broached by Professor Dr. Brugsch in his *Conférence* [1]) at Cairo, and again at the “International Congress of Orientalists” in London [2]), has awakened much expectation, not only in scientific circles, but in the wider and more excitable sphere of religious faith. Egyptologists will awaite with a curiosity bordering upon impatience, the publication of the data derived from Egyptian papyri and monuments, which have led Dr. Brugsch to conclusions which at London he pronounced “unquestionable”, and concerning which he said at Cairo, “c'est grâce aux études philologiques que nous sommes arrivés à établir les faits, qui forment le sujet de la conférence, et que personne ne pourrait nier, à moins qu'il ne conteste que A soit A, et B soit B”, [3]) — but the religious press in England and in America has caught at Dr. Brugsch's Egyptian identifications of the Hebrew stations of the Exodus as a god-send for the confirmation of the Hebrew Scriptures against the skeptical criticism of recent times. This disposition of the religious world to accept before-hand the conclusions of Dr. Brugsch, without waiting for his formal proofs, is a high compliment to his authority as an Egyptologist; since when the same theory of the Exodus was put forth nearly twenty years ago by Dr. Schleiden, it found little favour, and was soon allowed to drop into oblivion [4]). Schleiden's starting-point was different from that which Dr. Brugsch now assumes, for he placed Pithom and Ramses on the line of the old canal of Se-

[1]) La Sortie des Hébreux d'Egypte et les Monuments Egyptiens, Conférence par Henri Brugsch-Bey. Publiée sous les auspices de S. A. le Prince Ibrahim. Alexandrie, A. Mourès Imprimeur-éditeur, 1874.

[2]) Trübner's American and Oriental Literary Record. Special Number, p. 28.

[3]) Conférence p. 39.

[4]) Die Landenge von Suês. Zur Beurtheilung des Canalprojects und des Auszugs der Israeliten aus Aegypten. Von Dr. M. J. Schleiden.

sostris, in the Wadi Tumilât, and this upon the determination which Dr. Brugsch had then recently made in his Geopraphische Inschriften. Of course the first station of Schleiden, *Suchoth* or *Soucoth*, differed from its present location by Brugsch; but his *Etham* coresponded more nearly, being located at the southern extremity of lake Menzaleh. From Etham, Schleiden would lead the Hebrews northward, finding *Migdol* in the *Magdolon* and *Magdolum* of the Greek and Roman authors, and "the sea" in the Mediterranean; from Migdol their route lay along the narrow strip of sand between lake Sirbonis and the Mediterranean, and here it was that Pharaoh was overtaken by the sudden flood. The Hebrews having passed in safety this treacherous bog, and reached the angle of the Mediterranean by Kasios, then turned southward, through fear of the Philistines, and marched to Marah, by the Bitter-Lakes, and thence to Elim on the eastern side of the Gulf of Suez, from which point they began their wanderings in the wilderness of the Red Sea. In support of this theory, Schleiden used the same line of argument touching „the sea" and the "Elohim texts", which is now revived by Dr. Brugsch with what he regards as the corroborative testimony of Egyptian monuments. Upon the face of it, as sketched by Dr. Brugsch in his *Conférence* there is much to make the theory plausible and attractive; and if it were brought forward from the side of negative criticism as against the accuracy of the Hebrew tradition, it might be viewed with some concern by those who maintain the literal authenticity of the Pentateuch. But so far from impeaching the Hebrew narrative, Dr. Brugsch assumes that this has a substantial historical basis; and taking the several stations of the Exodus as given in the second book of Moses, he attempts to identify these, step by step, from Egyptian sources, so as to make out a complete and consecutive route, Ramses, Soucoth, Etham, Migdol, Pihakhiroth, and thence by a three days march to Marah and Elim. He says, "Trente années de ma vie ont été consacrées aux études égyptologiques, j'ai donc pu choisir, pour mon thème, un sujet qui me donne l'occasion de mettre les résultats de longues investigations et de recherches approfondies, en rapport direct avec un événement historique qui, plus de trente-deux siècles avant nos jours, s'est passé sur cette belle terre de l'Egypte, et que nous connaissons tous par la lecture des livres saints de la religion. Je veux parler de la sortie des Hébreux d'Egypte, en rapportant également tout ce que les monuments et les papyrus égyptiens contemporains nous en disent[1])."

It is from this point of view, exclusively, that I would respectfully bring to the notice of Dr. Brugsch certain difficulties which his new identifications create with the Hebrew narrative itself. In his paper at London, after restoring Ramses, Soucoth, Etham, Migdol, Pi-hakhiroth, Baal-Zephon, Marah and Elim, from Egyptian sources, he said, "All these indications exactly correspond in Hebrew and in Egyptian. No *savant* can separate them from one another, nor alter the site now fixed once for all".[2]) Yet if these indications are final, I see not how to reconcile the Hebrew narrative with itself, with the physical geography of the route thus alleged, nor with the motives assigned for the general direction of the march.

The first difficulty lies in the new location of Ramses, which Dr. Brugsch now

[1]) Conférence p. 6.

[2]) Trübner's Record p. 28.

identifies with *Tanis* (the *Zōan* of the Hebrew scriptures) a city built upon both sides of the Nile, of which important traces yet remain. "Grâce aux fouilles entreprises sur les ordres de Son Altesse le Khédive par mon savant ami M. Mariette-Bey, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Tanis, dont les ruines gigantesques s'étendent sur un territoire nommé aujourd'hui *Sān*, deux statues couvertes de textes hiéroglyphiques sont mises au jour pour nous apprendre le fait curieux que Ramsès II. donna son nom à la grande résidence de Tanis, appelée *Zān* en langue égyptienne, et *Zoan* en hébreu."[1]) Having found Ramses in the capital of the district of Tanitis, he makes *Pitom* the capital of the adjoining district of *Thuku* or *Thukut*, the Sethroïtes of the classic authors, which Dr. Brugsch regards as the *Soucoth* of the Bible. This district lay between the Pelusiac branch of the Nile and lake Menzaleh. South of this again, he finds the land of *Goshen* in the Moudirieh Charqieh, the Arabian Nome of the Greeks, of which the capital was Phakusa or Phacussa, still to be recognized in the modern *Faqus*.

Here arises the first difficulty. Goshen was not a city but a district, and a district adapted to pasturage. Because of this it was assigned to the Hebrews (Genesis XLVII. 1—7), and in quitting Egypt they took with them "flocks and herds, very much cattle" (Ex. XII. 38). Though the labouring men of the Hebrews were detailed to work upon the public buildings at Ramses and Pithom, their families, composing the bulk of the people, were still living in their old home, the rural district of Goshen. Thus as to the plague of hail it is said, "only in the land of Goshen, where the children of Israel were, there was no hail" (Ex. IX. 26). How then were the tens of thousands of women and children, with the flocks and herds, mustered at Ramses, so far to the north of the land of Goshen, where they certainly were living up to the very night of the Passover? Even from Phaccussa to Zan was more than a day's march, and would require the crossing of the Pelusiac arm of the Nile. The Hebrew narrative informs us that the people went out of Egypt in haste, hurrying forth in the night or at break of day (Ex. XII. 33, 39, 43). But if Ramses were Tanis, then the great multitude must have been transported from Goshen across the river west of north up to the capital — from which the king had hurried Moses and Aaron away (Ex. XII. 31) — then they must have been brought back again south east toward the northern limit of Goshen, through the district of Soucoth, crossing the river once more, and losing two days in doubling upon their course before really starting. This is much as if an army ordered to march in haste from Berlin to Posen, should set off first for Schwerin, then double upon itself by Neustrelitz to Stettin. This grave, not to say insuperable, difficulty of the rendezvouz, disappears when we conceive of Ramses and Pithom as cities not far apart in the land of Goshen itself, and surrounded by the villages in which the Israelites lived. All becomes easy and natural if, with Ebers,[2]) we find Ramses at *Maschûta*, in Wadi Tumilât, which is still within the limits that Dr. Brugsch assigns to Goshen. Then, the main detachment starting from Ramses the rest of the people would fall in along the route. It was the perception of this that gave Dr. Brugsch such satisfaction in his previous identification of Ramses. "Die Stadt *Ramses* רעמסס, *Ῥαμεσσῆ*, welche die Israeliten nach 2. Buch Mos. 1, 11 nebst *Pithom*, פתום, das wir für Heroonpolis halten, erbauen, oder vielmehr befestigen mufsten, und von wo aus sie später ihren Auszug antraten (2. Buch Mos. 12, 37), findet sich in dem hieratischen Papyrus Anast. No. 5 p. 24 dicht hinter dem *på-chtum n Råmessu* (No. 1273) ge-

[1]) Conférence p. 18. [2]) Ebers, „Durch Gosen zum Sinai". pp. 89—92, 501.

nannt als *tâ-â-Râ-ms-su Mr-n-amn* (1278) das Haus Ramses Miamuns, woraus in der Volkssprache der abgekürztere Name *taaramessu* oder bloſs *ramessu* entstehen konnte. So merkwürdig hat das Schicksal gewaltet, welches uns in einem zerbrechlichen, dünnen ägyptischen Papyrus ein *gleichzeitiges* Denkmal des Auszuges aufbewahrt hat, in welchem sich jene Städte *Pchtum* und *Ramessu* zusammen genannt finden, die in den heiligen Urkunden der Bibel eine so wichtige Rolle spielen! Die Lage dieses Ramses setze ich mit Herrn Lepsius in der Nähe des Ruinenhügels von *Abu Kêscheb*, am alten Kanal, in der Nähe, doch westlich von Heroonpolis, wo sich Reste von Denkmälern aus den Zeiten Ramses II. vorgefunden haben." [1])

In a note to his *Conférence*, Dr. Brugsch now speaks of that identification of Ramses as an error; but the evidence for the site of a Ramses in the Wadi Tumilât, adduced by Dr. Lepsius [2]), retains its value, notwithstanding the discoveries of Mariette-Bey at Tanis: for the most that Dr. Brugsch legitimately infers from those discoveries is that the name Ramses was given to a quarter of Tanis appropriated to the royal residence. "Les monuments interrogés au sujet de Ramsès nous donnent une réponse bien claire et bien nette, c'est que la ville de *Ramses*, la même qui est mentionnée dans les livres sacrés, formait anciennement *un quartier isolé* de la ville de Tanis, renfermant un grand sanctuaire du dieu Thébain Amon et une fortification très solide, construite par ordre de Ramsès II. pour défendre, du coté de l'Orient, l'entrée d'un ennemi quelconque en Egypte." [3])

May it not be that a city, or at least a fortified place, by the name of *Ramses* stood in the Wadi Tumilât, and also that a section of Tanis was designated by the same name, and that a vain and ambitious monarch had built them both? May not one have stood toward the other in the relation of Versailles to the Tuilleries, of Windsor to Buckingham Palace, of Potsdam to the Berliner Schloſs?

Passing over for the moment Dr. Brugsch's identification of Etham, we come to Migdol, which he finds in the Magdolon of the classic writers, a fortified station on the north-eastern frontier of Egypt, between Pelusium and Sile. That there was such a Migdol there, no one would think of disputing; but Migdol or *Makthal* being a common name for a fort or castle, it is highly probable that there was more than one Migdol along that frontier, though the great fort that stood upon the high-way from Egypt to Syria would naturally monopolize the name in the eyes of Greek and Roman travellers.

From Migdol Dr. Brugsch follows the course indicated by Schleiden along the sandy and marshy strip that lay between the Mediterranean and lake Sirbonis. "Après que les Hébreux marchant à pied eurent franchi les basses qui s'étendent entre la Mer Méditerranée et entre le lac anciennement nommé Sirbonis, une haute marée surprit les cavaliers égyptiens et les capitaines des chars de guerre qui poursuivaient les Hebreux". [4]) The first difficulty that meets us as to this route is the absence of any motive for taking it. From Egypt to Syria there was a well-built road that ran south of Sirbonis, avoiding the dangers of that boggy tract; by taking this way, Moses if pursued could have turned off southward into a wilderness with which he was familiar, and where he

---

[1]) Brugsch, Geographische Inschriften I. 265.

[2]) Lepsius, Chronologie I. S. 348 f. See the proof that there was more than one Ramses, and also more than one Migdol, given by Ebers, „Durch Gosen" pp. 498— 504.

[3]) Conférence p. 18. [4]) Conférence p. 36.

had friendly relations with the Midianites; and it is scarcely credible that he would have taken the risk of the treacherous coast line, which after two days would bring him out again upon this same highway, where the Egyptians could head him off.

Again, it is equally incredible that the Egyptians should have followed him into this well known bog. That Artaxerxes and other invaders of Egypt should have suffered heavy losses there is credible enough;[1]) but the Egyptian generals knew perfectly the characteristics of Sirbonis; they relied upon this in part as a defence of their frontier, while for strategic purposes they had built a road south of it, so as to avoid its dangers; and it is not credible that they would have taken the risk of marching around the narrow northern edge of the bog, liable at any time to be flooded, when by marching on the highway they could have headed Moses and compelled him either to fight, to surrender, or to be swamped in the lake.

But a more decisive reason against this northward move is given in the Hebrew narrative, and since Dr. Brugsch has quoted this, I wonder somewhat that he did not remark how it militates against his theory. He says, "étant arrivés à Etham, les Hébreux auraient dû continuer leur marche sur cette grande route qui, dans sa direction vers l'Orient, conduisait jusqu'à la frontière de la terre de Chanaan. Mais voici la raison qui engagea Moïse à ne pas suivre la route des Philistins, les habitans de la Palestine, pour me servir de l'expression de la Sainte-Ecriture, qui nous dit ce qui suit: Or, quand Pharaon eut laissé aller le peuple, Dieu ne le conduisait point par le chemin du pays des Philistins, bien qu'il fût le plus proche, car Dieu disait il est à craindre que le peuple ne se repente, quand il verra la guerre, et qu'il ne retourne en Egypte".[2]) (Ex. XIII. 17.) To avoid the Philistines was not an afterthought; and the only way of avoiding them was by turning to the south. But Dr. Brugsch would lead the Hebrews northward along the Mediterranean, to a point where they must come out upon "the way of the land of the Philistines", two days nearer to their coast, and must almost inevitably fall into their hands!

He justifies his theory by the following argument. Having fixed Migdol at Magdolon, he says, "Quant a la mer, personne ne pourra penser à la Mer Rouge. Aussi les textes Elohim des livres saints ne se servent jamais du nom de la Mer Rouge; en parlant toujours et simplement de la mer ou de la mer Egyptienne. qui n'est pas autre et qui ne peut pas être autre que la Mer Méditerranée[3])." It is true that when the Hebrew Scriptures speak of the Mediterranean as related to *Palestine*, it is called simply "the sea", the „great sea", the "hinder or western sea", and once also "the sea of the Philistines". This was natural, since Palestine lay at the head of the Mediterranean, and the sea washed its whole length. There is but one instance in the Hebrew Scriptures where "the Egyptian sea" is spoken of: "the Lord shall utterly destroy the tongue of the Egyptian sea" (Isa. XI. 15.) but here the context shows that this must either refer to the Red Sea, or be simply a parallelism for the "seven streams" of the Nile. It is also true that, for the most part, the texts in the Pentateuch and the Book of Joshua that speak of the Red Sea are Jehovistic. But the very text that Dr. Brugsch has cited uses throughout the name Elohim. "And it came to pass, when Pharaoh had let the people go, that *Elohim* led

[1]) Diodor. XVI. 46, and I. 30

[2]) Conférence p. 32.

[3]) Conférence p. 35.

them not through the way of the land of the Philistines, although that was near; for *Elohim* said, Lest peradventure the people repent when they see war, and they return to Egypt; but *Elohim* led the people about through the way of the wilderness of the Red Sea „*yam Suph*" (Ex. XIII. 17, 18).

Some Hebraists ascribe this text to a later compiler; but Dr. Brugsch does not question its genuineness; on the contrary, he quotes it as a proper part of the narrative, though for some reason which he does not state, he omits the mention of the *Red*-Sea, which is certainly in the Hebrew. Dr. Brugsch cites it as follows: "mais Dieu fit faire un circuit au peuple, par le chemin du désert". In the Hebrew we find both *Elohim* and *yam Suph.* As to the text itself I incline to Ewald's view, that although it may have been incorporated into the history by the latest narrator, it belongs to those fragments of the oldest history, those ancient elements, that must have already stood in some historical book or other before the date of the *Book of Origins*[1]). Indeed Ewald says, "According to the *earliest* narrator, God led the people when they set forth in complete battle array, not by the nearest way, that to the north-east, through the land of the Philistines to Canaan, but by the south-east *over the desert near the Red Sea*; because he feared that the people terrified or defeated by the powerful enemies which it would inevitably meet, might turn back to Egypt". Ebers gives the same view of the route, from studies upon the ground.

Hence the verses of Ex. XIII. 17—19. though not belonging to a consecutive Elohistic narrative, but as it were dovetailed into two Jehovistic clauses, may be of far older date and of higher authority than their Jehovistic adjuncts. Or the solution of this interblending of Elohim and Jehovah may be found in what Ewald has elsewhere said of the "fifth narrator"; — that "through the constant compilation of passages in which the names for God varied, the employment of these names themselves had imperceptibly grown more familiar to the author; — he treats the two names, Jahve and Elohim, in their ultimate significance as intrinsically but one, but especially likes to call God by the lower name (Elohim) when speaking of mere manifestation by dreams, as if any divine agency were adequate to produce the effect"[2]). Jahve was used in cases of direct supernatural manifestation. But even if the name *yam Suph*, which in the Jehovistic Scriptures is uniformly given for the sea of the Exodus, be only a tradition, upon what ground should the tradition be rejected? Dr. Brugsch does not hesitate to avail himself of such poetic tradition. Thus in Ps. LXXVIII. 12 & 43, we read, "Marvellous things did he in the field of Zoan . . . . he wrought his signs in Egypt, and his wonders in the field of Zoan". Upon this poetic expression Dr. Brugsch remarks:

"Ces deux versets démontrent surabondamment, que les Juifs, encore à l'époque de leurs rois, savaient très-bien que la ville de Zoan, ou Tanis, était la résidence du pharaon Ramsès où Moïse fit ses miracles, et par conséquent qu'elle ne différait pas de la ville nommée Ramsès, d'où partit la grande troupe des Hébreux en quittant pour toujours le Delta d'Egypte"[3]). Yet after all, Zoan may be used simply as a parallelism for Egypt, one well-known district being taken in poetic repetition for the whole country. Why then should Dr. Brugsch undervalue the belief of the Jews — also current in the time

[1]) Geschichte Israels. Einleitung, 11 Theil, c. [3]) Conférence p. 19.

[2]) Geschichte Israels B. II. T. 2; see also Rabbiner Hirsch, der Pentateuch, Ex. XIII. 17.

of their kings — that the Red Sea was that through which their fathers passed on coming out of Egypt.?

Taking Ex. XIII. 17—19 as it stands, we have an explicit statement placed at the very beginning of the history, that *Elohim* led the people through the wilderness of the *Red* Sea. This is the key, therefore, to the subsequent narrative; and when "the sea" is spoken of, we can understand only the Red Sea and the wilderness adjacent to that. Hence Etham must have been in the edge of *that* wilderness. This makes the Hebrew narrative consistent with itself — but how can it be reconciled with Dr. Brugsch's theory?

Berlin, December 1874. **Joseph P. Thompson.**

Auctarium Lexici Coptici Amedei Peyron.

Auctore **Marco Kabis** Aegyptio.

Ⲃⲉⲧⲃⲉⲧ M. ϯ البسلا *Pisum arvense*, Sc. (affinia sunt ⲃⲱⲧⲉ, ⲃⲱϯ ὄλυρα et ⲟⲩⲟⲧⲟⲩⲉⲧ χλόη, χλωρότης.)

Ⲃⲱⲧⲥ Bellum gerere, Pugnare Lex.

— ⲟⲩⲱⲧⲥ, ⲟⲩⲃⲱⲧⲥ M. Cod. Vat. LIX. *Idem.*

— ⲃⲏⲧⲥⲏ M. ϯ πολεμία, solum hostile (دارالحرب) ⲉⲑⲃⲉ ⲧⲁⲓⲃⲏⲧⲥⲏ Is. XXXVII. 4. διὰ τὴν πολεμίαν ταύτην.

Ⲃⲱϣ Spoliare. Lex.

— ⲣⲉϥⲃⲱϣ T. λωποδύτης, *Qui viatorem vestimentis spoliat.* ⲡⲣⲉϥϫⲓⲟⲩⲉ ⲏ ⲡⲣⲉϥⲃⲱϣ Z. 510. not. 30. Latro seu spoliator.

Ⲃⲟϥ M. *Crus*, Cod. Vat. LXVII. Missale, pag. 383.

Ⲃⲟϩⲓ M. ⲟⲩ خندق *Fossa*, seu *canalis perfossus circa moenia urbis* muniminis ergo. Sc. *lacus, palus.* ⲡⲓⲣⲉϥⲑⲁⲙⲓⲉⲕⲏⲛⲏ, ⲛⲁⲗⲓⲉⲩⲥ ⲛ̀ⲃⲟϩⲓ, ⲛ̀ⲁⲅⲣⲁⲙⲙⲁⲧⲟⲥ ⲟⲩⲟϩ ⲛ̀ϩⲓⲇⲓⲱⲧⲏⲥ Cod. Vat. LXVII. Ille artifex tinctoriorum, piscator paludum, illitteratus et idiota.

Ⲃⲁϩⲙⲓ M. ⲟⲩ غرفة, *Coenaculum, cubiculum in excelsiore parte domus.* Sc.

Ⲃⲱϫ M. *Frangere, amputare*, Sc. et Lex. Ad hanc radicem referendam esse censeo vocem ⲡⲓⲃⲓϫⲓ *contorsio, confractio*, quam ex Kirchero Peyron recensuit sub radice ⲃⲓϫⲓ *Naufragium.* Quin imo postremam hanc potestatem haud inepte possit quis referre ad radicem ⲃⲱϫ *frangere.* Sicut enim apud Latinos *naufragium* dictum est a *nave frangenda*, ita apud Aegyptios ⲃⲓϫⲓ deduci potuit a ⲃⲱϫ.

— ⲃⲉϫⲃⲱϫ M. Idem. ⲁⲩⲃⲉϫⲃⲱϫϥ ⲁⲩⲟⲙⲕϥ Cod. Vat. LXI. Illud fregerunt et deglutiverunt.

Ⲃⲉϫⲓ M. ⲛⲓ الحداري *Falcones, Milvi.* Sc. Confer ⲃⲏϫ accipiter apud Peyron.

Ⲃⲏϭ vide ϥⲉϭ.

Ⲉ

ⲈⲒⲰ, ⲒⲰ T. M. Asinus, asina, Lex.

— T. est etiam nomen vermis cuiusdam, quem Zoega censet esse bruchum. Cf. Z. pag. 436 not. 45*.

Ⲉⲃⲟ Mutus, Lex.

— ⲙⲉⲧⲉⲃⲟ M. *status muti.* Cod. Vat. LXII.

Ⲉⲃⲓⲏⲛ Infelicem, miserum esse, Lex.

— ⲉⲣⲉⲃⲓⲏⲛ M. Idem. Cod. Vat. LXVII.

Ⲉⲃⲱⲛ M. ⲡⲓ Fortasse idem est ac ⲉⲃⲓⲏⲛ, Parthey praebet in vocabulario ⲛⲓⲉⲃⲱⲛ *Viles.* Caeterum vox ⲉⲃⲱⲛ occurrit in codice Vaticano LXVII. ubi legitur: ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ ⲟⲩⲛ ⲙⲡⲓϫⲓⲛϣⲧⲉⲙⲥⲱⲧⲉⲙ ⲉⲟⲩⲗⲟⲓⲙⲟⲥ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲧⲁⲕⲟ ⲙ̀ⲡⲓⲉⲃⲱⲛ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲥⲱⲙⲁ, ⲡⲁⲓⲣⲏϯ ⲡⲉ ⲑⲙⲉⲧⲣⲉϥⲉⲣϭⲁ ⲉ ⲛ̀ⲛⲓⲥⲁϫⲓ. Hanc sententiam, cursim et festinanter ex contextu avulsam, non audeo vertere. Suspicor enim aliquid deesse, aut parum accurate exscriptum esse.

Ⲉⲃⲟⲩϩⲓ M. Vox mihi adhuc incerta; fortasse *terribile, horrendum*, vel quid simile notat in sequenti sententia, decerpta ex Cod. Vat. LXI, ubi legitur: ⲉⲩⲟⲩⲟⲛ ⲟⲩⲙⲏϣ ⲛ̀ⲁⲫⲉ ⲙⲙⲟϥ, ϩⲁⲛⲟⲩⲟⲛ ⲛ̀ϩⲟ ⲛ̀ⲉⲃⲟⲩϩⲓ, ϩⲁⲛⲟⲩⲟⲛ ⲉⲩⲥⲁⲧϫⲣⲱⲙ. Multa habens capita, et quasdam facies *terribiles* (?) et quasdam ignem projicientes.

Ⲉⲕⲱⲧ vide ⲕⲱⲧ.

Ⲉⲗⲁⲙ M. ⲟⲩ الرواق *Cubiculum* Sc.

Ⲉⲗϩⲏⲥ M. Inusitatum; at collato preserti T. ⲗ̅ϩⲏⲥ notare debet *Spiritum, flatum.*

— ϩⲓⲉⲗϩⲏⲥ M. *Flatum,* seu *crepitum ventris emittere.* ϣⲁⲣⲉ ⲡⲁϣⲁⲓ ϩⲱϥ ⲛ̀ⲛⲓϫⲓⲛⲟⲩⲱⲙ ⲉⲣϩⲣⲟϣ ⲉϫⲉⲛ ϯⲛⲉϫⲓ . . . . ϣⲁⲩⲑⲣⲉϥⲯⲱⲛϩ ⲛ̀ⲟⲩⲙⲏϣ ⲛ̀ⲥⲟⲡ ⲉⲡⲁⲓⲥⲁ ⲛⲉⲙ ⲫⲁⲓ ⲉϥϩⲓⲉⲗϩⲏⲥ. Cod. Vat. LVIII. Solet excessus in comedendo ventrem gravare . . . . efficiuntque ut hic (ventur) saepe huc et illuc se convertat *crepitus emittens.*

Ⲉⲗϫⲕⲁⲥ M. Ni fallor, notat σκορδινᾶσθαι, *pandiculari,* atque si coniectura haud omnino est improbabilis, composita esse possit vox ista ab ⲉⲗϫ (pro ⲉⲗⲕ a radice ⲱⲗⲕ contrahere, nam ϫ quandoque in ⲕ et vice-versa mutatur) et ⲕⲁⲥ *os, ossis.* ⲧⲉⲛⲫⲟⲗϫⲣⲟ ⲟⲩⲟϩ ⲧⲉⲛⲉⲗϫ ⲕⲁⲥ, ⲧⲉⲛⲥⲟⲙⲉ ⲉⲡⲁⲓⲥⲁ ⲛⲉⲙ ⲫⲁⲓ Cod. Vat. LVIII. Os diducimus (vide dicenda inferius ad vocem ⲫⲱⲗϫ), *pandiculamur,* huc et illuc aspicientes.

Ⲉⲙⲣⲱ T. ⲧ Portus, Lex. Est in usu etiam apud Memphitas. Cod. Vat. LXVIII.

Ⲉⲙⲁϣⲱ Valde, Lex.

— ⲗ̀ⲙⲁϣⲱ M. Idem. Cod. Vat. LXI.

Ⲉⲙϣⲓ M. ⲡⲓ حق البخور Vasculum, in quod ponitur incensus. Sc. (inter utensilia Ecclesiae). Habes apud Peyron ⲙ̅ϣⲓ.

Ⲉⲣ *Facere,* Lex. Non memini hoc verbum occurrere cum suffixis personarum coniunctum, nisi in Cod. Vat LXVII. ubi legitur: ⲙⲏⲡⲟⲧⲉ ⲛ̀ⲧⲉϥⲉⲣϥ, ⲟⲩⲟϩ ⲓⲥϫⲉⲛ ⲁϥⲉⲣⲡⲕⲉⲉⲣϥ, ϩⲓⲛⲁ ⲛ̀ⲧⲉϥϣⲧⲉⲙⲟⲩⲁϩⲧⲟⲧϥ ϫⲉ ⲛ̀ⲕⲉⲥⲟⲛ. Ne forte *illud* faciat, atque si iam fecit, ne iterum addat.

— ⲉⲣⲡⲕⲉⲉⲣ M. Iterum facere. Vide exemplum praecedens.

Ⲉⲓⲟⲟⲣ Fossa, Rivus, Lex.

— ⲡⲉϥϭⲓⲟⲣ M. ⲡⲓ πορθμεύς, Ille, qui lintre aut cymba transvehit ex uno littore ad alterum fluminis, portitor. Zoega quidem et Peyron ediderant ⲣⲉϥϭⲓⲟⲣ; at Cod. Vat. LXIV. bis habet ⲡⲉϥϭⲓⲟⲣ a ⲛⲉϥ nauta et ϭⲓⲟⲣ transvehere. Utraque tamen forma vera esse potest cum ⲣⲉϥϭⲓⲟⲣ nomen agentis a ϭⲓⲟⲣ sit.

Ⲉⲣⲁⲩ vide ⲁⲩ.

Ⲉⲣⲏⲟⲩ M. ⲉⲣⲏⲩ T. *Invicem. Ab* ⲉⲣ *esse fit plurale* ⲉⲣⲏⲩ *existentiae, quod semper praefixum habet* ⲛ *pluralis numeri, cui suffiguntur affixa personarum.* Ita Peyron in Lexico. Haec, ni fallor, sunt omnino delenda, ut facile quisque arguet ex dictis superius ad vocem ⲁⲣⲏⲟⲩ. Etenim ⲉⲣⲏⲟⲩ non differt ab ⲁⲣⲏⲟⲩ, notatque ut hoc, *socium, comitem, proximum.* Hinc non solum adhibetur in plurali numero, sed etiam in singulari tum masculino tum feminino. Quare Cod. Vat. LXVIII. fol. 88. legitur: ⲁⲥϯϩⲁⲡ ⲉⲧⲉⲥⲉⲣⲏⲟⲩ Judicavit *sociam suam.* Tum Cod. LXIV. legitur: ⲁ ⲡⲓⲟⲩⲁⲓ ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲟⲩⲱⲛϩ ⲙ̀ⲡⲉϥⲣⲁⲛ ⲙ̀ⲡⲉϥⲉⲣⲏⲟⲩ. Unus illorum

revelavit nomen eius *socio suo.* Cum vero in plurali numero adhibetur, tunc notat *invicem,* quod quidem recte fieri potuit, quin cogitatum fuisset de ⲉⲣ *esse.* Nam et Semitae dicunt بعضنا بعضا *Nos invicem.* Ad formam vero huius quod spectat, equidem censeo eam esse revera pluralis numeri, sed non ab ⲉⲣ *esse* deductum. Conjicio enim ⲉⲣⲏⲟⲩ seu ⲁⲣⲏⲟⲩ esse plurale *τοῦ* [hieroglyphs], quod superius memoravimus sub ⲁⲣⲏⲟⲩ, cuius forma singularis seriore aetate scribi debebat ⲁⲣⲉ. Cum vero vox ista usitatior et communior esset, quatenus *invicem* significabat, quo sensu forma pluralis adhibenda erat, inde factum fortasse est, ut Aegyptii serioris aetatis, excidentis formae singularis obliti et inconscii potestatis etymologicae, formam pluralem pro utroque numero usurparent. Non desunt enim vero exempla similia, ut ex inferius adducendis sub voce ⲥⲁⲛⲛⲉϩ intelliges.

Ⲉⲣⲃⲓⲛ M. ⲡ البردى Papyrus, Sc.

Ⲉⲣⲏⲧ T. Promittere, vovere, Lex.

— ϯⲙⲡⲉⲣⲏⲧ T. *Fidem solvere, promissionem adimplere.* ⲡⲉⲧⲉϣϣⲉ ⲡⲉ ⲉⲧⲣⲉⲛϯ ⲛⲏⲧⲛ̅ ⲙ̅ⲡⲉⲣⲏ ⲛ̅ⲧⲁⲛⲕⲁⲁϥ ⲛⲏⲧⲛ̅ Z. 615. Quod decet hoc est, ut *promissionem adimpleamus,* quam vobis fecimus.

Ⲉⲣϩⲟⲥ M. ⲡⲓ التغويط (lege التغوط) *Alvi depositio,* Sc.

Ⲉⲥⲓⲉ M. Idem est ac thebanum ϩⲁⲥⲓⲉ, eodemque construitur modo. Cf. ϩⲁⲥⲓⲉ apud Peyron.

— ⲉⲣⲉⲥⲓⲉ *Demergi, in profundum submergi.* ⲁⲛⲉⲣⲉⲥⲓⲉ ϧⲉⲛ ⲡⲓⲭⲣⲱⲙ ϣⲁⲉⲛⲉϩ. Cod. Vat. LVII. In ignem *submersi sumus* usque in aeternum. ϩⲟⲧⲁⲛ ⲟⲩⲛ ⲁⲣⲉϣⲁⲛ ⲫⲟⲩⲁⲓ ⲫⲟⲩⲁⲓ ⲙⲡⲓⲙⲉⲣⲟⲥ ⲛ̀ⲧⲉ ϯϩⲩⲗⲓⲕⲓⲁ ϣⲱⲡⲓ ⲟⲩⲟϩ ⲛ̀ⲧⲉⲥⲉⲣⲉⲥⲓⲉ ⲛ̀ϧⲏⲧⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲉⲩⲥⲟⲡ, Ibid. Cum itaque unaquaeque pars aetatis venerit, et *submergentur* in illas simul omnes.

— ϣⲉ ⲛ̀ⲉⲥⲓⲉ Idem. ⲙⲁⲧⲟⲧϥ ⲙ̀ⲫⲏ ⲉⲧⲁϥϣⲉ ⲛ̀ⲉⲥⲓⲉ, ⲕⲭⲏ ϧⲉⲛ ⲟⲩⲝⲁⲙⲏ. Cod. Vat. LVI. Cum sis extra periculum (in tranquillitate), opitulare illi, qui *submersus est.* ⲁϥϣⲉ ⲛ̀ⲉⲥⲓⲉ ϧⲉⲛ ⲡⲁϣⲁⲓ ⲛ̀ⲧⲉ ⲛⲉϥⲙⲉⲧⲁⲥⲉⲃⲏⲥ. Cod. Vat. LXVIII. Demersus est in multitudine iniquitatum suarum.

Ⲉⲥⲕⲓ M. *Morari* Cod. Vat. LIX. ff. 99, 112, 116. Generatim scribitur ⲱⲥⲕ, quod vide apud Peyron.

Ⲉⲓⲱⲧ T. ⲓⲱⲧ M. Pater, Lex.

— ϣⲟⲣⲡⲛⲓⲟϯ M. ⲛⲓ *Avi* Cod. Vat. LXI.

Ⲉⲧⲫⲱ M. Onus, Lex.

— ⲟⲓ ⲛ̀ⲉⲧⲫⲱ N. Grave esse: ϩⲱⲥ ⲫⲃⲁⲣⲟⲥ ⲛ̀ϯⲭⲓⲣⲟⲧⲟⲛⲓⲁ ⲟⲓ ⲛ̀ⲉⲧⲫⲱ ⲉϫⲱϥ. Cod. Vat. LIX. Quoniam onus ordinationis *grave* illi est.

Ⲉⲓϥⲧ T. ⲓϥⲧ M. Clavus, Lex.

— ϣⲉⲛⲓϥⲧ M. ⲟⲩ *Ictus clavo datus.* Cod. Vat. LXIV.

Ⲉϥϫⲓ M. *Rugosus,* vel simile quid, ut videtur: ⲕⲁⲛ ⲉϣⲱⲡ ⲉⲩⲣⲏⲧ ⲛ̀ⲥⲭⲏⲙ, ⲟⲩⲟϩ ⲉⲣⲉ ⲡⲟⲩϩⲟ ⲟⲓ ⲛ̀ⲉϥϫⲓ ϧⲉⲛ ϯⲙⲉⲧϧⲉⲗⲗⲟ. Cod. Vat. LXIV. Quamvis canitiem gererent eorumque vultus *rugosi* (?) essent senectute.

Ⲉϩⲙⲟⲧ M. Idem ac ϩⲙⲟⲧ, quod vide apud Peyron. Cod. Vat. LIX. ff. 102, 103, 104 etc.

H

HI Domus, Lex.

— ⲣⲉⲙ̀ⲏⲓ M. ⲡⲓ *Pater familias, superior congregationis, praeses societatis monasticae.* Cod. Vat. LXVIII.

Нп T. M. Numerari, Lex.

— нпс T. т *Numerus*, Pistis Sophia, 325, 326, 327, 328 etc.

Θ

ΘШК Accendere, inde ϑοϒϩ Transfigere, transfodere, Lex.

— ϑοϒϩ M. οϒ *Acumen*, *attentio*: ϫε οϒηϩαϥερμελεταη αη ⲛ̀παсαϫι ϧεп οϒϑοϒϩ. Cod. Vat. LXVIII. Quoniam verba mea non est meditatus attente.

— ϑεϩτηϐ *Indigitare*, *digito indicare (quasi digitum figere, compingere)* ⲛ̀ϑοϥ ⲇε πιαϒγελος πεϥϑεϩτηϐ παϥ πε εϕοϒαι ϕοϒαι ⲛ̀μμωοϒ. Cod. Vat. LXVIII. Ille vero Angelus *indigitabat* ei unumquemque ipsorum. ϵϑρε οϒοп πιϐεп ϑεϩτηϐ εροп εϒϫω ⲛ̀μμος. Ibidem. Ut omnes nos *digito monstrent* dicentes. πιμα τοι παϒϩιϭλαϩ επαιсα πεμ ϕαι . . . πιμοπαχος ⲇε αϥϑεϩτηϐ επιπρεсϐϒτερος εταпсαϫι παϥ, ϫε ϕαι πε, οϒοϩ αϒϯ ⲛ̀μποϒοϒοι επιπρεсϐϒτερος, α πιοϒαι αμοπι ⲛ̀ποϒсα сϕιρ ⲛ̀тε τεϥμορτ, α πικεοϒαι αμοπι ⲛ̀μπικεсϕιρ ⲛ̀тε τεϥμορτ. Cod. Vat. LXVII. Milites huc illuc cursitabant (incerti) . . . Monachus vero indigitavit presbyterum, cui locuti fuimus, dicens: hic (ille) est; et cucurrerunt ad presbyterum, quodam apprehendente unum latus barbae eius, alio vero apprehendente alterum latus barbae.

— εϒτηκ *Acuti*, *valde intelligentes*. α ϐ̄ ⲛ̀μϕιλοсοϕος εϒϑηκ, αϒϩεμсι, εϒϩιοι πεμ ποϒερηοϒ, Cod. Vat. LXVIII. Duo philosophi valde intelligentes sederunt disputantes simul.

Θωκεμ Evaginare, Lex.

— ϑοκεμ M. Evaginari: ερε ποϒсηϥι ϑοκεμ. Cod. Vat. LXII. Evaginatis eorum gladiis.

Θλο εϐολ T. Avolare facere, Lex.

— notat etiam *Percolare*. Cf. Z. 442. not. 14.

Θωλεμ M. videtur idem esse a τωλεϐ *inquinare*. (Cf. Thebanum τωλм̄): hinc

— ϑολμ Idem, cum suffixis. οϒϫε ϯποϒ πετεκϫω ⲛ̀μμοϥ εϑϐε πι ϧατεϐρωμι: μη τεϥϫιϫ αп εταϥϑολμεс. Cod. Vat. LVII. Quid igitur dicis nunc pro homicida? Nonne manum propriam ipse coinquinavit?

Θλοп M. οϒ vox occurrit in codice Vaticano LVII., ubi sequens prostat sententia: επηⲇη ϫε сεχη ⲛ̀πιρωμι ⲛ̀ϫε ϩαпϑλοп ⲛ̀тε οϒαρετη ⲛ̀μμετϫωρι. At vereor, ne istud ϑλοп sit sphalma pro ϑλομ *Sulcus*. Quod si ita se habet, ϑλομ metaphorice accipiendum est, et notat *vestigia*, *exemplaria*, et citatum locum sic verto: Quoniam homini proposita sunt *exemplaria* virtutis fortitudinis. Caeterum sive ϑλοп sit recta lectio, sive sit sphalma pro ϑλομ, sensus in utroque casu idem esse videtur.

Θημ M. *Obdurari*, forma passiva *τοῦ* ϑωμ, quod vide apud Peyron. μπε οϒαι εϐολ ⲛ̀ϧητοϒ ταсϑοϥ εϐολϧεп πεϥποϐι, αλλα παρε ποϒϩητ ϑημ ερωοϒ πε. Cod. Vat. LXVIII. Nemo illorum reversus est a peccatis suis, sed cor eorum *obduratum erat.*

— ϣϑαμηοϒτ M. Forma passiva *τοῦ* ϣϑαμ (a ϑομ praemisso ϣ intensivo) adeoque notat *Claudi.* сεϣϑαμηοϒτ Cod. Vat. LXIV. *Clausi sunt.*

Θομ M. п Postis, quo fenestra occluditur, obturatur. Ita Lexicon ex Zoega pag. 77. tum affertur ex scala glossa arabica حصير scripta. Sed perperam, ni fallor: nam illud ϑομ, quod hic legitur apud Zoegam pag. 77 notat *stoream.* πε οϒοп οϒχαϑηοϒ сαпϣωι μμοϥ, ερε οϒϑομ ϩοпс εϫωϥ, ερε τωϐιϐ ϩιϫεп πιϑομ. Zoeg. pag. 77. Fenestra ventilatoria

erat super illo, et fenestram obtegebat *storea*, super qua erant duo lateres. Idem colligitur ex Cod. Vat. LIX. fol. 119. et ex Scala, in qua vox ⲑⲟⲙ explicatur glossa Arabica حصر (non حصرير). Demum in dialecto thebana *storea dicitur* ⲧⲟⲙ (Cf. Zoegam, p. 351, 353), quod ipse Peyron notavit in Lexico. (Reliqua deinceps persequemur.)

Corrigenda.

p. 123, 3 dele *agens*; p. 125, 3 lege: *conferri quoque*; p. 126, 24 lege: *comes;* p. 127, 1 versum totum dele; p. 128, 1. 2 duos versus dele; et post ultimum huius paginae versum adde haec: (Sed citatis) locis vox ϣⲉⲛⲃⲉⲛⲓ videtur non *lignum* seu *truncum palmue* significare, sed eius *fibram*, seu *filamentum*. Zoega, pag. 11 habet: ϯϣⲑⲏⲛ ⲛ̀ⲧⲉ ⲁⲃⲃⲁ Ⲡⲁⲩ̀ⲗⲟⲥ, ⲑⲏ ⲉⲧⲁϥⲑⲁⲙⲓⲟ ⲛⲁϥ ⲉⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲡⲓϣⲉ ⲉ̀ⲛⲃⲉⲛⲓ, quam sententiam sic vertendam censeo: Tunica Abbae Pauli, quam (sibi fecerat.); p. 129, 30: *demum*. — p. 90, 9: *panegyride*.

Erschienene Schriften.

H. Brugsch-Bey, Histoire d'Egypte dès les premiers temps de son existence. 2me éd. Lepzig, 1875. J. C. Hinrichs. 1ère livr. ch. I—XII. 8. 180 pp.

Heinr. Brandes, Abhandlungen zur Geschichte des Orients im Alterthum. Der Assyrische Eponymenkanon. Die Chronologie der beiden Hebräischen Königreiche. Die Aegyptischen Apokatastasenjahre. Halle a/S. 1874. 8. 150 pp.

Friedr. Delitzsch, Assyrische Studien. Heft 1. Assyrische Thiernamen mit Excursen und einem assyrischen und akkadischen Glossar. Leipzig, Hinrichs. 1874. 8. 189 pp.

(**S. Birch**), British Museum, A Guide to the Egyptian Galleries in the department of Oriental Antiquities. Vestibule. London. 1874. 8. 39 pp.

E. Revillout, Mémoire sur les Blemmyes à propos d'une inscription copte trouvée à Dandour. 1874.

Mélanges d'Archéologie Egyptienne et Assyrienne, tome IIme, 1er fasc. Paris. 1874. p. 155—166: E. Lefébure, Le chapitre CXV. du livre des morts. — p. 166—196: E. Revillout, Mélanges d'épigraphie et de linguistique Egyptienne. — p. 196. 197: P. Pierret, l'investiture du collier. —

Transactions of the Society of Biblical Archaeology vol. III. P. 1, double number. London, Longmans. 1874, 8. 360 pp. — Bosanquet, On the synchronous history of Assyria and Iudea. Lushington, the third Sallier Papyrus, containing the wars of Ramses II. against the Cheta. — Account of an Egyptian altar in the museum at Turin, drawn by Joseph Bonomi and described by Sam. Sharpe. — S. Birch, Translation of the hieroglyphic inscription on the granit altar at Turin. — A. H. Sayce, the astronomy and astrology of the Babylonians with translations of the tablets relating to these subjects. — C. W. Goodwin, Translation of a fragment of an historical narrative relating to the reign of Tothmes III. — C. W. Goodwin, Translation of an Egyptian fabulous tale "the doomed prince". —

Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1873. Quatrième Série, Tome I. p. 31—35: J. Halévy, Quelques observations sur l'origine de l'alphabet phénicien. — p. 36—57: G. Maspero, sur les circonstances de l'Histoire d'Egypte qui ont pu favoriser l'exode du peuple hébreux. — p. 57—67: F. Chabas, Hebraeo-Aegyptiaca. — p. 155—169. F. Chabas, Sur les campagnes de Thothmes III. en Asie d'après la stèle d'Amenemheb. — p. 174—178: F. Chabas, Note à l'appui de l'identification des Hébreux avec les Aperou des hiéroglyphes, en réponse à Mr. Maspero. — p. 305—308: Havet, Mémoire sur l'authenticité des ouvrages attribués à Bérose et à Manéthon. — Tome II., p. 28—37: F. Chabas, Sur le nom égyptien du fer. — p. 117—124: F. Chabas, Deux nouveaux contes Egyptiens. — p. 243—260: A. Mariette, Sur une découverte récemment faite à Karnak

Revue Archéologique, N. S., vol. XXV. 1873. p. 300: M. G. Maspero, Sur la stèle de l'intronisation trouvée à Djebel Barkal. — p. 384: Eug. Grébaut, Hymne à Amon-Ra. — Vol. XXVI. 1873, 2. p. 1—11: F. de Saulcy, Sur un point d'archéologie Egyptienne. — p. 98—102: F. Robiou, Sur le rapport de valeur entre le cuivre et l'argent dans l'Egypte grecque. — p. 237—255: Comte du Barry de Merval, Le Monument du Sphinx à Gizeh. — Vol XXVII. p. 220—229, Vic. J. de Rougé, Textes géographiques du temple d'Edfou. — p. 244—252. 305—314: E. Le Blant, Tables Egyptiennes à inscriptions grecques.

Leipzig, J. C. Hinrichssche Buchhandlung. — Verantwortl. Redacteur Dr. R. Lepsius, Druck von Gebr. Unger (Th. Grimm) in Berlin

Beilage zur Zeitschr. für Aeg. Spr. Novbr. Decbr. 1874.

Ganze Zahlen.

1.	[illegible]
2.	[illegible]
3.	[illegible]
4.	[illegible]
5.	[illegible]
6.	[illegible]
7.	[illegible]
8.	[illegible]
9.	[illegible]
10.	[illegible]
20.	[illegible]
30.	[illegible]
40.	[illegible]
50	[illegible]
60.	[illegible]
70.	[illegible]
80.	[illegible]
90.	[illegible]
100.	[illegible]
200.	[illegible]
300.	[illegible]
400.	[illegible]
500.	[illegible]
600.	[illegible]
700.	[illegible]
800.	
900.	[illegible]

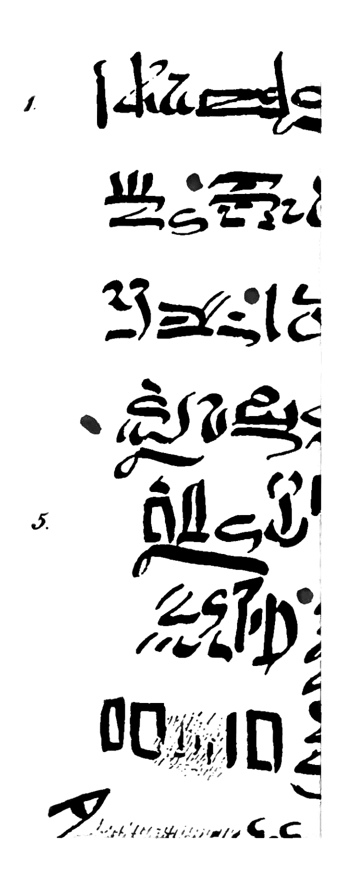
1000.	[illegible]
2000.	[illegible]
3000.	
4000.	[illegible]
5000.	
6000	
7000.	
8000.	[illegible]
9000.	
10,000.	[illegible]
100,000.	[illegible]

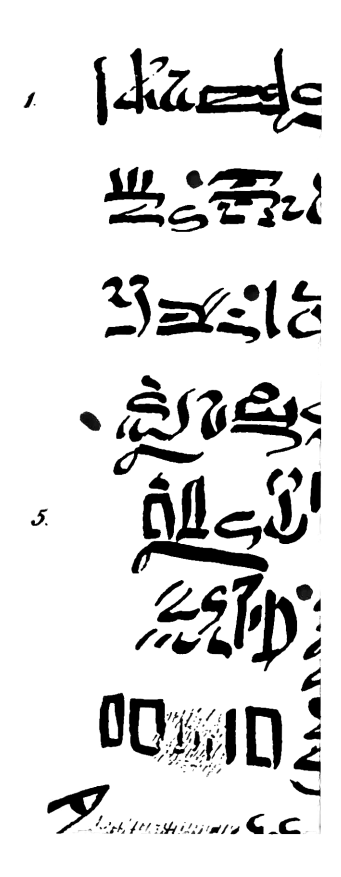
Brüche.

2/3.	[illegible]
1/2.	[illegible]
1/3.	[illegible]
1/4.	[illegible]
1/5.	[illegible]
1/6.	[illegible]
1/7.	[illegible] (?)
1/8.	[illegible]
1/9.	[illegible]
1/10.	[illegible]
1/20.	[illegible]
1/30.	[illegible]
1/40.	[illegible]
1/50.	[illegible]
1/60.	[illegible]
1/70.	[illegible]
1/80.	[illegible]
1/90.	[illegible]
1/100.	[illegible]
1/200.	
1/300.	[illegible]
1/400.	
1/500.	
1/600.	
1/700.	
1/800.	
1/900.	

1.

5.





Hieratische Handschrift auf Leder

im Königlichen Museum zu Berlin.

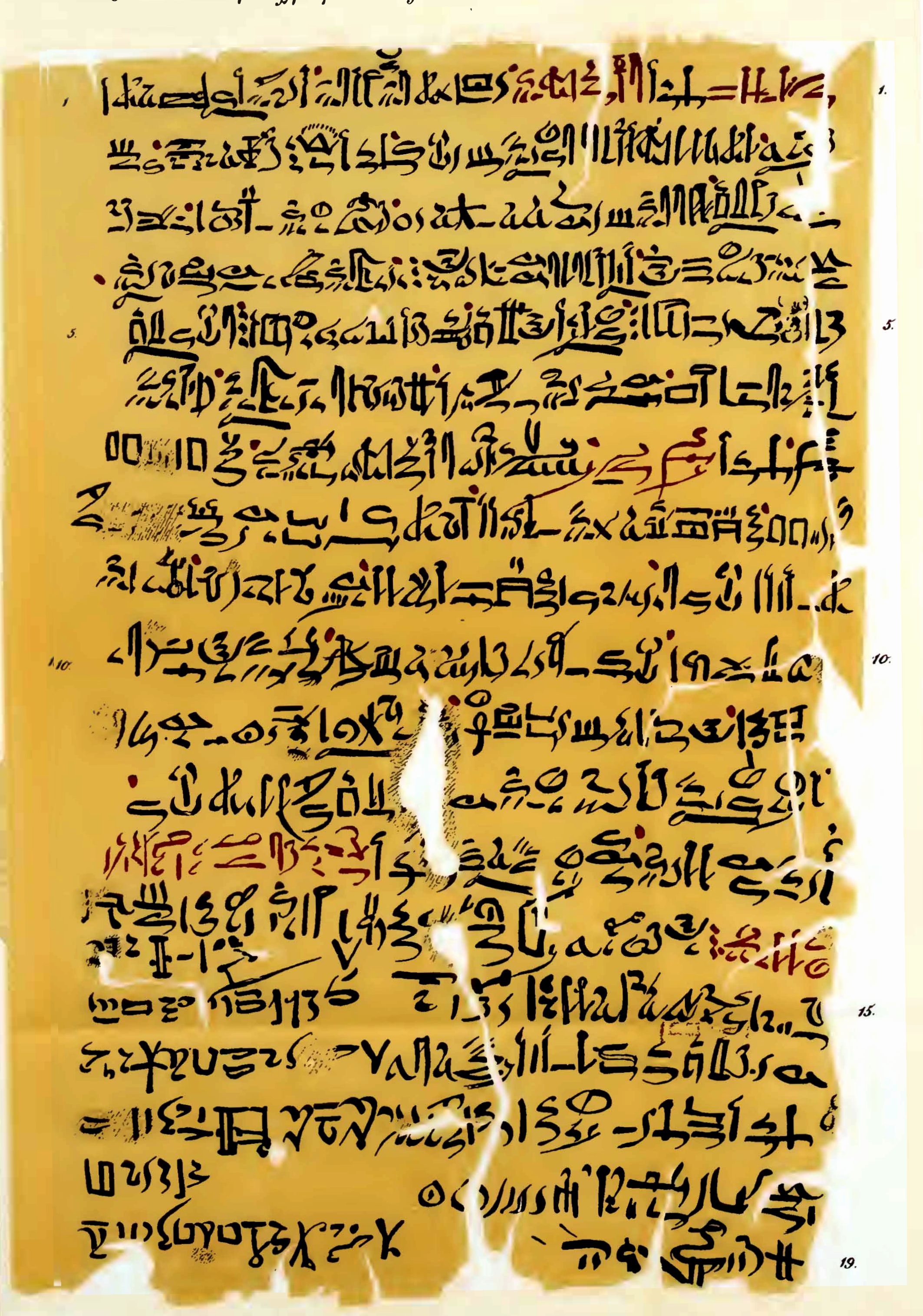
Hieratische Handschrift auf Leder

im Königlichen Museum zu Berlin.

1. 5. 10. 11. 15. 20.

Hieratische Handschrift auf Leder

im Königlichen Museum zu Berlin.



Hieratische Handschrift auf Leder

im Königlichen Museum zu Berlin.